HISTOIRE
DE
L'ÉGLISE.
TOME ONZIEME.

Bibliothèque,
Le Séminaire de Québec,
3, rue de l'Université,
Québec 4, QUE.

237

HISTOIRE

DE L'ÉGLISE,

DÉDIÉE AU ROI.

PAR M. l'Abbé de BERAULT-BERCASTEL,
Chanoine de l'Eglise de Noyon.

TOME ONZIEME.

DEPUIS le commencement du pontificat d'Urbain II en 1088, jusqu'à la mort de S. Bernard en 1153.

A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame la Comtesse D'ARTOIS, rue des Mathurins, à l'Hôtel de Cluny.

M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

BIBLIOTHEQUE S.M.E. 1964 Séminaire de Québec

SOMMAIRES
DU ONZIEME VOLUME,
En forme de Table.

LIVRE TRENTE-QUATRIEME.

Opposition de l'enſeignement public aux relâchemens du troiſieme âge page 1. *Election du Pape Urbain II* 5. *Le Pape entre à Rome, d'où l'on avoit chaſſé l'Antipape Guibert. Concile tenu à Melfe par le Pape* 7. *Les ſchiſmatiques reprennent le deſſus à Rome. Geoffroi abbé de Vendôme* 9. *Soumiſſion de l'Empereur Alexis au S. Siege. Bernard, archevêque de Tolede* 11. *Erreurs des fauſſes décrétales* 12. *Rétabliſſement de la métropole de Tarragone* 13. *Duel pour l'office Moſarabique* 15. *Affoibliſſement du ſchiſme en Allemagne* 16. *Prélats diſtingués en ce pays* 17. *Mort de l'héréſiarque Bérenger* 18. *Freres convers & oblats* 20. *Fondation de la Chartreuſe* 21. *Saint*

Bruno, appellé à Rome par le Pape 24. *Il refuſe l'archevêché de Regio, & fonde le monaſtere de la Tour. Sa lettre à Radulfe le Vert* 25. *Sa mort. S. Ulric de Cluny* 27. *Son livre des Coutumes de Cluny* 29. *Le B. Odard de Tournai* 36. *Ives de Chartres. Son décret* 38. *Affaire du Roi Philippe & de Bertrade* 40. *Concile de Plaiſance* 46. *Ambaſſadeurs d'Alexis-Comnene à ce concile. Plaintes de l'Impératrice Adélaïde* 47. *Concile de Soiſſons contre les erreurs de Roſcelin* 48. *S. Anſelme ſuccede à Lanfranc ſur le ſiege de Cantorbéri* 52. *Sainte Marguerite reine d'Ecoſſe* 60. *S. Nicolas-Pérégrin* 63. *Œuvres pies de Roger comte de Sicile* 65. *Révolte de Conrad contre l'Empereur ſon pere* 66. *Guillaume le Roux reconnoît le Pape Urbain* 68. *S. Anſelme écrit contre Roſcelin* 73. *S. Robert d'Arbriſſel* 74. *Pierre l'Ermite* 77. *Concile de Clermont* 81. *Commencement des croiſades* 84. *Cérémonies du dimanche des rameaux* 91. *Concile de Nîmes* 93. *Le corps de S. Antoine en France* 94. *Feu de S. Antoine* 95. *Inſtitution des Antonins* 96. *Ardeur des croiſés* 97. *Malheureux ſuccès de*

Gautier Sans-avoir, & de Pierre l'Ermite 99. *Juifs perſécutés* 100. *Voyage de Godefroi de Bouillon* 103. *Siege d'Antioche* 107. *S. Anſelme perſécuté va en Italie* 115. *Monarchie de Sicile* 118. *S. Jean de Térouane* 123. *Réduction de Jéruſalem* 125. *Godefroi de Bouillon, élu roi* 129.

LIVRE TRENTE-CINQUIEME.

PASCAL II ſuccede au Pape Urbain, & Baudouin au Roi Godefroi 132. *Mort ſubite de Guillaume le Roux* 134. *L'Antipape Guibert a le même ſort* 136. *Converſion du Roi Philippe* 138. *S. Otton, évêque de Bamberg* 140. *Le Prince Henri, après la mort de Conrad, ſe révolte contre ſon pere* 146. *Revers de l'Empereur Henri IV* 149. *Sa mort* 151. *Entrepriſes de Henri V contre l'Egliſe* 152. *Le Pape ſe réfugie en France* 153. *Accord du roi d'Angleterre avec S. Anſelme* 155. *Décrets contre le concubinage des clercs. Mort de S. Anſelme* 157. *Ses écrits* 159. *Ponce ſuccede à S. Hugues de Cluny* 160. *Affaires d'Eſpagne* 161.

Excès de Henri V contre le Pape 164. *Foibleſſes du Pape Paſcal* 167. *Queſtion des inveſtitures* 174. *Religion d'Alexis-Comnene* 180. *Il pourſuit les Bogomiles* 181. *Nouveaux Pauliciens* 184. *Conſtitutions de l'Empereur Alexis & de l'Impératrice Irene* 185. *Egliſe de Jéruſalem* 188. *Voyages du Prince Boémond en Occident* 190. *Déſintéreſſement religieux du comte de Boulogne* 194. *Diſciples de Robert d'Arbriſſel* 195. *Fondation de Fontevrault* 197. *Doctrine d'Ives de Chartres* 201. *S. Bernard de Tiron* 202. *S. Robert de Molême* 207. *Commencemens de S. Bernard* 210. *Propagation de l'ordre de Cîteaux* 217. *Saint Bernard à Clairvaux* 218. *Guillaume de Champeaux* 221. *S. Godefroi d'Amiens* 223. *Concile de Latran contre les inveſtitures* 227. *Rome ſoulevée contre le Pape* 229. *Gélaſe II, pape* 233. *Maurice-Bourdin, intrus ſur le S. Siege* 237. *Retraite de Gélaſe en France* 239. *Commencemens de S. Norbert* 240. *Succès du Roi Alfonſe d'Aragon contre les Mores* 249. *Election de Calixte II* 251. *Concile tenu à Reims par le Pape* 253. *Zele apoſto-*

lique de S. Norbert 260. Fondation de Prémontré 263. Primatie de Vienne 267. Le Pape en Italie 268. Chute de l'Antipape Bourdin 269. Réconciliation de Henri V avec le S. Siege. Traité des inveſtitures par Geoffroi de Vendôme 272. Premier concile général de Latran 276.

LIVRE TRENTE-SIXIEME.

SECTE de Tanchelme 281. Ecrits de Guibert abbé de Nogent 285. Mort & grandes œuvres de Calixte II 289. Mort de l'Empereur Henri V 291. Miſſion de S. Otton de Bamberg en Poméranie 292. Hildebert du Mans 309. Confirmation de l'inſtitut de Prémontré. S. Norbert, élu archevêque de Magdebourg 312. Excès de l'Abbé Ponce à Cluny 314. Schiſme du Mont-Caſſin 319. Démêlés entre S. Bernard & Pierre le Vénérable 322. S. Bernard appellé au concile de Troies 330. Il rédige la regle des Templiers 332. Ordre des Hoſpitaliers de S. Jean de Jéruſalem 333. Commencement des chevaliers Teutoniques 335. Affaires du

royaume de Jéruſalem 336. Schiſme d'Anaclet 338. S. Hugues de Grenoble, déclaré pour Innocent II 345. S. Bernard, choiſi pour arbitre entre les deux papes 346. Sainte Génevieve des Ardens. Concile de Reims pour la confirmation du Pape Innocent 352. Pairs de France 355. Travaux de S. Norbert 356. Le Pape viſite Clairvaux 358. S. Norbert & S. Bernard en Italie 360. Mort de S. Norbert 363. Négociations de S. Bernard 364. Il retire du ſchiſme le duc d'Aquitaine 370. Ramire, prêtre & roi d'Aragon. Converſion de Ponce de Lavaze 376. Obſtination de Gérard d'Angoulême dans le ſchiſme 383. Ecrits de S. Bernard 384. Conférence de Salerne 388. Ambaſſade d'Anſelme d'Havelberg à C. P. 391. L'Abbé Rupert 393. Mort de l'Empereur Lothaire. Sa piété 394. Derniers exemples de vertu de Louis le Gros 396. Fin du ſchiſme d'Anaclet 400. Deuxieme concile général de Latran 401. Arnaud de Breſſe 403. Le Pape priſonnier du roi de Sicile 404. S. Malachie d'Irlande 406. Pierre Abailard 410. Héloïſe, religieuſe 415. Lettre de S. Bernard aux chanoines de Lyon 417. Autres écrits

de ce Pere 418. Refroidiſſement d'Innocent II pour S. Bernard 419. Succeſſion de papes 421. Lettres de S. Bernard ſur l'élection d'Eugene III 423. Soumiſſion des Arméniens au S. Siege 426. Le Prêtre-Jean 427. Priſe d'Edeſſe par les Turcs 428. Deuxieme croiſade 429. Le Pape Eugene ſoumet Rome 430. Publication de la croiſade 432. Prédications de S. Bernard en Allemagne. Ses miracles 435. Exploits des Croiſés en Eſpagne & dans le Nord 438. Suger, régent de France 440. Malheurs des Rois Conrad & Louis le Jeune en Orient 441. Le Pape Eugene en France 446. Erreurs de Gilbert de la Porée 447. Pierre de Bruis & autres ſectaires 449. Miracles de S. Bernard 450. Sainte Hildegarde 454. Concile tenu à Reims par le Pape Eugene 455. Eon de l'Etoile 457. Le Pape à Clairvaux, puis au chapitre de Cîteaux. Chartre de Charité 460. S. Etienne d'Obaſine 462. S. Gilbert de Semprignan 463. Le Prince Henri ſe fait moine à Clairvaux 464. Il eſt élevé à l'épiſcopat 466. Divorce de Louis le Jeune & d'Eléonore 467. Election de Frédéric-Barberouſſe pour l'Empire 469.

Egliſes du Nord 470. *Converſion de la Finlande* 471. *Martyre du Roi Eric & de l'Evêque Henri* 472. *Traité de la Conſidération par S. Bernard* 475. *Apologie de la ſeconde croiſade* 476. *Mort d'Eugene III* 480. *Mort de S. Bernard* 481.

HISTOIRE

HISTOIRE
DE L'ÉGLISE.

LIVRE TRENTE-QUATRIEME.

DEPUIS le commencement du pontificat d'Urbain II en 1088, juſqu'à la conquête de Jéruſalem par les Croiſés en 1099.

LE relâchement de la diſcipline, & la dépravation des mœurs ſont les effets naturels de l'ignorance, & de l'oubli des ſaintes regles. On doit beaucoup moins s'étonner des abus établis dans les trois ſiecles qui vont ſervir de matiere à la troiſieme partie de cette Hiſtoire, qu'on n'y doit admirer la pureté conſtante de l'enſeignement public, & les exemples de vertu qui ne ceſſerent de troubler la coupable

sécurité de ceux qui s'en écartoient. C'est-là le point fixe qu'il ne faut jamais perdre de vue, en observant les différentes innovations & les scandales que va produire l'obscurcissement des anciennes maximes. On verra légitimer en quelque sorte les divisions de l'Empire & du Sacerdoce; les souverains & les grands s'arroger les droits des évêques; les Papes étendre le pouvoir des clefs aux choses les moins spirituelles, & faire la guerre aux Empereurs; les peuples Chrétiens ériger en exercices de zele & de vertu l'effusion du sang infidele, y mêler celui de leurs freres errans; des schismatiques de la Grece & des hérétiques de l'Occident, se croiser même pour la défense des biens & des droits temporels des Eglises; les pélerinages succéder à ces croisades multipliées, & le rachat pécuniaire des pénitences aux pélerinages; les pasteurs errer, comme les peuples, loin de leurs enfans en J. C. & de l'Eglise leur épouse; les Papes enfin fixer leur séjour dans leur pays natal, & laisser Rome en butte aux attentats de la rivalité & de l'intrusion.

Spectacles alarmans sans doute pour la simplicité de la foi, & la tendre piété : mais ces alarmes, converties en admiration, augmentent la piété & affermissent la foi, quand on voit les vraies principes prévaloir constamment sur ces erreurs ou ces égaremens particuliers. Car enfin, tous ces nuages se sont dissipés ; & la vérité sainte, comme un astre plus radieux après l'éclipse, est sortie de ces ombres avec toute sa splendeur ou sa pureté primitive ; elle est parvenue jusqu'à nous dans toute son intégrité ; pour parvenir de même aux générations à venir, jusqu'à la consommation des siecles. Plus les puissances des ténebres s'efforçent de corrompre le saint dépôt, plus la main du Tout-puissant se rend sensible dans la conservation de ce divin trésor & de l'Eglise qui en est dépositaire.

Elle n'avoit jamais paru plus chancelante, qu'après la mort du Pape Victor III, dont la répugnance à accepter le pontificat, les longues incertitudes, & la mort inattendue avoient prodigieusement enflé la présomption de l'Antipape Guibert & de ses partisans schismatiques. Tout le parti catholique étoit

retombé dans la consternation : les plus expérimentés ne savoient plus comment s'y prendre, pour préserver l'Eglise Romaine d'une ruine entiere. Les évêques s'étant dispersés de toute part pour leur propre sûreté, les Romains qui couroient les plus grands périls, la Comtesse Mathilde & beaucoup d'autres Italiens leur envoyerent de fréquentes députations, pour les prier de s'assembler & de donner un pilote à l'Eglise assaillie de tant d'orages. Après s'être concertés entr'eux, les prélats écrivirent au clergé & au peuple catholique, tant de Rome que de la Campanie, de la Pouille & des autres provinces, de se rendre à Terracine pour la premiere semaine de carême, & que ceux qui ne pourroient y venir, envoyassent au moins un député, avec pouvoir par écrit de consentir en leur nom.

L'assemblée se tint en effet au lieu marqué, le mercredi de la premiere semaine de carême, huitieme jour de mars 1088. Dès le lendemain, on s'assembla dans l'église cathédrale, où l'on examina les pouvoirs des députés, particuliérement ceux de Jean, évêque de Porto, représentant de tout le clergé

Romain, & ceux du Préfet Benoît, commis par les laïcs. Les députés des différentes Egliſes étoient quarante en tout, tant abbés qu'évêques. Celui de Tuſculum repréſenta ce que le Pape Victor & avant lui Grégoire VII avoient ordonné pour le gouvernement de l'Egliſe : toute l'aſſemblée donna ſon approbation ; on convint de paſſer ce jour & les deux ſuivans, en jeûne, en prieres, en œuvres de charités, à l'effet de connoître la volonté de Dieu.

Le dimanche, on ſe raſſembla de grand matin. Après quelques délibérations, les évêques de Porto, de Tuſculum, & d'Albane, c'eſt-à-dire les trois cardinaux qui étoient à la tête du concile, monterent ſur l'ambon, dirent tout d'une voix, qu'ils étoient d'avis d'élire pour Pape, Otton, évêque d'Oſtie, & demanderent, ſelon la coutume le conſentement de l'aſſemblée. Tous s'écrierent qu'Otton étoit digne du pontificat, & qu'on approuvoit cette élection. L'Evêque d'Albane l'ayant nommé Urbain, les peres s'approcherent de lui, le dépouillerent de ſa chappe de laine, lui en mirent une de pourpre,

le menerent à l'autel de S. Pierre, au bruit des acclamations & des saints cantiques, & le placerent dans le trône pontifical : après quoi, il célébra la messe solennellement. Il ne tarda point à notifier son élévation aux catholiques des nations diverses, qui applaudirent surtout à l'assurance qu'il leur donnoit de sa disposition à suivre les traces de ses prédécesseurs les plus réguliers. S. Hugues de Cluny, dont il se reconnoissoit disciple, ne fut pas oublié parmi ceux auxquels il adressa ces témoignages de distinction. Le Pape Urbain, second du nom, étoit François, né à Chatillon-sur-Marne, de la maison de Langeri.

Berthold. an. 1088.

Comme l'Antipape Guibert étoit toujours soutenu puissamment à Rome, le Pontife légitime, peu après son élection, se rendit au Mont-Cassin, où il fit cardinal-diacre, le moine Jean Gaétan, qui fut depuis Pape, sous le nom de Gélase II. Il alla ensuite dans la Pouille, & jusqu'en Sicile, dont les ducs, issus de ces braves Normands qui s'en étoient rendus souverains, s'efforcerent de le dédommager par leurs sinceres hommages, de l'inconstance ou

de la foibleſſe des Romains dégénérés. Cependant le parti ſchiſmatique ayant eſſuyé des échecs conſidérables, on reprit cœur à Rome, & l'on en chaſſa Guibert, qui retourna à Ravenne, après avoir promis avec ſerment qu'il ne remonteroit plus ſur le ſiege Apoſtolique. Le Pape Urbain entra dans la ville, & tint un concile de cent quinze évêques, où il confirma les ſtatuts de ſes prédéceſſeurs.

Pour affoiblir le ſchiſme de plus en plus, il engagea la Comteſſe Mathilde à épouſer Guelfe, fils du Duc de Baviere. Veuve depuis treize ans, & âgée de quarante-trois, Mathilde ne contracta cet engagement qu'afin de mieux ſoutenir l'Egliſe Romaine : après ſa mort, Guelfe proteſta qu'ils avoient conſtamment vécu enſemble, comme frere & ſœur.

Le Pape ſe rendit une ſeconde fois dans la Pouille, & tint à Melphe un concile, où ſe trouverent ſoixante-dix évêques, douze abbés, & tous les ſeigneurs du pays, avec le Duc Roger, qui fit hommage-lige au Pape. On y dreſſa auſſi pluſieurs canons, contre les déſordres occaſionnés ou T. x. Conc. p. 478.

augmentés par le ſchiſme. Le Pontife parcourut différentes provinces, & tint encore un concile à Bénévent, où il fut ſtatué que tous les Fideles, clercs & laïcs, hommes & femmes, recevroient des cendres ſur la tête le premier jour de carême; qu'on ne contracteroit point de mariage, depuis l'avent juſqu'à l'octave de l'épiphanie, & depuis la ſeptuagéſime juſqu'à l'octave de la pentecôte.

Pendant que le Pape exerçoit ainſi ſa ſollicitude dans les provinces, ce qui reſtoit de ſchiſmatiques dans Rome reprit inſenſiblement ſes forces. De la Campanie où il en reçut la nouvelle, il auroit pu facilement ſe rapprocher avec des peuples entiers zélés pour ſa gloire, & ſoumettre les rebelles par la force des armes : mais il ne vouloit point ſoutenir ſes droits par la violence. Les partiſans de l'Empereur Henri ſurprirent le Mole d'Adrien, nommé alors Tour de Creſcence, aujourd'hui Château S. Ange. Henri lui-même ſe rendit maître, en Lombardie, de la ville très-forte de Mantoue. Ces ſuccès firent expirer le courage renaiſſant des Romains : ils

permirent à l'Antipape parjure de reprendre la Tiare, deux ans après son serment de ne plus se porter pour Pape.

Quelque temps après, Urbain rentra néanmoins dans Rome, mais accablé de dettes, manquant des choses les plus nécessaires, & réduit à chercher un asyle chez les citoyens qui lui étoient les plus dévoués. Ce fut dans cet état que Geoffroi, abbé de Vendôme, le trouva chez Jean Frangipane, où il n'osa d'abord le visiter que de nuit. Il se travestit ensuite en domestique, afin de lui rendre ses assiduités, & de le soulager sans être reconnu. Informé du besoin où le Pape étoit réduit, Geoffroi étoit parti de France avec des sommes considérables qui montoient à plus de cent marcs d'argent. Dans cette visite, la Providence avoit des vues bien supérieures encore à celles du généreux Abbé. Un certain Ferruchio, commis par l'Antipape Guibert à la garde du Palais de Larran, fit dans ces entrefaites demander de l'argent à Urbain, pour lui livrer ce palais & la tour qui le défendoit : l'Abbé Geoffroi fournit encore les sommes nécessaires pour

conclure ce traité ; & après s'être épuisé d'argent, vendit jusqu'à ses équipages & ses chevaux. Ainsi Urbain fut mis en possession du palais de Latran, & de la chaire pontificale, où le Pontife légitime avoit presque perdu l'espoir de siéger. Geoffroi fut le premier admis au baiser des pieds, ensuite honoré du titre de cardinal, pour lui & pour ses successeurs, qui l'ont en effet porté pendant trois cents ans.

Les partisans de Guibert conservèrent le château S. Ange, d'où ils causoient des alarmes perpétuelles aux Catholiques, & sur-tout aux étrangers qui passoient par le pont du Tibre, pour venir rendre leurs hommages au Vicaire de J. C. Pour l'Antipape même, il alla en Lombardie animer ou seconder la fureur de l'Empereur Henri. Soit par les exploits de ce Prince, soit par les cabales qu'il entretenoit à Rome, Guibert soutint sa faction durant tout le regne d'Urbain ; comme il avoit fait sous les deux Papes précédens. Ce ne fut qu'après avoir troublé les commencemens d'un quatrieme pontificat, qu'il finit son schisme avec sa vie, sous Pascal II.

Pendant ces fréquentes révolutions, qui répandent beaucoup d'obscurité sur la suite & les dates des actions du Pape Urbain, principalement dans ses premieres années, ce Pontife se montra aussi appliqué à ses devoirs, qu'il fut contrarié dans l'exercice de ses droits. Aussi-tôt après son installation, il étendit ses soins, depuis l'Eglise d'Orient, jusqu'aux extrémités de l'Occident. Il envoya vers l'Empereur Alexis-Comnene, pour l'empêcher de gêner la conscience des Latins qui demeuroient en Grece, & à qui l'on interdisoit l'usage des azymes dans le sacrifice. Cette remontrance, faite avec une affection paternelle, fut bien reçue d'Alexis, qui paroît avoir persévéré constamment dans la communion de l'Eglise Romaine.

D'un autre côté, Urbain reçut les plaintes de Bernard, archevêque de Tolede, contre Richard, abbé de S. Victor de Marseille, & légat de Grégoire VII en Espagne, où il s'étoit mal aquitté de sa légation. Bernard, françois de naissance, & disciple de S. Hugues, avoit été envoyé par cet excellent connoisseur à Alphonse, premier Roi de Castille,

qui lui avoit demandé un abbé capable de mettre en Espagne le monastere de S. Fagon sur le pied où Cluny étoit en France. Alphonse ayant enfin repris Tolede sur les Maures, 38 ans depuis qu'elle étoit sous leur puissance, l'Abbé François, universellement chéri & révéré, fut élu tout d'une voix pour archevêque de ce grand siege. Le Pape Urbain ne lui donna pas seulement le pallium, mais l'établit primat sur toute l'Espagne. On voit par les paroles du priviége ou bulle d'institution, qu'il ne prétendoit pas créer la primatie de Tolede, mais la rétablir, comme ayant subsisté avant l'invasion des Sarasins: ce qu'il tenoit pour assuré, apparemment sur une fausse décrétale du Pape S. Anaclet, qui donne les primats pour établis par toute l'Eglise dès son origine.

T. x. Conc. p. 1635.

Il n'est point hors de propos de rapprocher une mépriſe toute semblable de Grégoire VII. Sur le principe d'où partit vraisemblablement Urbain, & que Grégoire énonce en termes exprès, celui-ci avoit accordé à l'Eglise de Lyon, la primatie sur les métropolitains de Rouen, de Tours, & de Sens. La lettre

VI. ep. 35.

qu'il écrivit en conséquence à ces trois prélats, porte que dans les capitales des provinces où résidoient les primats du siecle, & où recouroient les sujets qui ne pouvoient aller jusqu'au Souverain, les Apôtres & le Pape S. Clément avoient établi, pour les affaires ecclésiastiques, des patriarches ou primats, qui exerçoient le même pouvoir sous ces titres différens; que les capitales d'un ordre inférieur à celui des premieres, & pourvues pour les affaires temporelles, de moindres juges que les primats, mais plus distingués que les comtes, eurent aussi des évêques métropolitains soumis aux primats, & supérieurs aux simples évêques. Ce passage est tiré, tant d'une fausse décrétale de S. Anaclet, que d'une lettre apocryphe de S. Clément, tirées elles-mêmes de la collection d'Isidore. Mais il est constant par toutes les histoires, qu'avant la révolution qu'opéra dans les idées communes la publication de ces décrets imaginaires, on n'entendoit que les métropolitains par le nom de primats.

Urbain II rendit aussi à Tarragone le titre & les priviléges de métropole. T. x. Conc. p. 426.

Cette ville qui sous les Romains donnoit le nom au tiers de l'Espagne, avoit été tellement ruinée depuis l'invasion des Maures, que son siege fut uni à celui d'Ausonne, ou Vic en Catalogne; & la province fut soumise à l'archevêché de Narbonne pendant 400 ans. Depuis quelques années, les comtes de Barcelone & d'Urgel, le seigneur de Bessalu, & toute la noblesse, travailloient à rétablir Tarragone dans son premier lustre. Bérenger, évêque d'Ausonne, vint en même temps à Rome, pour en solliciter le rétablissement dans l'ordre hiérarchique. Le Pape Urbain souscrivit à ses vœux, nonobstant l'opposition de Dalmace de Narbonne, qui se transporta aussi à Rome, afin de soutenir le droit de primatie qu'il prétendoit sur la province Tarragonoise, & qu'il ne fonda que sur un privilége accordé par un Pape Etienne, sous le regne d'un Empereur Odon qui n'exista jamais. Quel que fut alors le défaut de critique, il n'empêcha point de mépriser cette piece ridicule. En reconnoissance du bienfait apostolique, le comte de Barcelonne, nommé Bérenger, comme le nouvel archevêque, par le conseil

de ce prélat & de l'évêque de Gironne, appelé auſſi Bérenger, donna la ville de Tarragone à l'Egliſe Romaine ; c'eſt-à-dire qu'il s'engagea, pour lui & ſes ſucceſſeurs, à lui en payer chaque cinquieme année, vingt-cinq livres d'argent, en reconnoiſſant qu'il ne la tenoit que comme vaſſal du Pape.

L'Archevêque Bernard aſſiſta l'an 1091 à une aſſemblée d'évêques convoqués à Léon, pour les funérailles de Garſias, roi de Galice & frere d'Alphonſe, qui le tenoit en priſon depuis vingt ans. Dans cette eſpece de concile, on remit en queſtion l'affaire de l'office canonique, déjà réglée depuis longtemps. Les peuples demeuroient toujours attachés à l'office Moſarabique, auquel on avoit ſubſtitué le Romain, nommé Gallican, comme uſité dans l'Egliſe célebre des Gaules. Le Roi Alphonſe, & plus encore la Reine Conſtance, avec le Légat Rainier, inclinoient fortement pour l'office nouvellement adopté. Dans ce partage de goût & d'opinion, on convint de vider le différend par le duel, comme une querelle profane. On commit deux champions, l'un pour le roi, & l'autre

pour le peuple : mais celui du peuple ayant vaincu celui du roi, ce prince, animé par la reine, prétendit que le duel n'étoit pas une preuve suffisante. On passa à l'épreuve du feu : après un jeûne & beaucoup de prieres, on alluma un grand bûcher, où l'on mit deux livres contenant les deux offices. Le livre de l'office Gallican fut consumé, & celui de l'office de Tolede s'éleva, dit-on, au dessus des flammes. Le roi néanmoins, loin de céder, ordonna de recevoir l'office Gallican, sous des peines si terribles, que depuis cette époque, il devint celui de toute l'Espagne, à l'exception de peu d'églises qui retinrent, avec leur office accoutumé, l'ancienne version du psautier. C'est au lecteur à juger de cette histoire, qui ne fut écrite que cent cinquante ans après, par Rodrigue archevêque de Tolede.

L'Eglise éprouvoit cependant une révolution bien plus heureuse en Allemagne. Le schisme s'y affoiblissoit considérablement. Guelfe, duc de Baviere, pere de Guelfe époux de Mathilde, & plusieurs autres princes ardens pour la Catholicité, reprirent des villes & des

provinces sur l'Empereur Henri. Des évêques schismatiques furent chassés, d'autres se convertirent; il en mourut quelques-uns des plus accrédités, tels que Vécillon de Maïence & Meinard de Virsbourg. Herman, évêque catholique de Metz, rentra dans son siege, après une longue captivité, & reprit l'ascendant sur l'usurpateur Brunon, que l'infamie de ses mœurs fit tomber dans un mépris général. Un saint abbé, nommé Thiémon, fut élevé sur le siege important de Saltzbourg, vacant depuis un an & demi, c'est-à-dire depuis la mort de l'Archevêque Gébéhard, le chef des Catholiques dans ces contrées. Saint Adalbéron de Virsbourg, dépossédé par les schismatiques, dont il étoit un des plus formidables adversaires, concourut puissamment à son élection, & voulut assister le Légat Altman de Passau, dans la cérémonie de la consécration. Il sembloit n'avoir attendu que cette occasion de servir l'Eglise, pour rendre son ame en paix. Il se retira aussi-tôt après dans son pays natal, au monastere de Lambach, fondé en Autriche par son pere, & y mourut le 6 octobre de la même année. On

rapporte un grand nombre de miracles qui se firent à son tombeau.

L'année suivante, Altman de Passau mourut aussi dans une honorable vieillesse, après vingt-six ans d'un épiscopat illustré par une constance invariable contre le schisme, par des persécutions & des périls sans nombre, qui ne l'empêcherent pas de fonder trois monasteres de chanoines réguliers. Quelques mois auparavant, l'Abbé Guillaume étoit mort en donnant le même exemple de persévérance à son abbaye d'Hirsauge, devenue par ses soins le modele de la régularité en Allemagne. Il y fut le principal restaurateur de la discipline monastique, fonda ou rétablit quinze monasteres, & forma plusieurs disciples illustres; entr'autres S. Thiémon de Saltzbourg dont nous venons de parler, Gébehard, évêque de Constance & légat du S. Siege, un autre Gébéard évêque de Spire, & S. Théoger, qui fut élevé sur le siege de Metz. Avec les mêmes vertus, Volfelme, abbé de Brunviller, près Cologne, avoit signalé la profondeur de sa doctrine, dans un traité publié en forme de lettre, contre l'héré-

siarque Bérenger, qui mourut vers ce temps-là, vraisemblablement dans le repentir de son impiété, malgré toutes ses variations & ses parjures.

Il paroît que l'état religieux reprit alors une grande considération dans la Germanie. Comme les moines se trouvoient déjà élevés au rang clérical, & généralement admis aux saints ordres, les gens du monde qui pour la plupart ne savoient pas lire, imaginerent une maniere nouvelle d'observer la retraite & la vie commune. Ils renonçoient au siecle, & se donnoient, avec leurs biens, aux communautés régulieres de moines & de chanoines, pour vivre sous leur conduite. Il y eut des railleurs & des censeurs amers qui blâmerent cette institution ; mais le souverain Pontife se déclara par un écrit conçu en ces termes : Nous approuvons cette maniere de vivre, que nous avons examinée par nous-mêmes ; nous la jugeons louable & digne d'être observée, comme une image de la primitive Eglise ; & par ces lettres, nous la confirmons de notre autorité apostolique. L'approbation du Pontife augmenta beaucoup cette dévotion, prin-

Berthold. an. 1091.

cipalement parmi le bon peuple de la campagne. On y vit une multitude innombrable de personnes de l'un & de l'autre sexe se dévouer ainsi au service des personnes consacrées à Dieu, & les suivre à l'envi dans les sentiers de la vertu & de la sainteté. Il y eut des villages entiers qui embrasserent cette maniere de vivre.

Mab. præf. 6. sæc. part. 2. Il ne faut pas néanmoins confondre les laïcs qui s'attachoient ainsi aux monasteres, avec ceux qu'on appelloit convers, oblats ou donnés, & qui commencerent aussi dans le onzieme siecle. Dans les premiers temps, on appeloit convers, c'est-à-dire convertis, ceux qui en âge de raison se vouoient eux-mêmes à la vie monastique & pénitente; au lieu qu'on nommoit oblats, ceux que leurs parens y avoient engagés, en les offrant à Dieu dès l'enfance. Dans le onzieme siecle, on appella convers, ou freres lais, ceux qui étant sans lettres & ne pouvant devenir clercs, se destinoient uniquement au travail corporel & aux soins exterieurs. Guillaume, abbé d'Hirsauge, est marqué dans sa vie, comme leur instituteur: ce qui doit s'entendre des monasteres d'Alle-

magne; puiſque les premiers de tous les moines qui eurent de ces freres lais, furent ceux de Vallombreuſe en Italie. Il y avoit dans les monaſteres une troiſieme claſſe de ſujets, qu'on nommoit Donnés, & qui, ſans faire de profeſſion, portant même un habit peu différent des ſéculiers, ſe donnoient avec leurs biens au monaſtere, principalement en l'honneur des ſaints illuſtres qui en étoient les patrons. Ils obéiſſoient en tout aux ſupérieurs, & gardoient le célibat : en quoi ils différoient des ſerfs de naiſſance, qui étoient mariés. Les premiers étoient conſidérés comme ſerfs de dévotion.

Les charteux, auſſi bien que les moines d'Hirſauge & de Vallombreuſe, eurent des freres convers qu'on nommoit Barbus, mais qui faiſoient des vœux ſolennels, & qui étoient de vrais religieux. Cet ordre, preſque à ſon berceau, ſervoit déjà de modele aux inſtitutions les plus régulieres & les plus parfaites. Bruno, ce pieux chanoine de l'égliſe de Reims, que nous avons déjà vu s'élever contre les déréglemens de l'Archevêque Manaſſès, n'ayant pu les faire ceſſer & ne

pouvant les souffrir, étoit sorti de la ville avec quelques autres ecclésiastiques des plus édifians, dans la vue de quitter le siecle, pour embrasser la vie solitaire. Comme ils cherchoient un lieu propre à l'exécution de leur dessein, ils eurent connoissance des vertus de Hugues, évêque de Grenoble. Ce Prélat avoit lui-même tant d'éloignement des choses du siecle, & tant d'inclination pour la retraite, qu'il avoit quitté son siege pour se retirer au monastere de la Chaise-Dieu: mais après y avoir passé un an, le Pape l'avoit obligé de reprendre le gouvernement de son Eglise. Bruno alla, plein de confiance, le trouver avec six compagnons. Quelques nuits auparavant, Hugues avoit vu en songe sept étoiles qui le conduisoient dans les montagnes appellées Chartrenses, au voisinage de Grenoble, où il lui sembla que Dieu se bâtissoit une demeure. Il reçut Bruno & ses compagnons, comme les ouvriers choisis par le Ciel pour la construction de ce sanctuaire mystérieux. Par son conseil, ils s'établirent l'an 1084 au milieu de ces montagnes sauvages, environ-

nées de précipices & de roches menaçantes qui sembloient en interdire l'accès. Ils s'en firent une clôture naturelle, où bientôt ils eurent bâti un oratoire & des cellules pour chacun d'entr'eux. S. Hugues révéra tellement ce pieux asyle, qu'il défendit non seulement aux femmes de mettre le pied sur leurs terres, mais à qui que ce soit de les distraire, en y chassant, en y pêchant, ou en y menant paître des troupeaux.

Voici quelle étoit leur maniere de vivre, conservée jusqu'à nos jours avec une fidélité, dont on ne trouve point d'autre exemple dans les congrégations de cette antiquité. Le dépensier leur distribuoit leur nourriture, qui consistoit le plus souvent en pain & en légumes; à certains jours, en poisson & en fromage. L'eau d'un ruisseau qui couloit le long de toutes les cellules, faisoit leur breuvage; quoique le vin ne leur fût pas interdit. Leurs habits étoient fort pauvres, & par dessous, ils portoient continuellement le cilice. Ils n'avoient parmi eux qu'un prieur; l'évêque leur tenant lieu d'abbé. Le silence étoit si exact, que, s'ils avoient

Guib. de vita sua, c. 11.

besoin de quelque chose, ils le demandoient par signe. Comme tous les autres religieux, ils s'assembloient à l'église à des heures réglées, mais non pas aux heures ordinaires. Ils ne recevoient de personne ni or ni argent, & pratiquoient cette pauvreté jusque dans le culte divin, où ils n'employoient l'argent que pour le calice. Mais comme ils faisoient grande estime des trésors incorruptibles de la sainte doctrine & de la piété, ils amasserent une très-riche bibliotheque. Ils cultivoient peu de terres, & nourrissoient beaucoup de troupeaux, afin de subvenir à leurs besoins avec moins de distraction. Quand on mit ces regles par écrit, ils n'étoient que treize moines : mais dès lors il y avoit au bas de la montagne plus de vingt laïcs sous leur conduite.

Bibl. Lab. t. 1. p. 638. Le Pape Urbain avoit été disciple de Bruno, dans l'école de Reims, où ce saint instituteur, alors chancelier & maître des hautes études, passoit pour l'un des plus célebres docteurs de son temps. Six ans après la fondation de la Chartreuse, ce Pontife l'obligea de venir en Italie, afin de

de l'aider de ſes conſeils dans les affaires eccléſiaſtiques. Ses religieux, qui lui étoient extrêmement attachés, paſſerent les monts preſque ſur ſes pas. Il leur perſuada néanmoins, mais non pas ſans peine, de retourner à leur premiere ſolitude. Lui-même ne put pas ſouffrir long-temps le tumulte inſéparable d'une cour où ſe traitoient toutes les grandes affaires du monde chrétien. Cependant l'archevêché de Rhegio étant venu à vaquer, le Pape voulut le placer ſur ce ſiege : il le refuſa avec une humilité ſi touchante, qu'on ne crut pas devoir uſer de contrainte. Urbain conſentit même que Bruno, avec quelques compagnons qu'il avoit gagnés à Dieu en Italie, ſe retirât dans une terre que Roger, comte de Calabre, leur donna, au dioceſe de Souillace. Ils y bâtirent, ſur le modele de la Chartreuſe, un monaſtere, qu'on nomma la Tour.

Ce fut de là qu'il écrivit à Radulfe le Vert, alors prévôt de l'Egliſe de Reims, & qui par la ſuite en devint archevêque, pour lui rappeler la réſolution qu'ils avoient priſe enſemble de renoncer au monde. Par cette lettre

ſeule, on peut ſe convaincre que le ſaint ſolitaire ne paſſoit pas ſans raiſon pour un eſprit des mieux cultivés de ſon temps, & qu'il n'avoit rien de cette humeur ſauvage que les détracteurs de la piété attribuent ſi volontiers à ſes plus ſages zélateurs. Vous décrirai-je, lui dit-il, la beauté du lieu que nous habitons? C'eſt une plaine riante & ſpacieuſe, qui s'étend entre des montagnes, où l'on trouve des prairies toujours vertes & toujours émaillées de fleurs. Il ne m'eſt pas poſſible de vous peindre la perſpective enchantée des collines amoncelées comme par magie les unes ſur les autres; encore moins, la ſombre fraîcheur des vallées, où ſe réuniſſent les eaux de mille fontaines, pour ſe partager de nouveau en mille filets différens. Les yeux ſe reportent de là ſur des jardins délicieux, ſur des arbres diverſifiés à l'infini, ſur les fruits les plus richement colorés. Mais à quoi bon ce tableau d'une ſolitude, où le ſage trouve des plaiſirs tout divins? C'eſt que l'eſprit fatigué par la méditation & les exercices réguliers, comme un arc longtemps bandé, a beſoin de relâche & d'un délaſſement innocent.

S. Bruno vécut paiſiblement dans ſon monaſtere de la Tour, juſqu'à ſa mort qui arriva le 6 octobre de l'an 1101, jour auquel l'Egliſe l'honore d'un culte public, depuis que Léon X l'a mis ſolennellement au nombre des ſaints. Avant d'expirer, il voulut donner à ſes diſciples l'exemple qu'ils ont ſi conſtamment ſuivi, d'abhorrer toute doctrine ſuſpecte, & particuliérement les erreurs accréditées par les novateurs de leur temps. C'eſt dans ces vues, qu'en faiſant ſa derniere profeſſion de foi, il déclara, contre l'impiété de Bérenger qui avoit néanmoins été ſon maître, que le pain & le vin conſacrés ſur l'autel ſont après la conſécration la vraie chair & le vrai ſang de J. C. Ce ſaint & ſavant ſolitaire a laiſſé pluſieurs monumens de ſon érudition : mais, à la réſerve de ſes commentaires ſur les pſeaumes & les épîtres de S. Paul, de ſes deux lettres à Radulphe & aux freres de la Chartreuſe, les autres écrits publiés en deux volumes, qui portent ſon nom, appartiennent à Brunon d'Aſte.

Dans le même temps, S. Ulric, moine de Cluny, ſe rendit célebre par

ſes vertus, & par le recueil des coutumes de ſon monaſtere. Il étoit né à Ratisbonne, de parens illuſtres qui le mirent encore jeune, mais déjà fort avancé dans les ſciences & la piété, à la Cour impériale. Il y conſerva la pureté de ſes mœurs, & s'y rendit vénérable aux perſonnes les plus auguſtes, tant par la ſageſſe de ſes conſeils, que par ſes vertueux exemples. L'Evêque de Friſingue, ſon oncle, l'ayant fait venir auprès de lui, l'ordonna diacre, & le fit prévôt de ſon Egliſe. Après quelques années d'une vertu qui alla toujours croiſſant; Ulric prit la réſolution d'embraſſer la vie monaſtique, & dès-lors diſtribua ſes biens, partie aux pauvres, partie à ſes parens. A l'âge d'environ trente ans, il entra à Cluny, dont le S. Abbé Hugues le fit ordonner prêtre. Il fut enſuite employé à diverſes fondations de ſon ordre, dans l'Allemagne ſa patrie, où, par la régularité de l'obſervance, il n'acquit pas moins de conſidération à ſon inſtitut, qu'il n'en avoit dans les autres contrées. Il fit entr'autres l'établiſſement de la Celle, ſitué comme Hirſauge dans la forêt Noire au pays de

Spire : ce qui lui donna des rapports particuliers avec le S. Abbé Guillaume.

Un jour qu'ils s'entretenoient enſemble touchant la maniere de ſervir parfaitement le Seigneur ; votre monaſtere, lui dit Guillaume, eſt en grande réputation parmi nous ; on ne connoît point ici de modele ſi parfait de la diſcipline réguliere : daignez nous inſtruire de vos pieux uſages, & nous donner au moins lieu de nous confondre, ſi nous ſommes incapables de vous reſſembler. Ulric s'excuſa d'abord, ſur ce qu'il n'avoit ſongé qu'aux choſes du monde juſqu'à l'âge de trente ans, & ſur ce qu'étant étranger & preſque Barbare parmi des religieux François, il n'avoit pu s'inſtruire auſſi exactement des obſervances de Cluny, qu'un ſujet nourri dès l'enfance dans ce monaſtere. Toutefois, ajouta-t-il, je vous dirai volontiers ce que j'en ai pu apprendre. Il lui expliqua en effet de vive voix les différens uſages de ſa maiſon ; mais avec une exactitude, où ceux qu'il croyoit beaucoup plus habiles que lui, euſſent atteint difficilement. Il écrivit depuis ces converſations, & en forma ſon recueil des

coutumes de Cluny, qui fut recherché comme un monument ineſtimable, non ſeulement par les moines d'Hirſauge, mais par une infinité d'autres, principalement de la haute Allemagne.

Spicil. t. 4. p. 21. Il eſt diviſé en trois livres, que précede une lettre à l'Abbé Guillaume, où l'auteur déplore un abus qu'il donne pour la cauſe principale de la ruine des obſervances régulieres : c'eſt que les familles chargées d'enfans cherchoient à ſe libérer, en vouant dans les monaſteres ceux qui étoient diſgraciés de la nature ; d'où il arrivoit que ces moines égaloient rarement ceux qui dans un âge mûr s'étoient donnés à Dieu de leur propre mouvement : ces ſortes d'invalides ne pouvant s'aſtreindre à différens points de la regle, nuiſoient infiniment à la régularité générale.

Dans le corps de l'ouvrage, rempli de détails peu intéreſſans pour la plupart des lecteurs, nous remarquerons ſeulement quelques articles des plus édifians, ou des plus particuliers. On voit d'abord dans les uſages concernant l'office & le culte divin, que les Bénédictins de Cluny avoient beaucoup ajouté à la pſalmodie preſcrite

par S. Benoît, en particulier la messe & l'office des morts à neuf leçons, qu'ils disoient toute l'année. Ils célébroient, huit jours après la pentecôte, l'office de la Trinité, qui n'a été reçu dans l'Eglise Romaine qu'environ deux cents ans après. En un mot, la multitude & la longueur des offices se trouvoient telles, qu'il ne restoit presque plus de temps pour le travail des mains. Aussi n'étoit-il plus regardé que comme un exercice de distraction, entre des occupations plus sérieuses : il se réduisoit à arracher les mauvaises herbes du jardin, ou à éplucher quelques légumes ; encore ne le faisoit-on pas tous les jours. Depuis une longue suite d'années, on avoit changé généralement de méthode & d'idées même, par rapport à cet objet : dès le temps de Louis le Débonnaire, on s'étoit accoutumé à regarder le gros travail, comme indigne de mains religieuses & consacrées par l'onction du sacerdoce.

Cependant les religieux de Cluny, tout distingués qu'ils étoient en grand nombre par leur naissance, & toute opulente qu'étoit leur maison, se nour-

rissoient encore pauvrement. Des herbages & les légumes les plus communs étoient leurs mets ordinaires, auxquels ils ajoutoient un peu de poisson, le dimanche & le jeudi. Si l'on mêloit de la graisse aux légumes, ce n'étoit que pour perpétuer l'ancienne observance, fondée sur l'horreur des hérésies qui condamnoient l'usage de la viande. On s'abstenoit absolument de la graisse, pendant l'avent & depuis la septuagésime jusqu'à pâque. Par cette pauvreté de vie, qui s'étendoit avec la même rigueur au vêtement, Cluny se trouvoit en état & dans l'usage de faire des aumônes prodigieuses. A la distribution qui se faisoit réglément, entr'autres au commencement du carême, S. Ulric atteste que l'année qu'il écrivoit il s'y étoit rencontré dix-sept mille pauvres.

Le silence étoit si religieusement gardé, qu'excepté les intervalles très-courts de prime à tierce & de none à vêpres, en tous les temps sans nulle exception, à l'église, au dortoir, au réfectoir & à la cuisine, on ne proféroit pas une parole. S'il étoit nécessaire de se faire entendre, on s'exprimoit par des signes de convention, dont on s'é-

toit fait un art & une méthode ordinaire pour ces rencontres. Toutes les infractions de la regle étoient soumises à des pénitences proportionnées à leur griéveté. La pénitence devenoit publique, quand la faute avoit été commise devant le peuple. Le coupable étoit exposé à la porte de l'église, tandis que les laïcs entroient à la messe : pour les fautes plus considérables, on le fustigeoit au milieu de la place. A ce sujet, le S. Abbé Hugues avoit coutume de dire, que les monasteres n'étoient pas déshonorés par les fautes des moines, mais par leur impunité.

Rien n'est plus remarquable que le respect avec lequel on traitoit tout ce qui avoit rapport au saint sacrifice de l'autel. On faisoit à jeun le pain qui en devoit être la matiere. Quelque pur que fût le froment, on le choisissoit grain à grain, on le lavoit soigneusement, puis on le mêtroit dans un sac destiné uniquement à cet usage. Un domestique reconnu pour homme de bien le portoit au moulin, lavoit les meules & les entouroit de courtines. Il se revêtoit ensuite d'une aube & d'un amict, mouloit le blé, lavoit le tamis & préparoit L. 3. c. 15.

la farine. Trois prêtres ou diacres, avec un novice, revêtus pareillement d'aubes & d'amicts, après s'être lavé les mains & le visage, procédoient à faire le pain. L'un d'eux pétrissoit la pâte dans l'eau froide, afin qu'elle fût plus blanche, & formoit les hosties. Les deux autres les faisoient cuire dans des fers gravés, sur un feu de bois sec, choisi & préparé soigneusement. Pendant tout ce travail, on chantoit des pseaumes. Les corporaux où l'hostie est posée pendant le saint sacrifice, se préparoient avec la même révérence. Il n'y avoit que des prêtres ou des diacres qui pussent les laver : ce qu'ils faisoient d'abord, à plusieurs reprises, dans des vases qui ne servoient qu'à cela. Après quoi on leur donnoit une lessive légere, & on les plongeoit dans une eau blanchie d'une farine très-pure. Pour les sécher, on les suspendoit sur une corde qui se conservoit dans une bourse précieuse, & qu'on n'en tiroit que pour cet usage. Tandis que les corporaux étoient exposés à l'air, on les gardoit avec soin, pour empêcher les mouches de s'y poser.

Afin de prévenir les abus que les oblats

occasionnoient dans les monasteres, & dont Ulric se plaint au commencement de son recueil, il a soin d'y marquer les précautions extraordinaires avec lesquelles on élevoit ces enfans. Aussi-tôt qu'ils avoient été offerts à Dieu suivant les solennités prescrites par la regle, on leur donnoit l'habit : mais on différoit leur profession, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint au moins l'âge de quinze à seize ans. Quoiqu'ils ne fussent que six, ils avoient deux maîtres ; afin qu'on les gardât à vue, & qu'on ne les quittât jamais. Ils étoient accompagnés, quelque part qu'ils allassent. Ils avoient un endroit séparé dans le dortoir ; & par-tout généralement, personne n'approchoit d'eux, que leurs maîtres. On avoit le même soin de leur santé, que de leurs mœurs. Ils étoient mieux nourris que les moines, & portoient du linge, au lieu de sergettes. En un mot, on prenoit tant de soin de leur éducation, qu'il étoit difficile, comme le dit Ulric, que les enfans des rois fussent aussi bien élevés au milieu de leurs palais. Cap. 8.

Ce pieux écrivain finit ses jours au monastere de la Celle, vers l'année

1093. Deux ans avant sa mort, il perdit le seul œil qui lui restoit depuis long-temps. Dans cet état d'infirmité & d'une vieillesse décrépite, S. Hugues le rappella à Cluny, tant pour lui procurer le soulagement & la consolation convenables, que pour enrichir l'Eglise mere des reliques d'un si saint homme. Mais S. Ulric trouvant son bonheur dans les tribulations, voulut consommer son sacrifice dans le lieu où le Seigneur avoit commencé à le frapper.

Odon ou Odart, docteur fameux du même temps, n'honora pas moins la vie religieuse. Il étoit natif d'Orléans, & il enseigna d'abord à Toul. Mais la chaire qu'il remplit avec le plus d'éclat, fut celle de l'école de Tournai, où il acquit tant de renommée, qu'on venoit des extrémités de l'Allemagne pour entendre ses leçons. Il se montroit aussi attentif à cultiver la piété dans le cœur de ses disciples, qu'à les former aux sciences. Cependant il s'adonnoit beaucoup plus à la lecture de Platon & des philosophes modernes, qu'à celle des SS. Peres. Un jour qu'il expliquoit un endroit de Boëce, où il est question du libre arbitre, il se souvint qu'il avoit

Spicil. pag. 360 & seq.

un traité de S. Auguſtin ſur cette matiere, & le fit apporter ſur le champ. A peine en eut il lu quelques pages, qu'il fut tout pénétré de la ſainte onction qu'elles reſpiroient. Hélas, s'écria-t-il, que cette ſainte éloquence eſt différente de notre verbiage & de nos vaines penſées ! Etourdi par le bruit de mots ſans objet, & par l'éclat d'une gloire périſſable, nous négligeons l'aliment de l'ame, & nous nous conſumons de travaux qui nous rendent indignes de la gloire immortelle.

Après ces paroles, il ſe leva fondant en larmes, & alla prier dans l'égliſe : ſes diſciples le ſuivirent, avec un étonnement qui fut bientôt répandu dans toute la ville. Odon ſoutint cette premiere démarche, par un redoublement continuel de pieté. Il ceſſa peu à peu ſes leçons ; il étoit fort aſſidu dans les égliſes, diſtribuoit en toute rencontre ſon bien aux malheureux, principalement aux pauvres clercs, & jeûnoit ſi rigoureuſement, que ſouvent il ne mangeoit pas deux onces de pain par jour. Ayant pris enfin la réſolution de ſe donner entiérement à Dieu, avec quatre compagnons, ils ſe retirerent, hors de la ville,

dans une petite église qui restoit d'une ancienne abbaye ruinée par les Barbares. Ils y prirent d'abord l'habit de chanoines réguliers, &, quelques années après, y rétablirent la vie monastique. Odon fut élevé dans la suite sur le siege de Cambrai, où ses vertus brillerent avec tant d'éclat & de persévérance, qu'après sa mort on lui donna le titre de Bienheureux.

Ives de Chartres n'acquit pas moins de gloire par ses vertus ; & par ses lumieres, il passa pour le premier homme de son temps. Il étoit abbé du monastere de S. Quentin de Beauvais sa patrie, fondé pour des chanoines réguliers par l'Evêque Gui ancien doyen de S. Quentin en Vermandois, quand il fut élu pour succéder à Geoffroi évêque dépose de Chartres. Quoiqu'il ne fût pas possible qu'un plus digne évêque remplaçât un évêque plus scandaleux, il eut néanmoins autant de contradiction à essuyer, qu'il avoit marqué de répugnance avant de consentir à son élection. Geoffroi étoit neveu de l'Evêque de Paris de même nom ; & celui-ci étoit grand chancelier de France, frere d'Eustache comte de Boulogne,

& par conſéquent oncle du fameux Godefroi de Bouillon fils d'Euſtache. Ives au contraire, quoique d'extraction noble, n'avoit point d'autre recommandation, que ſon mérite & la juſtice de ſa cauſe : moyens foibles contre le poids du crédit & le manege de la politique. Richer, archevêque de Sens, refuſa de l'ordonner, en s'autoriſant de quelques-unes de ces formalités judiciaires, ſi commodes pour colorer les refus ou les lenteurs de la juſtice. Ives eut recours au Souverain Pontife, & fit le voyage d'Italie, où le Pape l'ordonna lui-même. A ſon retour, il eut encore des obſtacles à combattre : mais ſa patience & ſon mérite triompherent de tout. Non ſeulement il gagna tous les ſuffrages, mais il captiva l'admiration publique par la pureté de ſes mœurs, par ſa doctrine, par l'ardeur & la ſageſſe de ſon zele. Son grand ouvrage, intitulé le Décret, & qui forme un recueil complet des canons, lui avoit concilié l'eſtime univerſelle qui le fit élever à l'épiſcopat : il s'en montra bien plus digne encore, par le courage inébranlable avec lequel il ſou-

tint contre le Roi Philippe I, l'autorité des loix dont il avoit retracé les maximes. Bertrade fille du comte Simon de Montfort, & troisieme femme de Foulques-Rechin, comte d'Anjou, qui l'avoit épousée du vivant des deux premieres, voulut de même épouser le Roi Philippe, uni depuis longtemps à la Reine Berthe, dont il avoit trois enfans. Ce Prince, peu attentif à sa gloire, aimoit éperdument Bertrade: mais l'éclat de la couronne flattoit sur-tout cette femme artificieuse. Philippe entreprit aveuglément de la lui mettre sur la tête, & commença par reléguer la Reine à Montreuil-sur-mer. Voulant ensuite gagner les évêques de son royaume; comme Ives de Chartres étoit le plus savant & le plus estimé, il n'omit rien pour obtenir son suffrage.

Il le fit venir à sa Cour, le combla de caresses, lui fit des promesses éblouissantes, puis s'efforça de lui persuader que son divorce avec Berthe étoit fondé sur des causes légitimes, reconnues pour telles par les évêques: après quoi, il le pria d'assister au mariage qu'il se disposoit à contracter avec

Bertrade. Ives répondit, qu'il n'avoit aucune connoiſſance de la déciſion des évêques à ce ſujet, & qu'à moins d'en avoir toute la certitude convenable, il n'approuveroit point par ſa préſence une action ſi raiſonnablement ſuſpecte. Il écrivit même à Rainald, archevêque de Reims, que la cérémonie du mariage & du ſacre de la nouvelle Reine regardoit, pour l'exhorter, avec ſes ſuffragans, à ne pas plier les loix divines au gré des puiſſances terreſtres. Pour moi, ajouta-t-il, j'aime mieux être privé des fonctions & du titre de paſteur, que de ſcandaliſer par ma lâcheté le troupeau confié à mes ſoins. Ep. 13.

Le Roi trouvant dans les évêques plus de fermeté qu'il n'en avoit attendu, prit le parti d'éviter un éclat qui eût manifeſté la maniere de penſer du plus grand nombre des prélats, & produit un effet dangereux dans l'eſprit des peuples. Il ſe fit marier par l'évêque de Senlis, en préſence de deux autres prélats ſeulement, ſavoir l'archevêque de Rouen & l'évêque de Bayeux qui n'étoient point de ſes Etats. La plupart des évêques François

ſe récrierent fortement contre ce ſcandale, & quelques ſeigneurs mécontens en prirent occaſion de ſoulever les peuples. Le Pape, d'un autre côté, écrivit à tous les évêques du royaume, pour faire examiner canoniquement cette affaire, caſſer le mariage s'il étoit contraire aux loix de l'Egliſe, comme il y avoit toute apparence, & forcer le Prince à rentrer en lui-même, en uſant, s'il étoit néceſſaire, des cenſures eccléſiaſtiques.

Ives étoit trop éclairé, pour ſe perſuader que l'excommunication du Roi pût autoriſer ſes ſujets à ſe révolter contre lui : mais il connoiſſoit l'eſprit de faction, & toute l'habileté des factieux à uſer de la religion même pour brouiller. Il crut devoir repréſenter au Roi, non ſeulement le tort qu'il faiſoit à ſon ame, mais encore les périls auxquels il expoſoit ſon royaume. Philippe, loin de lui ſavoir gré de ſon zele, commença dès-lors à le chagriner en toute rencontre. D'abord, il lui envoya ordre de le venir trouver à Chaumont, ou à Pontoiſe, avec les troupes de ſon Egliſe. L'Evêque s'en excuſa, ſur le reſpect

Epiſt. 15.

même qu'il avoit pour la majesté royale, & sur le danger où il se trouveroit de produire au grand jour les foiblesses & la honte que le Prince avoit tant d'intérêt à couvrir au moins d'un voile imposant.

Là-dessus le Roi fit défier l'évêque de Chartres, c'est-à-dire dans le langage du temps, qu'il lui déclara la guerre, & mit au pillage les biens de l'évêché. Le vicomte de Chartres, Hugues du Puiset, pour faire sa cour au Roi, se saisit de la personne d'Ives, & l'empriſonna dans un château. Le peuple indigné courut aux armes, pour délivrer son vertueux pasteur : mais Ives s'estimant heureux de souffrir pour la justice, leur fit défense expresse d'avoir recours aux voies de fait.

Le Pape Urbain prenant vivement la défense d'un prélat si estimable, engagea les évêques du royaume à faire pour sa délivrance, des instances pressantes auprès du Roi & auprès du Vicomte. Il leur enjoignit même d'excommunier du Puiset, s'il ne cédoit point à leurs sollicitations, & de jetter l'interdit sur ses terres. Ayant appris que c'étoit l'évêque de Senlis qui avoit

marié le Roi, il écrivit à l'archevêque de Reims & à ſes ſuffragans, une lettre pleine de reproches ſur la négligence avec laquelle ils ſouffroient la prévarication de leur collegue. Soit religion, ſoit ménagement politique, le Roi Philippe fit mettre Ives en liberté. Enſuite il négocia auprès du Pape, pour lui faire approuver ſon mariage, ou du moins pour empêcher qu'on ne publiât la ſentence d'excommunication qui étoit déjà portée.

On tint pour cela, l'an 1094, un concile à Reims, où, par les manœuvres concertées pour captiver les ſuffrages, les prélats parurent aſſez favorables au divorce de Philippe & de Berthe. Mais le Pape qui s'y étoit attendu, ſur ce que l'évêque de Chartres lui avoit écrit de ce concile où il refuſa d'aſſiſter, avoit ordonné d'en tenir un autre à Autun, hors des Etats du Roi, afin que les évêques y euſſent plus de liberté. L'ancien légat, Hugues de Lyon, fameux par tant d'endroits différens, fut encore chargé d'y préſider. Après avoir rempli avec honneur les plus importantes légations ſous le pontificat de Grégoire VII,

Il avoit terni sa réputation par sa jalousie & ses cabales schismatiques contre Victor III : mais il venoit de se réconcilier parfaitement avec le Saint Siege. Il montra dans cette légation nouvelle un zele & un courage, qui rendirent la fin de sa carriere, aussi glorieuse qu'en avoient été les commencemens. T. x. Conc. P. 416.

Le concile d'Autun excommunia le Roi Philippe, pour avoir épousé Bertrade du vivant de Berthe son épouse légitime; & parce qu'il avoit menacé d'embrasser le schisme de Guibert, on renouvella l'anathême contre cet Antipape, & contre son fauteur l'Empereur Henri. On n'eut aucun ménagement pour leurs partisans diffamés, dont on flétrit par de nouveaux décrets la simonie & l'incontinence. Quelque attaché que le Roi pût être à son péché, on vit que ses menaces n'étoient que le langage d'une passion plus impie dans les propos que dans les effets. Il eut encore assez de religion, pour ne pas mépriser les censures de l'Eglise. Dans tous les lieux où il alla, il souffrit patiemment qu'on cessât l'office public. Lui-même, de-

puis que ſon excommunication fut publiée, ne porta point la couronne; & pour cela, ne célébra point les fêtes, où il étoit d'uſage de paroître avec les ornemens royaux. Cependant, avec la diſpenſe des évêques des lieux, il ſe faiſoit dire une meſſe baſſe dans ſa chapelle.

Cette ſoumiſſion du Roi, jointe à la mort de la Reine Berthe, qui arriva dans ces conjonctures, fit eſpérer que le Pape ratifieroit enfin le mariage
T. x. Conc. de Bertrade. Il avoit convoqué un concile général à Plaiſance, au milieu de la Lombardie & des ſchiſmatiques, ſur leſquels il avoit tellement pris le deſſus, qu'on y vit juſqu'à deux cents évêques, tant de France & d'Allemagne que d'Italie, avec près de quatre mille clercs & plus de trente mille laïcs; en ſorte qu'il fallut tenir les aſſemblées en pleine campagne, parce qu'il n'y avoit point d'égliſe qui pût les contenir. Le Roi Philippe envoya des ambaſſadeurs, pour aſſurer le concile qu'il s'étoit mis en chemin dans le deſſein de s'y rendre, mais qu'il ſe trouvoit retardé par des affaires preſſantes. Il demandoit en conſéquence

un délai jusqu'à la pentecôte : ce qu'on accorda d'autant plus volontiers, que ce retard n'étoit pas long ; le concile ayant commencé le jeudi de la mi-carême, qui cette année 1095 étoit le premier jour de mars.

Il vint aussi des ambassadeurs de l'Empereur d'Orient, Alexis-Comnene, qui étant en communion avec les Latins, leur demandoit du secours contre les Turcs, devenus si puissans qu'ils exerçoient leurs ravages jusque sous les murs de C. P. Nous verrons bientôt les effets que produisirent ces demandes, sous le pontificat même d'Urbain II. L'Impératrice Adélaïde vint aussi se plaindre de l'Empereur Henri son époux. Echappée de la prison où il l'avoit renfermée, elle s'étoit réfugiée auprès de la Comtesse Mathilde, qui la conduisit au concile. Elle y révéla les infamies, par lesquelles son époux prétendoit profaner la sainteté du mariage : ce qui excita l'indignation publique, & détacha de Henri un grand nombre de ses partisans. Mathilde parut d'autant plus sensible au sort de cette épouse infortunée, qu'elle-même venoit d'être abandonnée par

Guelfe ſon ſecond époux, qui déclara néanmoins n'avoir jamais uſé du mariage avec elle.

Le concile confirma tous les décrets précédens contre la ſimonie. Il défendit même abſolument de rien exiger pour le ſaint chrême, pour le baptême, ni pour la ſépulture. Il condamna l'héréſie des Nicolaïtes, c'eſt-à-dire de ceux qui prétendoient que les clercs majeurs n'étoient pas obligés à la continence : on défendit aux coupables d'exercer leurs fonctions, & au peuple d'y aſſiſter. On renouvella auſſi la condamnation de l'héréſie de Bérenger, & l'on déclara que le pain & le vin, quand on les conſacre ſur l'autel, ſont changés, non ſeulement en figure, mais réellement & eſſentiellement, au corps & au ſang de Notre-Seigneur. Il fut encore défendu à tout prêtre, de recevoir perſonne à pénitence ſans la délégation de l'évêque. Le jeûne des quatre-temps fut fixé aux jours où nous l'obſervons encore. On croit auſſi que ce fut en ce concile que le Pape Urbain inſtitua la dixieme préface pour la meſſe, qui eſt celle de la Vierge.

Il s'étoit tenu quelques années auparavant

ravant un concile dans le dioceſe de Soiſſons, contre les erreurs de Roſcelin de Compiegne, ainſi nommé parce qu'il étoit chanoine de S. Corneille de cette ville, quoique Breton de naiſſance. C'étoit un des docteurs les plus renommés de ſon temps, mais beaucoup plus verſé dans la dialectique que dans la théologie, grand partiſan, & ſelon quelques auteurs, chef zélé de la ſecte des Nominaux, combattus par les Réaliſtes avec une chaleur qui alloit juſqu'à l'animoſité. S. Anſelme, malgré ſa modération naturelle, diſoit qu'ils étoient moins des philoſophes, que des hérétiques en matiere de philoſophie. Mais Roſcelin voulant appliquer les ſubtilités de ſon école aux matieres ſublimes de la religion, donna véritablement dans l'erreur, ou du moins dans cette nouveauté profane d'expreſſions qui produit les mêmes ſcandales. Il avança que puiſqu'il y avoit trois perſonnes en Dieu, il y avoit trois choſes, ſéparées autant que le ſont trois anges; & que ſi l'uſage le permettoit, on pourroit dire qu'il y a trois Dieux. Quoique de faux réformateurs aient voulu T. 2. Conc. p. 484.

dans ces derniers temps justifier des propositions si téméraires, cette maniere inouie de s'énoncer excita les plus vives rumeurs, aussi-tôt que Roscelin osa la mettre en usage. Il fut obligé de comparoître au concile, de reconnoître l'impiété de ses expressions, & d'abjurer les erreurs détestables qu'elle énonçoit. Mais justifiant par son opiniâtreté la conduite du concile, il recommença peu après à dogmatiser, & publia qu'il n'avoit abjuré que par crainte. Comme il vouloit se retirer à Chartres, le S. Evêque Ives lui manda qu'il n'y avoit point de sûreté pour lui, dans une ville que son attachement à la foi rendoit ennemie du seul nom de Roscelin, & qu'il couroit risque d'y être lapidé. Le Novateur ne se promettant pas un meilleur accueil dans les autres villes du royaume, s'en bannit lui-même, & se réfugia en Angleterre, d'où il fut encore chassé.

Pour diminuer l'horreur de ses nouveautés, il publia que l'archevêque de Cantorbéri, le docte Lanfranc, avoit tenu autrefois les mêmes opinions, & qu'Anselme, abbé du Bec, pensoit

encore de la même maniere. Lanfranc, mort depuis quelques années, ne pouvoit plus s'inscrire en faux contre l'imposteur : mais le S. Abbé du Bec le confondit, tant en son nom propre, qu'en celui de son ancien maître. A cet effet, il écrivit à son disciple Foulques, devenu évêque de Beauvais dans la province de Roscelin, & atteſta que Lanfranc n'avoit jamais rien dit de semblable. Pour moi, ajouta-t-il, je proteste à la face de l'univers, que je crois de cœur & confesse de bouche la foi contenue dans les symboles des Apôtres, de Nicée & de S. Athanase. J'anathématise en particulier les blasphêmes qu'on attribue à Roscelin. Il prie ensuite Foulques de montrer sa lettre à ceux qui parleront de lui, afin de le justifier sur le point capital de la foi, où aucun Fidele ne doit souffrir qu'on imprime la moindre tache à sa réputation. L. 2. ep. 41.

En vengeant l'honneur du siege de Cantorbéri dans la personne de Lanfranc, S. Anselme n'imaginoit guere qu'il dût bientôt occuper lui-même cette grande place. L'Archevêque étoit mort, dès l'année 1089, avec la ré-

putation qu'il s'étoit acquiſe de l'un des plus pieux & des plus ſavans prélats de ſon ſiecle. Parmi les ouvrages qui la juſtifient, on compte, avec ſon traité de l'Euchariſtie contre Bérenger, ſes commentaires ſur les Epîtres de S. Paul, pluſieurs de ſes lettres, ſes Statuts Monaſtiques, & ſon Traité ſur le ſecret de la confeſſion. Depuis quatre ans qu'il étoit mort, Guillaume, roi d'Angleterre, ne vouloit pas remplir le ſiege de Cantorbéri, dont il s'approprioit les amples revenus. Il fourniſſoit une ſubſiſtance modique aux moines qui formoient le clergé de cette Egliſe, & ſe réſervoit tout le reſte. Il en uſoit de la même maniere, dans les autres cathédrales & dans les monaſteres, dont il s'attribuoit les biens ſi-tôt qu'un évêque ou un abbé étoit mort; & il ne permettoit pas qu'on leur donnât de ſucceſſeurs. Guillaume le Roux introduiſit le premier cet abus, tout à fait inconnu ſous le Roi ſon pere; & il n'y avoit point d'apparence qu'il y dût mettre fin.

Edme. hiſt. Novor. l. 1. Cependant Hugues, comte de Cheſtre, ayant fait prier S. Anſelme

de venir en Angleterre, pour l'établiſſement d'un monaſtere qu'il avoit deſſein de fonder, le bruit qui courut contre toute vraiſemblance, que, ſi l'Abbé du Bec alloit dans ce royaume, il ſeroit archevêque de Cantorbéri, ſuffit pour alarmer ſon humilité, & l'empêcher de ſe rendre aux invitations du Comte. Il ne fallut rien moins qu'une maladie grieve dont fut atteint ce Seigneur, pour engager Anſelme à venir au ſecours de ſon ami, dans une occaſion décisive pour le ſalut. La charité chrétienne, jointe à l'amitié, put ſeule l'emporter ſur les terreurs de la modeſtie. Anſelme trouva le Comte Hugues convaleſcent : mais il fut obligé de ſéjourner cinq mois en Angleterre, tant pour établir la regle dans le nouveau monaſtere que le Comte avoit bâti, que pour terminer quelques affaires de l'abbaye du Bec qui avoit de riches poſſeſſions dans la Grande-Bretagne. Durant ce ſéjour, pluſieurs prélats, appuyés des ſeigneurs, ſupplierent le roi de permettre qu'on fît dans le royaume des prieres publiques, afin d'obtenir un digne paſteur pour l'Egliſe de Cantorbéri. Le Roi le

permit, & se fit apparemment un jeu de laisser prier pour une chose qui demeuroit en son pouvoir, & qu'il étoit bien résolu de ne point accorder. Alors même ses dispositions étoient si contraires aux vœux publics, qu'il fit le serment réputé le plus inviolable, de n'y point acquiescer.

Un des seigneurs s'entretenant comme sans dessein avec ce Prince, lui dit qu'il ne connoissoit pas un homme aussi saint que l'Abbé du Bec. Il n'aime que Dieu, ajouta-t-il, & n'a d'affection pour aucun objet terrestre. Non, poursuivit Guillaume en raillant; pas même pour l'archevêché de Cantorbéri. C'est assurément, reprit le Seigneur, ce qu'il desire le moins: j'en suis pleinement convaincu, & tout le monde lui rend la même justice. Et moi, repartit le Prince, je suis persuadé que, si cette chaire opulente lui étoit ouverte, il y courroit de toutes ses forces. Mais par le S. Voult de Luques, ni lui ni aucun autre n'y siégera de mon vivant. Le S. Voult ou visage étoit un crucifix habillé, que l'on croyoit avoir été fait en Judée par Nicodême, & dans la suite des temps apporté à

Luques en Toſcane, d'où il s'en étoit répandu pluſieurs copies.

A peine Guillaume le Roux eut proféré ces paroles, qu'il fut atteint d'une maladie, qui en peu de temps le mit à l'extrémité. On envoya chercher Anſelme, pour l'aider à faire une mort chrétienne. Le S. Abbé l'exhorta au repentir, à la confeſſion ſincere de toutes ſes fautes, & à réparer les ſcandales qu'il avoit donnés par une longue ſuite d'actions peu dignes d'un prince Chrétien. Le Roi dont la vie étoit déſeſpérée, ſe ſoumit à tout par une promeſſe qu'on écrivit en ſon nom, & qu'il fit dépoſer ſur l'autel, comme pour ſervir de témoignage contre lui, s'il la violoit. Quand on le vit ſi bien diſpoſé, on lui parla de donner des paſteurs aux Egliſes vacantes, & ſurtout à celle de Cantorbéri. Il dit qu'il y penſeroit, & peu de momens après il nomma Anſelme, qui fut frappé de ce choix comme d'un coup de foudre, & faillit tomber d'effroi.

Les évêques le tirerent à part, & lui dirent : Y penſez-vous, dans l'état déplorable où ſe trouve chez nous la

religion, par la tyrannie de cet homme? Voulez-vous réſiſter auſſi manifeſtement à Dieu? Il ménage un remede à nos maux, dans votre perſonne; & vous préférez votre repos perſonnel à notre bonheur commun. Anſelme qui avoit ſoixante ans, s'excuſa ſur ſon âge avancé, & ſur ſon peu d'habileté dans les affaires, pour leſquelles il n'avoit jamais eu d'attrait. Il ajouta qu'il s'étoit conſacré à Dieu, dans un genre de vie tout différent; qu'il ſe devoit irrévocablement à ſes religieux; enfin qu'il étoit abbé dans un autre pays, ſoumis à un évêque & à un ſouverain qui formoient pour lui autant de liens indiſſolubles. Les prélats répondirent à toutes ces difficultés, ils ſe firent fort d'obtenir les conſentemens de néceſſité & de bienſéance; mais ſans pouvoir ſurmonter la réſiſtance d'Anſelme, qui finit par dire décidément qu'il ne feroit rien de ce qu'ils prétendoient.

Auſſi-tôt & ſans perdre le temps en diſcours inutiles, ils le traînerent au Roi malade, comme un opiniâtre qu'il n'étoit plus queſtion de perſuader, mais de forcer à la ſoumiſſion. Guil-

laume, affligé juſqu'aux larmes, lui parla ainſi : Pourquoi me retenez-vous dans la voie de la damnation ? Souvenez-vous de l'amitié généreuſe qu'ont eue mes ancêtres pour vous & pour vos religieux, & ne me laiſſez pas périr à jamais. Il n'eſt point de ſalut pour moi, ſi je meurs en retenant l'archevêché. Tous les aſſiſtans s'empreſſerent vers Anſelme, & lui dirent avec un murmure confus : Avez-vous oublié toute raiſon & toute religion ? Vous portez le dernier coup au Roi ; vous rempliſſez ſon ame d'amertume & de déſeſpoir, dans le péril où elle ſe trouve. A quel autre qu'à vous imputera-t-on déſormais les troubles & les crimes qui déſoleront l'Angleterre ? Anſelme ainſi preſſé, ſe tourna vers deux de ſes moines qui l'accompagnoient, & leur dit : Mes freres, ſecourez-moi, dans cette extrémité. Baudouin, l'un des deux, répondit : Si c'eſt la volonté de Dieu, qui ſommes-nous pour y réſiſter ? Ah ! reprit Anſelme, que vous êtes bientôt rendus ! Le Roi dit à ceux qui environnoient le Saint, de ſe jetter à ſes pieds, afin de le fléchir : mais,

ſans rien accorder, Anſelme ſe proſterna de ſon côté. Alors tous les aſſiſtans, d'une voix unanime, s'accuſerent de foibleſſe, & crierent tumultueuſement : La croſſe, qu'on donne la croſſe. En même temps, pluſieurs lui prennent le bras droit, & le traînent au lit du Prince. Le Roi préſenta la croſſe : mais Anſelme tint la main fermée. Les évêques ouvrirent quelques doigts, avec des efforts qui le firent crier de douleur ; ils y mirent la croſſe, qu'ils y tinrent ſerrée ; toute l'aſſemblée criant : Vive l'Archevêque. On entonna le *Te Deum*, on prit la route de l'égliſe, & l'on y porta Anſelme qui s'efforçoit de s'échapper, en diſant qu'on ne faiſoit rien.

Après qu'on eut fait les cérémonies accoutumées, il revint trouver le Roi, & lui dit : Sachez, Prince, que vous ne mourrez point de cette maladie : voyez donc comment vous pourrez remédier à ce qu'on vient de faire ; car je vous déclare, que je n'y ai pas conſenti, & que je n'y conſens pas. Etant ſorti de l'appartement du Roi, il dit aux évêques & aux ſeigneurs qui le ſuivoient : Savez-vous

ce que vous prétendez? Vous voulez attacher au même joug un taureau indompté, & une vieille brebis : mais la brebis qui pouvoit être utile en sa maniere, sera mise en pieces par le taureau. Considérez bien les suites de cette étrange association : si mon sort ne vous touche pas, craignez les maux qui vous attendent vous-mêmes, après que le Roi, en m'accablant, aura découragé tous ceux qui pouvoient s'opposer à ses violences.

Le Roi, pour dissiper les terreurs d'Anselme, ordonna qu'il fût mis en possession de tous les biens de l'archevêché, & même que la ville de Cantorbéri avec l'abbaye de S. Alban, que Lanfranc n'avoit eues qu'en fiefs, appartinssent désormais en propriété à l'Eglise de Cantorbéri. Il promit de regarder l'archevêque comme son pere, de suivre tous ses conseils dans les affaires ecclésiastiques, en particulier de rendre obéissance, comme au Pontife légitime, au Pape Urbain qu'il avoit différé jusque-là de reconnoître. En un mot, il promit plus qu'on ne demandoit, & jusqu'à ce que le S. Abbé eût accepté l'épiscopat, c'est-à-dire tandis

que dura la maladie du Prince, il marqua toutes les dispositions d'un pécheur repentant & d'un roi Chrétien. Pour se conformer ponctuellement aux loix & aux usages de l'Eglise, il fit prier le Duc de Normandie, l'Archevêque de Rouen & la communauté du Bec, de consentir à l'élection d'Anselme : ce qu'ils accorderent d'un grand cœur, quelque regret qu'ils eussent de se voir privés d'un si grand homme. Guillaume, archevêque de Rouen, envoya même un ordre formel au S. Abbé d'accepter l'épiscopat. Enfin il fut ordonné à Cantorbéri le 4 décembre 1093, par Thomas archevêque d'Yorck, avec un applaudissement & un concours si extraordinaire, qu'il n'y manqua, & pour cause de maladie, que deux évêques seulement, de tous ceux du royaume. Il eut pour successeur à l'abbaye du Bec, Guillaume prieur de Poissi, en Latin *Pexeium*, que certains auteurs ont traduit par le nom tout à fait inconnu de *Pessé*.

L'année du sacre de S. Anselme, mourut Sainte Marguerite reine d'Ecosse, de la famille des derniers rois Anglois. La Providence donna cette

Boll. ad 10. jun.

ſainte Reine à l'Ecoſſe encore Barbare, où elle paſſa environ vingt-quatre ans, pour y abolir les reſtes de la barbarie qui terniſſoient la pureté du Chriſtianiſme. De concert avec le Roi Malcolme ſon époux, elle fit tenir pluſieurs conciles, où elle aſſiſta elle-même, & ne ſignala pas moins l'étendue de ſon eſprit & de ſes connoiſſances, que ſon zele & ſa piété. Elle fit ſtatuer, entr'autres choſes, que perſonne n'épouſeroit la veuve de ſon pere, ni de ſon frere; qu'on ſanctifieroit le dimanche en s'abſtenant du travail; que tous les Fideles & les pécheurs même ſe mettroient en état de communier à pâque, en ſe confeſſant & en faiſant des œuvres de pénitence; que le jeûne du carême commenceroit le mercredi des cendres, au lieu du lundi ſuivant. Elle étoit zélée pour la majeſté du culte divin, & s'appliquoit avec plaiſir à l'ornement des égliſes. En même temps, elle procuroit de tout ſon pouvoir la ſplendeur de la maiſon royale, & prenoit le plus grand ſoin de l'éducation de ſes enfans. Elle faiſoit deux carêmes, l'un avant pâque, l'autre avant noël, récitoit chaque jour le pſeautier &

différens offices, servoit aussi chaque jour, avec le Roi son époux, plus de trois cents pauvres, & faisoit des aumônes immenses.

Se sentant malade à la mort, elle fit une confession générale. Le dernier jour, elle voulut recevoir le viatique dans sa chapelle, où elle entendit la messe; après quoi, on la reporta dans son lit. Comme elle avoit de grandes inquiétudes, au sujet du Roi son époux, qui étoit à la guerre avec ses deux fils; le plus jeune entra dans sa chambre. Elle lui demanda des nouvelles de son pere & de son frere: il répondit qu'ils se portoient bien; mais avec un air embarassé qui ne satisfit pas la Reine. Enfin elle le pressa si fortement, qu'il ne put soutenir plus long-temps la dissimulation, & lui avoua qu'ils avoient été tués l'un & l'autre depuis trois jours. La Sainte levant les yeux au ciel, rendit graces à Dieu, de ce qu'il lui envoyoit cette affliction pour l'expiation de ses fautes, & mourut incontinent après ce dernier sacrifice. L'Eglise honore sa mémoire, le dixieme de juin; quoiqu'elle soit morte le 16 de novembre.

L'année ſuivante, S. Nicolas, ſurnommé Pérégrin, dans la Pouille où il étoit étranger, ſe rendit pareillement vénérable par des vertus qui, à la fleur de ſon âge, atteignirent la perfection des plus avancés. Il étoit né en Grece, dans une ville de l'Attique, de parens pauvres, qui ne purent lui donner aucune teinture des lettres, pas même lui faire apprendre un métier. C'eſt pourquoi, dès l'âge de huit ans, il fut réduit à garder les moutons. Mais cette ame dirigée par l'Eſprit Saint, ſuppléant à l'inſtruction extérieure, & à la diverſité des prieres, par la ferveur des affections, commença dès-lors à répéter continuellement & à voix haute cette courte oraiſon : Seigneur, ayez pitié de nous. Il la faiſoit ſans ceſſe, la nuit auſſi bien que le jour. Cette dévotion lui dura toute ſa vie ; quelque effort que l'on pût faire, pour empêcher une ſingularité qu'on regarda ſouvent comme un effet de démence. Il ſe retira ſur la montagne de Stérion, & s'y bâtit une petite cabane de bois, où il vécut quelque temps ſeul, Bill. ad 2. jun.

travaillant & répétant ſans ceſſe la même priere.

Il vint enſuite à Lépante, où il s'aſſocia un moine nommé Barthelemi, qui ne le quitta plus, & avec lequel il s'embarqua pour l'Italie. Là, il jeûnoit tous les jours juſqu'au ſoir, ne prenoit alors qu'un peu de pain & d'eau, & paſſoit la nuit à prier debout. Il avoit pour tout vêtement, une tunique légere qui ne lui venoit qu'aux genoux, les jambes & les pieds nuds ainſi que la tête, portoit une croix à la main, & en écharpe une gibeciere où il mettoit les aumônes qu'il recevoit, pour les diſtribuer aux pauvres & aux enfans attroupés en tout lieu ſur ſes pas. Il exhortoit tout le monde à la pénitence, & ſes diſcours étoient appuyés par des miracles. Cependant, en bien des endroits, ſes façons extraordinaires lui attirerent des riſées & des mauvais traitemens : mais à Trani, où il mourut, encore tout jeune, on accourut en foule, pour l'honorer & lui demander ſa bénédiction. Le concours fut encore plus grand à ſes funérailles, qui ſe firent avec pompe dans

l'égliſe cathédrale, où ſon tombeau devint célebre par une multitude de prodiges. On l'invoquoit particuliérement pour les naufrages, comme le S. Evêque de Myre dont il portoit le nom.

L'ordre & la diſcipline commençoient à reprendre vigueur dans ces contrées méridionales de l'Italie, & au delà des mers, dans la Sicile occupée depuis plus de deux ſiecles par les Muſulmans. Le Comte Roger ayant conquis preſque toute entiere cette île opulente, témoigna ſa reconnoiſſance à Dieu, en politique vraiment Chrétien, c'eſt-à-dire en remédiant aux déſordres qu'avoit produits la longue domination des Infideles. Il ne rétablit pas ſeulement la juſtice & la tranquillité publique; mais il protégea particuliérement les foibles, ſignala ſa bienfaiſance envers tous les malheureux, ſe montra fort aſſidu aux divins offices, répara les égliſes, leur fit payer les dîmes, & augmenta leurs revenus par de grandes libéralités. Il s'appliqua ſur-tout à rétablir les évêchés. Dans la ſeule année 1093, il fonda ceux de Meſſine, de Catane, de Ger-

Gaufr. Malater. IV. c. 7.

gente & de Mafare. Celui de Syracuſe les ſuivit de près. Par-tout il eut ſoin de mettre de bons paſteurs, qu'il tiroit ſouvent de loin, ſpécialement de Normandie d'où ſortoient ſes peres. Outre les évêchés, il rétablit une quantité de monaſteres, & en fonda de nouveaux. Il prit pour toutes ces bonnes œuvres les conſeils du Pape Urbain, avec des réglemens, auxquels on eut long-temps recours dans la ſuite : ce qui fit regarder ce Pape, comme le reſtaurateur de l'Egliſe de Sicile.

En Lombardie, les affaires ne prirent pas un cours moins favorable aux intérêts du Pontife légitime. Les indignes procédés de l'Empereur Henri contre Adélaïde ſon épouſe, engagerent dans la révolte ſon propre fils Conrad, quoique né d'une autre femme. On dit qu'après avoir empriſonné cette infortunée Princeſſe, il permit à pluſieurs impudens de lui faire violence, & qu'il preſſa Conrad lui-même d'abuſer de ſa belle-mere. Comme le jeune Prince ne répondit que par des ſignes d'horreur & d'indignation, l'Empereur dit qu'il n'étoit pas ſon fils, mais

Dodech. ad an. 1093.

qu'il provenoit d'un ſeigneur de Suabe, à qui en effet il reſſembloit beaucoup. Conrad, outré de dépit, abandonna ſon pere, pour ſe joindre au parti de la Comteſſe Mathilde & des autres Catholiques. Les villes de Milan, de Crémone, de Lodi & de Plaiſance ſe déclarerent en ſa faveur, & firent une ligue de vingt ans contre Henri: ce qui le réduiſit à un tel état d'affoibliſſement & de déſeſpoir, qu'il ſe ſeroit donné la mort, ſi ſes gens ne l'en euſſent empêché. Conrad fut reconnu roi d'Italie en ſa place, & couronné ſolennellement à Milan, par l'Archevêque Anſelme, troiſieme du nom.

Il vint enſuite trouver le Pape Urbain à Crémone, où il lui fit ſerment de fidélité, & promit de défendre de tout ſon pouvoir les droits du Pontife légitime. Urbain, de ſon côté, promit ſon ſecours, pour le maintenir dans le royaume d'Italie, & lui procurer la couronne impériale. La joie que cet événement cauſa aux Catholiques, fut ſi vive & ſi générale, que le ſavant Evêque de Chartres écrivit au Pape, pour le féliciter de la réduc-

tion du royaume d'Italie à ſon obéiſſance, & de la religion du nouveau Roi qui renonçoit aux inveſtitures.

Le Pape Urbain fut auſſi reconnu par Guillaume Le Roux, roi d'Angleterre, reſté juſque-là incertain entre les deux concurrens qui ſe portoient pour ſouverains pontifes. Il avoit envoyé à Rome deux clercs de ſa chapelle, afin d'éclaircir cette grande affaire; moins par zele pour l'ordre hiérarchique, que par haine contre le ſaint évêque de Cantorbéri, qu'il prétendoit faire dépoſer. Lá pénitence & les bonnes diſpoſitions de Guillaume n'avoient pas duré plus long-temps que la proximité de la mort: en recouvrant la ſanté, il oublia toutes ſes promeſſes. Un jour que Gandulfe, évêque de Rocheſtre, lui voulut faire craindre de s'attirer par-là quelque nouveau fléau de la colere de Dieu, le Prince uſant du ſerment qui lui étoit familier; par le ſaint voult de Luques, dit-il bruſquement, jamais Dieu ne me rendra bon, en me faiſant du mal. Ce Prince intraitable, & d'ailleurs fort indifférent pour le maintien de la diſcipline eccléſiaſtique, ſe trouva bientôt fatigué par le zele d'un ſaint prélat,

qui saisissoit toutes les occasions pour demander le rétablissement de l'ordre ancien. Mais ce fut la passion de Guillaume pour l'argent, qui le fit éclater.

Comme il en cherchoit de tous côtés, afin d'enlever la Normandie au Duc Robert son frere, il porta jusqu'à deux mille livres pesant d'argent, la contribution qu'il vouloit tirer de l'archevêque de Cantorbéri. S. Anselme qui, dans le dessein de gagner à l'Eglise la protection du Roi, en avoit d'abord offert cinq cents qui ne furent point agréés, réfléchit ensuite qu'on pourroit prendre ce don, tout gratuit qu'il étoit, pour l'exécution de quelque promesse faite au Souverain, dans la vue d'en obtenir l'archevêché. En conséquence, il ferma l'oreille à tout ce qu'on lui fit entendre de la part de ce Prince. Là-dessus, Guillaume, évêque de Durham, l'un de ces hommes frivoles à qui le manege & le verbiage de cour tiennent lieu de mérite, usa de ces talens, pour assouvir son ambition. Dans l'espérance de monter sur le siege de Cantorbéri, il mit en tête au Roi Guillaume de faire renoncer Anselme, ou à l'archevêché, ou à l'obéissance du

Pape Urbain. Le ſaint Prélat qui avoit reconnu ce Pontife en Normandie pour chef de l'égliſe, étoit diſpoſé à tout perdre, plutôt que de trahir ſa conſcience. Le Roi au contraire donna pour un attentat fait à ſa couronne, de reconnoître un Pape en Angleterre ſans ſa permiſſion, déclara qu'il ne regardoit plus Anſelme comme archevêque, & commanda aux évêques, non ſeulement de lui refuſer toute obéiſſance, mais de n'avoir plus aucune communication avec lui. Ils eurent la lâcheté de déférer à cet ordre; ſéduits, les uns par leur propre ambition, les autres par les intrigues des ambitieux. Il fut enſuite queſtion de ſéduire les ſeigneurs : mais, plus libres de ce genre d'intérêt que les prélats, & marquant plus de droiture, ils répondirent qu'Anſelme étoit leur paſteur légitime, chargé de gouverner la religion, & qu'étant Chrétiens, ils ne pouvoient ſe ſouſtraire à ſa conduite. Le peuple, encouragé par cet exemple, ne vit plus qu'avec indignation les évêques prévaricateurs. On nommoit celui-ci Judas, celui-là Pilate, les autres Caïphe, Hérode, & de tous les noms les plus offenſans

pour les oreilles chrétiennes. En un mot, le Roi, tout impérieux qu'il étoit, craignit de pouſſer les choſes plus loin : pour ſe tirer d'embarras, il aſſigna un délai où l'Archevêque pût ſe conſulter, & prendre enfin ſa détermination.

On en étoit là, quand les deux clercs, envoyés à Rome par le Roi, en ramenerent le Légat Gauthier, évêque d'Albane. Ils s'étoient convaincus, que le Pape Urbain étoit le Pontife légitime ; & Gauthier apportoit le pallium pour l'archevêque de Cantorbéri. Guillaume avoit demandé qu'on le lui adreſſât ; afin qu'il pût le donner à qui bon lui ſembleroit, & procurer ainſi la dépoſition d'Anſelme. Le Légat, en paſſant à Cantorbéri, ne vit point l'Archevêque, ne dit rien à perſonne du pallium qu'il apportoit, & voulut avoir les deux clercs pour témoins de tous ſes entretiens & de toutes ſes démarches. Arrivé auprès du Prince, il ne lui parla que de ce qu'il ſavoit lui être agréable, & ne dit pas une parole en faveur d'Anſelme. En un mot, il joua ſi parfaitement ſon perſonnage, qu'il fit craindre aux gens de bien que Rome n'eût pré-

Edmer. a. Novor.

féré l'argent ou la puiſſance à la défenſe de la juſtice. Par cette conduite, il gagna ſi bien le Roi d'Angleterre, que ce Prince difficultueux fit publier dans tout le royaume un ordre abſolu de reconnoître Urbain II pour Pape légitime.

Il voulut à ſon tour perſuader au Légat d'uſer de l'autorité pontificale pour dépoſer Anſelme : mais quoiqu'il promît d'envoyer tous les ans à Rome une grande ſomme d'argent, le Légat fut incorruptible. Ainſi toutes les batteries que le Roi Guillaume avoit dreſſées contre le ſaint Archevêque de Cantorbéri, avec tant de péril pour l'ordre hiérarchique de la Grande-Bretagne, ne ſervirent qu'à y étouffer les derniers germes du ſchiſme. Ne pouvant plus revenir ſur ſes pas, il voulut au moins ſauver ſa dignité, & avoir le mérite de rendre ſes bonnes graces à celui qu'il n'avoit pu détruire. Il fit ſolliciter l'Archevêque de lui faire ſon préſent, au moins à l'occaſion du pallium, qu'il eût été obligé, ſans l'ambaſſade du Roi, d'aller chercher à Rome avec beaucoup de dépenſe. Le Saint répondit, que ce ſeroit donner un air de vénalité à la bienveillance

bienveillance de ſon Souverain, & lui faire injure. Enfin le Prince fut réduit à rendre gratuitement ſes bonnes graces au ſaint Archevêque : on convint d'une réconciliation en forme, & il fut dit, que de part & d'autre on oublieroit le paſſé. Quelques médiateurs propoſerent à Anſelme de recevoir au moins le pallium de la main du Roi : il repréſenta que c'étoit une grace du S. Siege, & non pas un préſent du Monarque. Il fut donc réglé, que le Légat le porteroit à Cantorberi, qu'il le dépoſeroit ſur l'autel, & qu'Anſelme l'y prendroit : ce qui s'exécuta, avec beaucoup d'appareil, aux acclamations d'un peuple innombrable. Après cette réconciliation forcée, le Roi Guillaume laiſſa quelque temps le Saint en paix.

Quand Anſelme ſe vit établi ſur le ſiege archiépiſcopal, il écrivit de nouveau, & plus au long qu'il ne l'avoit fait étant abbé, contre les erreurs de Roſcelin. Il crut qu'un évêque, ſur-tout dans une place ſi éminente, ne devoit rien avoir plus à cœur que de ne laiſſer aucun nuage ſur ſa foi. Mais perſuadé en même temps, que la meilleure maniere de ſe juſtifier d'une héréſie eſt

d'établir les principes contraires sur l'unanimité de sentiment entre les chefs & les membres du corps épiscopal, il soumit au jugement du Pape Urbain le traité qu'il fit à ce sujet sur la foi de la Trinité & de l'Incarnation. Ainsi tout le monde Chrétien fut pleinement convaincu de la fausseté des imputations de Roscelin.

Une réfutation si satisfaisante apprit généralement à se tenir en garde contre les calomnies d'un imposteur, qui noircissoit de préférence les personnages les plus vertueux. La lettre envenimée qu'il publia contre le bienheureux Robert d'Arbrissel, n'excita que le mépris des gens de bien. Si la réputation de Robert fut quelque temps flétrie dans une foule d'esprits légers, la vérité perça enfin le nuage, & l'innocence reconnue tira un éclat nouveau de la malignité des calomniateurs. Ce saint homme, Breton de naissance, tiroit son surnom du bourg d'Arbrissel, aujourd'hui Arbresec, au diocese de Rennes. Comme sa patrie avoit peu d'habiles maîtres, il alla de bonne heure cultiver ses heureuses dispositions, dans l'école de Paris, où il ne tarda point à

Boll. ad 25. febr.

se distinguer. Sur le bruit de ses succès, son évêque, Silvestre de la Guerche, le rappela auprès de lui, & le fit son archiprêtre. Robert répondit à l'attente du Prélat, en combattant avec fruit la simonie & l'incontinence des clercs. Il se rendit par-là odieux aux coupables, qui, après l'élection de Marbode successeur de Silvestre, ne mirent plus de bornes à leur haine, & ôterent au saint archiprêtre, avec la consolation d'être soutenu dans les entrepriſes de son zele, l'espoir de les rendre efficaces. Il se démit de l'archiprêtré, & se retira dans la forêt de Craon, sur les confins de la Bretagne & du Maine. Mais la réputation de sa vertu & de son habileté fit bientôt, de ce lieu désert, le rendez-vous de toutes les ames zélées pour leur salut & leur perfection. Robert qui avoit un talent rare pour annoncer la parole de Dieu, se fit un grand nombre de disciples assidus qu'il soumit à la regle canoniale, après leur avoir bâti, par les libéralités de Renauld de Craon, l'abbaye de Notre-Dame aux Bois, ou Notre-Dame de la Roue. Quoiqu'il en fût abbé, ce champ trop resserré ne put concentrer

dans ſon enceinte l'étendue de ſon zele. Il parcourut les contrées voiſines, en prêchant la pénitence, autant par ſes exemples que par ſes paroles, & avec un ſuccès qui répondoit au concours prodigieux de ſes auditeurs. Dans ces entrefaites, le Pape étant venu en France, & ayant entendu cet homme apoſtolique, lui ordonna d'aller répandre de tous côtés la ſemence de l'évangile: ce qu'il fit avec une édification qui opéra une ſainte révolution dans les mœurs de tous les états, & inſpira au ſexe, même le plus fragile, toute la force & l'élévation de l'héroïſme. Entre les motifs qui amenoient Urbain II en France, où il étoit né, c'étoit l'expédition tant de fois projetée ſans effet, & près enfin de s'exécuter contre les oppreſſeurs infideles de la terre conſacrée par le ſang du Rédempteur. Il en avoit déjà été queſtion dans le concile de Plaiſance, où la ſeule attente d'une choſe tant déſirée avoit raſſemblé des milliers d'aſſiſtans. Le Pape ne douta point qu'elle ne dût ſe conſommer dans un ſecond concile, qu'il voulut célébrer chez la nation la plus propre à ſeconder ce projet magnanime.

Le premier mobile de cette grande œuvre étoit un simple prêtre du diocese d'Amiens, nommé Pierre, & surnommé l'hermite à cause de la vie solitaire qu'il menoit avec édification. Il étoit de petite taille, d'une physionomie aussi peu avantageuse; mais d'un courage héroïque, d'un esprit élevé, d'une vivacité & d'une énergie de sentiment qui faisoient passer les propres affections, d'une maniere comme irrésistible, dans l'ame de tous ceux à qui il parloit. Sa vie pauvre & très-austere lui conféroit un degré nouveau d'autorité. Il portoit une tunique de laine, avec une méchante cuculle, alloit ordinairement nu-pieds, ou, quand ses forces étoient épuisées, monté sur un âne. Il distribuoit ce qu'on lui donnoit de meilleur, ne mangeoit que du pain, & ne buvoit que de l'eau; mais sans affectation, & avec la piété judicieuse qui convenoit à un génie de cet ordre: Pierre savoit à propos faire céder la mortification à la condescendance. Muſ. Ital. p. 131.

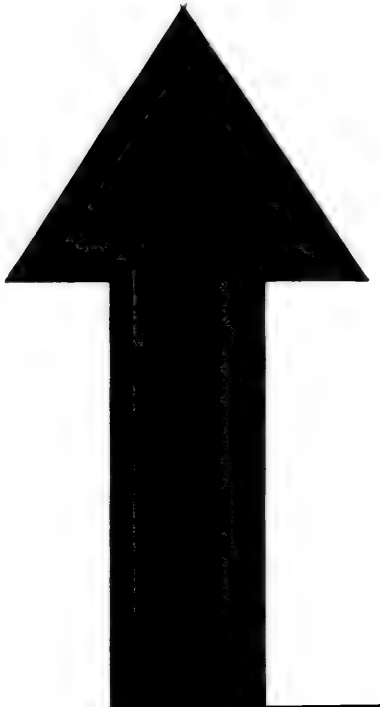
C'étoit au sein même de la domination tyrannique des Turcs & des Arabes, qu'il avoit formé le projet d'en affranchir les lieux saints. En faisant le Guil. Tyr l. 1. c. 11.

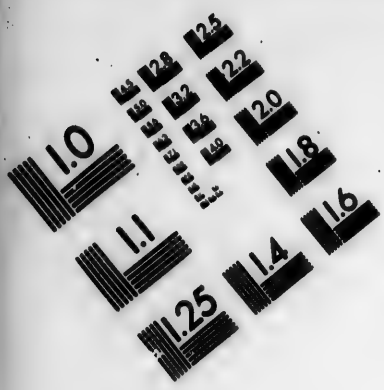
pélerinage de Jérusalem, il fut sensiblement affligé de voir une mosquée bâtie sur les fondemens du temple, des écuries attenantes à l'église du Saint Sépulcre, & la plupart des endroits où s'étoient opérés nos premiers mysteres, profanés en mille façons différentes. Comme il avoit des vues suivies & vastes, il s'enquit de son hôte qui étoit Chrétien, & de quelques autres Fideles, tant de leur misere présente, que des maux qu'avoient soufferts leurs ancêtres depuis fort long-temps. Il en alla conférer avec Siméon patriarche vertueux de Jérusalem, lui peignit, en présence de quelques autres Prélats & de plusieurs Chrétiens du pays, la puissance & la valeur des princes de l'Europe, le zele & la grande autorité du Pape; puis ajouta : Ne doutez pas, Saint Pere, que si l'Eglise & les souverains d'Occident étoient instruits & implorés par un personnage aussi digne que vous de leur vénération & de leur confiance, ils ne s'empressassent à briser le joug accablant sous lequel vous gémissez. Ecrivez au Pape & aux Princes, des lettres circonstanciées, & scellées de votre sceau : je m'offre à

en être le porteur, & à faire de toute part, avec l'aide du Seigneur, des sollicitations efficaces pour votre délivrance. Les évêques, & chacun des fideles qui étoient présens, rendirent [illegible] de grandes actions de graces [illegible] donnerent les lettres qu'il demandoit.

Comme il prioit ensuite [illegible] le succès de son entrepriſe dans l'église du Saint Sépulcre, il s'endormit, & vit en songe Notre-Seigneur qui lui dit : Leve-toi, Pierre, & presse-toi d'exécuter ta commission. Il est temps de secourir mes serviteurs, & de venger la sainteté de mon habitation. Ne crains rien ; je suis avec toi. Quoi qu'il en soit de la nature de ce songe, le Patriarche Siméon, à qui Pierre ne tarda point à le raconter, & que tous les monumens donnent pour un homme d'un grand sens & d'une grande vertu, le prit, après un juste examen, pour une révélation divine. Quant à Pierre l'Ermite, il se sentit merveilleusement encouragé par cette vision, & s'embarqua avec empressement pour l'Italie.

Il remit la lettre du Patriarche de Jérusalem au Pape Urbain, déjà fort enclin à l'expédition qu'elle sollicitoit ;





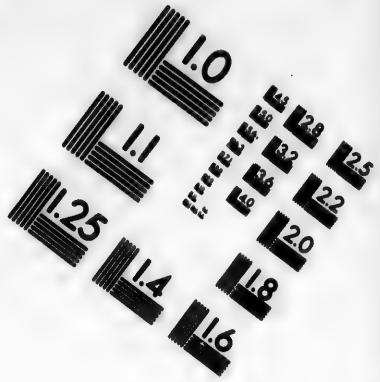
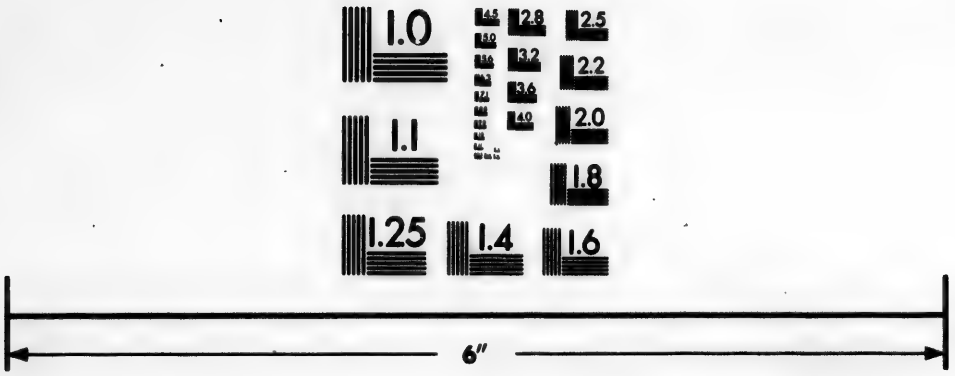
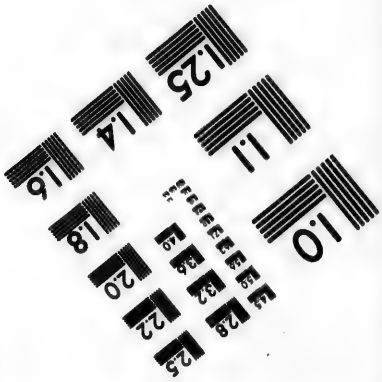


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

& il n'épargna rien, tant pour en accélérer l'exécution, que pour lui ménager des moyens formidables. Il ne parcourut pas seulement l'Italie ; mais il passa les Alpes, en préparant les voies au Souverain Pontife, & alla trouver l'un après l'autre tous les princes d'en deçà des monts. Quand les esprits des grands & des peuples furent ainsi montés, sur-tout parmi la nation généreuse des François, le Pape s'y rendit en diligence par mer. Il traversa le pays du Rhône, passa au Pui en Vélai ; & de là, convoqua, deux à trois mois d'avance, le concile qui se devoit tenir à Clermont au mois de novembre 1095. Il employa cet intervalle à visiter les monasteres de la Chaise-Dieu, de Souvigni, & de Cluny où il avoit été moine & prieur, afin d'exciter les saints qui les habitoient en grand nombre, à s'intéresser auprès du Seigneur pour le succès du concile. Mais il ne parut se complaire nulle part, autant qu'à Cluny, où il eut la satisfaction de retrouver dans une santé parfaite, quoique dans un âge très-avancé, S. Hugues qui lui avoit donné l'habit monastique. Il y consacra le grand

autel de la vaſte & magnifique égliſe que ce S. Abbé venoit de bâtir.

Cependant les prélats & les ſeigneurs ſe mettoient en mouvement, dans toutes les provinces du Monde Chrétien. Douze archevêques, quatre-vingts évêques, & un nombre beaucoup plus grand d'abbés, ſans compter une infinité d'autres eccléſiaſtiques & de ſavans de tout état, ſe rendirent à Clermont, de tous les endroits de la France & des royaumes voiſins. On adopta tous les décrets des conciles, que le Pape Urbain avoit tenus à Melfe, à Bénévent, à Troie en Pouille, & à Plaiſance. On dreſſa quelques nouveaux canons pour la ſûreté des premiers, & pour extirper des reſtes d'abus qui cherchoient à ſe perpétuer à la faveur du déguiſement & des interprétations relâchées. On ne défendit pas ſeulement aux clercs d'avoir des concubines, mais de loger chez eux d'autres femmes que celles qui ſont marquées par les canons anciens, comme hors de tout ſoupçon. On exclut dès ſaints ordres les enfans de ces clercs, & généralement tous les enfans illégitimes, à moins qu'ils n'euſ- T. x. Conc. P. 506.

ſent profeſſé la regle des chanoines ou des moines.

Quant à l'acquiſition des bénéfices, outre les conventions ſimoniaques, on défendit de poſſéder deux prébendes en deux villes différentes, ou deux perſonnats dans la même égliſe. Défenſe encore de recevoir des princes l'inveſtiture des dignités eccléſiaſtiques, ou ſeulement d'en faire hommage-lige entre leurs mains. On proſcrivit, comme ſimoniaque, ce qu'on appelloit rachats des autels : pratique établie à l'imitation du rachat qui ſe faiſoit des fiefs aux mutations des ſeigneurs, & qui conſiſtoit à donner à l'évêque une ſomme d'argent, à chaque mutation des titulaires qui deſſervoient ces autels ou chapelle. Pluſieurs de ces bénéfices appartenant à des monaſteres, le concile leur confirma la propriété de ceux qu'ils poſſédoient depuis trente ans; mais il ôta aux moines le gouvernement des ames qui étoit attaché à ces titres : il ſtatua qu'il y auroit un chapelain, nommé par l'évêque ſur leur préſentation, pour gouverner le peuple, c'eſt-à-dire pour être curé; & que ſon inſtitution ou ſa dépoſition

appartiendroit à l'évêque diocésain. Quelques prélats étendirent ce réglement aux chanoines réguliers : mais le savant Ives de Chartres désapprouva fort, qu'on les exclût ainsi du gouvernement des paroisses. Ep. 93.

Comme le projet de porter la guerre chez les Musulmans rendoit la paix & la concorde plus nécessaires que jamais, on confirma soigneusement la treve de Dieu, & le droit d'asyle, qui s'étendoit aux croix érigées en grand nombre sur les routes. On défendit encore de prendre séparément dans la communion le corps & le sang de J. C. excepté néanmoins le cas de nécessité, tel qu'une maladie où l'on ne pourroit avaler le pain sec. Le motif du concile dans cette défense, c'est que certains Occidentaux imitoient les Grecs, qui donnoient l'eucharistie dans une cuiller, où le pain & le vin consacrés étoient pris ensemble : pratique rejettée par l'Église Latine, comme contraire à l'institution du sacrement. On voit par-là, que l'usage commun étoit encore de communier sous les deux especes. Ce ne fut qu'après la conquête de Jérusalem, que l'usage où

étoit cette Eglise de ne donner que l'espece du pain dans la communion, s'établit insensiblement dans les Eglises Occidentales. Entre les affaires particulieres dont on traita au concile de Clermont, la principale fut d'assurer à l'Eglise de Lyon les droits de primatie qui lui avoient déjà été attribués. On se fonda, comme avoit fait Grégoire VII en donnant sa bulle en faveur de l'Archevêque Gebuin, sur la notice des provinces de Gaule, insérée dans la collection d'Isidore. Le Pape Urbain termina aussi dans ce concile, mais sur un fondement beaucoup plus solide, le long démêlé de l'Archevêque de Tours avec le prétendu Archevêque de Dol, qu'il condamna à être soumis au premier, & à lui faire satisfaction pour la désobéissance passée.

Enfin on traita de l'objet capital du concile, c'est-à-dire de la ligue projettée contre les Musulmans. Le Pape levant les yeux au Ciel, & faisant signe de la main pour imposer silence, parla ainsi : Vous savez, mes freres, que le Sauveur du monde a honoré de sa présence la terre promise de toute an-

Guillel. Tyr. l. 1. p. 32.

tiquité au peuple de Dieu. C'eſt là ſon héritage éternel, le lieu fixe de ſon habitation ; & quoiqu'il l'ait abandonnée pour un temps à la tyrannie des Infideles, il ne faut pas croire qu'il l'ait délaiſſée à jamais. Depuis trop long-temps, l'Arabe ſacrilege exerce ſon impiété barbare ſur les lieux ſaints. Ils ont réduit les Fideles en ſervitude ; ils les accablent de tributs, d'exactions & de traitemens indignes. Ils enlevent leurs enfans, les contraignent de renoncer à leur baptême ; & s'ils font réſiſtance, les effacent du nombre des vivans. Le temple du Seigneur eſt devenu le ſiege des démons, le ſaint ſépulcre eſt transformé en étable, tous les endroits conſacrés par le ſang & les veſtiges du Fils de Dieu ne ſont plus que des lieux de carnage & de proſtitution : on y égorge les prêtres & les diacres, on y ravit aux femmes & aux vierges la vie, après la pudeur.

O vous tous, mes très-chers enfans, armez-vous de zele, & marchez, ſans plus tarder, au ſecours de vos freres preſque déſeſpérés dans la Paleſtine. La foi eſt près de périr, dans

le lieu où elle a pris naiſſance. Que dis-je? les tyrans forcenés ne mettent plus de bornes à leur rage. Comme un torrent qui ne connoît point de digues, peu contens des immenſes poſſeſſions qu'ils ont uſurpées ſur l'Empire des Grecs, ils en veulent envahir les derniers reſtes, ſe répandre enſuite dans notre Empire & tous nos royaumes: ils ne ſe propoſent rien moins, dans leur ambition ſacrilege, que d'éteindre le nom Chrétien. Pluſieurs d'entre vous ont été les témoins oculaires de leurs excès; perſonne n'en peut douter, après ces lettres de nos freres de Paleſtine, apportées par le vénérable Pierre qui eſt ici préſent. Pour nous, pleins de confiance en la miſéricorde du Tout-puiſſant, par notre autorité apoſtolique, nous remettons à ceux qui marcheront contre les Infideles, les pénitences qu'ils méritent pour leurs péchés. Ceux qui mourront avec un vrai repentir dans les lieux où J. C. eſt mort pour nous, ne doivent pas douter qu'ils n'obtiennent la rémiſſion de leurs fautes, & la vie éternelle; & ſi l'on meurt avant que d'y arriver, la récompenſe n'en ſera pas

moindre. Cette promesse, mal conçue par une infinité d'ignorans pervers & de mauvaise foi, qui en restreignirent les conditions aux seuls travaux de la guerre, fut la principale époque de la décadence des pénitences canoniques, qui jusque-là s'étoient assez bien soutenues. Il n'y eut point de pécheur, qui ne préférât aux rigueurs humiliantes de la pénitence publique, des exercices militaires qu'il imagina tenir lieu de toute bonne œuvre, & de la conversion même du cœur.

Afin d'éloigner de plus en plus les obstacles, on défendit rigoureusement toutes les guerres particulieres que les seigneurs se faisoient les uns aux autres : il fut statué que les biens, ainsi que les personnes des pélerins guerriers, seroient spécialement sous la protection de l'Eglise. Pour attirer ensuite les bénédictions du Ciel, on obligea les clercs à réciter le petit office de la Vierge, que S. Pierre-Damien avoit déjà mis en usage parmi les moines. On ajoute qu'Urbain II régla, que le samedi seroit spécialement consacré à la Sainte Vierge, & qu'on en feroit l'office ce jour-là. Ganfrid. Prior Vosiens.

Les exhortations du Pape émurent fortement les esprits, d'ailleurs préparés habilement. Un enthousiasme qui parut divin, saisit toute l'assemblée ; en un même instant, comme par inspiration, on s'écria de toute part : Dieu le veut, Dieu le veut. Le Souverain Pontife reprenant la parole ; Mes freres, dit-il, vous voyez clairement que le Seigneur se trouve au milieu de ceux qui sont assemblés en son nom. Eussiez-vous ainsi proféré tout d'une voix la même clameur, s'il ne l'eût mise lui-même dans votre bouche ? Ce sera donc là votre cri de guerre & de ralliement. Comme on s'empressoit à s'enrôler, & qu'on se présentoit par troupes confuses ; on convint d'une marque d'engagement, qui fut une croix d'étoffe rouge, que chacun pourroit s'attacher lui-même sur l'épaule droite : de là, les noms de Croisés & de Croisade. Quiconque prenoit la croix, étoit obligé, sous peine d'excommunication, d'accomplir le vœu, qu'il avoit fait d'une maniere implicite en se croisant.

Le Pape obviant, autant qu'il étoit possible, à tous les désordres, ajouta

que les vieillards, les infirmes, & généralement tous ceux qui n'étoient pas propres aux armes, n'entreprendroient point ce voyage; que les femmes ne le feroient pas sans leurs maris, & aucune personne du sexe, sans un frere, ou un autre homme également sûr, qui pût répondre d'elle; que les ecclésiastiques ne partiroient point sans la permission de leur évêque, dont les laïcs mêmes devoient prendre la bénédiction. Aimar ou Adémare de Monteil, évêque du Pui en Vélai, se croisa le premier; & comme il étoit en grande réputation de prudence, aussi bien que de vertu & de doctrine, il fut nommé, quoique malgré lui, légat pour l'armée des Croisés.

Tant d'affaires importantes se terminerent à Clermont, en moins de quinze jours. Le Pape en partit le second de décembre, & parcourut, nonobstant les incommodités de la saison, une multitude de provinces, faisant par-tout publier & prêcher la croisade, & distribuant lui-même les croix. Il pénétra dans les montagnes sauvages de l'Auvergne, se rendit à Saint-Flour, prieuré de Cluny, dont il dé-

dia l'égliſe ; puis à Aurillac, & au monaſtere d'Uſerche, d'où Bernard premier archevêque de Tolede, qui étoit de la ſuite du Pontife, tira un moine, nommé Bourdin, diſtingué par des talens qui ne devinrent que trop fameux dans la ſuite par le ſchiſme dont il fut le chef. Bernard né lui-même en France où il avoit été moine de Cluny, & d'où ſes qualités ſupérieures le firent paſſer ſur le premier ſiege d'Eſpagne, fit un choix plus heureux que celui de Bourdin, en donnant pluſieurs autres François pour paſteurs aux principales Egliſes dont il étoit primat.

Le Pape continuant les excurſions de ſon zele, arriva à Limoges, deux jours avant noël, dont il y célébra la fête. Le lendemain des Innocens, il dédia l'égliſe cathédrale; & celle de S. Martial, le jour de S. Silveſtre. Il ſe rendit à Poitiers, pour la fête de S. Hilaire, le quatorze de janvier ; & dans le commencement de février, à Angers, où il fixa le départ des Croiſés à l'aſſomption de Notre-Dame de la même année 1096. D'Angers, il alla au Mans, puis au monaſtere du géné-

reux Abbé Geoffroi, c'eſt-à-dire de la Trinité de Vendôme; & de là à Tours, où l'affluence prodigieuſe des Fideles de toute condition qu'aucune égliſe ne pouvoit contenir, le réduiſit à prêcher ſur les rives de la Loire. Le quatrieme dimanche de carême, qui cette année étoit le 23 de mars, il fit la bénédiction de la roſe d'or, comme elle eſt marquée dans l'ordre Romain. Il ſe couronna auſſi de palmes, ſelon l'uſage de Rome, provenu apparemment de ce que la ſtation de ce jour s'y faiſant à l'égliſe de Sainte Croix de Jéruſalem, on y portoit la palme, comme le ſymbole des pélerins de Paleſtine. Le Pape par honneur donna la roſe à Foulques comte d'Angers, qui s'engagea, pour lui & ſes ſucceſſeurs, à la porter chaque année à la proceſſion du dimanche des Rameaux. De là vint la coutume d'y porter, avec les rameaux, des fleurs qui, ſelon quelques écrivains, nous ont fait donner à ce jour le nom de Pâque fleuri.

Le Pape Urbain repaſſa par Poitiers, alla célébrer la fête de pâque à Saintes, vint enſuite à Bourdeaux, puis à Toulouſe, où le vingt-quatrieme

jour de mai il dédia l'église de S. Sernin. De Toulouse, il se rendit à Montpellier, & incontinent à Maguelone où étoit la chaire épiscopale de ce diocese, qui y demeura jusqu'à l'an 1536. L'auteur de l'histoire des évêques de ce siege qu'il occupa lui-même, dit que ce Pontife consacra toute l'île de Maguelone, & qu'il accorda la rémission des péchés à ceux qui y étoient ou y seroient enterrés dans la suite : mais cet historien qui n'écrivoit qu'environ deux cents ans après, n'est pas d'une autorité à persuader qu'un aussi grand Pape qu'Urbain II ait pu donner une absolution, également inutile aux morts & contraire aux canons.

Conc. t. x. Berthold. an. 1096.

Avant de quitter le royaume de France, Urbain, qui dans son long & laborieux voyage avoit réglé en concile une multitude d'affaires concernant les particuliers, eut enfin la satisfaction de voir le Roi Philippe se soumettre à l'autorité apostolique. Malgré la violente passion qui attachoit le Roi à Bertrade, ce Prince ne put soutenir plus long-temps le poids de sa chaîne honteuse, & du juste anathême qu'elle lui avoit attiré. Pour s'en dé-

livrer, il fit des efforts qui durent paroître sinceres, & dont on eut lieu d'attendre plus de persévérance. Il vint lui-même au concile, après s'être séparé de sa concubine, & promit qu'il n'auroit plus aucun commerce avec elle. Le Pape comblé de joie, leva l'excommunication : mais cette joie s'évanouit bientôt, par la légéreté de Philippe, qui ne renonça pour toujours à l'objet de sa passion, que quand cette adroite séductrice, touchée elle-même du scandale & des troubles du royaume, consentit de bonne grace à la séparation qui pouvoit seule y mettre fin.

Après l'affaire de Philippe & de Bertrade, l'objet le plus remarquable du concile de Nîmes est celui qui se trouve décidé dans le deuxieme canon. Quelques ignorans, poussés d'un zele amer, suivant les propres expressions des Peres de ce concile, trouvoient les moines qui sont des hommes déjà morts au monde, indignes des fonctions sacerdotales, & incapables d'administrer le baptême, la pénitence & l'absolution. Le concile combat ce préjugé, comme une erreur insoutenable. Il y oppose les exemples de S. Grégoire Pape, de S. Augustin

apôtre des Anglois, & du grand Martin, passés si heureusement de l'état monastique à l'épiscopat. Ils quittoient à la vérité leurs solitudes, & rentroient dans le commerce ordinaire des Fideles, pour exercer le ministere sacerdotal ; au lieu qu'on donnoit à des moines qui restoient dans leurs monasteres, la liberté d'exercer les fonctions ecclésiastiques, même à l'égard des séculiers : mais cette objection étoit réservée à la subtilité des censeurs modernes. La simplicité des temps anciens ne s'avisa jamais de rendre problématique, l'autorité, ni la sagesse de l'Eglise, par rapport aux changemens qu'elle juge à propos de faire dans les points arbitraires de sa discipline.

Le Pape voulant enfin rentrer en Italie, alla de Nîmes à S. Gilles, à Avignon, puis à Vienne, où continuant avec un zele infatigable les fonctions de la sollicitude pontificale, il fit rendre au corps de S. Antoine les honneurs que méritoient des reliques si précieuses. Elles y avoient été apportées de C. P. environ un siecle auparavant, par un seigneur du pays, nommé Gosselin, qui les plaça dans sa

Boll. t. 2. p. 151. Baill. 17. jan p. 13.

terre de la Motte proche de Vienne, où il avoit deſſein de bâtir une égliſe. Etant mort ſubitement, elles paſſerent à ſes héritiers, qui à ſon exemple les faiſoient porter par-tout avec eux, comme leur plus ſûre défenſe. Urbain II trouva indécent, qu'elles fuſſent perpétuellement errantes, ſouvent au milieu des haſards de la guerre, & entre les mains ſanglantes d'hommes dévoués aux armes. Elles furent auſſitôt dépoſées dans un oratoire, conſtruit à la hâte ſur la place où devoit être l'égliſe qu'on bâtit enſuite à la Motte. Ce fut d'abord un prieuré de Bénédictins, tirés du monaſtere de Mont-Mayour au dioceſe d'Arles.

Dès-lors néanmoins, il y avoit au même lieu un hôpital & une confrérie ſéculiere d'hoſpitaliers, pour le ſoulagement des perſonnes atteintes d'une maladie peſtilentielle qui fit des ravages affreux dans pluſieurs de nos provinces. C'étoit comme un feu dévorant, qui conſumoit avec des douleurs inexprimables les parties du corps auxquelles il s'attachoit. Dieu, par ce fléau, ou plutôt par le remede qu'il y avoit préparé dans les reliques de

S. Antoine, vouloit honorer son serviteur, dans les Gaules aussi bien qu'en Orient. Les malades trouverent à l'église de la Motte le soulagement, qu'on avoit inutilement cherché dans les prieres & les processions faites en plusieurs autres endroits. Différens impies qui s'échapperent à cette occasion en des ironies sacrileges, furent atteints de cette contagion brûlante, qu'on nomma pour cela le feu sacré, ou le feu de S. Antoine: prodige assez constaté, pour avoir fait impression sur l'illustre & savant Pic de la Mirandole, qui l'a célébré en vers. Quant à ceux qui venoient chercher le remede près des saintes reliques, le concours en étoit si continuel, que la commisération & la piété engagerent deux seigneurs de la province, Gaston & son fils Gironde, à se consacrer eux & leurs biens à leur soulagement. Ils s'associerent quelques compagnons, & formerent une confrérie qui donna l'origine à la congrégation des chanoines réguliers de S. Antoine. On leur transmit dans la suite le prieuré de la Motte, que le Pape Boniface

niface VIII érigea en une abbaye, dont leur supérieur général fut abbé.

Au milieu de tant d'affaires différentes, Urbain II s'appliquoit sur-tout à l'objet principal de son voyage, c'est-à-dire au succès de la Croisade. Il la publioit principalement dans les conciles qu'il célébroit sur toute sa route, & les évêques la prêchoient ensuite dans leurs dioceses, dont ils parcouroient tous les cantons. D'un autre côté, le zele & l'activité infatigable de Pierre l'Ermite sembloient le multiplier. La véhémence de ses discours & la réputation de ses vertus transportoient tout à la fois les habitans des campagnes, les villes, les cours; & les peuples le suivoient en foule. Ils avoient pour sa personne une vénération qui s'étendoit à ses vêtemens, à tout ce qu'il avoit touché, & jusqu'à sa monture, dont ils arrachoient des poils pour les conserver comme des reliques.

Tout fut bientôt en mouvement dans toute l'étendue des Gaules, dans l'Italie, dans l'Allemagne, jusque dans les plages glacées du Danemarck & de la Norvege. On vit dans toutes les

conditions un empreſſement égal à prendre la croix. Les laboureurs abandonnoient leurs ſillons, ou leurs moiſſons imparfaites ; les artiſans couroient en troupe de leurs boutiques ſous ce ſaint étendart ; les voleurs même & les malfaiteurs publics confeſſoient leurs péchés, & s'offroient à les expier par la guerre ſainte. Les femmes, les vieillards, les enfans, des troupes de clercs & de moines, & même des reclus, ſuivoient avec intrépidité, ſinon pour combattre, au moins pour donner leur ſang en témoignage de leur foi. Afin de fournir à la dépenſe du voyage, on s'empreſſoit à vendre ſes poſſeſſions au prix que l'acquéreur jugeoit à propos d'y mettre. On les abandonnoit en pur don, ou à charge ſeulement de prier, aux communautés religieuſes qui acquirent par-là de grands biens. Mais ce qu'il y eut de vraiment édifiant, c'eſt que les inimitiés & les guerres particulieres, allumées auparavant dans la plupart des provinces, ceſſerent tout-à coup, auſſi bien que les violences & le brigandage. La juſtice & la concorde ſembloient avoir pris les rênes du gouvernement dans tous les Etats Chré-

tiens, afin de laisser aux Fideles la liberté de porter la guerre chez les ennemis de la vertu & de la religion.

Entre les seigneurs François qui se disposerent à marcher, les plus distingués furent Hugues le Grand, frere du Roi Philippe, & comte de Vermandois, Robert, duc de Normandie & frere du Roi d'Angleterre, Raymond de St. Gilles, comte de Toulouse & de Provence, Robert, comte de Flandres, Etienne, comte de Chartres & de Blois, & le fameux duc de Lorraine, Godefroi de Bouillon, avec ses deux freres Eustache & Baudouin. Il y avoit un grand nombre de seigneurs moins considérables, & une infinité de gentilshommes. Le premier qui se mit en route, fut Gautier, plus valeureux qu'opulent, & surnommé pour cela Sans-avoir. Il partit, dès le huitieme de mars 1096.

Il fut suivi de près par Pierre l'Ermite, qui, d'Orateur de la Croisade, en voulut devenir Général. Il se mit à la tête d'un gros corps d'armée, composé pour le moins de quarante mille hommes, qu'il avoit ramassés en France & en Allemagne, la plupart sans dis-

cipline & ſans expérience, en un mot auſſi mauvais ſoldats qu'il étoit mauvais capitaine. Il ne tarda point à s'appercevoir que le talent de raſſembler des troupes ne ſuffit pas pour les conduire & les former à la guerre. Bientôt il ſe vit obligé de partager ſon armée en deux corps, donna le commandement de l'un à Gautier Sans-avoir, & ſe réſerva l'autre. Mais, ſi Pierre manquoit de capacité, l'indigence de Gautier le privoit, nonobſtant ſa valeur, de l'autorité néceſſaire à tout Général. A l'exemple de Pierre l'Ermite, un prêtre Allemand, nommé Godeſcalc, ſe mit à la tête de quinze mille hommes; mais ſi mal diſciplinés, qu'ils ne paſſerent pas la Hongrie, où ils furent taillés en pieces, en punition de leurs brigandages. Pluſieurs autres troupes partirent dans le même déſordre, pendant cette premiere campagne, depuis le mois de mars juſqu'au mois d'octobre.

Les plus grands excès qui ſe commirent, furent l'effet du zele mal entendu d'une multitude confuſe d'environ deux cent mille hommes de pied, ſans chef & ſans aucune teinture de

diſcipline. Ils ſe mirent en tête qu'en allant combattre les Infideles, ils devoient commencer par exterminer les Juifs qu'ils trouvoient ſur leur paſſage. En remontant le Rhin & les contrées voiſines, depuis Cologne juſqu'à Worms, ils maſſacrerent impitoyablement tous ceux de cette nation qu'ils purent découvrir. Les évêques en prirent la défenſe; Jean de Spire fit même punir de mort quelques chrétiens à leur occaſion : mais des zélateurs ſanguinaires s'obſtinerent de toute part à ne faire de quartier qu'à ceux qui recevroient le baptême. La plupart de ces malheureux aimerent mieux périr, & ſe tuer eux-mêmes, après avoir égorgé leurs enfans, pour les envoyer devant eux, diſoient-ils, dans le ſein d'Abraham. Les femmes qui n'avoient pas la réſolution d'enfoncer le fer dans leur ſein, ſe précipitoient dans les rivieres. Il y eut néanmoins un bon nombre de Juifs, hommes & femmes, qui furent baptiſés à Treves : mais, à l'exception du Rabbin Michée qui étoit à leur tête, & qui ſe convertit ſincérement, tous apoſtaſierent l'année ſuivante.

Pierre l'Ermite, parti des premiers

pour la Terre ſainte, alla droit à C. P. où une armée de Croiſés Italiens l'attendoit déjà. Il fut bien reçu de l'Empereur Alexis, qui lui conſeilla d'attendre les Princes Croiſés, pour paſſer au delà du Boſphore, dans les terres occupées par les Turcs. Bientôt les vols & le brigandage de cette multitude indiſciplinée firent changer de diſpoſitions à cet Empereur, qui leur enjoignit de paſſer inceſſamment le détroit. Quand ils furent arrivés à Nicomédie, les Italiens & les Allemands ſe ſéparerent des François, dont ils diſoient ne pouvoir ſupporter la fierté. Ils ſe donnerent un chef, nommé Rainald, qui à l'incapacité joignit la lâcheté & la perfidie. Il ſe laiſſa bloquer dans un fort, où tous ſes gens manquant d'eau, & réduits par la ſoif à ſaigner les chevaux pour en boire le ſang, le plus grand nombre périt, & le reſte demeura ſi languiſſant, qu'ils pouvoient à peine ſoutenir leurs armes. Rainald feignit alors de vouloir combattre; mais ayant rangé ces malheureux en bataille, il alla ſe rendre à l'ennemi, & les laiſſa à la merci des Infideles, qui, tenant le ſabre levé ſur leur tête,

tâcherent de leur faire renoncer J. C. Les sentimens de la religion & de la pénitence se réveillant dans leur cœur, à ce moment décisif, la plupart confesserent généreusement, & eurent la tête tranchée. D'un autre côté, les gens de Gautier Sans-avoir, battus plusieurs fois par les Turcs, se renfermerent dans un château proche de Nicée, où ils furent presque tous réduits en esclavage. Pierre l'Ermite voyant enfin ce qu'il devoit se promettre de ceux qu'il ne pouvoit conduire, prit le parti de retourner à C. P. où les Princes François venoient d'arriver, en diverses troupes, tant par terre que par mer.

Godefroi de Bouillon, arrivé le premier, étoit venu par la Hongrie, où il fit observer la plus exacte discipline. Quoiqu'il ne fût pas à beaucoup près le plus puissant de ces princes, son armée étoit une des plus florissantes; parce que la réputation de sa valeur & de sa capacité avoit attiré sous ses étendarts une foule de jeune noblesse, jalouse d'apprendre sous lui le métier de la guerre, & qu'il sut contenir dans l'ordre & la dépendance. D'ailleurs ses vertus chrétiennes, & la di-

gnité avec laquelle il allioit les pratiques de la religion avec les exercices militaires, sa probité généralement reconnue, sa droiture & son désintéressement le faisoient révérer des Grecs même, & dissipoient jusqu'aux soupçons de leur ombrageux Empereur.

Mais les premieres dispositions d'Alexis ne purent tenir contre les alarmes que lui causerent tant d'autres princes qui abordoient de jour en jour aux environs de sa capitale, avec des armées si formidables, que tout l'Occident, suivant l'expression de la Princesse Anne Comnene, sembloit passé en Orient. Ce qui parut lui donner le plus d'inquiétude, ce fut l'arrivée de Boémond, prince de Tarente & de la Pouille, fils du fameux Robert Guiscard, dont le nom seul étoit la terreur des Grecs. Boémond faisoit le siége d'Amalphi, avec son frere Roger, comte de Sicile, quand les Seigneurs François vinrent s'embarquer en Italie pour la guerre sainte. Une vertueuse émulation lui fit tourner aussi-tôt ses forces contre les Infideles, & il partit avec son neveu Tancrede, héros distingué entre les héros mêmes. L'Empereur exigea que

Alexiad.

les Princes Croisés lui fissent un serment exprès de lui remettre les places de l'Empire qu'ils prendroient sur les Musulmans, ou de les tenir de lui comme ses vassaux. Il gagna Boémond, en lui promettant, en deçà d'Antioche, un état qui auroit quinze journées de marche en longueur & huit en largeur. Les autres chefs se récrierent avec indignation, & trouverent qu'il étoit honteux à des François, de rendre aucune espece d'hommage à un prince étranger. Le vieux comte de Toulouse opina même à déclarer la guerre aux Grecs. Mais Hugues le Grand, Robert comte de Flandres, & sur-tout le vertueux Godefroi, répondirent qu'ils n'avoient pas pris la croix pour faire la guerre aux Chrétiens. On fit le serment, & l'on crut devoir dissimuler sur la politique injurieuse & le caractere faux d'Alexis, que l'on commençoit à pénétrer. On l'obligea néanmoins à jurer lui-même qu'il suivroit les Occidentaux avec son armée, & qu'il les aideroit à s'emparer de Jérusalem.

Peu après, ils passerent l'Hellespont & marcherent à Nicée, dont ils formerent le siége le jour de l'Ascension,

quatorzieme de mai 1097. Cette place, illuſtrée par la célébration du premier concile œcuménique, étoit au pouvoir de Soliman, petit-fils de Seljouc, & fondateur de l'Empire des Turcs en Natolie. Elle étoit de grande importance, quoique moins conſidérable que Cogni ou Icone, dont il avoit fait ſa capitale. Mais elle ne put tenir contre cent mille hommes d'armes, ſervant à cheval dans l'armée des Croiſés, ſans compter les gens de pied, qui, avec les femmes, montoient à ſix cent mille. Elle fut priſe par compoſition le vingtieme de Juin, & remiſe, du conſentement des ſeigneurs François, à l'Empereur Alexis, qui avoit traité ſecrétement avec les aſſiégés.

Les vainqueurs continuant leur route, prirent dans la Natolie ou Aſie-Mineure beaucoup d'autres places, où ils mirent des garniſons & des commandans pour les garder en leur nom. Alexis-Comnene, contre la foi des traités, ne leur fourniſſant ni troupes ni vivres, ils ſe crurent diſpenſés de leurs propres ſermens. Ils avoient déjà pris Tarſe & le reſte de la Cilicie, quand Baudouin, frere du Duc Gode-

froi, se sépara de la grande armée, & prenant à gauche vers le Nord, pénétra jusqu'au pays de l'Euphrate, presque uniquement peuplé de Chrétiens. De toute part, on se rendoit à lui; & on l'invita à occuper Edesse, où il fonda une principauté considérable, dont il fut reconnu souverain. La grande armée qui attiroit la principale attention des ennemis, fut attaquée dans sa marche par une multitude d'Infideles, composée, dit un historien qui étoit présent, de 360000 hommes, sans compter les Arabes dont Dieu seul connoissoit le nombre. Les Chrétiens long-temps harcelés, & enfin transportés de fureur, fondirent sur ces agresseurs importuns, qu'ils mirent en déroute, & dont ils firent un horrible carnage pendant une journée entiere. Tudeb. ap. Duchesne, t. 4.

Avançant ensuite dans la Syrie, ils allerent mettre le siege devant Antioche, le vingt-unieme d'octobre. C'étoit encore une très-grande & très-forte ville, presque toute remplie de Chrétiens, & le siege du Patriarche d'Orient, qui avoit vingt provinces sous sa juridiction, y compris six

provinces hérétiques, trois au Nord vers la ſource de l'Euphrate, remplies d'Eutychiens, & trois de Neſtoriens en deſcendant ce fleuve au midi. L'an 1084, Soliman, par ordre de Mélic ſultan de l'Iran, l'avoit conquiſe ſur les Grecs. Mélic l'avoit enſuite donnée à un autre prince de ſon ſang, nommé Acſian, pour défendre cette frontiere contre le Calife Fatimite d'Egypte, dont l'Empire s'étendoit en Syrie juſqu'à Laodicée. Mais la mort prématurée de Mélic ayant occaſionné de grands troubles dans la Perſe, où étoit le ſiege de ſon Empire & des principales affaires, on y fit beaucoup moins d'attention d'abord aux entrepriſes des Croiſés.

Le ſiege ne laiſſa pas de durer huit mois entiers. A peine étoit-il formé, que les Chrétiens ſe virent aſſiégés eux-mêmes dans leur camp, par une armée Turque plus nombreuſe que la leur. Il ſe paſſoit peu de jours, où ils n'euſſent quelque attaque à ſoutenir. Ils avoient à la vérité preſque toujours l'avantage : mais ils ſe conſumoient inſenſiblement par leurs propres victoires, & plus encore par la diſette

des vivres qui ne pouvoit manquer de les ruiner dans cette position, & qui occasionna des désertions sans nombre. Les Généraux se résolurent à vaincre ou à être défaits sans ressource, en livrant une bataille générale. Ils remportèrent une pleine victoire, où il périt quinze cents Seigneurs Turcs, dont douze de ces premiers officiers qu'ils nommoient Emirs.

Le Gouverneur d'Antioche s'en vengea sur quelques Croisés qu'il avoit faits prisonniers. En cette occasion, un gentilhomme, appellé Renauld Porcher, finit ses jours par un glorieux martyre. Ayant été sur les remparts, pour traiter de sa rançon & suspendre les efforts des assiégeans, il leur dit : Mes Seigneurs & mes freres, si je ne suis pas encore mort, peu s'en faut. Oubliez-moi, & ne consultez que l'ardeur céleste que vous inspire le souvenir du saint Sépulcre. Jésus-Christ a combattu & combattra toujours pour vous. Connoissez vos avantages : vous avez tué douze émirs, & quinze cents des plus braves guerriers. Il n'est plus personne, qui puisse ici tenir devant vous. Le Gouverneur, furieux de ce discours,

voulut faire renoncer Porchet à la religion qui le lui dictoit. Le Confeſſeur demanda quelques momens, comme pour délibérer. Il ſe proſterna vers l'Orient, tenant les mains jointes, rendit à voix haute ſes adorations au Sauveur des hommes, & le conjura avec ardeur de recevoir ſon ame. Alors le commandant barbare ne ſe poſſédant plus, lui fit abattre la tête. En même temps, il ordonna d'amener tous les autres priſonniers chrétiens, de les attacher en cercle à une grande corde, les mains liées derriere le dos; & ayant fait allumer de la paille & du bois au milieu du cercle qu'ils formoient, il les fit brûler à petit feu.

La ville fut enfin priſe par intelligence: un apoſtat repentant, nommé Pyrrhus, livra une tour à Boémond, qui fut reconnu prince d'Antioche par les autres ſeigneurs. Les momens preſſoient: on avoit eu vent qu'une armée nouvelle, de plus de trois cent mille hommes, venoit au ſecours des aſſiégés ſous la conduite de Curbalan, général du Soudan de Perſe. Les Turcs tenoient encore le château d'Antioche, avec la plus grande partie de la garniſon qui

s'y étoit retirée. Comme on se disposoit à ce nouveau siege, trois jours après la prise de la ville, les Croisés se virent tout-à-coup investis par le superbe Curbalan, qui se flatta avec arrogance d'en avoir bon marché. On dit néanmoins, que sa mere vint d'Alep pour le détourner du combat, en lui annonçant le sort funeste de ses armes, s'il les tournoit contre les serviteurs chéris du Tout-puissant. Il ne tint nul compte de cet avis; & serrant la ville où ils se retirerent, il les réduisit en vingt-six jours aux plus horribles extrémités de la faim. Un grand nombre de Croisés perdirent courage, ils s'échapperent comme ils purent; & le plus opulent de leurs chefs, Etienne comte de Blois, reprit la route de C. P. Tudebod.

On avoit mangé jusqu'aux chameaux & aux ânes, quand le prêtre Etienne, à ce que raconte l'Historien Tudebod qui étoit présent, alla trouver les Princes, & les assura, sur une vision qu'il avoit eue la nuit précédente, que les Saints George, Théodore & Demetrius combattroient pour eux, s'ils communioient, après avoir effacé leurs pé- Duchesne, t. 4. p. 707.

chés par la pénitence & la confession. Un autre prêtre, Provençal de naissance & nommé Pierre Barthelemi, accrut leur courage, en leur déclarant que l'Apôtre S. André lui avoit apparu, & marqué, dans la grande église d'Antioche dédiée à S. Pierre, l'endroit où étoit enfouie la lance dont le côté du Seigneur avoit été percé. On y fouilla une journée entiere avec treize ouvriers, on trouva la relique, on ne douta point de la protection divine.

On résolut de livrer bataille, à quoi l'on se prépara par trois jours de jeûne, pendant lesquels tous les soldats se confesserent & reçurent la communion. Dans le combat, le Légat Aimard, pour encourager les combattans, portoit la sainte lance. Les autres évêques & les prêtres, en habits sacerdotaux, suivoient l'armée, ayant des croix à la main & chantant des pseaumes. Rien ne put résister à la valeur animée par la religion. En quelques momens, cette multitude innombrable d'Infideles fut enfoncée de toute part, & l'on en fit un effroyable carnage. Ce qui soutint admirablement le courage des Croisés,

ce fut le bruit qui en confirmation des promeſſes du prêtre Etienne ſe répandit dans tous les rangs, qu'on avoit vu des cavaliers montés ſur des chevaux d'une blancheur éblouiſſante, fondre de la montagne ſur les bataillons Infideles. Le gouverneur d'Antioche fut ſi frappé de cette victoire inattendue, qu'auſſitôt après, non ſeulement il ſe rendit, mais il embraſſa la foi chrétienne avec pluſieurs de ſes gens.

Les vainqueurs n'eurent rien de plus preſſé que de mettre en honneur le culte divin : ils purifierent les égliſes profanées par les Infideles, ils choiſirent dans un immenſe butin, l'or, l'argent, les pierreries & les étoffes les plus précieuſes, pour les ornemens ſacrés ; ils rétablirent le clergé dans ſes fonctions, & lui aſſignerent des revenus convenables. Le Patriarche, à la premiere hoſtilité des Croiſés, avoit été mis aux fers par les Muſulmans : il fut remis avec honneur ſur ſon ſiege, & traité avec beaucoup de reſpect tout le temps qu'il y voulut demeurer. S'il ſe retira dans la ſuite à C. P. ce fut de ſon propre mouvement, & parce qu'il ſentit lui-même, qu'étant Grec de naiſſance, il

ne pourroit pas gouverner les Latins avec fruit. On lui donna pour ſucceſſeur, Bernard évêque d'Arta en Epire, qui avoit ſuivi le Légat Aimard en qualité de chapelain. On inſtitua pareillement des évêques, dans les villes voiſines qui avoient des cathédrales. Le Légat mourut peu après, d'une maladie contagieuſe, qui en conſéquence de la miſere & des travaux exceſſifs déſola les Croiſés, & qui les obligea de différer l'expédition de Jéruſalem juſqu'à l'année ſuivante. Il avoit une tendre dévotion pour la Sainte Vierge, & on le croit auteur du *Salve Regina*, nommé pour cela par les anciens l'Antienne du Pui.

Les armes chrétiennes n'avoient pas eu ces premiers ſuccès en Orient, que l'Europe eut à gémir des troubles & des déſordres cauſés par l'abſence de tant de princes. Robert duc de Normandie, en prenant la croix, avoit cédé la jouiſſance de ſon duché au Roi Guillaume ſon frere, moyennant les ſommes conſidérables dont il avoit beſoin pour ſon expédition. Afin de retirer cet argent fourni d'avance, le Roi d'Angleterre pilla les égliſes de

ſon royaume, leur enleva toute leur argenterie, juſqu'aux châſſes des reliques & aux garnitures des livres d'évangiles. S. Anſelme fut contraint de donner la valeur de deux cents marcs d'argent : encore le Roi ſe trouva-t-il peu ſatisfait, & ne chercha plus qu'à le chagriner en toute rencontre. Le S. Archevêque n'auroit penſé qu'à perfectionner ſa vertu dans ces tribulations, ſi elles n'euſſent fait le ſcandale de tout un royaume, où l'on ſapoit autant les fondemens de l'équité que ceux de la religion. Il réſolut d'aller conſulter le Souverain Pontife, ſoit pour remédier à un ſi grand mal, s'il étoit poſſible, ſoit pour quitter l'archevêché, s'il ne pouvoit rétablir entre les deux Puiſſances l'harmonie néceſſaire au gouvernement de ſon Egliſe. Il obtint, après des peines infinies, le conſentement de ſon ſouverain pour ce voyage. Si-tôt que le Pape Urbain le fut arrivé à Rome, il marqua ſon logement dans le palais pontifical, & l'y fit repoſer ce jour-là. Le lendemain, il l'admit avec honneur à ſon audience. On lui avoit préparé un ſiege devant le Pape ; & la nobleſſe Romaine s'é-

Vit. per Edmer. n. 41. 42.

toit assemblée, de son propre mouvement. Anselme se prosterna, suivant l'usage, aux pieds du Vicaire de J. C. mais Urbain le releva aussi-tôt, l'embrassa avec affection, & s'exprima sur lui dans les termes les plus honorables. Il exalta sur-tout son humilité qui lui faisoit chercher les conseils de ceux dont il étoit le maître par son savoir, & qui l'attiroit de si loin & à travers tant de périls, pour honorer S. Pierre dans une personne, à qui la qualité de patriarche d'un autre monde le rendoit presque égal. Urbain travailla sur le champ à lui rendre justice; il écrivit au Roi d'Angleterre, & dit au S. Archevêque d'attendre auprès de lui les effets de ses lettres : mais Anselme aima mieux se retirer au monastere de Sclavie, dont l'Abbé Jean avoit été moine à l'abbaye du Bec.

Charmé des douceurs de cette solitude, située dans un endroit agréable & sain de la terre de Labour, Anselme reprit ses anciens exercices, avec la même tranquillité que s'il eût encore été simple religieux. Ce fut alors qu'il acheva son traité, commencé en Angleterre dans le fort de sa perse-

cation, ſur les cauſes de l'incarnation du Verbe. Il conſiſte en deux livres, dont le premier traite à fond le myſtere de la ſatisfaction de J. C. Par rapport au ſecond, il eſt à propos d'obſerver, que tout ce qui eſt dit contre l'immaculée conception de la Mere de Dieu, n'eſt qu'une objection, & nullement une aſſertion de l'auteur.

La réputation d'Anſelme le ſuivit dans la ſolitude. On y accourut de toute part, pour demander ſes conſeils, & recevoir ſes inſtructions. Roger, duc de la Pouille, le pria de le venir trouver devant Capoue dont il faiſoit le ſiege, & lui donna les témoignages les plus flatteurs d'amitié & de vénération. Le Pape y étant venu auſſi dans l'eſpérance de procurer la paix; parmi le concours nombreux qu'attira la préſence du Souverain Pontife, Anſelme ne fut pas moins honoré pour ſa vertu, qu'Urbain pour ſa dignité. Il étoit révéré des Saraſins mêmes, que le Comte Roger, oncle du Duc, avoit amenés de Sicile. Il ſe retira néanmoins, le plutôt qu'il lui fut poſſible, dans la ſainte ſolitude de Sclavie. Afin de pratiquer

l'obéiſſance juſque dans la prélature ; il ſe fit donner pour ſupérieur par le Pape, le Moine Edmer qui l'accompagnoit.

Urbain II étoit lié d'une étroite amitié avec le Comte de Sicile. Ce Prince le méritoit par ſon attachement aux intérêts de l'Egliſe : mais le Pape lui donna, ſelon les Siciliens, un témoignage bien extraordinaire de ſon affection. Ils prétendent qu'après le ſiege de Capoue qu'il ne put néanmoins arrêter, il lui conféra la légation héréditaire de Sicile, avec des droits preſque ſans bornes. La bulle de conceſſion, adreſſée au Comte Roger, eſt rapportée en ces termes par le Moine Geoffroi de Maleterre : Comme par votre valeur vous avez beaucoup étendu l'Egliſe de Dieu dans les terres des Saraſins, & que vous avez toujours un grand dévouement pour le S. Siege, nous vous promettons que, pendant tout votre regne & celui de vos héritiers légitimes, nous n'établirons aucun légat dans les terres de votre obéiſſance, ſans votre conſentement. Nous voulons au contraire, que vous faſſiez ce que nous ferions par nos

L. IV. cap. ult.

légats, quand même nous vous enverrions quelqu'un de notre Eglise pour le salut de celles qui sont dans vos Etats, & pour l'honneur du Siege Apostolique. Que si l'on tient un concile, & que je vous demande de m'envoyer les évêques & les abbés de votre domination; vous enverrez, & vous retiendrez pour servir les Eglises, ceux qu'il vous plaira. Cette bulle est datée de Salerne, du 5 juillet de l'année 1098, la onzieme du pontificat d'Urbain II. En vertu de ce privilege, nommé par les Siciliens Monarchie de Sicile, ils veulent que leur Roi soit légat-né du S. Siege : mais les Romains soutiennent, que si cette bulle n'est pas supposée, elle a du moins été révoquée dans la suite. Comme les Siciliens prétendent fonder sur elle le droit de monarchie ou de royauté, quoiqu'on n'y voie rien qui puisse fonder cette prétention; des critiques judicieux se sont persuadés qu'on la devoit rapporter à l'Antipape Anaclet, qui a donné l'origine au royaume de Sicile environ trente-deux ans plus tard.

Le Pape Urbain avoit promis de

rendre justice à S. Anselme, dans le concile de Bari convoqué pour le mois d'octobre. Il s'y trouva cent quatre-vingt-trois évêques, devant lesquels on fit beaucoup de plaintes contre le Roi d'Angleterre, concernant sur-tout la simonie & l'oppression des Eglises. Tous les Peres furent d'avis, que ce Prince ayant été admonêté par trois fois suivant les canons, il ne restoit plus qu'à le frapper d'anathême. Anselme, qui avoit gardé jusque-là un profond silence, se jetta aussi-tôt aux pieds du Pape; & ne voyant plus que son souverain dans son persécuteur, il intercéda pour lui avec une effusion de cœur qui excita l'admiration de tous les assistans, & arrêta les effets de la sévérité pontificale. Il ne signala pas moins son savoir, par la force & la netteté avec lesquelles il réfuta les Grecs, qui dans cette assemblée voulurent prouver par l'évangile, que le S. Esprit ne procede que du Pere. Il rédigea depuis les raisons triomphantes qu'il avoit déployées, & en fit un traité sur la Procession du S. Esprit.

Le Pape étant retourné à Rome, il y vint un envoyé du Roi d'Angleterre, chargé

chargé des réponſes de ce Prince. Elles parurent auſſi frivoles, que ſa conduite étoit inexcuſable. Tout ce que l'apologiſte put obtenir, ce fut un délai juſqu'à la S. Michel de l'année ſuivante. Ce retard parut long à S. Anſelme, qui réſolut de paſſer en France : mais le Pape le retint encore quelque temps à Rome, où il s'efforça de le dédommager des ennuis attachés à la langueur de ſes affaires. Le Pontife le venoit ſouvent viſiter dans ſon appartement, ou, pour mieux dire, il étoit continuellement avec lui, & ſembloit en quelque ſorte lui faire ſa cour. Dans toutes les cérémonies & les aſſemblées, on forçoit la modeſtie d'Anſelme à occuper la premiere place après le Pape. Tout le monde s'empreſſoit également à le combler d'honneurs & de diſtinctions. Les ſchiſmatiques eux-mêmes, toujours acharnés à déchirer le ſein de l'Egliſe Romaine, à pourſuivre juſqu'au milieu de Rome les partiſans du Pontife Romain, faiſoient une exception unique pour les vertus éminentes de l'Archevêque de Cantorbéri.

Dans le concile annuel qui s'y tint Edmer. a. nover.

le 10 avril 1099, Reinger évêque de Luques, chargé de promulguer les décrets, fut tout à coup transporté d'un enthousiasme qui fit bien connoître les dispositions habituelles des prélats Italiens à l'égard du S. Archevêque. Il avoit à peine commencé la lecture des décrets, que changeant de visage, prenant une voix & un geste animé, il s'écria comme par inspiration : A quoi pensons-nous, mes freres ? Nous chargeons de loix & d'observances les enfans soumis de l'Eglise ; & nous ne nous opposons point aux violences de ses oppresseurs. Un vénérable prélat, venu des extrémités du monde, est assis modestement au milieu de nous : mais sa modestie, mais son silence même crie éloquemment, & demande justice des indignités qu'il a souffertes. Déjà il s'écoule une seconde année, depuis qu'il erre loin de son Eglise ; & toujours il languit sans défense. Si quelqu'un de vous, ajouta-t-il en frappant par trois fois la terre avec sa crosse, si quelqu'un n'entend pas de qui je parle, c'est du grand Anselme, c'est de l'illustre primat d'Angleterre. Le Pape l'interrompit, & dit : C'est assez,

mon frere, c'eſt aſſez; nous y donnerons bon ordre. Urbain, comme on l'a vu, avoit accordé un an de délai au Roi d'Angleterre : il ne jugea point convenable, d'en prévenir l'expiration. S. Anſelme ſortit alors de Rome, & repaſſa en France.

Le Pape s'empreſſa, d'un autre côté, à confirmer l'élection de Saint Jean de Térouane, qui étoit né à Varneton dans la Flandre, avoit été chanoine de la collégiale de S. Pierre de l'Iſle, puis chanoine régulier du mont S. Eloi près d'Arras, où le déſir d'une plus grande perfection l'avoit attiré. Il ne penſoit qu'à ſanctifier ſon ame dans l'obſcurité de la retraite, quand Lambert premier évêque d'Arras, depuis que cette Egliſe unie pendant cinq cents ans à celle de Cambrai en avoit été ſéparée, le contraignit avec beaucoup de peine à recevoir la dignité d'archidiacre. L'Egliſe de Térouane étant déſolée depuis vingt ans par les factions & les ſcandales ſucceſſifs de trois ou quatre intrus; pour remédier à ces maux, on élut enfin le S. Archidiacre d'Arras, ſpécialement renommé pour ſon déſintéreſſement. Dans ces temps de ra- Boll. t. 2. p. 796.

pine & de brigandage, on ne pouvoit assez admirer, qu'au lieu de mettre sur le clergé des impositions nouvelles comme ses prédécesseurs, il le déchargea de celles qu'ils avoient établies. Il eut à l'épiscopat un concurrent, porté par les archidiacres & le clergé de la cathédrale : mais les abbés & les laïcs qui étoient présens à l'élection, recoururent au Pape, à l'insu de Jean dont l'humilité leur faisoit craindre de nouveaux obstacles. C'est pourquoi le Souverain Pontife, dans ses lettres de confirmation, lui fit défense expresse de refuser l'épiscopat : ce qui l'affligea, jusqu'à lui faire désirer la mort. Il se soumit néanmoins à l'ordre de la Providence, & gouverna saintement cette Eglise pendant plus de trente ans.

Le Pape Urbain II, quelques mois après le concile de Rome, y termina sa glorieuse carriere, le 29 juillet 1099. Son pontificat d'environ onze ans & demi, dans un temps orageux, ne signala pas moins sa prudence que son activité & sa grandeur d'ame. Ayant à combattre tout à la fois un Antipape puissant & emporté, un Empereur schismatique & sans religion,

des Rois sans mœurs & sans respect pour l'Eglise, ses propres pasteurs qui la déshonoroient en grand nombre par leurs simonies & leur concubinage; il fit face à tant d'ennemis divers, avec un zele exemplaire auquel on attribue des miracles, & consomma le grand dessein, tant de fois conçu sans effet avant lui, d'arrêter les progrès des ennemis du nom Chrétien en Orient.

La capitale de Judée étoit entre les mains du Calife d'Egypte, qui l'avoit reprise sur les Turcs attachés au Calife de Bagdad son ennemi. Pour en faire la conquête, il avoit profité des victoires de l'armée Chrétienne, dont il avoit recherché l'alliance. Mais ayant pourvu à ses propres intérêts, il déclara aux Croisés, qu'il prétendoit garder la Ville Sainte, & n'en permettre l'entrée à leurs pélerins qu'à certaines conditions humiliantes. Les Princes répondirent, qu'il ne leur feroit point la loi, & qu'ils iroient en corps d'armée à Jérusalem. Ils y marcherent en effet, après quelque séjour à Antioche, où, au lieu de repos, ils essuyerent une maladie contagieuse, qui diminua leurs troupes

Guill. Tyr. l. 8. de plus des trois quarts : après quoi, elles consistoient tout au plus en quarante mille hommes, parmi lesquels il s'en trouvoit à peine trente mille en état de combattre. Il s'agissoit néanmoins d'assiéger une place fortifiée dans toutes les regles de l'art, pourvue de toutes sortes de munitions & d'une garnison plus nombreuse que l'armée des assiégeans. Ceux-ci manquoient d'eau, qu'il falloit aller chercher à cinq ou six milles, & n'avoient de bois pour la construction des machines, que celui qu'on apportoit par mer. Toutefois le siege ne dura que cinq semaines : les Croisés, arrivés devant la ville le 7 juin 1099, firent de si grands efforts à la vue du saint terme de leur vœu, qu'ils s'en rendirent maîtres le vendredi quinzieme de juillet, à trois heures après midi; ce qui fut remarqué, comme le jour & l'heure où J. C. étoit mort.

Les Princes & les particuliers firent à l'envi des prodiges de valeur. Pierre l'Ermite, qui ne manqua point de se trouver à cette expédition, ayant fait une exhortation pathétique au moment de l'assaut général, on se battit avec

acharnement tout ce jour-là, & une bonne partie du lendemain, où la place fut réduite. Comme les assiégés se défendoient avec un courage égal, deux heures avant leur réduction, le Duc Godefroi, de la tour de bois où il commandoit une attaque, cria aux Croisés, qu'un cavalier descendu du ciel sur le mont des olives voloit à leur secours. A ces mots, un gentilhomme, nommé Léthot, sauta de la tour où il combattoit aux côtés du Duc, sur le mur de la ville : il est aussi-tôt suivi de Godefroi, du Comte Eustache son frere & de quelques autres seigneurs, qui renversent les Infideles étonnés, atterrés, & comme glacés par l'effroi. Robert, duc de Normandie, qui présidoit à une seconde attaque, saute en même temps sur la muraille, suivi du brave Tancrede, & de l'élite des seigneurs Normands. Le sage Comte de Toulouse, qui commandoit la troisieme, voyant le trouble général des Sarasins, fait baisser le pont-levis de sa tour, & descend bien accompagné dans la ville. On massacre ou l'on dissipe ceux qui gardent la porte voisine, & on l'ouvre

au reste de l'armée. Les Chrétiens, en quelques instans, furent les maîtres de la place, où, dans le premier feu de la victoire, ils firent un carnage dont bientôt ils eurent horreur eux-mêmes. Il y eut près de vingt mille Sarasins massacrés : tout l'intérieur de la ville nageoit dans le sang.

Quelques momens après cette horrible exécution, les Chrétiens donnant un spectacle plus digne de leur foi, quittèrent leurs armes & leurs habits ensanglantés, se lavèrent les mains, prirent des vêtemens modestes, & en versant des ruisseaux de larmes, marchèrent nu-pieds vers l'église du Saint Sépulcre. Les uns confessoient leurs péchés, avec promesse de n'y plus retomber, les autres répandoient de grandes libéralités dans le sein des pauvres, s'estimant assez fortunés de participer à cet heureux triomphe : quelques-uns visitoient les lieux saints, en marchant, ou plutôt en rampant sur leurs genoux & nud; chacun s'efforçoit de renchérir sur les signes de piété qui piquoient son émulation. Les évêques & les prêtres offrirent de toute part nos adorables mysteres, en ren-

dant graces à l'Eternel, d'un bienfait si visiblement divin.

Huit jours après cette heureuse conquête, le Duc de Lorraine, Godefroi de Bouillon, en fut élu Roi. Il y avoit parmi les vainqueurs, des princes plus distingués par leur pouvoir, & même par leur naissance: mais il étoit singulièrement recommandable par sa valeur, par sa piété & toutes les vertus. Sa sagesse & sa droiture, inaccessibles aux préjugés mêmes de son temps & à toute vue oblique, l'avoient rendu constamment fidele à l'Empereur Henri IV, qui avoit tant de confiance en lui, qu'il lui donna son étendart à porter contre le Roi Rodolfe. On dit même que ce fut Godefroi, qui porta le coup mortel à ce rival de son souverain. Dès qu'il fut élu, les princes le conduisirent avec pompe à l'église du S. Sépulcre, pour le faire sacrer: mais il refusa de l'être solennellement, & protesta en termes exprès, qu'il ne porteroit point la couronne royale, dans les lieux où le Fils de Dieu avoit porté la couronne d'épines. Il signala les premiers jours de son regne par la défaite d'une armée innombrable, que

le Soudan d'Egypte conduiſoit au ſecours de la place. Auſſi-tôt après, il ſe mit en devoir de faire fleurir le culte divin : il fonda un chapitre de chanoines dans l'égliſe du S. Sépulcre, un autre dans l'égliſe du Temple, & bâtit un monaſtere dans la vallée de Joſaphat. On diſtribua dans ces établiſſemens divers les lampes d'or, d'argent, toutes les richeſſes ineſtimables d'une ſuperbe moſquée, que le Calife Omar avoit élevée ſur les ruines de l'ancien temple, & qui fut elle-même changée en égliſe. Daïmbert, archevêque de Piſe, arrivé ſur la fin de la même année 1099 pour ſuccéder à Aimare en qualité de légat du S. Siege, fut élu patriarche de Jéruſalem par les ſeigneurs croiſés qui reſtoient en Paleſtine. Dès-lors cette Egliſe, ainſi que le Royaume, prit une forme réguliere.

HISTOIRE DE L'ÉGLISE.

LIVRE TRENTE-CINQUIEME.

DEPUIS la conquête de Jéruſalem par les Croiſés en 1099, juſqu'au premier concile général de Latran en 1123.

LE nouveau royaume de Jéruſalem, malgré tout ſon appareil, n'avoit de conſidérable que ſa renommée & les qualités héroïques de ſon Souverain. Après que les différens Seigneurs eurent accompli leur vœu par la conquête des lieux ſaints, ils ſe retirerent chacun dans leur patrie. Godefroi demeura ſeul avec Tancrede. Leurs troupes réunies faiſoient à peine trois cents chevaux, Guill. Tyr. l. 9. c. 19.

& deux mille hommes de pied. Les villes soumises étoient en petit nombre, séparées les unes des autres par des places ennemies, qui en rendoient la communication presque impraticable. Toute la campagne étoit occupée par les Infidèles, qui ruinoient les terres, pour consumer les Chrétiens de disette, au risque de s'affamer eux-mêmes. On n'étoit guere plus en sûreté dans des villes mal réparées, où de gros partis de Sarasins venoient presque toutes les nuits porter les alarmes, & souvent la mort.

Jérusalem ne fut prise que quinze jours avant la mort d'Urbain II, qui par conséquent n'eut pas la consolation d'apprendre la nouvelle d'une conquête qu'il avoit eue si fort à cœur. Elle étoit réservée à Pascal II, qui un mois après cet événement, le treizieme jour d'août, fut élu pour remplacer Urbain. Mais sa joie fut bientôt troublée par la mort du Roi Godefroi, qui ne vécut pas sur le trone une année entiere. A peine le nouveau Pontife avoit envoyé Maurice évêque de Porto, pour succéder au Légat Daïmbert devenu patriarche, que le nouveau Roi mourut, le dix-huit de juillet de l'année 1100. Son frere Beau-

douin, comte d'Edeſſe, qui avoit la bravoure de Godefroi, mais non pas ſa prudence, fut reconnu Roi en ſa place; & après quelques mois où Daïmbert conçut contre lui des préventions qui n'eurent point de ſuite, il fut couronné par ce Patriarche, dans la ville de Bethléhem, le jour de Noël de la même année.

En Europe cependant, S. Anſelme ayant appris à Lyon la promotion du Pape Paſcal, le pria par lettres de prendre en conſidération les maux de l'Egliſe d'Angleterre, qui l'affectoient beaucoup plus que les ſiens propres. Il lui repréſenta, qu'il ne ſouffroit une ſorte de baniſſement, que pour ne vouloir point acquieſcer aux volontés d'un prince, qui érigeoit en droits royaux les renverſemens de la loi divine; que le Roi Guillaume ſe tenoit offenſé de la ſeule demande d'aller conſulter le Souverain Pontife; qu'il n'empêchoit pas ſeulement les évêques de lui écrire & d'en recevoir des lettres, mais de reconnoître ſans ſon ordre le Pape en Angleterre; que depuis treize ans qu'il régnoit, il n'avoit pas permis d'y tenir de concile; qu'il donnoit les terres

L. 3. epiſt. 40.

de l'Eglise à ses vassaux, & qu'il détenoit lui-même tous les biens de celle de Cantorbéri, depuis qu'il l'avoit réduit à en sortir. Il prioit enfin le Pape de ne point l'obliger à y retourner, à moins qu'il n'y pût observer la loi divine, & que le Roi ne se mît en devoir de réparer les maux qu'il avoit faits.

Dieu parut vouloir, dès ce monde, faire lui-même justice de ce Prince. Novor. l. 3. Peu après ces plaintes du S. Primat d'Angleterre, le second jour d'août de cette année 1100, Guillaume le Roux périt à la chasse, d'une maniere si soudaine, qu'on n'en put tirer aucun témoignage de repentir. Comme il poursuivoit un cerf qu'il avoit blessé, un chevalier nommé Tirrel voulant achever l'animal, décocha une fleche qui atteignit le Roi au cœur, & le fit tomber mort sur le champ. Son saint pasteur le pleura amérement, & protesta d'une maniere à convaincre tout le monde, qu'il auroit mieux aimé périr lui-même que de voir mourir ainsi ce malheureux Prince. Il reçut bientôt une députation de son Eglise, qui le pressoit de revenir. A peine étoit-il en route,

qu'une autre députation du nouveau Roi Henri & des seigneurs du royaume vint accélérer son retour. Le Roi lui promettoit de se gouverner par ses conseils, & lui faisoit excuse de ce qu'il s'étoit fait sacrer sans l'attendre. Les conjonctures où il se trouvoit, s'expliquoient d'elles-mêmes. Le Roi Guillaume ne laissoit point d'enfans ; & comme Robert, comte de Normandie, son frere aîné, n'étoit pas encore arrivé de la Croisade, Henri son cadet qui avoit profité de son absence pour se faire élire Roi, avoit craint de mettre quelque intervalle entre l'élection & le couronnement. Anselme proportionna sa diligence à l'empressement de tous les ordres du royaume, où il fut reçu avec les plus vives démonstrations d'allégresse. Le Roi Henri se soutint contre tous les efforts de son frere, & régna plus de trente-cinq ans. Il eut lui-même dans la suite de vifs démêlés avec son saint archevêque : mais d'abord il parut vouloir essuyer les larmes de l'Église d'Angleterre.

Celle de Rome fut enfin délivrée, vers le même temps, des troubles & des scandales qu'elle souffroit depuis

vingt ans entiers, par l'intrusion de l'Antipape Guibert. Dès le pontificat de Paſcal, les Romains indignés tout à coup que ce tiſon de diſcorde eût tenu l'Egliſe en feu durant trois pontificats conſécutifs, preſſerent le paſteur légitime de les délivrer de ce fléau. Ils offrirent à cet effet leur ſang avec leur fortune. D'un autre côté, les députés qui vinrent complimenter le nouveau Pape de la part du Comte Roger, mirent à ſes pieds cent vingt-cinq marcs d'or. Paſcal, à ce moyen, agit efficacement. Il eut bientôt chaſſé Guibert d'Albane; & tel fut le dénouement de cette longue & déſaſtreuſe uſurpation de la papauté. L'Antipape, dans cette fuite, mourut ſubitement. En vain ſon parti lui ſubſtitua-t-il ſucceſſivement Laurent, Théodoric, & Maginulfe, nommé dans ſon parti Silveſtre IV: les deux premiers furent pris, & renfermés dans des monaſteres: le troiſieme contraint à ſon tour de prendre la fuite, mourut en exil, dans une miſere qui ôta toute envie de lui ſuccéder.

Le Pape Paſcal n'uſa de la tranquillité qu'il recouvroit, qu'à la plus grande édification des princes & des peuples,

Philippe, Roi de France, avoit oublié les promesses qui avoient engagé le Pape Urbain à l'absoudre. Pascal prit une conduite plus sévere, ou plus expéditive. Des légats envoyés de sa part, allerent trouver le Monarque, & le sommerent de quitter sa concubine. Il ne leur donna aucune espérance de changement : ils convoquerent contre lui un concile à Poitiers ; le concile se tint au jour marqué ; le Roi y fut excommunié de nouveau, ainsi que Bertrade. En vain le Comte Guillaume IX, encore plus dissolu que le Roi Philippe, inspira de la pusillanimité à quelques prélats : le plus grand nombre, & parmi eux Bernard abbé de S. Cyprien de Poitiers & le Bienheureux Robert d'Arbrissel qu'ils s'étoient associés, se signalerent par une fermeté inébranlable. Des factieux qui vouloient plaire au Comte faisant voler du jubé une grêle de pierres, & ayant déjà cassé la tête à un ecclésiastique à côté des légats, les Peres demeurerent immobiles, & quelques-uns ôterent leurs mitres, comme pour mieux recevoir les coups : ce qui tou-

cha vivement les séditieux, & calma la sédition.

L'excommunication portée contre Philippe & Bertrade fit tant d'impression sur les esprits, que le Roi étant allé quelque temps après à Sens avec sa concubine, il en trouva toutes les églises fermées: il y demeura quinze jours, sans pouvoir entendre la messe. Bertrade plus emportée fit enfoncer la porte d'une église, & obligea un de ses chapelains à célébrer en sa présence. Philippe, en qui la débauche n'étouffa jamais les sentimens de la religion, déclara au contraire, qu'il vouloit aller à Rome pour se faire absoudre. Mais ce foible Prince croupit encore quelque temps dans son péché: ce ne fut qu'au concile tenu à Paris le 5 décembre 1104, qu'il reçut l'absolution du Pape, par l'organe de Lambert évêque d'Arras. Alors une humilité exemplaire & des témoignages touchans de componction ne laisserent plus aucun sujet de douter que les promesses du Roi ne fussent sinceres. Malgré la rigueur de la saison, il se rendit nu-pieds au con-

cile, & jura entre les mains du délégué du S. Siege, non seulement qu'il n'auroit plus aucun commerce criminel avec Bertrade, mais qu'il ne s'entretiendroit jamais avec elle, sinon en présence de témoins non suspects. Il espéroit encore obtenir dispense, pour l'épouser : mais le Pape demeura inflexible, à cause de l'énormité du scandale & des mauvais traitemens qui avoient occasionné la mort de la Reine Berthe. Philippe se soumit sans réserve, & ne songea plus qu'à expier les péchés qu'il se reprochoit : il voulut même embrasser la vie monastique, pour mieux appaiser la colere de Dieu. C'est ce que nous apprenons par une lettre de S. Hugues de Cluny, écrite à ce Prince, afin de le confirmer dans cette seconde résolution, qui toutefois ne fut pas suivie de l'effet. Dieu par-là ne vouloit que le disposer à une mort chrétienne, dont le terme n'étoit pas éloigné.

Ep. Hug. t. 2. Spic. pag. 401.

Il s'en fallut bien que l'Empereur Henri eût le courage d'imiter la soumission du Monarque François. Plus aigri de jour en jour contre le Saint Siege, il persécutoit à toute outrance

les prélats qui refuſoient de prendre part à ſon ſchiſme, qui du moins n'entroient pas dans ſes vues par rapport aux inveſtitures. Car on ne ſauroit diſconvenir, qu'il n'ait traité avec bonté, qu'il n'ait même honoré de ſa confiance quelques évêques attachés conſtamment aux principes fondamentaux de l'unité. Quoique Brunon de Treves fût dans la communion des Catholiques qu'il honoroit par ſes vertus, aucun ſeigneur n'avoit plus d'autorité dans les conſeils, ni plus de part à la confiance de l'Empereur, qui l'appelloit ſon pere : mais Brunon ſe tenoit uni au Chef de l'Egliſe, ſans ſe départir en rien de la fidélité dûe à ſon ſouverain. On ne voit pas même que le Pape lui ait fait aucun reproche à ce ſujet. Quoiqu'il l'eût réprimandé pour avoir reçu l'inveſtiture par la croſſe & l'anneau, il ne laiſſa point de confirmer ſon ordination.

Vit. l. 1. c. 3. Canif. t. 2. p. 333.

Henri IV donna auſſi des marques bien étonnantes de ſon eſtime à Saint Otton évêque de Bamberg, qu'il éleva lui-même ſur ce ſiege, de la maniere la plus ineſpérée. Otton, né en Suabe de parens nobles, mais peu fortunés, paſſa dès ſa jeuneſſe dans la Po-

logne, où il savoit que les hommes à talens n'étoient pas communs. Son application aux sciences, son aptitude aux affaires, son caractere liant & sûr, joint à sa bonne mine & à tout son extérieur avantageux, le mirent dans la familiarité des grands, dont il devint le médiateur ordinaire, & qui l'employerent à des négociations délicates. Le Duc ayant perdu sa femme, & désirant pour seconde épouse la sœur de l'Empereur, Otton fut chargé d'en aller faire la demande. Il déploya si bien son mérite dans cette commission, que l'Empereur le voulut attacher à son propre service, & le demanda au Duc, qui ne le céda point sans regret. Il devint chapelain & chancelier de Henri. L'évêché de Bamberg étant venu à vaquer, & le Prince après un délai de six mois ayant mandé à sa Cour les députés du dioceſe, il leur dit que son affection particuliere pour leur Eglise lui avoit fait prendre ce long terme, afin de faire un bon choix. Puis prenant Otton par la main; voilà, poursuivit-il, votre évêque & votre maître. Une longue expérience nous a fait connoître son mérite; &

long-temps nous ressentirons le vide qu'il laissera dans notre Cour, quand nous ne l'aurons plus pour conseil.

Les députés surpris se regardoient l'un l'autre, & ceux des courtisans qui avoient espéré cette dignité pour eux ou pour leurs proches, trahissoient par leur air déconcerté leur ambition & leur sombre envie. Otton au contraire se jetta aux pieds de l'Empereur, en disant avec effusion de larmes, qu'il n'étoit qu'un homme obscur indigne de cette grande place, & en suppliant qu'on y élevât quelque personnage capable de la remplir avec honneur. Voyez-vous, reprit l'Empereur, quelle est son ambition ? C'est la troisieme fois qu'il refuse d'être évêque. J'ai voulu lui donner l'évêché d'Ausbourg, ensuite celui d'Halberstadt: mais Dieu le réservoit pour l'heureux peuple de Bamberg. En parlant ainsi, il lui mit la crosse à la main, l'anneau pastoral au doigt, & par là lui donna l'investiture, sans que le nouvel évêque y fît presque attention. Ce fut un surcroît de peine, pour le vertueux Otton revenu de son étonnement. Sur le champ, il promit à Dieu de ne point

garder l'évêché, qu'il n'eût reçu du Pape une investiture nouvelle, avec la consécration, du consentement de son Eglise. Il demeura néanmoins quelques semaines à la Cour, & célébra la fête de noël avec l'Empereur.

Aussi-tôt qu'il fut arrivé à Bamberg, il envoya vers le Souverain Pontife pour lui marquer ses dispositions. Sur la réponse de Pascal, qui le reconnut aussi-tôt pour évêque élu de Bamberg & l'invita à venir avec assurance, il se rendit à Rome avec les députés de son Eglise, qui dans les termes d'usage le demanderent pour pasteur. Il exposa fidélement au Pape la maniere dont il avoit été choisi, mit à ses pieds la crosse & l'anneau, & lui demanda pardon de sa faute ou de son inconsidération. Le Pontife lui ordonna de reprendre les marques de sa dignité. Comme sa conscience timorée ne pouvoit encore se résoudre à se charger du faix terrible de l'épiscopat, Pascal lui commanda, en vertu de la sainte obéissance, de se soumettre à l'ordre du Ciel. Enfin il le sacra lui-même avec beaucoup d'appa-

reil, le jour de la pentecôte, dix-septieme de mai 1103.

On ne voit pas qu'il lui ait fait un crime, non plus qu'à Brunon de Treves, de reconnoître pour souverain & pour empereur légitime, Henri IV, excommunié & déposé tant de fois par les Papes précédens. Toute l'admonition se borna aux investitures, qui même ne furent pas traitées comme essentiellement mauvaises & contraires de leur nature au droit divin : ce qui montre, qu'on ne laissoit pas d'être Catholique & reconnu comme tel par le S. Siege, quoiqu'on n'exécutât point à la lettre différens décrets rendus d'après les maximes de Grégoire VII. Au moins est-il évident, que le pouvoir des Papes sur le temporel des Princes ne passoit pas pour un article de foi.

S. Otton gouverna l'Eglise de Bamberg pendant trente-six ans, avec toute l'édification qu'on avoit lieu d'attendre de ses talens & de ses vertus. Il aimoit tant les pauvres, qu'il en remplit la ville épiscopale & les villages voisins, afin de veiller par lui-même à

à leur soulagement. Il pourvut avec la même générosité, à l'entretien & à la majesté du saint culte. On compte jusqu'à quinze abbayes & six prieurés qu'il fonda, tant en son diocese qu'en plusieurs autres d'Allemagne. Et comme on se plaignoit de tant de fondations, il répondit qu'on ne pouvoit bâtir trop d'hôtelleries pour ceux qui se regardent comme voyageurs en ce monde. Il fut toujours dans la plus haute considération en Pologne, où il avoit passé sa jeunesse; ce qui engagea le Duc Boleslas qui vouloit établir le Christianisme en Poméranie, à le choisir pour cette entreprise qui ne demandoit pas moins qu'un apôtre. Le succès répondit à tout l'espoir de ce Prince. Telles furent les suites du choix que l'Empereur Henri IV fit d'Otton pour l'évêché de Bamberg.

Mais comme toutes les œuvres des saints ne sont pas toujours saintes, il peut échapper aux ames les plus perverses quelques actions vertueuses, sans rompre le cours de leurs mauvais penchans. Depuis la promotion surprenante de S. Otton, Henri persécuta

Odon honoré pour ſes vertus du titre de Bienheureux, & ſubſtitué canoniquement à Gaucher évêque ſchiſmatique & ſimoniaque de Cambrai. Du vivant de cet Empereur, on ne put chaſſer Gaucher, de cette ville; enſorte qu'Odon fut réduit à exercer les fonctions épiſcopales dans le reſte du dioceſe.

Cependant le terme marqué aux excès de l'Empereur Henri n'étoit pas éloigné. Pour lui rendre le châtiment plus ſenſible, le Ciel permit que le ſecond de ſes fils de même nom que lui, en devint le fatal inſtrument. Son aîné Conrad, déjà révolté contre lui quatorze ans plutôt, n'avoit pu le faire rentrer en lui-même. Depuis la mort de Conrad arrivée en 1101, il tenta au contraire, mais ſans ſuccès, de faire élire un autre Pape que Paſcal. L'an 1102, il fit couronner Roi ſon fils Henri, déclarant qu'il vouloit auſſi lui céder l'Empire, & qu'il alloit partir pour la Terre-Sainte. Mais deux années ſe paſſerent ſans qu'il exécutât ces promeſſes, qui lui avoient regagné d'abord l'affection d'une grande partie de ſes ſujets.

Son fils s'ennuya de ce long retardement. Il quitta la Cour, & leva l'étendard de la révolte contre l'Empereur son pere. Comme il n'étoit pas moins habile que lui dans l'art de feindre, il affecta une grande modestie, un respect extrême pour la religion & ses ministres; il protesta dans plusieurs assemblées, en prenant Dieu à témoin, & souvent les larmes aux yeux, qu'il ne s'attribuoit la souveraine puissance par aucune vue d'ambition, mais pour faire cesser un schisme de quarante ans qui avoit bouleversé l'Empire, l'avoit réduit à l'apostasie, & presque au Paganisme; qu'il ne souhaitoit point la déposition de son seigneur & son pere; qu'il ne s'opposoit qu'à son irréligion & à son opiniâtreté schismarique; & que s'il vouloit se soumettre au Prince des Apôtres & à ses successeurs, lui-même étoit tout prêt à lui obéir comme le dernier de ses sujets. Ces déclarations artificieuses du jeune Roi attirerent en foule sous ses étendards, & les peuples, & la plupart des seigneurs. Usperg, an. 1105.

Henri le pere voulant arrêter la défection, écrivit une lettre fort sou-

miſe au Pape Paſcal, pour tâcher de faire ſa paix avec l'Egliſe. On prit peu de confiance à Rome dans les promeſſes d'un Prince, qui avoit violé tant de fois juſqu'à ſes ſermens. Mais bientôt le jeune Henri eut porté les choſes à ces extrémités, où toute médiation ſe trouve inutile. Il aſſembla une puiſſante armée, & marcha contre ſon pere, qui de ſon côté avoit encore des forces conſidérables. Les deux armées ſe rencontrerent près de Ratisbonne, où elles demeurerent trois jours en préſence, ſéparées ſeulement par la riviere de Régen qui s'y décharge dans le Danube. Dans cette poſition, Henri le fils qui ſentoit le danger de ſe meſurer avec un guerrier expérimenté & d'une valeur héroïque, corrompit le Duc de Bohême & le Marquis Léopold, dont les troupes faiſoient la principale reſſource du pere : ils ſe retirerent au moment de combattre, & l'Empereur abandonné fut réduit à s'échapper furtivement avec très-peu de ſuite.

Le jeune Henri, mal aſſuré tandis que ſon pere ſetoit libre, lui fit propoſer une entrevue à Maïence, comme pour y terminer tous les différends,

L'Empereur y ayant consenti, le fils perfide en l'abordant se jetta à ses pieds, lui demanda pardon, & les arrosa de ses larmes qu'il avoit à commandement. Ils prirent tous deux le chemin de Maience; & le jeune Roi ayant persuadé à l'ancien de se reposer ensemble dans le château de Binghen, il le fit arrêter & l'y retint prisonnier. On le transféra quelques jours après à Ingelheim, où on le prit si bien, qu'on lui persuada de se confesser coupable & de renoncer à l'Empire. Il protesta même que son abdication étoit volontaire, & qu'il ne vouloit plus songer qu'au salut de son ame. Il remit toutes les marques de la souveraineté à son fils, qui fut unanimement reconnu en sa place par tous les seigneurs ecclésiastiques & laïques. On tint à Maïence, le jour de l'épiphanie 1106, une assemblée des plus nombreuses qu'on eût vues depuis long-temps. Les légats du Pape confirmerent ensuite l'élection, par l'imposition des mains. Mais si tout cela se fit licitement ou non, ajoute Otton de Frisingue à ce récit dont il est l'auteur, c'est ce que nous ne décidons pas. Chron. l. 7. c. 11.

Henri IV ne tarda point à se repentir de la démarche qu'il avoit faite. Il se sauva à Cologne, puis à Liege, & reprit les marques de sa dignité. Il écrivit ensuite au Roi de France une lettre fort longue & fort pathétique, pour l'intéresser dans une cause qui étoit celle de tous les souverains. Il écrivit de même au S. Abbé de Cluny, qui étoit son parrain, & sur les avis duquel il promettoit de se régler, tant pour les affaires de l'Etat que pour celles de la religion. Pendant ce temps là, le jeune Henri outré que son pere se portât de nouveau pour Empereur, s'approcha de lui avec toutes ses forces, & lui fit dénoncer qu'il iroit lui livrer bataille, s'il ne venoit sous huit jours à la conférence qu'il lui indiquoit à Aix-la-Chapelle. L'Empereur, qui, avec le peu de monde que ses malheurs lui avoient regagné, n'étoit pas en état de combattre son fils, répondit par une lettre qu'il adressa aux princes & aux prélats de l'Empire. Il y réclame tous les gens de bien, tous les Chrétiens en général; & au défaut des hommes, il invoque le se-

Ep. Henr. IV. ap. Bar. an. 1106.

cours de Dieu, de la Sainte Vierge & de S. Pierre qu'il avoit tant de fois outragé dans la personne de ses successeurs. Nous en avons appellé, ajoute-t-il, & nous en appellons pour la troisieme fois au Pape le seigneur Pascal & à l'Eglise Romaine. Bientôt il lui fallut paroître à un tribunal bien plus formidable.

Ce malheureux Prince mourut à Liege le 7 d'août de cette année 1106, la cinquante-cinquieme de son âge, & la cinquantieme de son regne. Comme l'Evêque Otbert tenoit encore au schisme où il l'avoit engagé, il le fit d'abord inhumer dans l'église de Saint Lambert. Mais ce prélat ne fut reçu à la communion de l'Eglise, qu'à charge d'exhumer le corps de Henri, qui fut transporté à Spire, & déposé dans un tombeau de pierre hors du lieu saint. Quelques auteurs ajoutent, qu'avant ses dernieres tentatives pour se rétablir, il s'étoit vu réduit à une si grande misere, qu'il avoit demandé à l'Evêque de Spire une prébende pour subsister, sans avoir pu l'obtenir. Tels furent les malheurs, où le mépris de la religion, & particuliérement le trafic

sacrilège des bénéfices ecclésiastiques précipita un Prince, si digne d'ailleurs de l'Empire, par l'étendue & les ressources de son génie, par une valeur qui lui fit livrer ou recevoir soixante-six batailles d'où il sortit victorieux toutes les fois qu'il ne fut pas trahi, & même par une stature majestueuse & toutes les graces nobles des héros.

Après sa chute, & immédiatement après qu'il eut été dépossédé par la diete de Maience, on procéda contre ses partisans schismatiques. On chassa de leurs sieges un grand nombre d'évêques; on leur en substitua de Catholiques, & l'on interdit en général, jusqu'à un plus ample examen, tous les clercs qui avoient été ordonnés par des prélats engagés dans le schisme. Différens zélateurs allerent plus loin : ils déterrerent les évêques qui n'étoient pas morts dans le sein de l'unité, & jetterent leurs cadavres hors des églises; entr'autres celui de l'Antipape Guibert, qui reposoit depuis cinq ans dans la cathédrale de Ravenne.

Le nouveau Roi d'Allemagne & d'Italie autorisoit toutes ces fougues d'un zele déréglé. Il comptoit

cacher ſous ces voiles hideux de la religion l'attentat plus monſtrueux encore où il s'étoit porté contre l'Empereur ſon pere. Mais il fit bientôt connoître, que la révolte des ſujets contre leur ſouverain, & la barbarie d'un fils contre ſon pere ne ſont point inſpirées par un amour ſincere de l'Egliſe. Dès qu'il ſe vit maître abſolu par la mort du vieil Empereur, il réclama, comme un droit inaliénable de ſa couronne, ces mêmes inveſtitures qui avoient donné lieu à ſa rebellion. Le Pape invité à remédier par lui-même aux abus invétérés de l'Egliſe d'Allemagne, ſe trouvoit déjà dans la Lombardie, lorſqu'il eut vent des manœuvres obliques du nouvel Empereur, ſur quelques propos enveloppés qui parvinrent à ſes oreilles. Non, non, dit-il en ſoupirant, la porte de la Germanie n'eſt pas encore ouverte aux ſucceſſeurs de Pierre. Sur le champ il ſe réſolut à paſſer en France, pour prendre, en des conjonctures ſi critiques, de ſages meſures avec le Roi Philippe converti ſincérement, & avec ſon fils Louis le Gros déſigné Roi.

A ſon arrivée, les deux princes lui

donnerent les témoignages les plus expreſſifs de leur dévouement, en lui offrant, proſternés à ſes pieds, toutes les forces de leur royaume. Ils lui promirent de conſacrer leur propre perſonne à la défenſe de l'Egliſe Romaine, à l'exemple de Charlemagne & de tant d'autres Monarques François. Comme ils apprirent que le Roi de Germanie envoyoit des ambaſſadeurs au Pontife, afin de conférer ſur l'objet épineux des inveſtitures; ils firent tout diſpoſer pour une pleine ſûreté, à Châlons-ſur-Marne où la conférence devoit ſe tenir; & pour l'honneur du Siege Apoſtolique, ils lui fournirent dans le voyage un cortege nombreux d'abbés, d'évêques & d'archevêques. Toutes ces précautions furent à peine ſuffiſantes, contre l'audace des miniſtres Germaniques, dont le plus qualifié, ſavoir le Duc Guelfe, terrible par ſa taille de coloſſe & ſa voix de tonnerre, faiſoit encore porter en tout lieu une épée nue devant lui. Tous en général parurent venus, plutôt pour intimider que pour raiſonner. Sur ce qu'on repréſenta de la part du Pape, qu'il étoit indigne de faire rentrer

Suger. vit. Lud. c. 9.

dans l'esclavage des princes de ce monde l'Eglise affranchie par le Fils de Dieu; les féroces ambassadeurs s'emporterent & dirent : Ce ne sera point ici que cette question se décidera par des vains raisonnemens, mais à coups d'épées, au milieu de Rome.

La fermeté du Souverain Pontife qui ne servit qu'à rallumer le schisme en Allemagne, produisit un effet tout contraire dans les Iles Britanniques. Soit horreur des troubles qui avoient dévasté l'Empire & précipité l'Empereur Henri IV dans un abîme de calamités, soit crainte de partager l'odieux renom qu'avoit laissé parmi les Anglois Guillaume le Roux, soit plutôt encore la difficulté de l'emporter sur la magnanimité vraiment épiscopale de S. Anselme, & sur le haut crédit que lui avoient acquis ses vertus; Henri successeur de Guillaume, après avoir éprouvé la constance du S. Archevêque en toutes les manieres, après lui avoir fait entreprendre une seconde fois le voyage de Rome, s'être saisi de tous les biens de son Eglise, & l'avoir tenu long-temps relégué hors du royaume, fit enfin un accord rai- Edmer. 4. novor.

sonnable & chrétien. Ensuite il pressa le Saint de rentrer dans le royaume, où, à son débarquement, il fut reçu comme l'ange tutélaire de la nation, & l'avant-coureur de la félicité publique. La Reine en particulier, après lui être venu rendre les hommages affectueux de sa piété filiale, le devança sur le reste de la route pour lui préparer les logemens. Le Roi s'obligea à faire la restitution de tout ce qu'il s'étoit approprié des biens de l'Eglise de Cantorbéri pendant l'absence de l'Archevêque, à décharger toutes les Eglises des contributions imposées par Guillaume le Roux, enfin à ne plus donner, & à ne laisser donner par aucun laïc l'investiture d'un évêché ou d'une abbaye par la crosse & l'anneau. Anselme déclara de son côté, que la suppression des investitures ne diminueroit rien du respect ni de l'obéissance effective des prélats à l'égard du Monarque. On donna aussi-tôt après des pasteurs aux Eglises, qui depuis long-temps vaquoient en très-grand nombre.

La bonne intelligence & la concorde étant ainsi rétablies entre les deux

Puiſſances, on procéda de concert à rétablir les mœurs & la diſcipline dans le clergé. Pour en bannir efficacement le concubinage, on ſtatua que tous les prêtres incontinens quitteroient leurs femmes, s'ils vouloient encore dire la meſſe; qu'ils perdroient leurs meubles avec leurs concubines, & demeureroient interdits pendant quarante jours pour faire pénitence; que s'ils aimoient mieux renoncer à l'autel qu'à leurs honteuſes habitudes, ils ſeroient interdits à perpétuité, privés de tout bénéfice eccléſiaſtique, & déclarés infames.

S. Anſelme vécut peu, depuis cet heureux arrangement. Il étoit fort avancé en âge, & ſes derniers travaux avoient épuiſé le reſte de ſes forces. Cependant la préſéance de ſon ſiege, attaqué par celui d'Yorck, parut lui rendre toute la vigueur de ſon premier âge. Thomas nommé à cet archevêché, différoit ſon ſacre depuis un temps aſſez long, dans l'attente de quelque incident favorable au deſſein qu'il avoit déjà fait connoître de partager la primatie d'Angleterre. Ses chanoines, de concert avec lui, voyant l'état de langueur où étoit réduit S. An-

selme, lui écrivirent avec audace, que l'Eglise d'Yorck étoit égale à celle de Cantorbéri. Anselme sentit toutes les conséquences de cette entreprise, & du préjugé qu'elle laisseroit après soi, s'il ne se pressoit de la réprimer. Il répondit en ces termes, adressés à Thomas : Sachez qu'en présence & au nom de Dieu tout-puissant, je vous interdis de toute fonction sacerdotale, & vous défends de vous ingérer au ministère de pasteur, jusqu'à ce que cessant de vous révolter contre l'Eglise de Cantorbéri votre mere, vous lui promettiez obeissance, comme ont fait vos prédécesseurs. Que si vous persévérez dans votre rebellion, je défends sous peine d'anathême perpétuel à chacun des évêques de la Grande-Bretagne de vous imposer les mains, & de vous recevoir à leur communion, si vous vous faites ordonner par des étrangers. Il envoya cette lettre à tous les prélats d'Angleterre, & leur enjoignit, en vertu de la sainte obéissance, de la mettre à exécution.

Ce coup de vigueur opéra, même après la mort du saint, qui ayant langui environ six mois, rendit enfin son

ame à son Créateur le vingt-unieme d'avril de l'année 1109, la seizieme de son pontificat, & la soixante-seizieme de son âge. Sa lettre contre Thomas, qu'on lut alors en présence du Roi qui tenoit à Londres sa cour pléniere, y fit une telle impression, que onze évêques déclarerent qu'ils s'y conformeroient ponctuellement, fallût-il perdre leur dignité. Samson de Vorcheſtre, pere de Thomas, fit lui-même cette déclaration. Le Roi & toute l'assemblée y accéderent; enfin l'ambitieux archevêque d'Yorck promit sous serment à l'Eglise de Cantorbéri l'obéissance que lui avoient rendue ses prédécesseurs. Il eut même, pendant le reste de sa vie, un regret sensible de n'avoir point été sacré de la main de S. Anselme.

Il nous reste de ce saint docteur beaucoup d'ouvrages dogmatiques, où l'on trouve une métaphysique profonde, mais saine, & un enchaînement d'idées étonnant pour son siecle. Nous avons encore de S. Anselme grand nombre de méditations & d'oraisons qui respirent une tendre piété, & plus de quatre cents lettres, d'où l'on tire beau-

coup de connoissances utiles pour l'intelligence des affaires auxquelles il eut part.

Huit jours après ce grand homme, mourut S. Hugues, non moins grand dans l'ordre inférieur de prélature qu'il exerça pendant soixante ans sur la florissante congrégation de Cluny. Il la porta au plus haut point de sa splendeur, d'où après sa mort elle ne tarda point à déchoir. Ponce qui lui succéda, & qui annonça d'abord de la sagesse & de la modestie, se laissa dans la suite emporter à une hauteur & à des légéretés qui firent autant de tort à son ordre, qu'elles lui occasionnerent à lui-même de déboires & de ridicules. S. Hugues avoit eu pour amis tous les personnages les plus saints & les plus illustres de son temps. Il fut constamment chéri & révéré de Didier abbé du Mont-Cassin, puis Pape sous le nom de Victor III; du Pape Urbain II, qui eut toujours pour lui les sentimens d'un disciple à l'égard de son maître; de l'Empereur Henri le Noir, de l'Impératrice Agnès, & même de leur fils Henri IV. Il eut le cœur & la confiance d'Alfonse VI roi de Léon & de

Castille, par les libéralités duquel il édifia l'église magnifique qui subsiste encore à Cluny ; & plus utilement, de son propre souverain le Roi Philippe, à qui la Providence ne le fit survivre qu'autant qu'il étoit nécessaire, pour le confirmer jusqu'à la mort dans les sentimens de pénitence, qu'il avoit tant contribué à lui inspirer.

Ce Prince mourut à Melun, neuf mois avant S. Hugues, plus vraisemblablement le 28 ou le 29 de juillet que le 3 d'août marqué par quelques auteurs. Au moins est-il incontestable qu'à ce dernier jour, Louis sixieme du nom, fut sacré à Orléans par les conseils d'Ives de Chartres, & qu'Ives n'étoit pas présent à la mort de Philippe. Comme cette cérémonie importoit à la tranquillité de l'Etat à cause de quelques seigneurs mécontens de Louis, on choisit la ville d'Orléans plutôt que celle de Reims qui étoit fort agitée par un schisme, & qui ne laissa point de réclamer son ancienne prérogative.

Alfonse de Castille mourut le 29 ou le 30 juin 1109. Il avoit enlevé aux Maures la ville importante de Va-

lence, & avoit eu sur eux beaucoup d'autres succès qui parurent tenir du prodige. Mais rien ne fut mieux marqué au coin du merveilleux, que la valeur du Général Rodrigue-Diaz, fameux dans l'histoire d'Espagne sous le nom de Cid. Après la mort de ce héros invincible, les troupes Castillanes furent défaites plusieurs fois par Ben-abad roi des Mahométans Almoravides d'Afrique, qui avoient subjugué le Roi Musulman de Grenade, & menaçoient toutes les Espagnes. Alfonse étoit le second fils de Ferdinand premier roi de Castille, & le petit fils du Roi de Navarre Sanche le surnommé le Grand, qui fit encore roi d'Aragon, Ramire son fils naturel. Garcie fils aîné de Sanche hérita de la Navarre, qui après sa mort prématurée revint à son frere Ferdinand. C'est ainsi que ce royaume, l'un des moins considérables de l'Espagne, donna l'origine à ceux de Castille & d'Aragon, qui absorberent insensiblement tous les autres. Nous n'entreprendrons pas de débrouiller le chaos de tant de révolutions. Ce que nous en venons de dire, suffit pour ré-

andre sur les grands faits le jour & l'intérêt convenable. Alfonse, au défaut d'enfans mâles, laissa ses Etats de Castille & de Léon à sa fille Urraque, qui eut pour successeur, son fils Alfonse-Raimond, né de son mariage avec Raimond comte de Galice.

En Italie, le Pape Pascal, effrayé des menaces que les ambassadeurs de Henri V lui avoient faites en France, s'intrigua de toute part, afin de soutenir les droits de l'Eglise, qu'il croyoit toujours attaqués essentiellement par les investitures. Il sortit de Rome, & passa dans la Pouille, afin de s'assurer des princes & des seigneurs Normands. Tous lui jurerent de défendre l'Eglise, contre les violences du Roi de Germanie. Il revint aussi-tôt à Rome, & tira la même promesse de tous les grands. Ses craintes étoient bien fondées, & le danger pressant. Vers le mois d'août de l'année 1110, Henri déclarant qu'il alloit se faire couronner Empereur, passa les monts, à la tête d'une armée formidable. Il se fit suivre par plusieurs savans, pour soutenir ses prétentions par la plume, ainsi que par l'épée. Il traversa toute

la Lombardie, ſans qu'aucune place osât lui réſiſter, à l'exception de Novare qu'il eut bientôt forcée. De Florence où il célébra les fêtes de noël, il envoya des députés à Rome, pour traiter avec le Souverain Pontife. L'alarme y étoit générale : on obtint néanmoins promeſſe, que l'Empereur, en recevant la couronne, renonceroit aux inveſtitures des Egliſes; qu'il n'attenteroit, ni à la vie du Pape, ni à celle de ſes fideles ſerviteurs, & ne lui ôteroit point le pontificat. Les Romains promirent de leur côté, que le Pape, les évêques & les abbés renonceroient aux régales, c'eſt-à-dire aux duchés, comtés, marquiſats, villes, châteaux, monnoies, marchés & avoueries qui avoient appartenu inconteſtablement à la couronne. On jura ces articles, on donna des ôtages de part & d'autre : après quoi Henri vint à Rome, où il fut reçu avec honneur.

Le Pape l'attendoit au haut des degrés de l'égliſe de S. Pierre, où tout étoit préparé pour le couronnement. Le Roi ſe proſterna, lui baiſa les pieds; puis ils s'embraſſerent par trois fois. Après qu'ils furent entrés dans

église, Paſcal lui propoſa de renoncer par écrit aux inveſtitures, ainſi qu'il étoit convenu. Henri ſe retira vers la ſacriſtie, pour conférer avec les évêques & les ſeigneurs de ſa ſuite. Ceux-ci affectant un air de ſcrupule, comme ſur des conventions faites inconſidérément par les députés, répondirent qu'ils ne pouvoient ratifier un arrêté contraire à l'évangile, qui ordonne de rendre à Céſar ce qui appartient à Céſar. Les évêques du parti romain réclamerent en même temps contre la promeſſe faite en leur nom de céder les régales. Comme on diſputoit vivement dans les deux partis, un des partiſans du Roi dit ſans éteindre davantage : A quoi bon tant de diſcours ? Sachez que l'Empereur notre maître veut recevoir la couronne, comme elle a été donnée aux Empereurs Charles & Louis. Le Pape ayant déclaré qu'il n'y pouvoit conſentir, à l'inſtant Henri le fit arrêter avec pluſieurs cardinaux, le fit conduire avec beaucoup de violence dans une maiſon voiſine, & le menaça, s'il n'abandonnoit les inveſtitures, de lui faire arracher les yeux, & même de lui ôter

Chron. Caſſ. 1v. cap. 38.

la vie. Les Allemands auſſi-tôt pillerent les tentures, & tous les effets précieux qu'on avoit étalés pour honorer l'entrée de l'Empereur ; ils frapperent avec férocité les clercs & les laïcs, ils tuerent & bleſſerent une infinité de perſonnes de tout état, & même des enfans qui avoient été proceſſionnellement au devant du Prince avec des palmes & des fleurs. En un inſtant l'égliſe de S. Pierre fut remplie de morts, & regorgea de ſang.

A cette nouvelle, le peuple Romain courut aux armes, fit main baſſe ſur tout ce qu'il rencontra d'Allemands, & força l'Empereur à ſe retirer avec précipitation dans ſon camp, qui étoit aux portes de la ville. Il emmena le Pape, qu'il fit dépouiller de ſes ornemens, & garrotter comme un criminel. Cependant l'Evêque de Tuſculum exhortoit les Romains à ſacrifier leur vie, pour arrêter des attentats plus dignes d'horreur que toutes les calamités. Et quel déſaſtre plus grand, s'écria-t-il, peut-on ſe figurer ! Le Vicaire de J. C. gémit ſous les fers, entre les mains des impies. Un voile ténébreux enveloppe l'Egliſe votre mere,

qui ne se nourrit que de ses larmes, jusqu'à ce que vous en tarissiez la source. Qui peut vous retarder, Romains magnanimes? Ces lâches Barbares, insolens quand on leur cede, se penseront qu'à fuir quand vous les hâterez. Mais s'il faut un plus haut espoir pour animer votre vertu, ayez confiance en la justice de Dieu, & au pouvoir des bienheureux Apôtres S. Pierre & S. Paul; nous accordons en leur nom l'indulgence entiere de tous les péchés, à ceux qui donneront leur sang pour une si belle cause. Les Romains s'engagerent incontinent, sous les sermens les plus terribles, à ne jamais se prêter aux vues criminelles du Roi Henri.

Ils demeurerent en effet constamment fideles au Pape Paschal. Le Roi ravagea horriblement leurs terres, & en même temps les tenta par toutes sortes de promesses & d'artifices. Enfin ne pouvant réussir à les corrompre, & n'osant les combattre, il consentit de relâcher le Pape après deux mois de détention, pourvu qu'il lui cédât les investitures. D'ailleurs, il protesta qu'il ne prétendoit donner,

ni les droits ni les fonctions ecclésiastiques, mais uniquement les régales, c'est-à-dire les domaines & les autres avantages dépendans de la couronne. Pascal fondant en larmes, accorda au malheur des circonstances & au danger prochain d'un schisme, ce qu'il auroit voulu éviter, comme il s'en exprima, au prix de tout son sang. Ce traité fut signé par seize cardinaux, & l'on promit d'oublier tout le passé.

Cinq jours après, le huitieme d'avril, le Roi fut couronné solennellement Empereur dans l'église de Saint Pierre. Le Souverain Pontife célébra les saints mysteres. Quand on en fut à la fraction de l'hostie, il en prit une partie, & donna l'autre à l'Empereur, en disant : Comme cette partie du corps vivifiant en est séparée, ainsi soit exclus du royaume de J. C. celui qui violera le traité. Après la cérémonie, l'Empereur retourna à son camp : le Pape, avec les évêques & les cardinaux, rentra dans Rome, aux acclamations d'un peuple innombrable : la foule étoit si grande, qu'on ne put arriver que le soir au palais pontifical. L'Empereur envoya de riches présens

au

au Pape, aux cardinaux & au reste du clergé; puis repartit pour l'Allemagne. Il avoit encore obtenu de Paſcal la permiſſion de rendre les honneurs funebres à l'Empereur Henri IV, ſur le témoignage de pluſieurs évêques qui jurerent qu'il étoit mort pénitent. Arrivé à Spire, où le cadavre demeuroit depuis cinq ans privé de la ſépulture eccléſiaſtique & des prieres de l'Egliſe, il raſſembla un grand nombre de prélats avec les ſeigneurs, & lui fit faire des funérailles auſſi magnifiques qu'en eût eu aucun de ſes prédéceſſeurs.

La concorde paroiſſoit rétablie entre l'Allemagne & le S. Siege: mais au ſein de Rome même, on eut bientôt à craindre des troubles plus funeſtes que tous ceux qui venoient de ſe calmer. Les cardinaux qui y étoient demeurés pendant la priſon du Pape, l'Evêque de Tuſculum qui avoit encouragé ſi efficacement les Romains contre la tyrannie, Brunon évêque de Ségni & abbé du Mont-Caſſin, illuſtre par ſa naiſſance, par ſa doctrine, par les légations d'éclat qu'il avoit remplies, & beaucoup plus encore par les vertus qui l'ont fait compter au nombre

des saints, se rassemblerent avec beaucoup d'autres prélats, tandis que le Pape étoit hors de Rome, traiterent de prévarication sa condescendance, & firent un décret tant contre lui que contre la concession des investitures. Plusieurs même de ceux qui avoient accédé au traité du Pape, rentrerent dans les sentimens de ces rigoureux censeurs. Alarmé de cette fermentation qu'il apprit à Terracine, Pascal reprit par lettres l'indiscrétion de leur zele, & promit cependant de corriger ce qu'il n'avoit souscrit que pour éviter de plus grands maux. Il ne laissa pas de témoigner quelque ressentiment contre l'Evêque de Ségni, le plus accrédité des zélateurs: sous prétexte d'incompatibilité entre les devoirs d'abbé & ceux d'évêque, sur quoi il avoit constamment rejetté les fréquentes représentations de Brunon même, il lui fit donner un successeur dans l'abbaye, & le renvoya à son diocese.

T. x. Conc. p. 767. Ce procédé n'étouffa point les mécontentemens. Pour prévenir le schisme dont l'Eglise étoit menacée, Pascal assembla le 18 mars 1112, dans l'église de Latran, un concile où se trouverent environ cent évêques, grand nombre d'ab-

bés, & une multitude extraordinaire de clercs & de laïcs. Le Pape exposa en termes pathétiques la maniere dont il avoit été traité, & forcé par l'Empereur à lui accorder ces demandes. Je reconnois, ajouta-t-il avec une humble candeur, la faute que j'ai commise, en cédant à la contrainte, sans prendre conseil de mes freres; & afin que ni l'Eglise ni mon ame n'en souffrent de dommage, je désire qu'ici même on rectifie ma fausse démarche: quant à la maniere de le faire, je m'en rapporte également au jugement de cette sainte assemblée. Toutefois, comme j'ai juré de ne plus inquiéter le Roi à l'avenir, je ne l'anathématiserai jamais; quoiqu'il ait violé son propre serment. Que Dieu soit le juge du Monarque & de ses complices. Godefroi de Viterbe qui étoit alors secrétaire de l'Empereur, ajoute que le Pape voulut se déposer du pontificat, & mit bas sur le champ la mitre & la chappe; mais que les Peres les lui firent reprendre. Ils arrêterent néanmoins, que les plus savans & les plus expérimentés d'entr'eux délibéreroient mûrement sur le fond de la question,

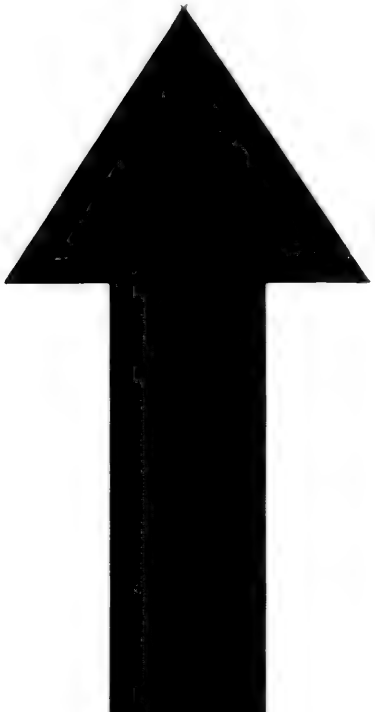
pour rendre leur réponſe le lendemain. Dans cet intervalle, les Cardinaux Robert & Grégoire, Léon évêque d'Oſtie, Grégoire évêque de Terracine, & deux prélats françois, les ſeuls ultramontains qui fuſſent au concile, ſavoir Gérard d'Angoulême, légat en Aquitaine, & Galon de Léon en Bretagne, dreſſerent le décret que Gérard fut chargé de lire enſuite au milieu de l'aſſemblée. Il étoit conçu en ces termes : Nous tous réunis en ce ſaint concile, condamnons par l'autorité de l'Egliſe, comme oppoſé à la direction du S. Eſprit & à l'inſtitution canonique, le privilege extorqué du Pape Paſcal par la violence du Roi Henri : ce que nous jugeons nul, & caſſons abſolument, défendant, ſous peine d'anathême, d'y avoir aucun égard. Tous les Peres donnerent leur conſentement par ces mots : Ainſi ſoit-il.

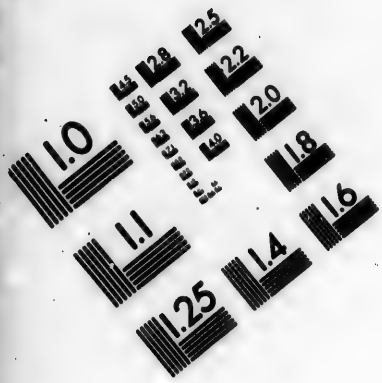
Chron. part. 17. p. 508.

Gérard d'Angoulême, guidé par cette chaleur de caractere qui le précipita dans la ſuite en des écarts funeſtes, eut la hardieſſe de porter ce décret à l'Empereur. Il s'aquitta de cette commiſſion périlleuſe, avec une

fermeté qui découcerta le Prince, & tint ſa vengeance aſſez long-temps déſarmée, pour donner au légat le loiſir de s'y ſouſtraire. Henri revenu de ſa ſurpriſe, n'en conçu[t] un dépit plus furieux contre l'[Eglise] Romaine & ſes défenſeurs : il ta[rda] à le manifeſter.

Cependant l'accord extorqué & déjà annullé cauſa une agitation générale dans le Monde Chrétien. Il ſe tint des conciles à ce ſujet, en France, en Bourgogne, en Lorraine, en Saxe, en Hongrie, & juſque dans la Grece & la Paleſtine. Les plus grands perſonnages du temps, Joſceram ſucceſſeur de Hugues dans l'archevêché de Lyon, le Bienheureux Ives de Chartres, Hildebert du Mans auſſi compté parmi les ſaints & les ſavans de ſon ſiecle, le fameux Geoffroi de Vendôme, chacun s'exprima là-deſſus avec plus ou moins d'énergie, ſuivant la douceur ou l'auſtérité de ſon caractere : mais tous unanimement, & ceux même qui excuſoient la faute du Pere commun des Fideles, comme ſuivi d'un prompt repentir, allerent juſqu'à la comparer au reniement de S. Pierre, & à la





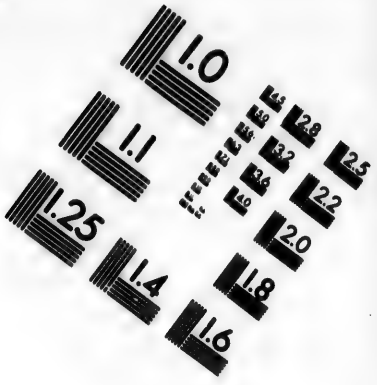
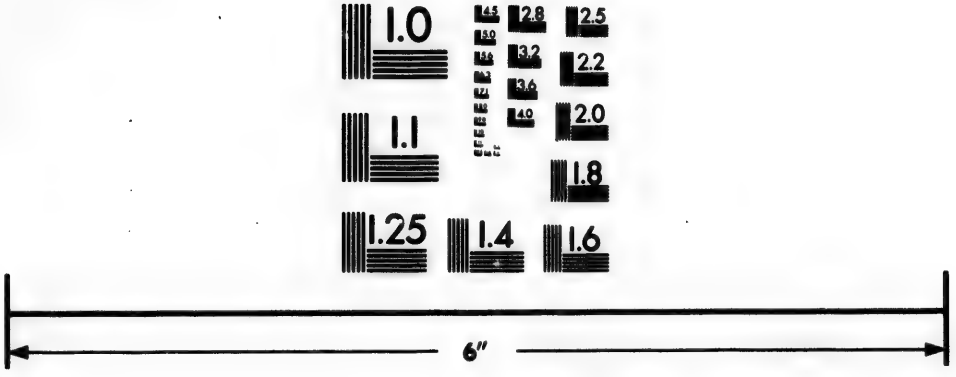
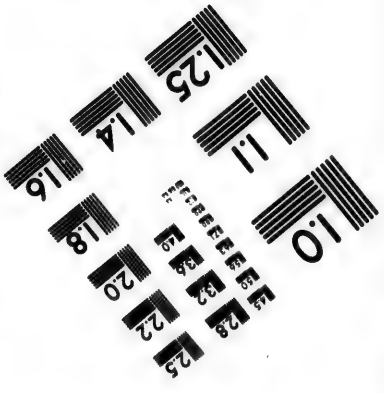


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

chute prétendue du Pape S. Marcellin dans l'idolatrie.

On s'étonne aujourd'hui de la dureté de ces expressions, & de toute l'animosité que produisit la dispute des investitures : mais cette question compliquée & nulle part encore éclaircie, présentoit alors une face bien différente. Elle avoit deux objets, dont l'un concernant la maniere d'investir ne méritoit pas d'être combattu avec tant de chaleur, & sur-tout de prolonger les troubles qui bouleverserent l'Eglise & l'Empire pendant des siecles entiers. Quelques Papes & une multitude d'évêques traitoient de sacrilege, l'usage introduit sur-tout en Allemagne, de remettre la crosse & l'anneau, ces marques sacrées des dignités spirituelles, entre les mains profanes des laïcs, avant qu'elles parvinssent aux mains sanctifiées par l'onction du sacerdoce. On persistoit à croire, nonobstant les déclarations contraires de la part des Princes, qu'en donnant les symboles de l'autorité pastorale, ils s'arrogeoient le droit de conférer l'autorité même, & ses divines fonctions.

Quant au fond des choses, les chefs

de l'Egliſe avoient bien des raiſons de réclamer contre une innovation qui annulloit les élections eccléſiaſtiques faites ſuivant les loix les plus anciennes, qui transféroit aux princes le droit excluſif de remplir les évêchés & les abbayes, d'y placer des ſujets indignes, & ſouvent de les vendre à celui qui en offroit le plus. La cérémonie de l'inveſtiture étoit ſans doute fort antérieure à ces déſordres. Elle avoit commencé auſſi-tôt que les ſouverains donnerent au clergé, auſſi bien qu'aux gens de guerre, des terres & des ſeigneuries de leur dépendance, appellées indiſtinctement bénéfices : dénomination qui ne fut appropriée que long-temps après à ce qu'on nomme aujourd'hui de la ſorte. Selon les loix alors en vigueur & toujours maintenues depuis, ni clerc ni laïc ne pouvoit entrer en poſſeſſion de ces domaines, ſans avoir prêté foi & hommage au Prince, & ſans avoir reçu de lui les ſymboles de convention, par leſquels il en tranſféroit la propriété. C'eſt ce qu'on appelloit inveſtiture, & veſtiture ſuivant les capitulaires de Charlemagne, où l'on voit que le prince mettoit dans la

main de l'investi une poignée d'herbe, un rameau, une verge, un bâton, ou quelque autre production de la terre.

L'usage d'investir par la crosse & l'anneau, est beaucoup plus récent : l'abus dans lequel il dégénéra en ôtant au peuple & au clergé le droit d'élire ses pasteurs, ne commença de paroître insupportable que dans le cours du onzieme siecle. Pour soustraire les Eglises à des maîtres qui ne fussent pas de leur choix, tandis même qu'on les investissoit encore par le cérémonial usité à l'égard des comtes & des chevaliers; ceux qui avoient originairement le droit des élections, prirent adroitement la méthode, si-tôt qu'il mouroit un évêque ou un abbé, de lui nommer un successeur, & de le sacr[illegible] sans intervalle. La consécration u[illegible]ois faite, l'élection demeuroit irrévocable; & le souverain se trouvoit trompé dans ses vues, soit d'intérêt & de simonie, soit de bienfaisance & de pure faveur. Les Princes n'eurent pas plutôt éventé cette sorte de ruse, qu'ils en employerent une autre à leur tour. Ils ordonnerent qu'aussi-tôt qu'un évêque seroit mort, on leur apporteroit sa crosse & son anneau,

qu'il étoit d'usage de remettre à son successeur dans la cérémonie de sa consécration ; en sorte qu'on n'osoit y procéder sans cela. Le Prince muni de ces deux gages par le gouverneur ou le magistrat de la ville où l'évêque venoit d'expirer, devenoit le maître absolu de la consécration, que le métropolitain n'osoit conférer qu'au sujet qui les lui présentoit, après les avoir reçus de son souverain.

Par cet exposé, on conçoit aisément ce qui porta les Papes à combattre les investitures avec tant de persévérance. Ils ne tentèrent d'abord que d'en arrêter les suites abusives, c'est-à-dire la violence des princes par rapport à l'élection & à la consécration des prélats, & principalement le trafic sacrilège des prélatures. Comme ils se persuaderent ensuite que l'investiture des bénéficiers emportoit nécessairement la distribution arbitraire des bénéfices, & qu'aussi long-temps que cette usurpation subsisteroit, la simonie & beaucoup d'autres vices criants ne pourroient se détruire ; ils résolurent de couper le mal dans la racine, en attaquant les investitures mêmes.

Que ce motif ait guidé leur zele ; c'eſt ce qu'on voit par la conduite de pluſieurs d'entr'eux, qui confirmerent dans l'épiſcopat les ſujets qui avoient reçû la croſſe de la main du Prince, quand on avoit d'ailleurs des preuves évidentes de leur vertu, & de toutes les qualités requiſes pour l'épiſcopat.

Ep. 22. La lettre qu'écrivit le Pape Paſcal à Henri V, auſſi-tôt qu'on l'eut obligé à rétracter la conceſſion qu'il lui avoit faite, donne un nouveau jour à cette vérité, & des couleurs très-plauſibles à l'animadverſion du S. Siege à l'égard de la nation Germanique en particulier. Quoique la loi divine & les ſaints canons, lui dit-il, défendent aux évêques de s'occuper des affaires du ſiecle, d'aller même à la Cour, ſinon pour y défendre les opprimés ; on contraint dans vos Etats les évêques & les abbés à porter les armes ; ce qui ne peut ſe faire ſans mille déſordres. Les miniſtres du Dieu vivant ſont devenus les miniſtres d'un prince mortel ; parce qu'ils en ont reçu des villes, des forteresſes, des duchés, & d'autres biens appartenans à la couronne. De-là l'uſage abuſif de ne point ſacrer les

prélats, qu'ils n'aient reçu le bâton pastoral de la main de l'Empereur. Ces abus ont excité nos prédécesseurs à condamner les investitures dans plusieurs conciles, sous peine d'excommunication; & dans celui-ci nous confirmons leur jugement. Telle fut la cause des guerres étranges, qui durerent si long-temps entre les Papes & les Empereurs.

Le désordre qu'on vouloit arrêter, étoit aussi grand qu'il pouvoit l'être, les excès auxquels on donnoit lieu, étoient affreux : devoit-on mépriser ces excès, pour réprimer le désordre? Falloit-il dissimuler sur ce désordre, dans la crainte des excès? Etoit-il possible de corriger les abus, sans abolir la chose même dont on abusoit? Ce sont là autant de questions, qui tinrent en suspens ou partagerent les suffrages des plus grands docteurs de ce temps-là, bien plus à portée que nous de prononcer avec connoissance de cause. Ives de Chartres lui-même, le plus éclairé peut-être & le plus judicieux de son temps, tout en excusant la condescendance du Pape Pascal sur ce qu'il n'avoit cédé à la violence que par Ep. 237.

la crainte d'un schisme, dans une chose qui n'étoit pas contraire de sa nature à la loi éternelle, ne laisse pas de blâmer au moins indirectement cette condescendance. Il s'agissoit au fond d'un intérêt si considérable pour la religion, qu'il étoit bien difficile de marquer le point indivisible où il convenoit de s'arrêter. Le droit incontestable qu'a l'Eglise d'instituer ses ministres, & de n'en point recevoir qui ne soient dignes de leur état, exigeoit sans doute qu'elle fit tous ses efforts, avant d'en abandonner une partie aux princes qui ne le tiennent que d'elle, & sur-tout avant de subir les entraves honteuses où il étoit alors question de la réduire à cet égard.

Les Grecs mêmes se montrerent sensibles aux usurpations violentes du Roi de Germanie. L'Empereur Alexis-Comnene envoya une ambassade honorable au Pape Pascal, dès qu'il eut appris les traitemens indignes que ce Pontife avoit essuyés de la part du Roi Henri V. Après avoir comblé les Romains d'éloges sur le zele & la valeur avec lesquels ils avoient résisté à ce Prince, il leur offroit son secours;

Chron. Cass. IV. c. 96.

ajoutant que s'ils le désiroient, il iroit à Rome, ou y enverroit son fils Calo-Jean, afin d'administrer le pouvoir impérial d'une maniere bien différente du Roi leur oppresseur. La proposition fut acceptée; mais on ne voit point qu'elle ait eu de suite : Alexis étoit assez occupé à conserver un reste d'Empire, dont les Turcs resserroient les limites de jour en jour.

Sa mésintelligence avec les pélerins armés de l'Occident, & la mauvaise foi qu'on lui a reprochée, vraisemblablement avec hyperbole, ne l'empêchoient pas d'être soumis au S. Siege. Il envoyoit souvent des présens à l'Eglise Romaine, au Mont-Cassin & jusqu'à Cluny. Il employoit réglément une partie du jour à lire les livres saints, & à s'entretenir avec de pieux docteurs. Son zele pour la conversion des hérétiques alloit jusqu'à passer des nuits entieres avec eux, pour les ramener de leurs égaremens. Zonar. XVIII. n. 29.

Les plus opiniâtres furent certains Bulgares, nommés Bogomiles, c'est-à-dire dans leur langue ceux qui implorent la divine miséricorde. Semblables en quelques points d'erreur aux Ibid. n. 23.

Massaliens, ils suivoient au fond les principes affreux de Manès, & n'étoient qu'une branche du Paulicianisme qui se reproduisoit sous une forme nouvelle. La feinte & l'hypocrisie, la fourbe & le parjure ne leur étoient pas moins familiers qu'aux premiers Manichéens. Alexis qui s'entendoit si bien lui-même à se contrefaire, fit semblant, avec son frere Isaac, de vouloir embrasser leur doctrine, & se fit amener leur chef. C'étoit un médecin avancé en âge, nommé Basile, d'une taille & d'un air imposans, le visage mortifié, la barbe rare, mais vénérable par sa blancheur. Il portoit l'habit monastique, selon l'usage établi parmi ces artificieux sectaires. L'Empereur se leva de son siege pour le recevoir, le fit asseoir à ses côtés & manger à sa table; puis lui dit qu'il recevroit toutes ses paroles comme autant d'oracles, s'il vouloit prendre soin de son ame. Basile exercé à feindre, résista d'abord. Mais la ruse hérétique n'est pas toujours à l'épreuve des prestiges de la Cour. Basile se laissa surprendre aux flatteries des deux Princes, qui jouoient cette piece de

concert, & leur dévoila sans dissimulation tous les mysteres de sa ténébreuse doctrine.

Aussi-tôt après, l'Empereur assembla le sénat & le clergé. L'hérétique se voyant trop bien convaincu pour nier avec succès, confirma tout ce qu'il avoit avancé, & déclara qu'il étoit prêt à le soutenir au milieu des bûchers & des plus horribles tourmens. L'aveuglement de ces misérables alloit jusqu'à se persuader qu'ils n'avoient rien à craindre des supplices, & que les anges les délivreroient du feu même. Basile demeurant inflexible, malgré les exhortations de l'Empereur qui le fit souvent sortir de sa prison pour le solliciter, fut enfin condamné à être brûlé vif, avec une multitude de ses disciples arrêtés depuis lui ; mais entre ceux-ci, plusieurs nierent qu'ils fussent Bogomiles. Pour discerner sûrement les coupables, Alexis, fécond en stratagêmes, fit allumer deux grandes fournaises, devant l'une desquelles on arbora la croix, que ces hérétiques avoient en horreur. Adressant ensuite la parole aux prisonniers; vous tous accusés, dit-il, allez indistinctement au feu ;

de peur que quelque hérétique, à la faveur du menſonge, n'échappe au châtiment qu'il mérite. Quant à ceux qui ſe prétendent Catholiques, il vaut mieux qu'ils meurent innocens, que de vivre avec une réputation qui perpétueroit le ſcandale. Les priſonniers croyant tous qu'il n'y avoit pas moyen d'échapper, prirent chacun leur parti, & marcherent à celle des fournaiſes qui manifeſtoit leur religion. Déjà ils touchoient au bûcher les uns & les autres; & les ſpectateurs ſans nombre s'échappoient en murmures contre l'Empereur dont ils ne pénétroient pas les vues; quand il ordonna aux priſonniers de s'arrêter. Il combla d'éloges ceux qui avoient choiſi la fournaiſe où étoit la croix, & les renvoya libres. Il fit aux autres grace de la vie, travailla long-temps à les convertir, en gagna pluſieurs, & tint le reſte en priſon juſqu'à leur mort. Il n'y eut que l'Héréſiarque Baſile qui ſubit la peine du feu, où il ne donna que des marques d'endurciſſement.

L'Empereur Alexis eut encore à réduire dans la ſuite d'autres Pauliciens,

héritiers des maximes & de l'humeur factieuse de ceux que Jean-Zimisques avoit autrefois transportés de l'Asie dans la Thrace. Il fallut employer les armes contre ceux-ci : mais Alexis revint, aussi-tôt qu'il fut possible, à sa modération naturelle & aux voies de persuasion. Il eut le bonheur d'en ramener une multitude à la saine croyance, & même quelques-uns de leurs chefs. Alexis, premier du nom, mourut peu de temps après ces dignes œuvres, le 15 août 1118. Il laissa la couronne à son fils Jean-Comnene, surnommé le Beau, ou Calo-Jean.

Nous avons d'Alexis plusieurs constitutions ou déclarations, qui fournissent des connoissances intéressantes touchant la discipline & le régime ecclésiastique des Orientaux de son temps. On y voit ce que les Fideles contribuoient en prémices ou oblations annuelles au profit de leur évêque. Un village de trente familles fournissoit une piece d'or & deux d'argent, six boisseaux de farine & six boisseaux d'orge, six mesures de vin, un mouton & trente poules. La rétribution augmentoit ou diminuoit, à raison des familles plus ou moins

nombreuſes. Pour la collation des ordres, l'évêque recevoit ſept pieces d'or, une pour les ordres inférieurs, trois pour le diaconat, & trois pour la prêtriſe. L'Empereur pouvoit régler ſelon ſa prudence, & ce pouvoir lui avoit été donné par un concile, ce qui regardoit l'élection des évêques & la diſpoſition des évêchés : il avoit de même le pouvoir, bien plus ſingulier encore, d'ériger les évêchés en métropoles. D'un autre côté, la viſite & la correction des monaſteres ſont attribuées au patriarche, dans toute l'étendue de ſa juriſdiction ordinaire. Les fiançailles contractées à l'âge de ſept ans ſont déclarées nulles : on veut que les parties ſoient âgées de douze ou quatorze.

Il eſt auſſi quelques particularités remarquables, dans les conſtitutions que l'Impératrice Irene, femme d'Alexis, donna, ſuivant le droit & l'uſage des Grecs, à la communauté de filles qu'elle avoit fondée à C. P. Ce monaſtere, dédié à la Sainte Vierge ſous le nom de Pleine de graces, devoit avoir vingt-quatre religieuſes : nombre qui pouvoit monter juſqu'à quarante, ſi les

revenus augmentoient. Il jouiſſoit d'une exemption parfaite, à l'égard de l'Empereur, du patriarche même, & généralement de toute puiſſance eccléſiaſtique ou ſéculiere : mais il révéroit tout particuliérement, ſous le titre de Protectrice, l'Impératrice Irene, qu'après ſa mort devoit remplacer en cette qualité une princeſſe de ſa famille. Il n'y avoit qu'un pere ſpirituel ou directeur, deux prêtres chapelains, un économe pour les affaires du dehors ; & tous quatre devoient être eunuques. Les religieuſes couchoient toutes dans un dortoir commun, à la vue les unes des autres : elles travailloient de même toutes enſemble ; & pendant le travail, il y en avoit une qui faiſoit la lecture. Aucune n'avoit rien en propre, & la pauvreté évangélique étoit ſtrictement obſervée. Si toutefois quelque princeſſe du ſang prenoit le voile dans cette maiſon, elle n'étoit pas aſtreinte à la regle auſſi étroitement que les autres. Pour toutes en général, la clôture étoit moins ſévere que dans ces derniers temps. Les femmes, & ſur-tout les proches parentes, pouvoient entrer dans l'inté-

rieur du monaſtere ; les hommes paſſoient, près de la porte, à la religieuſe qu'ils demandoient, & qui s'y rendoit accompagnée d'une ancienne : celles qui étoient d'une vertu éprouvée, pouvoient ſortir en certaines rencontres ; quand par exemple leur pere ou leur mere étoient malades.

L'Egliſe de Jéruſalem acquéroit de jour en jour quelque nouvelle prérogative. Les chefs du principal Etat des Latins en Orient, & les Papes ſouvent ſollicités de leur part, croyoient ne pouvoir donner trop de ſplendeur à une Egliſe délivrée ſi merveilleuſement du joug des Infideles, regardée comme le prix ineſtimable & le terme fortuné de tant de périls. Le Roi Baudouin, ſucceſſeur de Godefroi de Bouillon, ayant demandé au Pape Paſcal, que toutes les villes & les provinces qu'il pourroit conquérir fuſſent ſoumiſes à la juriſdiction du patriarche de Jéruſalem, le Souverain Pontife n'avoir pas fait difficulté de ſouſcrire à ſa réquiſition ; en ſuppoſant néanmoins l'impoſſibilité de reconnoître les limites reſpectives des anciens diſtricts, confondues par la

Paſc. II ep. 28.

longue tyrannie des Musulmans. Baudouin, & Gibellin alors patriarche, ne laisserent pas de procéder à une exécution absolue; comme s'il n'y avoit point eu de clause à la bulle. C'est pourquoi Bernard, patriarche d'Antioche, se plaignit au Pape, qui alors exclut formellement de la concession les Eglises dont les bornes étoient demeurées certaines. Quant à celles-ci, il ordonna de s'en tenir à l'ancienne possession.

Gibellin, archevêque d'Arles, avoit été envoyé à Jérusalem en qualité de légat, afin de rétablir l'ordre hiérarchique dans ce premier siege, d'où le Patriarche Daïmbert avoit été chassé sans cause, par la violence du Roi Baudouin & les cabales de l'Archidiacre Arnoul. Daïmbert ayant porté ses plaintes à Rome, & obtenu justice, avoit été renvoyé à son siege: mais en y retournant, il étoit mort en Sicile. Avant sa mort & aussi-tôt après son expulsion, on lui avoit donné à Jérusalem un successeur, nommé Ebremar. Le Légat Gibellin, avec les évêques de Palestine, déposa cet intrus, homme sans génie, & l'instrument pas-

sif de l'ambition raffinée d'Arnoul. Quand il fut question d'élire ensuite un patriarche légitime, tous les suffrages tomberent sur le légat. On prétend que ce fut encore un effet des intrigues d'Arnoul, qui en élevant sur le siege patriarchal un vieillard presque décrépit, se ménageoit les moyens d'y monter bientôt lui-même. En effet, Gibellin étant mort l'an 1111, l'ambitieux & très-vicieux Archidiacre devint enfin patriarche.

La même année, mourut en Pouille Boémond Prince d'Antioche, comme il étoit sur le point de retourner en Orient. C'étoit le second voyage qu'il faisoit en Europe, afin d'animer de plus en plus les héros Chrétiens à venir partager la riche moisson de gloire, les grands domaines, les principautés, qui les attendoient, leur disoit il, en Asie. A sa premiere mission, il avoit poussé jusqu'en France, dont il parcourut toutes les villes tant soit peu considérables, & fut reçu avec une sorte de vénération religieuse par les peuples & par le clergé. Il donnoit aux églises des reliques insignes qu'on avoit recouvrées en Orient, différentes

Guill. Tyr. l. c. 1.

portions d'un riche butin, des vêtemens tout de soie, des pieces de pourpre, des armures vantées, des meubles curieux & uniques. A Chartres & à Poitiers, il monta sur une tribune, raconta les batailles où il s'étoit trouvé, excita, par la peinture de ses succès ou de ses périls, soit l'espoir de parvenir sur ses traces à la souveraineté, soit la noble envie de réprimer l'audace & l'orgueil impie des Infideles. En Limousin, il suspendit des chaînes d'argent au tombeau de S. Léonard; en reconnoissance, disoit-il, de ce qu'il avoit été délivré de l'esclavage par l'invocation de ce Saint.

Boémond répandit en tout lieu l'héroïsme & l'enthousiasme qu'il respiroit. On prit la croix, on entreprit le voyage d'outre-mer, avec la même joie que si chacun eût été assuré, ou d'y aller prendre possession d'un trône, ou d'y trouver la porte du Ciel ouverte. Tout le monde accouroit, au passage de Boémond. Les évêques & les abbés se disputoient, à qui le recevroit le premier, & le retiendroit le plus long-temps. Les seigneurs le prioient de tenir leurs enfans sur les

fonts sacrés. Le Roi Philippe qui vivoit encore, lui donna en mariage sa fille Constance, qu'il avoit eue de la Reine Berthe ; & lui accorda Cécile, provenue de son commerce avec Bertrade, pour son neveu Tancrede, régent, en son absence, de la principauté d'Antioche. Boémond ne recueillit pas les fruits qu'il avoit tout lieu d'attendre de son voyage en Europe. Il y mourut, avant de pouvoir repasser en Asie ; laissant un fils trop jeune pour gouverner un Etat, dont la défense demandoit un héros. C'est pourquoi le brave Tancrede fut déclaré prince d'Antioche : mais il ne survécut qu'un an à son oncle.

A Jérusalem, la conduite du Roi Baudouin fut telle qu'on pouvoit l'attendre d'un prince gouverné par un évêque dissolu : car si la vie d'Arnoul avoit été scandaleuse dans le rang subordonné d'archidiacre, il ne garda plus de mesures lorsqu'il se vit patriarche. Il n'eut pas honte de dépouiller son Eglise, des biens acquis au prix du plus beau sang des Chrétiens, pour les attribuer aux personnes de sa famille. En mariant une de ses nieces

à

à Eustache seigneur de Sidon & de Césarée, il lui donna pour dot Jéricho & ses dépendances, qui faisoient le meilleur domaine de l'Eglise patriarchale. Guidé par ce prélat sans retenue, Baudouin, quoique marié légitimement, rechercha, comme s'il eût été libre, l'alliance d'Adélaïde comtesse de Sicile, veuve du Comte Roger frere du célebre Roger-Guiscard, & tante de Boémond : famille toute héroïque, dont il provoquoit la vengeance par l'avarice & la supercherie la plus insultante. Mais il se trouvoit dans un épuisement de finances, qui alloit jusqu'à la misere; & la Comtesse, régente de Sicile, qui joignoit à l'amour des grands titres celui des grands trésors, avoit accumulé des sommes immenses. On la prit si bien par son foible pour l'élévation, qu'elle consentit sans autre examen au mariage qui la faisoit reine, & partit précipitamment pour la Palestine, où, avec son cœur, elle ne manqua point de porter son argent. Elle épousa ainsi Baudouin, dans l'ignorance où elle étoit de son premier mariage. Trois ans après, par une crainte

un peu tardive des jugemens de Dieu, cet époux ſacrilege & larron la renvoya ſans lui rendre les tréſors qu'elle avoit apportés. Il mourut l'année ſuivante 1118, & eut pour ſucceſſeur, Baudouin du Bourg ſon parent, à qui il avoit cédé le comté d'Edeſſe en devenant roi. Le Patriarche Arnoul mourut dans la même année, & fut remplacé par Gormond, natif de Péquigni au dioceſe d'Amiens. Ces nouveaux chefs de l'Etat & du ſacerdoce en Orient avoient, l'un & l'autre, les qualités propres à faire oublier les déportemens & l'ignominie de leurs prédéceſſeurs.

Si les émigrations continuelles de l'Europe portoient bien des vices en Orient, & des excès même capables de ſcandaliſer les Infideles; ſouvent auſſi elles y préſentoient des vertus, auſſi conſtamment inacceſſibles à la corruption qu'entraîne le tumulte des armes, que dignes du premier motif qui les avoit fait prendre. Tel ſe montra Euſtache comte de Boulogne, qu'on avoit invité à venir prendre la couronne de Jéruſalem, déjà portée par ſes deux freres Godefroi & Baudouin premier.

Guil. Tyr. XII. 3.

Il partit, quoiqu'avec peine, & apprit en route qu'on avoit couronné Baudouin II. Il dit auſſi-tôt : Dieu me préſerve de porter le trouble dans un royaume que ma famille a établi ſur la paix de J. C. & pour lequel mes freres d'éternelle mémoire ont prodigué leur ſang ! Sur le champ, quoi qu'on pût lui dire, il reprit ſa route, & retourna chez lui.

Cependant l'Europe Chrétienne, & ſur-tout la France nommée ſi juſtement le royaume des Chrétiens, continuant à s'épuiſer en faveur de l'Orient, des hommes remplis de l'eſprit de Dieu & comparables aux anciens patriarches, travaillerent, de toute part & tous à la fois, à la repeupler de ſaints de l'un & de l'autre ſexe. A l'exemple de Robert d'Arbriſſel, ſes diſciples Bernard d'Abbeville, Vital de Mortain & Raoul de la Futaie firent des converſions innombrables par la ſainte chaleur de leur éloquence, & plus encore par le ſpectacle raviſſant de leur abnégation & de leur vie toute angélique. Après s'être pénétrés dans la ſolitude, des vérités éternelles & de l'onction de l'eſprit divin, ils en ſor-

toient comme autant d'Elies ou de Jeans-Baptiſtes, ſe diſperſoient dans les lieux habités & les diverſes provinces; marchant nu-pieds, vivant de pain d'avoine ou de légumes groſſiers, buvant rarement du vin, ne prenant que ſur la paille le repos indiſpenſablement néceſſaire à la nature. Ils entraînoient à leur ſuite des troupes innombrables de perſonnes de tout âge, de tout ſexe & de toute condition, des clercs auſſi-bien que des laïcs, des femmes mariées, des veuves & des vierges. Pluſieurs, après les avoir entendus, ne vouloient plus s'en ſéparer, & pratiquoient à l'envi l'auſtere pénitence dont ils leur traçoient le modele.

Vit. c. 3. 29. Boll. 25. febr.

Afin de prévenir les déſordres qui pouvoient ſe gliſſer parmi les perſonnes de ſexe différent, & pour confondre les ſoupçons que la malignité affecta bientôt de concevoir, Robert chercha une retraite propre à fixer ſes auditeurs les plus aſſidus, & à ſéparer les deux ſexes. Sur les confins de l'Anjou & du Poitou, il découvrit une terre toute hériſſée de ronces & d'épines, qu'il obtint facilement des propriétaires.

Il y établit d'abord des cabanes, un oratoire, & il entoura d'une bonne clôture le quartier des femmes, destinées principalement à la priere. Les hommes occupés au travail pour la subsistance de la communauté, & les clercs employés à l'office divin habitoient ensemble, dans une concorde parfaite, & dans une modestie exemplaire. Ils ne se nommoient point autrement que les pauvres de Jésus-Christ. En effet, ils ne vécurent d'abord que de ce qu'envoyoient de leur plein gré des voisins charitables : mais on leur donna bientôt en fonds de terres, de quoi se procurer l'abondance. Pierre, évêque de Poitiers, favorisa cet établissement : le Pape Pascal le confirma, en réservant la révérence due à l'évêque, c'est-à-dire dans le style du temps, en le tenant soumis à la juridiction épiscopale. Gall. Christ. t. IV. p. 409.

Le nombre des personnes qui l'embrassoient augmentant sans fin, & Robert voulant donner à son institution la stabilité convenable, on bâtit à Fontevrault deux grands monasteres, l'un pour les hommes, & le principal pour les femmes auxquelles on attribua toute

l'autorité. Peu après, il en fallut établir en plusieurs provinces, sur le modele de celui-ci, & sous sa dépendance. Les prosélytes se présentoient par milliers, & le charitable instituteur n'en refusoit aucun : pécheurs, pécheresses publiques, lépreux même, noblesse & populace, tout lui étoit égal ; pourvu qu'ils prissent des sentimens sinceres de pénitence, & qu'ils se soumissent aux sages réglemens qu'il donna pour empêcher la communication contagieuse, tant des ames que des corps.

Entre les personnes illustres qui prirent le voile, on compte la célebre Bertrade, qui convertit son château de Haute-Bruyere au diocese de Chartres, en une maison de pénitence, où elle n'épargna rien pour réparer le scandale de son mariage adultere. La premiere abbesse de Fontevrault fut Pétronille de Craon-Chémillé, choisie moins pour son illustre naissance, que pour son intelligence & son expérience dans les affaires. On jugea qu'une femme accoutumée dans le monde à observer les hommes & les conjonctures, seroit plus propre à un gouvernement si diversifié & si étendu, qu'une vierge renfermée

dès la premiere jeuneſſe, & uniquement exercée à chanter des pſeaumes, ou à méditer les vérités de l'Evangile. Dans la dépendance où le bienheureux Robert mit les religieux à l'égard des religieuſes, il donna pour modele à celles-ci la Mere de Dieu, & aux premiers S. Jean l'Evangéliſte, qui reçut ordre de Jeſus mourant de regarder Marie comme ſa mere: en conſéquence il voulut que toutes les égliſes de ſon ordre fuſſent dédiées à la ſainte Vierge, avec un oratoire en l'honneur de ſaint Jean.

Pétronille ne fut inſtituée abbeſſe ou ſupérieure générale de Fontevrault, & Robert qui toutefois ne prit jamais le titre d'Abbé, ni de Dom ou Seigneur, ne ceſſa de gouverner ſon ordre par lui-même, que quand épuiſé de forces par les travaux & les auſtérités, il tomba dans une maladie qui lui fit preſſentir ſa fin prochaine. Il ne laiſſa point encore d'aller de Fontevrault à Chartres, pour tâcher de rétablir la paix entre le comte & les chanoines qui l'appelloient au ſecours de cette Egliſe déſolée. Après les avoir réconciliés en effet & contre toute eſ-

pérance, ſon infatigable charité le porta juſqu'en Berri, dans ſon monaſtere d'Ourſan, où il mourut le 25 février 1116.

On a tâché de noircir ou de couvrir de ridicule le zele de cet homme apoſtolique pour les perſonnes du ſexe. L'avis que lui en donnerent quelques perſonnages conſidérables, tels que Marbode évêque de Rennes, & Geoffroi abbé de Vendôme, ne demande point de réponſe; puiſqu'ils ne l'établiſſent que ſur ces diſcours vagues & ces bruits incertains que la malignité a répandus de tout temps contre les directeurs même les plus irréprochables, & qui ne diminuerent en rien leur propre eſtime pour cet homme extraordinaire. Mais il n'a pas fallu des prétextes plus plauſibles, pour exciter les fades & ſacrileges ironies des détracteurs de toute ſainteté, auxquels nous entreprendrons beaucoup moins encore de répondre: c'eſt la conviction des ames droites & religieuſes que nous avons pour objet, & non pas la confuſion ſtérile des blaſphémateurs.

Les troubles que Robert d'Arbriſſel éteignit dans l'Egliſe de Chartres,

avoient été causés par l'opposition du Comte à l'installation de Geoffroi, jugé dans toutes les formes canoniques digne de succéder à Ives. Ce saint & savant Prélat, qui faisoit depuis si long-temps la gloire de l'Eglise de France, étoit mort enfin, selon le martyrologe de sa cathédrale, le 13 décembre 1116. La vénération & les preuves de ses vertus ont fait une impression si durable, que le Pape Pie V, dans le seizieme siecle, a permis aux chanoines de Latran de lui rendre un culte public. Les monumens qui nous restent de sa doctrine, sont des témoins immortels de sa supériorité incomparable, au moins sur les canonistes de son siecle. Ferme & modéré tout à la fois dans son zele, il soutint courageusement les droits du sacerdoce, sans jamais donner atteinte à ceux du diadême. En défendant les vraies libertés de l'Eglise, dans l'affaire des investitures si mal conçue par tant d'autres, son esprit juste & pénétrant sut distinguer entre l'abus & la chose, entre une dispense accordée sagement & une lâche connivence. Outre le décret d'Ives de Chartres, nous

ayons encore, dans le grand nombre de ſes lettres, pluſieurs monumens précieux de la diſcipline eccléſiaſtique, & de l'hiſtoire de ſon temps.

S. Bernard d'Abbeville, plus communément appellé S. Bernard de Tiron, prit ce nom de l'abbaye célebre qu'il fonda dans le Perche. Il s'appliqua d'abord aux ſciences, avec beaucoup de ſuccès; puis touché du déſir d'une vie plus parfaite, il quitta ſa famille qui habitoit le Ponthieu, & ſe retira dans le monaſtere de S. Cyprien en Poitou. Il ne tarda point à y acquérir par ſes vertus une conſidération qui, malgré ſon extrême répugnance, lui fit déférer le gouvernement avec le titre d'Abbé. Mais Pons abbé de Cluny, qui s'arrogeoit le titre faſtueux d'Archiabbé, voulant s'aſſujettir l'abbaye de S. Cyprien, Bernard ſaiſit cette occaſion de ſatisfaire ſa modeſtie, en abdiquant ſa dignité, ſous prétexte de ne pas trahir les droits d'une inſtitution libre juſqu'à lui. Alors il s'aſſocia aux travaux apoſtoliques de Robert d'Arbriſſel, alla prêcher en Normandie, & combattit avec toute l'intrépidité néceſſaire le concubinage

des prêtres qui s'y marioient effrontément. Ses religieux cependant vinrent le trouver, avec des lettres de l'évêque de Poitiers, & le conjurerent d'aller défendre leurs immunités à Rome. Les poursuites obstinées des moines, ou de l'abbé de Cluny, l'obligerent à s'engager par deux fois dans ce pénible voyage, qu'il fit sur un âne, avec un méchant habit d'ermite; & deux fois l'humble médiateur triompha du faste & de l'opulence intrigante du prétendu abbé des abbés. Pour sa récompense, il demanda au Pape la permission d'abdiquer sa charge; ce qu'il n'obtint qu'avec bien de la peine, & à l'effet de continuer ses travaux apostoliques.

Enfin, de fervens disciples qui s'attacherent à lui de nouveau, l'engagerent à bâtir son monastere de Tiron, dans la terre que leur donna Rotrou comte du Perche. Ils s'y transporterent aussi-tôt en grand nombre. Ces hommes morts entiérement au monde n'avoient rien retenu des usages du temps & des lieux, ni même de l'habillement ou de la couleur annexée aux autres moines. Ils étoient vêtus d'une Vit. Bern. Tir. c. 7.

groſſe étoffe à longs poils, d'un gris enfumé, d'une forme bizarre & tout à fait inconnue dans le canton : ce qui fit naître une imagination plus bizarre encore parmi les habitans des campagnes voiſines. Quelques-uns ſe figurerent, & bientôt le bruit s'en répandit de toute part, que c'étoient des Saraſins venus par des ſouterrains ignorés, pour dévaſter la province. On vint les obſerver à pluſieurs repriſes, & à différentes heures du jour & de la nuit. Mais quand on eut remarqué qu'ils ne faiſoient, ni tours, ni retranchemens, mais de petites cellules de ſolitaires, & qu'ils ne s'occupoient qu'à la priere & au chant des pſeaumes ; la défiance & les alarmes ſe convertirent en vénération. Les moines de Cluny ayant encore prétendu que leur prieuré de Nogent avoit des droits ſur ce terrain, Bernard, plutôt que de diſputer, en abandonna les bâtimens déjà fort avancés, & rebâtit près de là, ſur un fonds que lui donnerent les chanoines de Chartres.

Telle fut l'origine de la congrégation de Tiron, qui en peu de temps compta juſqu'à cent celles ou prieurés

de sa dépendance. En trois ans à compter depuis sa fondation, Bernard se vit jusqu'à cinq cents disciples. Il en garda trois cents auprès de lui, & répartit le reste en différens lieux, douze par chaque maison. Sa réputation se répandit dans toute l'étendue des Gaules, & même au delà des mers. Le Roi d'Angleterre & le Roi d'Ecosse, aussi bien que celui de France, le Duc d'Aquitaine, le Comte d'Anjou, les Comtes de Gloceſtre & de Varvic, une infinité de personnages illustres lui firent comme à l'envi des présens, & lui rendirent de grands honneurs. Quelques-uns vinrent en personne le visiter, & s'édifier de ses rares vertus. Il ne relâcha rien de sa modestie, ni de ses austérités admirables, même à sa derniere heure. Il mourut à Tiron, vers l'an 1117.

Vital de Mortain, autre compagnon de Robert d'Arbrissel dans la vie réguliere & les fonctions apostoliques, avoit d'abord été chapelain de Robert comte de Mortain, & chanoine de S. Evroul de la même ville. Après avoir travaillé avec succès au salut du commun des Fideles, il pourvut à la

perfection des ames touchées d'une grace particuliere. Il s'étoit à peine établi avec Bernard de Tiron, dans l'île de Chauſſei ſur la côte de Normandie, quand il y vint des pirates qui pillerent la chapelle, & en profanerent les vaſes ſacrés, avec une impiété qui le remplit d'une éternelle horreur. Il s'enfuit, comme d'un lieu de malédiction, & ſe retira dans la forêt de Savigni ſur le continent. Peu après, par les libéralités du Comte de Fougeres, il y bâtit un monaſtere conſidérable, où, avec les obſervances connues, il établit des uſages d'une auſtérité toute particuliere. En peu de temps, la réputation de Savigni engagea un grand nombre de prieurés & d'abbayes célebres à embraſſer cette réforme.

Raoul de la Futaie, auſſi compagnon de Robert d'Arbriſſel, ſe dévoua ſpécialement à la direction des perſonnes du ſexe. Il porta le Comte Alain-Pergeant à fonder dans la ville de Rennes le riche monaſtere de S. Sulpice, dont la Princeſſe Marie fut la premiere abbeſſe. Foulques, comte d'Angers & du Mans, établit bientôt après

dans le Maine le prieuré de la Fontaine-St-Martin ; & à son exemple, différens seigneurs fonderent plusieurs maisons qui dépendent encore de S. Sulpice.

Quel que fut l'éclat de tant d'institutions édifiantes, celle de Cîteaux, au moins depuis S. Bernard dont elle a pris le nom, produisit des fruits de salut plus abondans encore, ou du moins beaucoup plus durables. Toutefois elle avoit commencé depuis quinze ans, & toujours elle étoit bornée au petit nombre de ses premiers zélateurs. Ceux qui voyoient une maniere de vivre si extraordinaire, qui en entendoient seulement parler, la regardoient comme une entreprise au dessus des forces humaines, où la ferveur même de ses instituteurs ne tarderoit point à échouer. S. Robert, premier abbé de Molême au diocese de Langres, n'avoit préféré à cet établissement avantageux les marais sauvages de Cîteaux, dont il fut institué abbé par l'évêque de Châlons, que pour y faire fleurir sans aucune altération la regle de S. Benoît, & toute la perfection des premiers cénobites. Rappellé à Mo-

Exord. Cist. c. 10, 11, &c.

lême par ces mêmes religieux qui l'avoient réduit à les abandonner en rejettant la réforme, & obligé par le Souverain Pontife à y retourner, il laissa dans Cîteaux vingt sujets qui déjà y avoient fait vœu de stabilité, & qui élurent pour leur abbé le Bienheureux Albéric.

L'esprit de Robert, malgré son absence, demeuroit tout entier parmi eux. Ils proscrivirent tous les relâchemens que la mollesse ou la vanité avoit substitués aux points de regle, & aux usages primitifs. Les fourrures, les chaperons, le froc même & toute superfluité dans les vêtemens; les fines étoffes pour les lits, comme pour les habits; l'assaisonnement des mets, fait avec la graisse; toutes ces pratiques furent jugées contraires à la regle ancienne. On bannit du culte divin tout ce qui ressentoit l'opulence, les vases magnifiques d'or ou d'argent,
C. 15. la soie & les broderies. Considérant aussi que dans l'ancienne distribution des biens ecclésiastiques en quatre parties, on n'avoit pas compris les moines qui pouvoient vivre de leur travail en cultivant quelques terres &

en nourrissant des troupeaux; ils ne voulurent recevoir, ni dîmes, ni autels dotés, ni villages, ni serfs, ni moulins bannaux. Ils excepterent les fonds de terres éloignés de l'habitation des hommes, résolus à mettre dans ces sortes de métairies des freres convers, & non pas des moines qui ne doivent respirer que l'air du cloître. On voit par là, que ces freres n'étoient pas proprement moines : c'est pourquoi ils portoient la barbe longue, comme n'étant pas destinés à la cléricature; d'où leur vint le nom de freres barbus. L'éloignement du monde & de la dissipation fut tel à Cîteaux, comme parmi les premiers disciples de S. Benoît, qu'on y résolut de même de n'établir de monasteres que loin des villes & des villages, de n'avoir en chaque maison que douze moines avec l'abbé, & de ne pas souffrir que les femmes missent le pied dans leurs églises. On dérogea néanmoins aux coutumes de S. Benoît, en prenant l'habit blanc; mais par le commandement de la Mere de Dieu, suivant la tradition de l'ordre, & comme le symbole d'un dévouement spé-

cial à cette Reine des Vierges. Les murmures qu'une si foible cause excita parmi les autres moines, donnerent à l'austérité du nouvel institut un aspect toujours plus repoussant.

Pour triompher de ces préventions, il falloit un homme doué de cet ascendant de génie, dont tous les autres hommes subissent d'une maniere comme irrésistible l'empire naturel. Tandis que Cîteaux gémissoit devant Dieu sur le petit nombre de ses enfans, & lui demandoit avec larmes une sainte fécondité; la Providence lui préparoit, dans le jeune Bernard né près de Dijon au bourg de Fontaine, cet enfant extraordinaire qui devoit être pere de tant d'autres. Il étoit fils de Tescelin seigneur de ce lieu, & d'Alethe de la maison de Montbar, l'un & l'autre aussi distingués par leurs vertus que par leur rang & leur extraction, des plus illustres de la Bourgogne. Alethe en particulier enviſageoit avec une foi si vive tous les devoirs d'une mere Chrétienne, que le Ciel lui ayant donné sept enfans, six garçons & une fille, elle voulut tous les nourrir elle-même; de peur qu'ils ne prissent

avec un lait étranger quelques germes de corruption capables d'infecter le tendre dépôt que lui confioit le Créateur. Avertie par un homme pieux qui parut avoir l'esprit de prophétie, que Bernard, le troisieme de ses enfans, étoit destiné à servir très-utilement l'Eglise, elle prit un soin tout particulier de son éducation, & le mit de très-bonne heure aux études. En peu de temps, il annonça toute l'étendue & la beauté de son génie. Ses mœurs & ses manieres le rendoient encore plus estimable : il avoit une horreur extrême des plaisirs dangereux de son âge, donnoit aux pauvres tout l'argent qu'il pouvoit avoir, aimoit la retraite & la priere, parloit peu & réfléchissoit beaucoup, sans que sa réserve eût rien de sauvage. Il se montroit au contraire, dans toutes les rencontres, doux, prévenant, d'une affabilité & d'une modestie singuliere. Sa mere voyoit avec un plaisir sensible tant d'heureuses dispositions s'accroître dans le cœur de cet enfant précieux, quand la mort la lui enleva, comme il n'avoit qu'environ quatorze ans.

Guill. vit. Bern. l. 1. c. 2. & 3.

Il entra peu après dans le monde, qui ne pouvoit manquer de lui rire, & de tendre à ſon innocence des pieges d'autant plus dangereux, qu'aux bonnes qualités de l'ame il uniſſoit les attraits de la figure. Une dame chez laquelle il logea un jour, conçut pour lui une paſſion ſi vive, qu'elle lui applanit tous les embarras du crime; mais elle n'excita que ſon exécration: Bernard jetta un cri d'alarme, comme à la rencontre d'un voleur prêt à lui ravir un tréſor plus cher que la vie. Il faiſoit tant d'eſtime de cette angélique vertu, qu'ayant un autre jour porté ſur une femme des regards trop attentifs, il alla ſur le champ ſe plonger dans un étang glacé, & y demeura juſqu'à ce qu'il eût éteint la derniere étincelle de la flamme allumée par ſon imprudence. Se ſentant le cœur naturellement ſi ſenſible, il fit dès-lors un pacte irrévocable avec ſes yeux, pour ne regarder en face aucune perſonne du ſexe.

Les écueils dont il voyoit le monde rempli, lui inſpirerent le deſſein de s'y dérober; & il ne trouva point d'aſyle plus ſûr que Cîteaux. La ré-

gularité même & l'austérité de cette nouvelle observance qui éloignoient tout le monde, furent pour lui un attrait vainqueur. Ayant pris décidément, quoique secrétement, la résolution de l'embrasser, ses freres & ses amis qui s'en apperçurent, n'omirent rien pour l'en détourner, & réussirent à l'ébranler d'abord : mais le souvenir de sa sainte mere ranima sa foiblesse. Il se la représentoit indignée de sa lâcheté, & lui reprochant tous les soins d'une éducation qui n'avoit eu pour terme que le service du Seigneur. Tout plein de cette idée, il entra dans une église, & se mit à prier avec effusion de larmes. En quelques momens, il se sentit tellement fortifié dans son premier dessein, qu'il travailla aussitôt à l'inspirer aux autres, en commençant par les personnes qui s'y étoient montrées les plus opposées.

L'éloquence pathétique & insinuante qui lui étoit naturelle, avec l'onction de la grace qui distilloit de ses levres, eut bientôt triomphé des plus grands obstacles. Tous ses freres, à l'exception du plus jeune qu'il laissoit à son pere pour la consolation de sa vieil-

leſſe, ſon oncle même Gualderic de Touillon, ſeigneur puiſſant & non moins renommé pour ſa maturité dans la conduite que pour ſa valeur, furent preſque auſſi tôt gagnés qu'invités. Les richeſſes & les grandeurs fantaſtiques du ſiecle, la chimere encore plus impoſante des craintes & des eſpérances humaines furent courageuſement foulées aux pieds. On ne fut point retenu par les liens les plus tendres, où quelques-uns ſe trouvoient engagés. L'épouſe éplorée de l'aîné de la famille convertit bientôt ſon effroi & ſes larmes en émulation, & ſe conſacra elle-même au Seigneur. Après ſes parens, Bernard gagna une foule d'amis illuſtres, parmi leſquels Hugues de la maiſon de Mâcon, donna d'abord le plus d'exercice à ſon zele, & marqua le plus de courage enſuite à perſévérer dans ſa vocation. Il fit des progrès ſi rapides dans cette carriere de toutes les vertus, qu'il fut inſtitué premier abbé de Pontigni, d'où il mérita d'être élevé ſur le ſiege épiſcopal d'Auxerre. Enfin les conquêtes religieuſes de Bernard furent ſi éclatantes & en ſi grand nombre, que les meres cachoient leurs enfans

de peur qu'ils ne le suivissent, & que les femmes empêchoient leurs maris de lui parler. Avant d'entrer à Cîteaux, il s'associa ainsi plus de trente proselytes, la plupart de naissance illustre.

Comme plusieurs d'entr'eux avoient des affaires à terminer avant de renoncer au monde, leur sage guide craignit que leur ferveur ne vînt à se ralentir : il leur persuada de demeurer ensemble à Châtillon sur Seine, dans une même maison, qui fut comme un premier noviciat sous l'habit séculier. Après environ six mois passés de la sorte, tous leurs liens étant rompus, & le moment arrivé de consommer leur sacrifice, ils partirent tous ensemble pour se rendre à Cîteaux. Les cinq freres étant allés à la maison paternelle, pour demander la bénédiction de leur pere ; Gui, l'aîné de la famille, apperçut en sortant le plus jeune nommé Nivard, qui jouoit dans la rue avec des enfans de son âge. Mon petit frere, lui dit-il, c'est vous qui demeurez l'unique héritier ; nous vous laissons tous nos biens. Vous ne l'entendez pas mal, repartit l'enfant : les biens du Ciel pour vous, & ceux de la terre pour moi ; il y a bien de l'éga-

lité dans ce partage. Nivard demeura néanmoins avec son pere, jusqu'à ce qu'il fût en âge de se consacrer au Seigneur: mais alors, ni parens, ni amis ne purent l'empêcher d'aller se réunir à ses freres. Tescelin leur pere, & Humbeline leur sœur, embrasserent aussi dans la suite l'état monastique.

Le Bienheureux Albéric, abbé de Cîteaux, étant mort depuis quatre ans, & S. Robert lui ayant peu survécu dans le gouvernement de Molême qu'il avoit été obligé de reprendre; Etienne, successeur d'Albéric, se trouvoit abandonné à ses propres conseils, dans la disette de sujets qu'éprouvoit toujours le nouvel institut; quand Bernard, à la tête de sa nombreuse & florissante recrue, vint l'an 1113, âgé de vingt-deux ans, lui demander de faire sous sa conduite la guerre aux vices & aux vanités du siecle. Il fut reçu, comme un ange envoyé du Ciel pour la prospérité de Cîteaux.

L'apprenti de la vie religieuse en fut bientôt le modele. Mais quels qu'eussent été ses progrès dès les premiers pas, jamais sa marche ne se ralentit. Si le poids d'une chair corruptible appesan-

tissoit

tissoit quelquefois l'esprit ; pour lui faire reprendre son essor, il lui suffisoit de se rappeller les motifs de sa retraite, par ce peu de paroles : Bernard, à quel dessein es-tu venu ici ? Rien ne lui étoit à charge, hors les soins qu'on l'obligeoit à prendre de son corps. La table lui paroissoit, de tous les exercices, le plus laborieux. La garde des sens, & des yeux en particulier, étoit telle en lui, qu'au bout de son année de noviciat, il ignoroit si la chambre où il l'avoit passée, avoit un plafond ou un simple plancher. La délicatesse de sa complexion, & de grandes incommodités causées par l'abstinence, ne lui firent jamais rien relâcher des observances régulieres. Si quelquefois ses forces ne lui permettoient pas de s'adonner aux travaux les plus rudes, il compensoit par l'humilité le mérite de la mortification, en se réservant les exercices les plus vils & les plus abjects. Ses pieux entretiens, & plus encore ses exemples inspirerent le même esprit à tous ses compagnons.

Cîteaux, si long-temps stérile, devoit sans doute acquérir une heureuse

fécondité, par des fruits d'une si grande édification. En moins de trois ans, elle devint mere de quatre filles, qui le furent à leur tour d'une infinité d'autres. L'année même de la retraite de Bernard, pour fournir un nouvel asyle aux postulans qui accouroient en foule sur ses traces, l'abbaye de la Ferté fut établie au diocese de Châlons sur Saone, par les libéralités de deux seigneurs du pays, nommés Gauderic & Guillaume. Hildebert, chanoine de l'Eglise d'Auxerre, fonda l'année suivante l'abbaye de Pontigny, dans la terre de ce nom, qui lui appartenoit en Champagne sur les confins de la Bourgogne. Enfin la troisieme année de l'heureuse arrivée de Bernard, on vit fonder au diocese de Langres, & presque à la fois, les deux abbayes de Clairvaux & de Morimont.

La terre donnée par Hugues comte de Champagne pour y bâtir Clairvaux, se nommoit d'abord la Vallée d'Absynthe, & prit à juste titre le nom de Vallée illustre; mais cette splendeur fut toute évangélique : elle n'eut rien dans son principe, de l'é-

clat fastueux du siecle, ni de la mollesse des sens. Bernard qui n'avoit que vingt-quatre ans d'âge, & une année de profession, en fut le premier abbé. Sous un jeune chef qui avoit conçu tant d'horreur pour le monde, & qui respiroit encore tout l'héroïsme de son premier sacrifice, les bâtimens, les habits, la table, tout prit le goût & l'air de la pauvreté & de l'abnégation. Il étoit vêtu si pauvrement lui-même, & si défiguré d'ailleurs par les austérités, qu'étant allé à Châlons recevoir la bénédiction abbatiale de l'évêque de ce siege, au défaut de celui de Langres qui étoit malade, on demandoit en le voyant, où étoit l'abbé.

Il fit de Clairvaux, d'abord extrêmement pauvre, une image parfaite de l'ancienne Thébaïde. Les nouveaux solitaires se nourrissoient d'un pain mêlé d'orge, de vesce & de millet; & souvent ils étoient réduits à cuire des feuilles de hêtre, pour faire leur potage. Un moine étranger qui passa chez eux, en fut touché jusqu'aux larmes. Il emporta un morceau de leur pain pour le montrer à tout le

monde, & communiqua aux plus indifférens l'admiration que lui avoit inſpirée le ſpectacle d'une auſtérité ſi extraordinaire en des gens d'un ſi rare mérite. Ils partageoient tout le jour entre la priere & le travail des mains, dont ils s'aquittoient dans un ſilence profond. Quand le calme de la nuit avoit ſuccédé par-tout ailleurs au bruit & au tumulte, c'eſt alors qu'ils faiſoient retentir avec le plus d'éclat les gémiſſemens de leur componction, & la vive harmonie des louanges divines. La meilleure partie de la nuit ſe paſſoit dans cet exercice angélique : ils n'accordoient quelques heures au ſommeil, qu'en déplorant l'infirmité de la nature humaine qui les contraignoit à cette pénible condeſcendance.

Le S. Abbé ſur-tout ne prenoit preſque point de repos, regardant comme un temps perdu, celui qu'il étoit forcé d'accorder au ſommeil. C'eſt ainſi qu'il ſe ménagea du loiſir, pour acquérir cette profondeur de doctrine, cette éloquence touchante, cette beauté même de diction, qui, dans un temps encore tout barbare, l'égalerent aux ſaints docteurs du plus bel âge. Dans tous

les momens qu'il avoit de libres, il étoit continuellement appliqué à prier, ou à lire & à méditer : mais quoiqu'il lût avec humilité les écrits des Peres & des interpretes, il étudioit principalement l'Ecriture Sainte dans l'Ecriture même, en la liſant & en la reliſant pluſieurs fois de ſuite. Tout pénétré de ces notions céleſtes, il les méditoit enſuite durant le travail, au milieu des bois & des campagnes : ce qui lui fit dire depuis, qu'il avoit eu pour précepteurs les chênes & les hêtres.

Guillaume de Champeaux, alors évêque de Châlons, fut le premier qui ſut apprécier, ou du moins mettre en recommandation l'illuſtre abbé de Clairvaux. Dès le premier inſtant qu'il le vit pour lui donner la conſécration abbatiale, il ſe ſentit pénétré de vénération pour lui. Ils furent toujours liés depuis d'une étroite amitié. L'eſtime d'un ſi grand prélat attira au nouvel abbé celle de toute la province de Reims, & bientôt de toute la France. Guillaume né en Brie, au bourg de Champeaux dont il prit le nom ſuivant l'uſage de ſon temps, ne l'illuſ- Hiſt. Par. XI. c. 7 & 9.

tra pas moins par ſon éminente piété, que par ſon habileté dans les ſciences & ſa célébrité dans les écoles. Il enſeigna long-temps la rhétorique, la dialectique, la théologie, à une foule prodigieuſe de diſciples attirés à Paris de toutes les régions. La jalouſie & la préſomption de l'un d'entr'eux nommé Pierre Abailard ; & l'avantage qu'il remporta contre le ſyſtême, alors ſi important, de l'exiſtence métaphyſique d'une nature univerſelle, n'ôta rien à Guillaume de ſa renommée quant à la ſcience de la religion. Il donna un recueil de ſentences théologiques, qui fut aſſez eſtimé pour engager dans cette carriere Pierre Lombard, appellé dans la ſuite le Maître des Sentences.

Toutefois, après la célebre diſpute d'Abailard & de Guillaume ſur les Univerſaux, celui-ci quitta ſa chaire, & ſe retira ſuivi de quelques-uns de ſes diſciples à la Celle ou prieuré de S. Victor, à quelque diſtance de Paris qui n'étoit guere encore que ce qu'on appelle la Cité. Il y prit l'habit de chanoine régulier, & donna l'origine à la congrégation de Saint

Victor. Quelques auteurs modernes, en citant vaguement les anciens, ont fait soupçonner qu'il n'avoit embrassé la profession religieuse qu'afin de parvenir plus facilement à l'épiscopat : mais tous ces témoignages prétendus se réduisent à celui d'Abailard, dont la jalouse vanité lui ôte toute sa force. Guillaume, à la demande de ses disciples & à la sollicitation des prélats les plus estimés, reprit le cours de ses leçons, à S. Victor, dont il fit tout à la fois une école célebre des sciences ecclésiastiques & des vertus religieuses. Ce fut par la juste estime que l'on conçut de sa piété, aussi bien que de sa capacité, qu'après de longues épreuves on l'éleva sur le siege de Châlons. Son intimité constante avec S. Bernard répondroit seule de ses qualités épiscopales & religieuses. Du Pin, bibl. Eccle. 12. sec. part. 1.

La retraite de S. Godefroi évêque d'Amiens, quoiqu'elle n'ait pu se consommer, ne fut pas moins édifiante. Il avoit fallu lui faire violence, pour le tirer de l'abbaye du Mont S. Quentin, & lui faire prendre le gouvernement de celle de Nogent sous Couci : on eut besoin de beaucoup plus Vit. Godefr. ap. Sur. 8. nov.

d'efforts, quand il fut queſtion de le placer ſur le ſiege d'Amiens, pour lequel cependant il avoit été élu d'un conſentement unanime, avec l'applaudiſſement du Roi. Il ſe réſolut à prendre la fuite; on l'arrêta par ordre des évêques, qui l'obligerent enfin d'accepter l'épiſcopat : mais ſon cœur & ſes affections demeurant tout entieres dans la ſolitude, il n'attendit qu'un prétexte plauſible pour les ſatisfaire. Les Communes qui s'établirent de ſon temps à Amiens, comme en pluſieurs autres villes du royaume, ne tarderent point à le lui fournir. C'étoit une confédération de bourgeois autoriſés à ſe faire juſtice en certaines rencontres, & même à prendre les armes au beſoin, ſous la protection du Roi qui vouloit mettre un frein aux violences des grands. Engelram de Boves, comte d'Amiens, entreprit de détruire par la force la Commune de cette ville. Les bourgeois réſiſterent vigoureuſement à la tyrannie : ils implorerent la puiſſance du Roi Louis le Gros, qui accourut à leur ſecours. Tout le dioceſe d'Amiens, auſſi bien que la ville, devint le théatre d'une

guerre inteſtine, où il ſe commit toutes ſortes de crimes & d'horreurs.

Le S. Evêque, dans l'accablement de ſon chagrin, ſe perſuada, que n'ayant pu empêcher tant de déſórdres parmi ſes ouailles diviſées, il n'étoit pas doué des qualités néceſſaires pour les régir. Son attrait pour la ſolitude ſe réveillant alors tout entier, & ayant ouï parler de la ſainte vie qu'on menoit à la Chartreuſe de Grenoble, dont la réputation s'étoit déjà répandue par toute la France, il partit de ſon dioceſe pour aller s'enterrer dans ce ſaint déſert. Guigue, auſſi diſtingué par ſa prudence que par les vertus de la ſolitude, rempliſſoit alors la charge de prieur. Il reçut avec joie le S. Evêque, & lui aſſigna une cellule; ſans oſer néanmoins l'admettre au nombre de ſes religieux, dans la crainte qu'une démarche contraire aux regles communes ne fût improuvée par le Pape & le corps épiſcopal. En effet, Conon légat du S. Siege, ayant aſſemblé un concile à Beauvais, on députa l'abbé du Mont S. Quentin, ancien ſupérieur de Godefroi, & Hubert moine célebre de Cluny, avec or-

dre aux freres de la Chartreuſe de renvoyer au plutôt l'Evêque d'Amiens à ſon ſiege. Dans le premier ſentiment de ſon affliction, il ſe jetta aux pieds des Chartreux, en les conjurant avec larmes de ne point ſouffrir qu'on l'arrachât de leur compagnie. Ils mêlerent leurs larmes avec les ſiennes ; mais ils répondirent qu'ils ne pouvoient réſiſter à l'autorité de l'Egliſe, qui d'ailleurs étoit appuyée par le Roi. Il fallut ſe réſoudre à partir, au bout de trois mois de ſéjour dans ce lieu chéri, ſur lequel en s'éloignant il ne ceſſoit de reporter des yeux inondés de pleurs, en gémiſſant de n'avoir pu y finir ſes jours. Il étoit ſi exténué par les macérations, qu'on fut attendri juſqu'aux larmes en le revoyant dans ſon dioceſe. Il vécut peu de temps, depuis ſon retour : comme il alloit à Reims pour conférer de quelques affaires avec ſon métropolitain, il mourut à Soiſſons le 8 novembre de l'année 1115, la onzieme de ſon épiſcopat, & la cinquantieme de ſon âge.

Sur la fin de la même année, il y eut à Cologne une aſſemblée d'évêques & de ſeigneurs, au ſujet des

troubles & des désordres qui continuoient en Allemagne. On y publia un décret d'excommunication contre l'Empereur, qui tenoit sa cour à Spire avec un cortege peu considérable. Il envoya au concile l'évêque de Virsbourg, sur l'attachement duquel il comptoit : mais on traita le prélat même en excommunié. Alors il se réconcilia si sincérement à l'Eglise, qu'il refusa depuis de communiquer avec l'Empereur, dont il éprouva la plus inexorable vengeance. Cependant ce Prince, craignant les effets du mécontentement des seigneurs, accéléra son départ pour l'Italie, où il vouloit aller recueillir la succession de la Comtesse Mathilde morte au mois de juillet précédent. Nonobstant les donations réitérées que cette Princesse avoit faites de ses Etats à l'Eglise Romaine, on ne voit pas que le Pape Pascal ait seulement tenté d'en prendre possession.

La troisieme semaine du carême de l'année 1116, ce Pontife tint dans l'église de Latran un concile qualifié universel, quoiqu'il ne soit pas regardé comme œcuménique : mais il s'y trouva des prélats, des seigneurs

& des députés de la plupart des Etats Chrétiens. Il s'agissoit de donner toute l'authenticité possible à la condamnation du traité fait entre le Pape & l'Empereur au sujet des investitures, & déjà annullé dans un premier concile de Rome moins solennel que celui-ci. Pascal confessa de nouveau qu'il avoit péché par un effet de la foiblesse humaine, & demanda humblement aux évêques le secours de leurs prieres, afin d'obtenir de Dieu son pardon. Que la mémoire de ce maudit écrit, continua-t-il, soit à jamais odieuse ! je le condamne sous un anathême perpétuel, & je vous invite à en faire de même. Tous s'écrierent à plusieurs repriſes : Ainsi soit-il.

Le zele alla plus loin, dans le S. Evêque Brunon de Segni : il avança que le privilege qui avoit été accordé à l'Empereur, contenoit une hérésie. Si ce privilege contenoit l'hérésie, reprit un autre Pere, celui qui l'a donné étoit hérétique. A ces mots odieux d'hérétique & d'hérésie, le Pape navré jusqu'au fond de l'ame, étendit les mains, & dit : Faites-y attention, mes seigneurs & mes freres :

Conc. t. x. p. 806.

l'Egliſe Romaine n'a jamais ſoutenu d'héréſies ; c'eſt elle au contraire qui les a toutes terraſſées. L'héréſie Arienne, après trois ſiecles d'inſolence, a trouvé ſa ruine à Rome. Sabellius, Photin, Eutychès, tous les héréſiarques y ont été anathématiſés. C'eſt pour ce ſiege que le Fils de Dieu a dit à Pierre : J'ai prié, afin que votre foi ne périſſe point. Différens évêques prirent avec ardeur la défenſe du Souverain Pontife : ils ſe montrerent indignés & ſcandaliſés en quelque ſorte, des reproches injurieux échappés contre lui dans une aſſemblée ſi auguſte. Tous ſe calmerent enfin, & après le réglement de quelques affaires particulieres, il ne fut plus queſtion que d'exécuter ce qu'on venoit de conclure d'un conſentement unanime.

Il s'étoit à peine écoulé quinze jours depuis la fin de ce concile, qu'il s'éleva une violente ſédition contre le Pape, à l'occaſion d'un préfet de Rome encore enfant, qui fut élu par une troupe de brouillons, & que le Pontife fit difficulté de confirmer. Paſcal, prévoyant qu'on ne pourroit réprimer les ſéditieux ſans répandre beau-

coup de sang, aima mieux sortir de Rome, & prit le parti de se retirer à Albane. L'Empereur apprit ces nouvelles en Ligurie, avec une joie qu'il ne put tenir cachée : il fit porter les présens impériaux au nouveau préfet, assura les factieux de sa protection, & promit de leur conduire en personne un secours puissant.

Il vint en effet à Rome, l'année suivante 1117, avec une armée nombreuse. Le Pape qui y étoit rentré, en sortit de nouveau, & se retira au Mont-Cassin. Le motif qu'allégua l'Empereur, c'étoit de recevoir la couronne de la main du Souverain Pontife ; ce qui n'étoit pas dépourvu de couleurs plausibles. Comme son premier couronnement ne s'étoit fait qu'après avoir extorqué les investitures, d'une maniere qui avoit révolté tout le Monde Chrétien, & y avoit été condamné généralement ; il craignit peut être qu'on n'en tirât des conséquences contre la légitimité de son titre. Il témoigna un grand désir de rétablir l'union entre les deux Puissances, se plaignit de la défiance qui avoit fait prendre la fuite à Pascal,

& alla jusqu'à dire qu'il regardoit comme un malheur pour lui-même l'absence du Pape. Après ce préambule imposant, il demanda que le clergé de l'Eglise Romaine lui donnât la couronne en l'absence du Pontife. Le clergé refusa nettement, & motiva son refus avec intrépidité : il mit en opposition les discours & la conduite d'un Prince, qui, arrivé les armes à la main, se montroit beaucoup moins en Empereur qu'en ennemi de Rome, prenoit la protection des excommuniés, des factieux, [illegible] insupportables tyrans, & qui exerçoit tous les genres d'hostilités à la fois contre la patrie.

Sur cette réponse, Henri s'adressa à Maurice Bourdin, ce moine François qui avoit suivi Bernard de Tolede en Espagne, y étoit parvenu à l'archevêché de Brague, & avoit gagné la confiance du Pape Pascal lui-même, au point de s'en faire choisir légat à l'effet de négocier la paix avec l'Empereur. Ce ministre perfide & sans pudeur ne fit pas difficulté d'imposer la couronne à un prince excommunié, devant le corps de S. Grégoire, dans l'église de S. Pierre. Aussi-tôt

après, l'Empereur qui craignoit les chaleurs de l'été, quitta la ville de Rome, où il laissa des troupes Allemandes, & promit d'y revenir bientôt.

Le Pape ayant appris la trahison de son légat, tint à Bénévent, dès le mois d'avril, un concile où il prononça contre lui une sentence d'excommunication. Il se rapprocha aussitôt de Rome, sans appréhender ce qu'il y avoit à craindre. En route, il fut atteint d'une maladie, qui fit désespérer de ses jours : mais ayant été guéri contre tous les pronostics de la médecine, il ne se crut pas plutôt convalescent, qu'il reprit son chemin avec célérité. Sa présence & son intrépidité inspirerent l'effroi à ses ennemis. Ayant célébré dans Rome les fêtes de noël & de l'épiphanie, les séditieux lui demanderent la paix. Les chefs de la faction craignant d'être sacrifiés, errerent loin de leurs maisons, de réduit en réduit, sans oser se montrer nulle part. Le Pontife se donnoit tous les mouvemens nécessaires pour rétablir une tranquillité durable, quand il retomba malade par l'excès de la fatigue. La rechute l'eut bientôt réduit

à l'extrémité. Il mourut au plus tard le 21 de janvier 1118, après avoir satisfait à tous les devoirs de la religion, & recommandé sur toute chose aux cardinaux la concorde fraternelle, comme un rempart assuré, soit contre les artifices de l'esprit de schisme, soit contre les emportemens de la férocité Germanique.

Le S. Siege ne vaqua que peu de jours. Le 25 janvier, les cardinaux au nombre de quarante-cinq, plusieurs évêques, un très-grand nombre de clercs, quelques-uns des sénateurs & des consulaires Romains, après avoir délibéré mûrement, s'accorderent tous à élire Jean, surnommé de Gaëte lieu de sa naissance, cardinal-diacre & chancelier de l'Eglise Romaine. Ils le proclamerent sans délai sous le nom de Gélase II, malgré toutes les répugnances de son humilité sincere. C'étoit un homme de naissance illustre & de haute piété, donné dès l'enfance au Mont-Cassin, où sa mémoire étoit restée en vénération pour sa fidélité aux observances de la vie réguliere. Il n'acquit pas moins de réputation dans la carriere des talens, & des

Pandolf. Alatr.

arts libéraux en particulier. Un auteur du temps dit que le deſſein d'Urbain II, en le faiſant chancelier, fut de rétablir dans l'Egliſe Romaine l'élégance preſque anéantie de la belle antiquité. Durant tous les troubles du pontificat d'Urbain, Jean de Gaëte lui fut inviolablement attaché, & fit ſa plus douce conſolation dans toutes ſes peines.

Un Pape de ce caractere ne pouvoit pas être du goût des partiſans de l'Empereur Henri ; vu ſur-tout le malheur des temps, & la crainte des diviſions qui avoient réduit à faire l'élection dans un lieu plus ſecret que de coutume, & à lui donner quelque air de myſtere. Auſſi-tôt que Cencio Frangipane, vendu à l'Empereur, l'eut appriſe, de ſon palais qui étoit proche, il accourut en armes, avec une troupe de furieux. En un moment, les portes de l'égliſe furent enfoncées. Cencio s'élance ſur le Pape, le ſaiſit à la gorge, le frappe du pied juſqu'à l'enſanglanter de ſes éperons ; & le traînant par les cheveux à ſon château, l'y charge de chaînes. Les cardinaux & toutes les perſonnes de l'aſſemblée, qui ne purent ſe dérober par

une prompte fuite, furent de même arrêtés & renfermés tout en ſang.

Au bruit de cette ſacrilege audace, le peuple dans tous les quartiers, un grand nombre de ſeigneurs ſuivis de leurs gens, le préfet même de la ville, tout mécontent qu'il étoit du clergé, s'armerent avec indignation, & coururent au Capitole en pouſſant des cris épouvantables. On envoie députés ſur députés aux Frangipanes, redemander avec menaces le Vicaire de J. C. Au premier aſpect du péril, l'effroi ſuccéda à la férocité, parmi ces lâches meurtriers des oints du Seigneur. Léon, l'un des Frangipanes, ſe jetta aux pieds du Pape, & lui demanda la vie, avec le pardon de ſon crime.

Gélaſe ainſi délivré ne demeura pas long-temps tranquille. L'Empereur peu éloigné marcha promptement à Rome, pour ſe ſaiſir une ſeconde fois du Souverain Pontife. Gélaſe n'eut que le temps de diſparoître; & à travers toutes ſortes d'incommodités & de périls, il ſe rendit à Gaëte ſa patrie, où il eut bientôt un nombreux cortege de prélats, & des perſonnages les

plus considérables qui le joignirent de toute part. L'artificieux Empereur envoya lui-même témoigner au Pape la joie qu'il auroit d'assister à sa consécration, & de l'autoriser par sa présence; il le fit inviter à revenir sans crainte à Rome, tant pour y faire cette cérémonie que pour achever d'en bannir la discorde. Pour donner dans ce piege, déjà si mal-adroitement tendu, Gélase se souvenoit trop bien de la maniere dont Pascal II, & lui-même en sa compagnie, avoient été arrêtés & traités par ce même prince qui le prenoit sur le ton de la bienveillance & de la cordialité. Il répondit qu'il alloit se faire sacrer incessamment, & qu'ensuite on le trouveroit prêt à conférer de la paix & de la concorde par-tout où il plairoit à l'Empereur. En effet, sans sortir de Gaëte, il fut d'abord ordonné prêtre, puis consacré Pape dans les premiers jours de mars, en présence d'une multitude de prélats & de seigneurs, entre lesquels se trouverent le duc de Pouille & le prince de Capoue. Tous l'assurerent de leur fidélité, avec le plus grand zele, & avec serment.

L'Empereur, irrité d'avoir manqué son coup, fit incontinent élire & sacrer comme Pape, Maurice Bourdin qu'il nomma Grégoire VIII. Mais l'intrusion étoit si notoire, que personne du clergé ni du peuple Catholique n'embrassa son parti : les seuls Guibertins se déclarerent en faveur de ce nouvel Antipape. Le Pontife légitime se pressa d'écrire au clergé & au peuple Romain, en France & jusqu'en Espagne, afin de prémunir les Fideles contre ces nouveaux périls ; puis il alla tenir un concile à Capoue, où il excommunia l'Empereur & son Antipape. Bourdin de son côté, après avoir donné comme Pape la couronne impériale à Henri, envoya par-tout des bulles qui n'exciterent presque nulle part que le mépris & l'indignation. Il étoit cependant installé à Rome, où le Pontife légitime n'osa rentrer même secrétement, qu'après que les princes Normands d'Italie, venus à son secours, eurent obligé l'Empereur à repartir pour l'Allemagne. Gelas. ep. 1.

Gélase ayant cru pouvoir célébrer alors dans l'église de Sainte Praxede, les Frangipanes que la crainte avoit

réduits à des soumissions si basses, vinrent de rechef l'attaquer à mains armées. Il y eut un rude combat à la porte de l'église, pendant lequel le Pape s'échappa, & s'étant jetté précipitamment sur un cheval, s'enfuit à toute bride à demi revêtu de ses ornemens pontificaux. Les gens de la campagne, & sur-tout les femmes qui le virent courir à l'aventure suivi de son seul porte-croix, poussoient des cris lamentables. Ses partisans le trouverent enfin accablé & gémissant, assez loin de la ville, près de l'église de S. Paul. Ils le ramenerent presque malgré lui, en lui promettant de se sacrifier à sa propre sûreté : mais dès le lendemain ayant tenu conseil; mes freres, leur dit-il, suivons l'exemple de nos peres, & ce que nous apprend l'Ecriture ; puisque nous ne pouvons vivre dans cette Egypte, fuyons en des lieux moins pervers. Je le dis devant Dieu : J'aimerois mieux n'avoir qu'un empereur, quelque méchant qu'il fût, que de me voir asservi à tant de tyrans subalternes. Un méchant, dans l'indépendance, perdroit au moins ceux qui seroient plus méchans que

lui, jusqu'à ce qu'il éprouvât à son tour la justice du Maître suprême. Tous approuverent l'avis du Pape, qui sur le champ régla toutes choses pour le gouvernement de l'Eglise pendant son absence.

C'est alors qu'il donna sa bulle, datée du premier septembre, en faveur de Gautier, tiré malgré lui du cloître pour être élevé sur le siege de Ravenne. Depuis l'Archevêque Guibert, devenu Antipape, cette Eglise avoit été dans le schisme, & privée par les Papes de sa juridiction sur les sieges de Plaisance, de Parme, de Régio & de Bologne. Le nouvel archevêque ayant réuni son peuple à l'Eglise Romaine, Gélase par sa bulle rendit au siege de Ravenne tous ses droits anciens de métropole, & accorda le pallium à Gautier. Gelas. ep. 4.

Le Pape choisit pour asyle, la France, de tout temps si généreusement dévouée à l'Eglise Romaine, & s'embarqua le second jour de septembre, accompagné de six cardinaux, & de quelques nobles Romains avec leur suite. Il relâcha à Pise, où il fut reçu avec de grands honneurs, & prêcha

avec une éloquence qui juſtifia l'opinion que le Pape Urbain avoit conçue de ſes talens. Quelques jours après, il ſe rembarqua, & il arriva heureuſement en Provence, au port de S. Gilles, où l'Abbé Hugues le vint recevoir avec ſa communauté, & le défraya libéralement, pendant un ſéjour aſſez long pour le délaſſer des fatigues de la mer. Là, tous les évêques du pays, quantité de nobleſſe, & des peuples ſans nombre vinrent lui offrir leurs ſervices. Il avoit écrit à l'Abbé de Cluny, qu'il choiſiſſoit ſon monaſtere pour le lieu de ſa réſidence, tandis qu'il ſeroit dans le royaume. Pons qui n'étoit pas moins généreux que l'Abbé de S. Gilles, & qui aimoit beaucoup plus l'éclat, vint avec empreſſement au devant du Souverain Pontife. L'Abbé Hugues fit préſent au Pape de dix chevaux : Pons lui en donna trente, fournit les voitures pour le voyage de S. Gilles à Cluny, & voulut défrayer ſur toute cette longue route, tant le Pape que les cardinaux de ſa ſuite.

Boll. 6. Juin. t. 19.

Mais rien ne donna plus de conſolation à Gélaſe, que l'arrivée d'un jeune

jeune seigneur Allemand, qui avoit renoncé aux grandeurs du siecle, pour se dévouer à l'abjection & à toutes les rigueurs de la croix de J. C. Il se nommoit Norbert, avoit pris naissance à Santen dans le duché de Cléves, & s'étoit attaché à Frédéric archevêque de Cologne, après avoir reçu le diaconat, puis à la Cour de l'Empereur. Il avoit reçu de la nature & de la fortune, tous les avantages qui pouvoient plaire au monde; un sang illustre, de grands biens, le goût de la magnificence, tous les agrémens de l'esprit & de l'humeur, avec ceux de la figure. Mais s'il eut tant de qualités propres à plaire au monde, le monde à son tour ne sut que trop lui plaire. Engagé dans la cléricature, & déjà chanoine, pourvu même de plusieurs bénéfices, tout le revenu en étoit employé au luxe & aux amusemens : les engagemens sacrés de son état ne s'offroient à sa pensée, que comme un moyen plus doux de satisfaire son ambition, en s'élevant par les dignités pacifiques de l'Eglise aux premiers rangs de l'Empire.

Un jour qu'il étoit à cheval, vêtu

avec ſon élégance ordinaire, & allant à la campagne dans quelque ſociété de plaiſirs, il fut ſurpris par un orage effroyable qui parut avoir quelque choſe d'extraordinaire. Un domeſtique affidé qui le ſuivoit en tremblant & ne détournoit pas les yeux de la nuée, lui cria tout à coup de retourner ſur ſes pas. Au même inſtant, la foudre tomba aux pieds de Norbert, renverſa le cavalier & le cheval, & fit une foſſe profonde dans la terre. Norbert demeura étendu ſans ſentiment, pendant l'eſpace d'une heure : après quoi, revenant comme d'une profonde léthargie, à l'exemple de Saül repentant, il s'écria : Seigneur, que voulez-vous que je faſſe ? Une voix pénétrante lui fit entendre intérieurement ces paroles du Pſeaume : Eloignez-vous du mal, faites-le bien, & cherchez infatigablement la paix. Il prit à l'inſtant le deſſein de fixer toutes ſes affections dans le Seigneur, & revint ſur ſes pas, réſolu à une converſion parfaite.

Il ſe retira, près de Cologne, dans le monaſtère de Sigeberg, pour y faire l'apprentiſſage d'une vie nouvelle, &

se disposer à réparer le scandale de sa vie mondaine. Se persuadant bientôt après qu'il feroit plus de fruit en recevant la prêtrise, il alla trouver l'Archevêque Frédéric, & le pria de l'ordonner diacre & prêtre en un même jour. L'Archevêque surpris de cet empressement, dans un homme qui avoit souvent refusé ces ordres quand on les lui offroit, lui demanda la cause d'un changement si imprévu. Norbert se jette à ses pieds, lui fait avec larmes la confession de ses fautes, & lui déclare la résolution que la clémence divine lui a inspirée. Frédéric consultant peut-être un peu trop l'amitié qu'il avoit pour Norbert, crut qu'il y avoit de l'inspiration dans une conduite si particuliere, & qu'on pouvoit se dispenser des regles communes. Au moment de l'ordination, quand le sacristain remit à Norbert, comme aux autres ordinands, les ornemens dont il devoit se revêtir, il prit de l'un de ses gens une fourrure de peaux d'agneaux qu'il avoit fait apporter secrétement. Quittant alors le riche habit qu'il portoit, il se revêtit de cette peliſſe, réputée fort mé-

prisable dans les idées du temps & du pays. Il reçut ensuite du sacristain les ornemens ecclésiastiques. Après la cérémonie, il retourna au monastere de Sigeberg, où pendant une retraite de quarante jours, il s'exerça aux fonctions des ordres qu'il venoit de recevoir, & beaucoup plus encore à la priere & à toutes les pratiques propres à lui en faire remplir les obligations.

Aussi-tôt après, il alla dans sa patrie servir l'Église de Santen dont il étoit chanoine. Le doyen & tout le chapitre prierent le nouveau prêtre de célébrer la grand'messe. Il parut accepter avec plaisir l'honneur qu'on lui déféroit : mais après l'évangile, il fit un discours pathétique, où, sans désigner personne en particulier, il insista spécialement sur les vices & les défauts habituels de ses confreres. Le lendemain, comme il se trouvoit au chapitre, il adressa la parole au doyen; & lui rappellant les principaux articles de la regle canoniale, il lui représenta l'obligation où il étoit de contenir les autres dans le droit chemin. Quelques chanoines sensés &

amis de la vertu applaudirent à la force de ſes raiſons, ou du moins au principe de ſon zele : mais pluſieurs, parmi les jeunes principalement, en firent des riſées, en obſervant toutefois quelques ménagemens en ſa préſence : modération contrainte, qui ne ſe ſoutint pas long-temps. Le S. Chanoine, dans les chapitres ſuivans, ayant repris des fautes & des ſcandales particuliers, qu'on ne pouvoit ni méconnoître ni diſſimuler, il ne paſſa plus que pour un cenſeur incommode : l'aigreur alla ſi loin, qu'un ſimple clerc le chargea publiquement d'injures, & lui cracha au viſage. Le Saint s'eſſuya, ſans proférer une parole ; quoique celui qui l'avoit inſulté, dit un hiſtorien du temps, fût de ſi baſſe naiſſance, que ſi Norbert l'eût fait jetter dans les boues par ſes valets de cuiſine, tout le monde auroit applaudi. Le pieux Chanoine fut inſulté en pluſieurs autres rencontres par des perſonnes de tout état, à qui ſes exemples, auſſi bien que ſes prédications, étoient inſupportables : toujours il fit ſes délices de ſouffrir pour le nom de J. C. & pour le ſalut de ſes freres. La pauvreté de

ſes vêtemens, autant que l'impunité, animoit l'audace & l'inſolence : mais il n'attendoit les progrès de l'évangile que des moyens qui l'avoient établi, & il ne cherchoit ſa conſolation qu'en Dieu, ou près des ſerviteurs les plus fideles que le Seigneur s'étoit réſervés dans quelques monaſteres & quelques ermitages du canton.

L'an 1118, il ſe tint un concile à Friſlar. Les prélats y firent paroître Norbert, & le reprirent de ce qu'il prêchoit ſans miſſion, affectoit une ſingularité choquante dans ſes vêtemens, entendant par-là ſa fourrure de peau d'agneaux, & de ce qu'il menoit la vie d'un religieux, ſans avoir renoncé à ſes biens. Après une courte juſtification qu'on n'agréa point, il s'exécuta ſur tous ces articles, avec la docilité la plus humble & la plus ponctuelle. Il ſe démit de ſes bénéfices, vendit ſes terres & ſes meubles, & en diſtribua le prix aux pauvres. Au lieu de ſa peliſſe, il prit une groſſe tunique de laine blanche, & un manteau de même couleur. Quant à ſes courſes apoſtoliques, il partit auſſi-tôt ſous cet habillement vil, & nu-pieds, pour aller faire au-

toriſer ſa miſſion par le Pape qu'il ſavoit en Provence.

Il commença par demander au Pontife l'abſolution de la faute qu'il avoit faite, étant encore mal inſtruit, en recevant le diaconat & la prêtriſe dans le même jour; puis lui propoſa la vocation qu'il croyoit avoit reçue du Ciel, pour ſe ſanctifier lui-même en travaillant à la ſanctification des autres. Gélaſe ne fut pas ſeulement attendri d'une piété ſi merveilleuſe; mais il découvrit tant de ſens & de prudence à travers cette ſainte folie de la croix, qu'il voulut ſe l'attacher, comme un génie ſupérieur, propre à le ſervir eſſentiellement dans les affaires difficiles où il ſe trouvoit engagé. Norbert le conjura, les larmes aux yeux, de ne point mettre ſon obéiſſance à cette épreuve. C'eſt dans la cour des prélats auſſi bien que des princes, ajouta-t-il, que j'ai trouvé des écueils, hélas! trop funeſtes à mon innocence. Il convient mal à mon âge plus fragile encore que peu avancé, & à la pénitence à laquelle je me ſuis condamné ſi juſtement, de me replonger dans les diſtractions & dans

les périls d'où je suis à peine échappé. Ordonnez-moi toute autre chose, Saint Pere; soit la vie canoniale, soit la vie monastique ou érémitique, soit même d'errer en pélerinage le reste de mes jours : il n'est rien que je n'accepte plus volontiers, que la proximité contagieuse de la grandeur. Le Pape respecta la circonspection de cette héroïque & timide vertu. Il lui donna un ample pouvoir de prêcher la parole de Dieu, avec défense à ceux qui avoient voulu s'y opposer, d'inquiéter désormais un si digne ministre : afin que personne n'en prétextât cause d'ignorance, il lui en fit expédier une bulle expresse. Avec ces pouvoirs, Norbert s'en retourna comblé de satisfaction, marchant nu-pieds comme il étoit venu, malgré les plus grandes rigueurs de l'hiver, & souvent dans la neige jusqu'aux genoux, ne mangeant que le soir excepté le dimanche, & n'usant que des alimens de carême les plus insipides.

Le Pape partit lui-même de Saint Gilles, & se rendit à Maguelone, où il reçut de nouveaux hommages d'un ecclésiastique & d'un roi, eux, mais

dans un genre bien différent de ceux de Norbert. Le célebre Suger, depuis abbé de S. Denis & dès lors représentant des Rois, vint, au nom de Louis le Gros, témoigner une affection & une piété filiale au Pere commun des Fideles. Le Pape ne pouvant pas douter des heureuses dispositions du Monarque, le fit prier de se rendre à Vézelai, frontiere de sa domination du côté de Cluny, afin de se concerter ensemble pour le triomphe de l'Eglise. Gélase députa aussi vers le Roi d'Angleterre qui se trouvoit en Normandie, afin de se ménager son secours.

Dans les mêmes conjonctures, Pierre Librane, désigné archevêque de Saragoce, vint trouver le Pape Gélase, pour obtenir son autorisation, & se faire sacrer de sa main. Cette ville étoit encore au pouvoir des Infideles: mais Alfonse I, roi de Navarre & d'Aragon, surnommé le Batailleur pour le grand nombre de ses victoires sur les Maures, la pressoit vivement, & comptoit la réduire dans peu. En effet, ayant remporté une victoire nouvelle sur une multitude de rois Ma-

homérans, réunis avec celui de Maroc afin de sauver une place de si grande importance pour toute leur nation ; quatre jours après, savoir le dixieme de décembre 1118, il l'affranchit de la tyrannie Musulmane, sous laquelle elle gémissoit depuis quatre cents ans, & y établit sa cour dès l'année suivante. Huit autres villes, & quantité de châteaux suivirent le sort de ce puissant boulevart. La bulle d'institution accordée à Librane par le Pape Gélase, en date du neuvieme de décembre, veille de la réduction de Saragoce, accorde la rémission de leurs péchés à ceux qui mourront dans cette expédition après avoir reçu pénitence : elle accorde aussi indulgence, à la discrétion des évêques, à proportion néanmoins des bonnes œuvres, pour ceux qui travailleront au rétablissement des Eglises soustraites au joug Infidele, & qui fourniront à la subsistance du clergé.

Epist. 5.

Gélase, en passant à Vienne, ne manqua point de conférer des intérêts du S. Siege, avec l'Archevêque Gui, prélat des plus illustres de son siecle : en partant, il l'invita, de la maniere la plus engageante, à le sui-

vre de près à Cluny. Mais tant de sages mesures ne devoient point avoir l'effet qu'il se proposoit. Arrivé à Macon, après des fatigues excessives pour un vieillard infirme, & tourmenté d'une goutte opiniâtre, il fut attaqué d'une pleurésie qui fit tout craindre pour ses jours. Il se fit toutefois porter à Cluny, pour avoir au moins la consolation de mourir dans une maison si long-temps fameuse par sa piété. Après avoir montré dans un Pape toutes les dispositions capables d'édifier les plus fervens religieux, il y expira le 29 janvier 1119, comme le Roi Louis étoit en route, pour se rendre à la conférence de Vézelai.

Il se fit un grand concours de seigneurs & de prélats à Cluny, pour honorer les funérailles du Souverain Pontife. Comme les besoins de l'Eglise, dans la circonstance d'un schisme, étoient fort pressans, & que la plupart des cardinaux avoient rejoint Gélase en France, on résolut d'y élire incessamment un nouveau Pape. Le vaisseau de Pierre avoit besoin d'un pilote, qui n'eût pas moins de force & de courage que de vertu & de lu- Vit. per Pandulf.

mieres. L'Archevêque de Vienne, arrivé depuis peu de jours à Cluny, eut aussi-tôt les suffrages de toute l'assemblée, comme réunissant tant de qualités différentes. Il étoit fils de Guillaume le Grand comte de Bourgogne, parent de l'Empereur, du Roi d'Angleterre & de la plupart des souverains, oncle d'Adélaïde reine de France, révéré pour ses mœurs & sa sagesse long-temps éprouvée dans le gouvernement de son diocese; enfin d'autant plus propre au pontificat, qu'il en connoissoit mieux la charge, & témoignoit moins d'envie de s'y voir élevé. Ce choix qui se faisoit en France, & qui ne tomboit pas sur un cardinal, causa tout à la fois beaucoup de surprise & beaucoup de joie à la nation Françoise. Gui, plus surpris que personne, refusa de consentir à son élection, à moins qu'elle ne fût ratifiée à Rome, & y envoya sans délai. Cependant quand il vit le consentement des prélats d'Allemagne accéder à celui des François, il ne douta pas davantage de celui des Romains, & n'attendit pas le retour de ses envoyés. Peu après son élec-

tion, il se rendit à Vienne, où il fut couronné le 9 de février, & nommé Calixte II.

Son premier soin fut de procurer la réunion de l'Eglise, & d'étouffer jusqu'aux principes du schisme en Allemagne. A cet effet, il indiqua un grand concile à Reims, pour le mois d'octobre de cette année 1119. En attendant ce terme, il en célébra un autre à Toulouse le 8 de juillet, pour réprimer les sectateurs de Pierre de Bruis & de Henri son disciple, qui rétablissoient les dogmes & les pratiques détestables des Manichéens sous des formes nouvelles. Il vint à Reims des prélats de toutes les régions de l'Occident, dont quinze archevêques, plus de deux cents évêques, & une infinité tant d'abbés que d'autres ecclésiastiques constitués en dignité. Albert, archevêque de Maïence, autrefois chancelier de Henri V & complice de ses violences contre le Pape Pascal, mais converti avec une magnanimité qui lui fit mépriser les fers & toutes les violences de la tyrannie, vint au concile accompagné de sept évêques, & de cinq cents chevaliers.

T. x. Cone. p. 856.

Idm. 5. nov. Le Roi d'Angleterre y envoya ſes évêques, dont la plupart reconnoiſſoient avec lui le Pape Calixte, tandis que d'autres continuoient à reconnoître Bourdin, ou à ſe tenir neutres entre l'un & l'autre : mais il leur défendit de rien faire & de rien ſouffrir de contraire aux privileges de ſon royaume. Ecoutez avec reſpect, leur dit-il, les ordonnances du Pontife : mais n'apportez point de nouveautés qui puiſſent troubler mes Etats. Le Roi Louis ne manqua point de s'y trouver en perſonne, accompagné de la foule des ſeigneurs : il fut placé ſur l'eſtrade même où étoit le ſiege du Pape.

Après les litanies & les oraiſons accoutumées, le Pontife propoſa l'objet principal du concile, ſavoir l'extirpation de la ſimonie, & par une ſuite néceſſaire, l'abolition des inveſtitures; ce qui concernoit principalement l'Allemagne. Il avoit pris la ſage précaution d'envoyer à l'Empereur, avec Pons abbé de Cluny, Guillaume de Champeaux, qui avoit ſi bien manié l'eſprit de ce Prince, qu'il lui avoit perſuadé de renoncer à ſes injuſtes prétentions, & d'en donner ſa promeſſe

avec ſerment. En conſéquence, Henri s'étoit avancé, de Strasbourg où l'engagement s'étoit contracté, juſqu'à Mouſon au pays de la Meuſe. Le Pape ſe rendit lui-même à Mouſon, afin d'exécuter ce qui étoit convenu : mais l'Empereur n'étoit pas d'un caractere à céder ſi facilement. Il voulut d'abord déſavouer tout ce qu'il avoit promis. Réduit à une palinodie déshonorante par le témoignage des députés & des gens même de ſa ſuite, il ſe plaignit qu'on l'avoit induit par ſurpriſe à promettre ce qu'il ne pouvoit tenir ſans trahir les intérêts de ſa couronne. Il demanda un délai, d'abord juſqu'au lendemain, pour en conférer pendant la nuit avec ſon conſeil ; ce qu'on accorda, non ſans inquiétude. Il dit après cela, que l'importance & la nature même de l'objet exigeoient une aſſemblée générale de la nation.

Il avoit avec lui des troupes nombreuſes : après tant de tergiverſations & d'indices de mauvaiſe foi, on avoit à craindre quelque choſe de plus que de la chicane. Les gens de la ſuite du Pape, outre que la dignité pontificale leur parut compromiſe, ſe rappel- T. x. Conc. p. 880.

lerent tout à coup avec effroi la perfidie & les violences, dont Henri en pareille rencontre avoit usé à l'égard du Pape Pascal. Calixte ne leur parut plus en sûreté dans le château de Mousson, sous la garde peu imposante de l'Archevêque de Reims à qui cette forteresse appartenoit. Ils le firent passer précipitamment dans une place voisine, appartenante au comte de Troies. L'effroi ne cessant de croître, le lendemain qui étoit un dimanche, Calixte partit avant le jour, & fit tant de diligence, qu'il vint le même jour célébrer la messe à Reims éloigné de vingt lieues. Après quoi il se trouva si incommodé, qu'il fut deux jours sans pouvoir reprendre les affaires du concile.

Enfin le mercredi 29 d'octobre, il fit lire les canons qu'il avoit dressés au nombre de cinq contre la simonie, les investitures, les usurpations des biens ecclésiastiques, l'incontinence des clercs, & contre ceux qui laissoient leurs bénéfices par droit d'héritage, ou qui exigeoient des rétributions tant pour l'administration des sacremens que pour la sépulture. La plupart de

ces décrets furent reçus avec un applaudiſſement général : celui des inveſtitures au contraire excita des diſputes ſi animées, que la ſéance dura juſqu'à la nuit, ſans qu'on pût les vider. Il étoit conçu en ces termes : Nous défendons abſolument qu'on reçoive d'une main laïque l'inveſtiture d'aucune Egliſe, ni d'aucun bien eccléſiaſtique. Les ſeigneurs crurent qu'on prétendoit par-là leur ôter les droits de patronage, les fiefs eccléſiaſtiques & les dîmes qu'ils poſſédoient depuis long-temps. C'eſt pourquoi le Pape modifia cet article ; & le canon qui fut lu & reçu le lendemain, reſtreignit la défenſe à l'inveſtiture des évêchés & des abbayes. Quand tout le monde parut ſatisfait, on apporta quatre cent vingt-ſept cierges, pour autant d'évêques & d'abbés qui étoient préſens : puis Oldegaire de Barcelone, prélat doué de vertus qui lui ont mérité le titre de Bienheureux, traita avec autant de ſageſſe que d'éloquence, de la diſtinction entre la puiſſance de la royauté & celle du ſacerdoce. Dès qu'il eut fini, le Pape fulmina l'anathême contre l'Antipape

Bourdin & Henri ſon fauteur. Au même inſtant, tous les ſpectateurs frémiſſant d'un religieux effroi, chaque prélat éteignit ſon cierge, ſelon la coutume ancienne. Les évêques qui dans ce concile ſignalerent leur capacité avec le plus d'éclat, & qui furent en effet des plus ſavans hommes de leur temps; outre Guillaume de Châlons ou de Champeaux, ſont Gérard d'Angoulême, Atton de Viviers & Geoffroi de Chartres.

Pendant la célébration du concile de Reims, S. Norbert ſe rendit en cette ville, pour faire confirmer par le Pape Calixte les lettres qu'il avoit obtenues de Gélaſe. Les fruits de ſa prédication, depuis qu'elle étoit revêtue du ſceau de l'autorité apoſtolique, avoient été prodigieux. Tout en faiſant route pour retourner à ſon pays, il s'étoit attaché trois compagnons, afin de recueillir plus abondamment l'heureuſe moiſſon qui s'offroit de toute part à ſon zele. Mais ils tomberent malades, & moururent tous trois à Valenciennes. Tandis qu'il y étoit retenu par ce contretemps, Bouchard évêque de Cambrai y arriva. Ils s'é-

Vit. Norb. c. 4. ap. Boll.

toient connus dans le monde, d'une maniere si particuliere, que Norbert ne put se dispenser de voir le prélat. Il se présenta, comme il se trouvoit, avec son méchant habit de laine blanche, & nu-pieds, quoiqu'il gelât très-fort. Après quelques discours, l'Evêque le reconnut; & ne pouvant retenir ses larmes, il se jetta à son cou, en s'écriant : Ah, Norbert, qui eût jamais attendu cela de vous! Il se trouvoit là un homme de bien, nommé Hugues des Fossés, qui avoit conçu le désir de quitter le monde, mais qui ne s'en étoit encore ouvert à personne. Voyant combien le Prélat étoit touché de la présence de ce pauvre, sans entendre ce qu'ils disoient, parce qu'ils parloient Allemand; il s'approcha doucement de l'Evêque, & lui demanda ce que c'étoit. L'homme que vous voyez en cet état, reprit Bouchard, a été nourri avec moi à la cour de l'Empereur. Il est de naissance illustre, il jouissoit d'une fortune si brillante & d'une si haute faveur, qu'on ne m'a donné qu'à son refus l'évêché que je possede. Hugues décidé sur le champ, alla peu après

trouver le Saint, & s'attacha pour toujours à lui.

Ils parcoururent auſſi-tôt les campagnes, les châteaux même & les villes, prêchant avec un ſuccès prodigieux, ſur-tout contre les haines meurtrieres qui dévaſtoient ces contrées. Ils étoient ſi révérés, qu'à leur approche les bergers & les cultivateurs laiſſoient tout pour les aller annoncer. On ſonnoit les cloches, on accouroit en foule à l'égliſe, on aſſiſtoit avec componction à la meſſe ou aux deux meſſes que Norbert diſoit ſouvent ſelon l'ancien uſage; puis on écoutoit, comme ſi Dieu même eût parlé, tant le ſermon, que la conférence qu'il prit la méthode d'y ajouter ſur les devoirs pratiques des états divers. Sur le ſoir, on menoit les deux apôtres à leur logement; & celui-là s'eſtimoit heureux, qui le leur fourniſſoit. L'un traînoit l'âne chargé de leur équipage, c'eſt-à-dire de ce qui étoit néceſſaire pour la meſſe, du pſeautier & de quelques livres inſtructifs; l'autre emmenoit le conducteur de la bête de ſomme : tous s'empreſſoient à l'envi d'apporter ce qu'ils avoient de mieux pour régaler leurs ſaints hôtes. Mais Nor-

bert s'asseyant à terre, comme s'il eût été élevé avec ces bonnes gens, mangeoit sur ses genoux les choses les plus communes, n'usoit d'autre assaisonnement que de sel, & ne buvoit que de l'eau. Il ne recevoit aucun présent, craignant comme un scandale & un véritable opprobre, de paroître sensible à un mince intérêt, après avoir renoncé à tous les avantages de sa premiere fortune, dont il ne se souvenoit que dans ces rencontres.

Quand toutefois quelque évêque ou quelque abbé l'engageoient à manger avec eux, il avoit grand soin d'éviter la singularité : il ne se distinguoit que par sa sobriété, des autres convives. Ces prélats le combloient d'honneurs, & l'invitoient à prêcher dans leurs églises & dans leurs chapitres, où on lui faisoit ensuite plusieurs questions, souvent pointilleuses. Quelques-uns se proposoient de l'embarrasser, en feignant de s'instruire. Norbert habitué à vivre à la Cour, & supérieur à la plupart de ces antagonistes, autant dans la science du monde que dans la connoissance des voies de Dieu, pénétroit sans peine leur mali-

gnité : mais tenant cachée la prudence du ſerpent, & ne montrant que la ſimplicité de la colombe, il continuoit, ſans prendre le change, à combattre les vices avec énergie, & faiſoit bien ſouvent de ſes propres railleurs, des pénitens exemplaires.

Il vint à Reims, dès le commencement du concile : mais le Pape étoit déjà ſi accablé d'affaires & de ſoucis, que l'humble pénitent, après trois jours de pourſuites, déſeſpéra de pouvoir obtenir audience. Il prit le parti de s'en retourner. A peu de diſtance de la ville, il rencontra Barthelemi évêque de Laon, qui y arrivoit. Ce prélat, diſtinguant l'homme de qualité ſous un habit moins que populaire, le ſalua avec un air d'intérêt, & voulut ſavoir qui il étoit. Ravi de ſe rencontrer avec l'homme apoſtolique dont il avoit tant ouï parler, il promit de lui procurer l'audience qu'il déſiroit, & le ramena avec lui. Calixte le vit en effet, l'accueillit avec bonté, & l'aſſura qu'après le concile il iroit à Laon, où il l'entendroit à loiſir. Il le recommanda à Barthelemi, qui le retint auprès de lui tout le temps

que dura le concile, & après, le ramena dans son diocese, en attendant l'arrivée du Pape. Calixte tarda peu à se rendre à Laon. Dans ce court intervalle, l'Evêque Barthelemi avoit su apprécier son saint hôte; & quand le Pape arriva, il ne fut plus guere question que de fixer Norbert dans le diocese de Laon par l'autorité du Souverain Pontife. On lui offrit une église de S. Martin située dans le fauxbourg, & desservie par quelques chanoines. Il eut bien de la peine à l'accepter; & l'obéissance put seule l'emporter sur l'attrait qu'il sentoit pour la solitude; en obéissant même, il mit pour condition, que ces chanoines suivroient sa maniere de vivre: ce qu'ils ne voulurent pas seulement tenter; le tableau qu'il leur en traça, & la seule vue de sa personne leur ayant fait peur.

L'Evêque de Laon voulant absolument retenir un si saint personnage, & voyant son goût pour les lieux solitaires & propres au recueillement; il le conduisit, aussi-tôt après le départ du Pape, en différens cantons de son diocese, afin qu'il se choisît une

habitation conforme à ſon goût, & qui pût le fixer à perpétuité. Après avoir parcouru pluſieurs endroits déſerts, quand ils furent arrivés au plus ſauvage de tous, nommé Prémontré; au premier aſpect, le ſaint homme s'écria, en uſant des paroles du Pſalmiſte : C'eſt ici le lieu de mon repos. Puis il ajouta : Un peuple de religieux y trouveront le ſalut. En fort peu de temps, il ſe vit treize diſciples engagés dans la cléricature, avec pluſieurs laïcs; & telles furent les premieres colonnes de l'ordre de Prémontré. Comme ils vouloient allier les fonctions de l'apoſtolat avec le recueillement de la ſolitude, ils choiſirent la regle de S. Auguſtin, & l'habit blanc qui étoit celui des anciens chanoines : mais ils le firent tout entier d'une laine groſſiere, ſans nul autre linge que le ſurplis, afin de célébrer l'office avec la décence que cet ordre eut toujours à cœur. Ils ne dédaignoient aucun travail, quelque vil qu'il pût être. Ils gardoient un ſilence continuel, ils ne faiſoient en tout temps qu'un repas par jour; & cependant ils exerçoient l'hoſpitalité

l'hoſpitalité avec une ſainte profuſion. Après s'être éprouvés quelque temps, ils firent, le jour de noël 1121, leur profeſſion ſolennelle, avec promeſſe de ſtabilité.

Dieu donna tant de bénédictions à cet ordre naiſſant, que trente ans après, on compta près de cent abbés au chapitre général. Il eut dans la ſuite juſqu'à mille abbayes d'hommes, ſans compter trois cents prévôtés; & cinq cents abbayes de filles, ſans les prieurés. Les princes, les ſeigneurs, les évêques s'empreſſoient à donner des terres, pour y établir de ſi ſaints religieux. Barthelemi de Laon leur fonda lui ſeul cinq abbayes dans l'étendue de ſon dioceſe. Godefroi, comte de Capenberg en Veſtphalie, à l'âge de vingt-cinq ans, embraſſa cet inſtitut, lui donna tous ſes biens, & fonda à Capenberg un monaſtere fameux, qui devint chef de pluſieurs autres. Il mourut cinq ans après, le 13 de janvier 1127, jour auquel l'Egliſe l'honore comme Bienheureux. Thibaut IV, comte de Champagne, extrêmement touché de cet exemple, vint pour l'imiter, & donner à Norbert les comtés

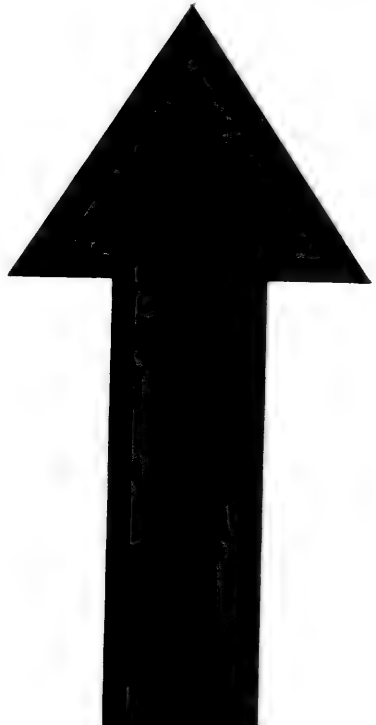
Boll t. 1. juin. p. 819.

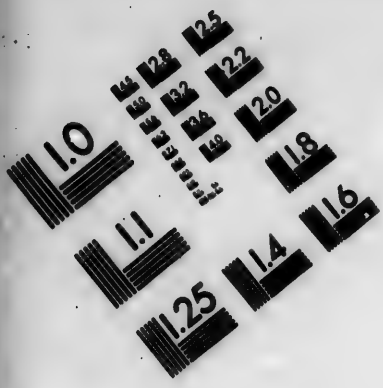
de Chartres & de Blois qui lui appartenoient : mais le Saint considérant devant Dieu qu'un Seigneur si puissant & si Chrétien feroit encore plus de bien dans le monde que dans la religion, oublia tout intérêt propre, & engagea le Comte à conserver sa puissance, pour protéger constamment la cause & les membres de J. C.

Les personnes du sexe qui se rangerent sous ce nouvel institut, furent d'abord placées dans des édifices attenans aux monasteres des hommes, mais exactement fermés. On ne leur parloit que par une fenêtre, en présence de témoins sûrs, & pour les choses de leur office, tout relatif aux besoins des freres. Car après la récitation de l'office de la Vierge, & quelques autres prieres, elles s'occupoient à faire ou à raccommoder les habits des religieux, & à blanchir le linge de la sacristie. Mais on reconnut bientôt, qu'il n'est point de précautions suffisantes contre les moindres occasions, quand elles sont habituelles. Pour obvier aux suites du relâchement qui s'introduisit d'abord dans la clôture, il fut ordonné dans un chapitre gé-

néral, de ne plus recevoir de religieuſes dans l'enceinte des abbayes d'hommes. En conſéquence, on aſſigna à toutes les ſœurs ſans exception, des monaſteres particuliers, où elles [illegible] rent le chœur qu'elles n'avoient poi auparavant.

Le Pape Calixte, avant de quitt la France, alla s'aboucher à Giſors, avec le Roi d'Angleterre ſon parent, ſur ce qui importoit au bien de cette Egliſe. Il repaſſa par Paris, d'où le Roi Louis le Gros & la Reine Adélaïde niece du Pontife, avec la plupart des ſeigneurs François, l'accompagnerent par honneur juſqu'à Corbeil. Il prit ſa route par la Bourgogne, & voulut faire réjaillir quelque rayon de ſa gloire nouvelle ſur le ſiege d'où il étoit paſſé à la chaire de S. Pierre. Il attribua la primatie à cette ancienne capitale du royaume de Bourgogne, non ſeulement ſur le Dauphiné & la Provence, mais ſur les provinces de Bourges, de Bourdeaux, d'Auch & de Narbonne. Et comme les archevêques de Narbonne & de Bourges avoient le titre de primats, celui de Vienne à qui on les ſoumettoit, prit le titre





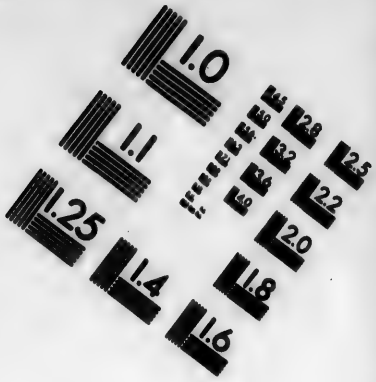
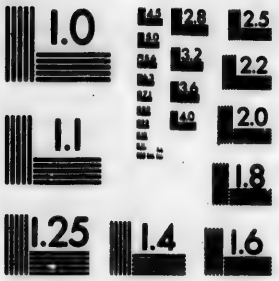
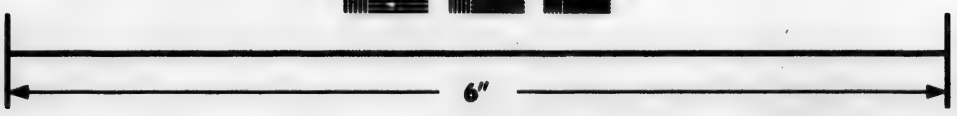


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

Marca. de prim. Lugd. n. 132. 133.

de Primat des primats. Mais cette concession qui n'avoit guere que la prédilection pour principe, n'eut point aussi d'autre effet que ce titre pompeux; si ce n'est que les évêchés de Die & de Viviers demeurerent soumis à la métropole de Vienne, qui les acquit ainsi sur celle d'Arles.

Dès que Calixte fut entré en Italie, les peuples accoururent en foule pour lui rendre leurs hommages comme au Pontife légitime, & lui offrir leurs services. Les troupes Toscanes se joignirent aux processions qui vinrent le recevoir dans cette province. Celles de Rome avancerent à sa rencontre, jusqu'à trois journées de distance, & lui témoignerent la plus grande ardeur à venger sa querelle, qu'elles ne distinguoient pas de celle de l'Eglise. Il entra dans la ville, le 3 de juin 1120. L'Antipape s'étoit retiré à Sutri, résolu à se bien défendre dans cette forteresse, en attendant le secours de l'Empereur. Calixte, après avoir demeuré l'espace d'environ un mois à Rome, gagnant tous les cœurs par ces graces nobles & par tant d'autres moyens triomphans qui coûtent si peu

aux gens de naissance auguste, passa chez Guillaume duc de Pouille & de Calabre, afin d'en obtenir un secours plus prompt, & d'accabler tout à coup l'orgueil de l'intrus. Il revint célébrer à Rome les fêtes de pâque, & aussitôt après, envoya une armée nombreuse à Sutri, avec le Cardinal Jean de Crême, qu'il ne tarda point à suivre. Dès que les habitans de la place virent battre leurs murailles, ils se saisirent de Bourdin qui depuis trois ans portoit le nom de Pape, & le livrerent aux assiégeans. Le soldat, après l'avoir accablé d'injures, le fit monter à rebours sur un chameau, & lui mit sur les épaules une peau de mouton toute sanglante : effigie burlesque du Pape en cavalcade, vêtu de la chappe d'écarlate. L'Antipape entra ainsi dans la ville de Rome. A un spectacle si digne de commisération, le peuple, loin de se montrer attendri, l'auroit immolé à sa fureur, si le Pape Calixte ne l'eût fait tirer promptement de leurs mains. Il l'envoya au monastere de Cave, pour y faire pénitence. Ce malheureux survécut à Calixte, & mou-

rut empriſonné à Fumon près d'Alatri, ſous le pontificat ſuivant.

Le Pape rétablit le bon ordre & la ſûreté publique. Il démolit les forteresſes, tant des Frangipanes que des autres petits tyrans, & mit à la raiſon tous les grands de Rome, devant qui ſes prédéceſſeurs n'avoient, pour ainſi dire, oſé ouvrir la bouche. Les offrandes de S. Pierre qu'on étoit en poſſeſſion de piller impunément, il les fit revenir à ſa diſpoſition, pour les employer à l'utilité de l'Egliſe. L'eſprit d'intérêt, auſſi étranger à ſon caractere qu'à ſa haute naiſſance, le guidoit ſi peu, qu'il engagea les Anglois à faire le pélerinage de Compoſtelle plutôt c celui de Rome, à cauſe de la lo..gueur du chemin; c'eſt pourquoi il attacha les mêmes prérogatives à l'Egliſe de S. Jaque, qu'à celle de S. Pierre. Il accorda auſſi la même indulgence aux Croiſés qui porteroient les armes contre les Saraſins d'Eſpagne, qu'à ceux qui combattroient pour l'Égliſe d'Orient. Il eſt bien étonnant, qu'après ces traits du déſintéreſſement de Calixte, l'auteur même qui les préſente comme

Malmesb. V. reg. p. 169.

Boll. t. 6. Vit. p. 488.

nous, ajoute en parlant des ordres donnés par ce Pape pour le rétablissement de Turstain d'Yorck, que cet archevêque *les obtint par les moyens par lesquels on obtenoit tout à Rome*; c'est-à-dire par l'argent : car tel est le mot de l'énigme, plus facile à deviner sans doute dans la bouche d'un Protestant, que dans celle d'un Orthodoxe.

La chute de l'Antipape, animant tout à la fois le courage des Catholiques & le dépit de leurs adversaires, causa une fermentation universelle, & mit en armes toute l'Allemagne. L'Empereur entreprit de réduire Maïence, dont l'Archevêque Albert ou Adalbert étoit devenu pour ce Prince un contradicteur d'autant plus à craindre, qu'il avoit eu plus de part à sa confidence. Il rassembla des troupes de toute part, pour faire le siege de cette ville. L'Archevêque, de son côté, remua toute la Saxe où il avoit jugé à propos de se retirer; moins toutefois pour combattre le Chef de l'Empire, que pour empêcher ses excès en lui imprimant de la terreur. Il ne fut pas trompé dans ses vues. Henri voyant toute la Germanie en feu, se Usperg. an. 1121.

rappella vivement qu'il étoit frappé des mêmes cenſures & faiſoit le même perſonnage, qui lui avoient ſervi de prétexte pour détrôner ſon pere. Vers le milieu de la campagne de l'année 1121, les deux armées étant preſque en préſence, mais l'une déſirant la paix & l'autre craignant l'iſſue de la guerre, on envoya de part & d'autre pour traiter d'accommodement. L'Empereur convint de s'en rapporter aux ſeigneurs : on en nomma douze de chaque parti, & l'on indiqua une aſſemblée générale à Virsbourg pour la S. Michel, trentieme de ſeptembre. Il y fut arrêté qu'on enverroit à Rome Brunon évêque de Spire, & Arnoul abbé de Fulde, pour prier le Pape de convoquer un concile général où cette grande affaire ſeroit terminée.

On ſe prépara au concile, en exerçant de toute part la plume des ſavans ſur les matieres obſcures & délicates qui s'y devoient traiter. Le Cardinal Pierre de Léon, entr'autres, conſulta Geoffroi de Vendôme auſſi cardinal, qui à cette occaſion compoſa ſon traité des inveſtitures. Il y établit les mêmes principes qu'Ives de

Opuſc. 2.

Chartres, savoir que l'ordination fait l'évêque, comme le baptême fait le Chrétien; mais qu'elle ne confere aucun droit, si elle n'a été précédée d'une élection canonique. Il soutient ensuite que l'investiture est une hérésie, comme celle de la simonie, c'est-à-dire qu'il est hérétique de dire ou de croire que les laïcs peuvent donner la juridiction spirituelle, ou l'investiture par la crosse & l'anneau qui sont les signes sensibles de la puissance pastorale, & qui par conséquent appartiennent au sacrement de l'ordre : usurpation d'autant plus considérable, ajoute-t-il, que les princes ne s'en montrent si jaloux, que pour l'argent ou les autres avantages temporels qu'ils en retirent. La suite du traité, peu conforme à la justesse de ces premieres décisions, prouve combien la matiere avoit encore besoin d'éclaircissemens.

Il est mieux raisonné, dans ce qui est dit contre les abus de la dispense. L'Auteur, cardinal de l'Eglise Romaine, en écrivant à un autre cardinal, se récrie fortement contre ceux qui avançoient qu'en matiere de dispense, tout étoit permis à cette Eglise.

Puiſque le Succeſſeur de Pierre, dit-il, n'a pas plus de pouvoir que Pierre même, ni certainement que J. C. qui eſt venu accomplir la loi, & non pas l'abolir; il doit uſer de la puiſſance qui lui eſt confiée, non ſelon ſa volonté, mais ſelon la tradition : ſi quelqu'un même de ſes inférieurs lui fait connoître les juſtes bornes qu'il a excédées, il doit recevoir cet avis, comme Pierre a reçu celui de Paul. Cet écrivain eſt encore remarquable, pour avoir employé le premier l'allégorie des deux glaives, ſi fameuſe enſuite dans les longues diviſions du Sacerdoce & de l'Empire.

Opuſc. 4.

L'Evêque de Spire & l'Abbé de Fulde députés à Rome, ayant préparé la matiere & applani les principales difficultés, retournerent en Allemagne, avec trois cardinaux que le Pape envoyoit à l'Empereur. Il ſe tint une diete impériale à Worms, où, après bien des conférences, la paix fut enfin conclue heureuſement. L'Empereur renonça aux inveſtitures par la croſſe & l'anneau, rétablit la liberté des élections, & donna par écrit la déclaration ſuivante : Je remets à Dieu

T. x. Conc. p. 889.

& aux SS. Apôtres toute investiture par la crosse & l'anneau, & j'accorde à toutes les Eglises de mon Empire la liberté d'élire & de consacrer leurs prélats. Je restitue, tant à l'Eglise de S. Pierre qu'aux autres Eglises, aux clercs & aux laïcs, les biens que j'ai usurpés; & je procurerai de tout mon pouvoir la restitution de ceux qui ont été envahis par d'autres. Je donne une vraie paix au Seigneur le Pape Calixte, à la Sainte Eglise Romaine, & à tous ceux qui en soutiennent ou en ont soutenu les intérêts. Je secourerai fidélement le Siege Apostolique, quand il aura recours à moi; & je rendrai une exacte justice, lorsqu'il me portera quelque plainte.

Les légats du Pape, de leur côté, signerent un écrit, où le Chef de l'Eglise parle ainsi à celui de l'Empire: Je consens que les élections des évêques & des abbés du royaume Teutonique se fassent en votre présence, mais sans contrainte, sans simonie, & afin que, s'il y a division, vous protégiez le parti le plus juste, selon le jugement du métropolitain & des comprovinciaux. L'élu recevra

de vous par le ſceptre les droits régaliens, excepté néanmoins ce qui appartient à l'Egliſe Romaine; & il vous en rendra les devoirs de droit. Quand vous me demanderez ſecours, je vous le prêterai, ſelon le devoir de ma charge. J'accorde une paix ſolide, à vous & à tous ceux qui ſont ou ont été de votre parti, dans le cours de la diſcorde que nous terminons.

Ces engagemens réciproques furent ſignés & remis avec un grand appareil, dans une plaine ſur les bords du Rhin, à cauſe de la multitude prodigieuſe qui formoit l'aſſemblée. On rendit à Dieu de vives actions de graces; puis le Légat Lambert, cardinal-évêque d'Oſtie, qui ſuccéda au Pape Calixte ſous le nom d'Honorius II, célébra la meſſe où il donna le baiſer de paix & la communion à l'Empereur. Les légats donnerent auſſi l'abſolution aux troupes de Henri, & à tous ceux qui avoient eu part au ſchiſme: après quoi on ſe ſépara, avec une entiere ſatisfaction de part & d'autre.

Pour donner toute la ſtabilité & l'authenticité convenable à une affaire de cette conſéquence, on tint à Rome pendant le carême de l'année ſuivante 1123,

un concile compté pour le premier œcuménique de Latran, & le neuvieme parmi les conciles généraux. Il s'y trouva plus de trois cents évêques, environ six cents abbés, en tout près de mille prélats. Il ne nous reste rien de ce concile touchant son objet direct, qui étoit la confirmation de la paix entre l'Eglise & l'Empire : mais on sait indubitablement d'ailleurs, qu'elle fut aussi heureusement ratifiée qu'elle avoit été convenue. Il n'est rien échappé de ce concile au malheur des temps qui l'ont suivi de près, que les canons qu'il dressa au nombre de vingt-deux, & qui sont répétés pour la plupart des conciles précédens.

Mais, quoique le schisme & la discorde aient été abjurés sincérement, l'ivraie étoit trop enracinée pour qu'on en pût extirper si promptement les fibres profondes. Depuis le long temps que la défiance & la rivalité régnoient entre les deux Puissances au scandale de tout l'univers Chrétien, les principes de la soumission due à l'une & à l'autre s'étoient extrêmement affoiblis : elles avoient appris par une triste expérience, ce qu'elles avoient à crain-

dre de leurs entrepriſes reſpectives ; & la premiere occaſion pouvoit rallumer l'incendie, à peine éteint avec la querelle des inveſtitures. De cette leçon terrible, retenons au moins, qu'en fait d'innovation contre les maximes reçues & l'ordre établi, s'il eſt facile de prévenir le ſcandale, il devient preſque impoſſible de le réparer. Nous verrons encore ces violens conflicts des deux juriſdictions ſe renouveller, avec toutes leurs tragiques ſcenes. Heureuſement, le calme rétabli au dernier concile Romain, fut d'une aſſez longue durée, pour étouffer dans cet intervalle les monſtres nouveaux que les portes infernales vomirent peu après.

HISTOIRE DE L'ÉGLISE.

LIVRE TRENTE-SIXIEME.

Depuis le premier concile général de Latran en 1123, jusqu'à la mort de S. Bernard en 1153.

Il est bien humiliant pour l'esprit humain, que les sectes les plus insensées & les plus corrompues aient néanmoins la plus longue durée. Dès les premiers siecles de l'Eglise, les Gnostiques & les Manichéens avoient fait horreur aux Païens mêmes, qui les jugerent dignes des derniers supplices. Poursuivis avec la même sévérité par les Princes Chrétiens, ils changerent de nom, de méthode &

de langage : mais ils retinrent les mêmes extravagances, les mêmes impiétés & la même diſſolution, qu'ils reproduiſirent ſous mille formes différentes, depuis l'Orient juſqu'aux extrémités de l'Occident. Ainſi vit-on les Pauliciens en Aſie, les Priſcilliens en Eſpagne, & tant d'autres corrupteurs auſſi pervers quoique moins fameux, infeſter le cœur même des Gaules, & la capitale du Monde Chrétien. Monſtres toutefois plus capables d'inſpirer l'exécration que d'accréditer la ſéduction, & pour qui ſans doute la Providence n'a permis qu'à cette fin une réproduction ſans exemple dans les autres ſectes. Nous verrons bientôt les diſciples de Pierre de Bruis, les Henriciens, les Vaudois, les Albigeois ſe ſuccéder preſque ſans intervalle, ſe multiplier de toute part, & ſi rapidement dans nos plus belles provinces, que pour préſerver le corps de la nation d'une contagion irrémédiable, il en fallut retrancher impitoyablement les membres gangrenés : pour purifier ſon ſang, il fallut preſque l'en épuiſer.

Au temps où nous ſommes parve-

aus, ces erreurs monstrueuses se montrerent avec une audace étonnante dans la Belgique. La ville d'Anvers, dès-lors très-considérable & très-peuplée, n'ayant pour son gouvernement spirituel qu'un seul prêtre qui vivoit en concubinage avec sa propre niece; un dogmatiseur nommé Tanchelme ou Tanquelin profita du décri d'un pasteur si mépriſable, pour faire de grands ravages dans ce troupeau comme abandonné. C'étoit un simple laïc, de mœurs dissolues, mais habile à se contrefaire, fécond en intrigues, subtil dans la dispute & naturellement éloquent. Il insinua d'abord ses erreurs, par le moyen des femmes qu'il avoit corrompues, & qu'il rendoit assez artificieuses pour infatuer jusqu'à leurs maris. Quand il eut formé un parti redoutable même à la puissance publique, il parut avec insolence, escorté de trois mille hommes qui le suivoient par-tout, & qui tenoient l'épée haute pendant qu'il prêchoit. Il étoit habillé superbement, faisoit porter un étendard devant lui, & tranchoit en tout du souverain.

Epist. Traject. ad Freder. Colon.

Il disoit que l'Eglise étoit renfermée dans sa personne & dans ses disciples ; que la prêtrise, l'épiscopat, la papauté n'étoient qu'une chimere ; que tous les sacremens des Catholiques étoient autant d'abominations ; que si J. C. méritoit l'adoration pour avoir reçu le S. Esprit, lui-même qui en avoit la plénitude, étoit encore plus digne de ce culte suprême. Quelques-uns l'adorerent en effet ; & les malades s'empressoient à boire l'eau dans laquelle il s'étoit baigné, comme un remede salutaire à l'ame & au corps. La corruption de ses mœurs répondant à celle de sa doctrine, les personnes du sexe briguoient les faveurs honteuses de cet infame prophete. Les meres applaudissoient au déshonneur de leurs filles, les maris à celui de leurs femmes ; les uns & les autres ne se montroient jamais offensés, sinon lorsqu'il choisissoit hors de leurs familles les complices de son incontinence.

La libéralité pour les intérêts de la secte & de son chef, aussi bien que la complaisance de ses dévotes, étoit la premiere vertu qu'il prenoit

soin de leur inspirer. On se piquoit d'émulation entre les deux sexes, & c'étoit à qui donneroit davantage. Les largesses ne répondant pas encore à l'avidité du sectaire; assuré du dévouement imbécille de ses dupes, & que les manœuvres le plus visiblement infernales n'empêcheroient point qu'on ne l'écoutât comme un ange de lumiere, il usa du stratagême suivant. Dans une foule de peuple des plus nombreuses qu'il eût encore rassemblée, il se fit apporter un tableau de la Mere de Dieu; & lui touchant la main, il lui dit : Vierge Marie, je vous prends aujourd'hui pour mon épouse. Puis se tournant vers la multitude; voilà, dit-il, que j'ai épousé la Reine du Ciel, c'est à vous de faire les présens de noces. Il fit sur le champ placer deux troncs, l'un à la droite du tableau, & l'autre à la gauche, & il dit : Que les hommes mettent leurs présens dans l'un, & les femmes dans l'autre; afin que je connoisse lequel des deux sexes a plus d'affection pour moi & pour mon épouse. Les femmes, toujours plus jalouses de sa prédilection, l'emporte-

rent encore ici : elles offrirent jusqu'à leurs colliers, leurs pendans d'oreilles, leurs plus chers bijoux, sans exception & sans réserve.

Ce fanatique fit de grands progrès dans la Zélande, dans la ville & le pays d'Utrecht, & dans plusieurs autres villes des Pays-Bas. Il alla jusqu'à Rome, travesti en moine. A son retour, il fut arrêté par l'archevêque de Cologne, & renfermé avec quelques-uns de ses disciples dans une étroite prison. Il trouva cependant moyen de s'en échapper : mais il fut tué, comme il étoit dans une barque prête à prendre le large. Ses erreurs ne moururent point avec lui. Il y eut au contraire plusieurs autres chefs de secte, qui infectèrent en même temps différentes contrées des Gaules depuis la Belgique jusqu'à la Narbonnoise, & dont il est plus qu'inutile de retracer les impostures & les observances honteuses. Ce que nous avons dit de Tanchelme, fait assez connoître tout ce que peut contre les mœurs la réputation de sainteté acquise par l'hypocrisie & le fanatisme.

L'Evêque de Cambrai, qui étendoit

alors sa juriſdiction ſur Anvers, mit dans cette ville, la plus infectée des nouvelles erreurs, douze eccléſiaſtiques pour en aider le paſteur ordinaire à déſabuſer les nombreux diſciples que Tanchelme s'y étoit faits. Mais la commiſſion ſe trouvant encore au deſſus de leurs forces, on y fit venir S. Norbert, avec les plus habiles de ſes religieux. Ils s'appliquerent à inſtruire charitablement ce peuple ſurpris. Le ſaint homme ſur-tout traitoit avec une douceur extrême, des gens qui ne tenoient à l'erreur, que parce qu'on la leur avoit donnée pour la vérité, & qui, ſelon ſes expreſſions, euſſent pris le bon chemin avec la même ardeur, ſi on le leur eût montré le premier. Ses tendres exhortations, & les œuvres merveilleuſes dont il les ſoutenoit, gagnerent les cœurs, & leverent inſenſiblement le bandeau qui leur cachoit la lumiere.

Ce n'eſt pas que l'Egliſe manquât d'ailleurs de docteurs & de prédicateurs éclairés. Guibert, entre pluſieurs autres de ſon abbaye de Nogent où il avoit ſuccédé à S. Godefroi d'Amiens,

ne ceſſoit de faire des excurſions apoſtoliques & d'inſtruire les peuples, avec tout l'avantage d'un maître de l'art, qui en a tracé des regles dignes des temps les plus cultivés. On retrouve le même goût & le même jugement, avec beaucoup d'érudition & de critique, dans ſon traité ſur les Reliques des ſaints. Il compoſa cet ouvrage, à l'occaſion d'une dent de Notre-Seigneur, que l'abbaye de S. Médard de Soiſſons prétendoit conſerver dans ſon tréſor. Guibert déclare d'abord que nous devons vénérer les reliques : mais il ſoutient qu'il faut avoir des preuves certaines de leur authenticité, & de la ſainteté de ceux à qui on les attribue. Il ajoute que les miracles ſeuls ne prouvent pas toujours la ſainteté ; ſur quoi il allegue la tradition déjà reçue, que les Rois de France, ſans être tous des ſaints, avoient le don de guérir les écrouelles. On devroit, reprend-il, punir ſévérement les inventeurs de faux miracles ; puiſqu'en attribuant à Dieu ce qu'il n'a point fait, ils le rendent, autant qu'il eſt en eux, le complice de leurs impoſtures. Il rapporte, à ce ſujet, pluſieurs

Lib. 1. de Pign. c. 1.

exemples de légendes apocryphes & de fausses reliques : & pour montrer la réserve de l'Eglise en cette matiere ; elle n'ose assurer, dit-il, que la Mere de Dieu soit ressuscitée, quelque fortes raisons qu'on ait de le croire : elle permet seulement de le penser.

Revenant ensuite à l'objet de sa dissertation, savoir la dent de J. C. qu'on donnoit pour une dent de lait ; il dit qu'on en doit juger ainsi que du saint nombril, & d'autres reliques semblables que différentes Eglises se glorifient de posséder. Il les rejette comme contraires à la foi de la résurrection, où le Sauveur a repris son corps tout entier ; outre qu'il n'est pas vraisemblable que la Sainte Vierge ait conservé de pareilles choses, non plus que son lait qu'on montroit à Laon. Ces réflexions sensées de Guibert font d'autant plus d'honneur à son siecle, qu'il n'en étoit pas à beaucoup près le docteur le moins susceptible de crédulité ; comme on le voit dans quelques autres de ses ouvrages, remplis d'histoires miraculeuses désavouées ou du moins négligées par la tradition commune. Ainsi dans tous

les temps, l'enseignement général porte-t-il l'empreinte de la divine sagesse, qui ne cessera jamais de le diriger.

L'Abbé Guibert infere encore du sacrement adorable de nos autels, la fausseté, l'inutilité même de toute autre relique de J. C. qui ne nous a donné son corps sous des especes étrangeres, que parce qu'il n'avoit pas jugé convenable de nous le laisser, en tout ni en partie, sous sa forme naturelle. Après tout, conclut-il, qu'avions-nous besoin qu'il nous laissât quelques restes mutilés de ce corps adorable, tandis que nous l'avons tout entier dans l'eucharistie? Ici l'Auteur combat tous les ennemis de la présence réelle, & spécialement les partisans artificieux du sens figuré. C'est ce qu'il avoit déjà
p. 283. fait avec succès, dans sa lettre précieuse à l'Abbé Sigefroi, où on lit ce passage : Si l'eucharistie n'est qu'une ombre & une figure, nous sommes tombés des ombres de l'ancienne loi en des ombres encore plus vides. Outre les ouvrages théologiques de Guibert, on a de lui une histoire des premiers exploits des Croisés, sous ce titre un peu emphatique : *Œuvres de Dieu*

Dieu exécutées par les Francs. Ce savant & vertueux abbé, après avoir gouverné vingt ans le monastere de Nogent-sous-Couci, y mourut l'an 1124.

Sur la fin de la même année, le Pape Calixte II fut attaqué d'une maladie violente, qui l'emporta le 12 ou le 13 décembre, au grand regret de tout le Monde Chrétien. En moins de six années de pontificat, il avoit pacifié l'Eglise & l'Empire, réparé les fautes ou les foiblesses de ses prédécesseurs, rétabli l'autorité du S. Siege & toute la splendeur de l'ordre hiérarchique. Il avoit encore trouvé moyen de ramener l'abondance & la splendeur dans Rome. Il n'y remit pas seulement en honneur les monumens antiques : mais il y ajouta plusieurs aqueducs pour la commodité des différens quartiers de la ville ; il rebâtit l'église de S. Pierre, & lui donna des ornemens magnifiques : jamais il n'y célébra le saint sacrifice, sans y faire quelque présent considérable. Comme il avoit une dévotion particuliere à S. Jaque, il érigea Compostelle en archevêché. Malheureusement,

il donna la pourpre Romaine & concilia un très-grand crédit à Pierre de Léon : mais ce jeune cardinal, alors très-zélé contre les schismatiques, ne donnoit guere à penser qu'il dût jamais lui-même faire un nouveau schisme.

Trois jours après la mort de Calixte, les cardinaux & les évêques s'assemblerent à S. Jean de Latran, & choisirent pour Pape, Thibaut, cardinal-prêtre de Sainte Anastasie, qu'ils nommerent Célestin. Mais à peine l'eut-on revêtu de la chape rouge, en chantant le *Te Deum*, que Robert Frangipane & quelques autres factieux entrerent, & crierent : Lambert évêque d'Ostie Pape, Lambert Pape des Romains. La terreur se répandit dans toute l'assemblée ; on voyoit de près les dangers de la division ; Lambert d'Ostie, étoit d'ailleurs bon sujet : Célestin lui céda de bonne grace, &, le jour même de la premiere élection, tous se réunirent en faveur de Lambert, qui fut proclamé sous le nom d'Honorius II. Toutefois, comme cette marche n'étoit pas bien canonique, quelques jours après il quitta la chape

& la mitre en présence des cardinaux, qui, par égard à cette humilité & pour la tranquillité de l'Eglise, rectifierent ce qu'il y avoit eu de défectueux, le reconnurent de nouveau pour Souverain Pontife, & l'introniserent le 21 de décembre.

Le vingt-troisieme de mai de l'année suivante, l'Empereur Henri V mourut à Utrecht, dans la quarante-quatrieme année de son âge, la dix-neuvieme de son regne depuis la mort de son pere, & la quinzieme de son empire. Comme il ne laissoit point d'enfans, en lui finit la branche des Empereurs de la maison de Franconie, montée sur le trône cent & un ans auparavant. Dans la diete de Maïence composée de soixante mille personnes, parmi lesquelles se trouverent des légats du Pape, on élut le 30 août suivant Lothaire II fils du Comte de Supplinbourg, & qui avoit pris le titre de Duc de Saxe, à cause de sa femme descendue d'un oncle de l'Empereur S. Henri.

Au commencement du pontificat d'Honorius, S. Otton de Bamberg alla travailler à la conversion des peuples

S. Otton. vit. l. 2. de Poméranie. Il rempliſſoit depuis vingt ans tous les devoirs d'un excellent évêque, quand Boleſlas, après avoir ajouté cette grande province à la Pologne, où Otton étoit connu par le ſéjour qu'il y avoit fait dans ſa jeuneſſe, lui écrivit en ces termes : Vous ſavez ſans doute que les Barbares de Poméranie dont le Ciel m'a rendu vainqueur, ont demandé d'entrer dans l'Egliſe : mais depuis trois ans que je m'occupe de cette grande œuvre, je ne puis trouver dans mon voiſinage, ni évêque, ni prêtre, qui ſoit capable de l'exécuter & la veuille entreprendre. Comme vous êtes toujours prêt à faire ce qui eſt de la gloire de Dieu, je vous offre avec confiance cette occaſion de la procurer, & vous invite à partir ſans délai. Je vous donnerai une eſcorte, des interpretes, des prêtres pour vous ſeconder; je fournirai de mon tréſor aux frais de voyage, & à tout ce qui ſera néceſſaire.

Otton reçut cette lettre comme venue du Ciel, & rendit graces à Dieu de vouloir bien ſe ſervir de lui pour cette ſainte entrepriſe. Il envoya de-

mander au Pape sa permission & sa bénédiction ; puis il se prépara au voyage, sans se laisser ébranler par les gémissemens de son peuple, qui pleuroit son pasteur comme s'il eût déjà été mort. Cependant il fit de sages informations, touchant les manieres & les mœurs de la Poméranie. On lui rapporta que le peuple y avoit tant de mépris pour la pauvreté, que quelques ouvriers évangéliques s'y étant montrés sous un extérieur qui n'annonçoit que la modestie, avoient été regardés comme des misérables, empressés uniquement à soulager leur indigence. Pour montrer tout au contraire qu'il ne cherchoit qu'à gagner les ames, il voulut paroître dans ce pays, non seulement à l'abri de la misere, mais dans un état d'opulence capable de subvenir aux besoins d'autrui. Outre les vases sacrés, les ornemens & tout ce qui étoit convenable pour la majesté du culte, il fit porter des vivres en abondance, grand nombre de robes, des étoffes précieuses, & beaucoup d'autres présens pour les principaux de la nation.

Il traversa la Bohême & la Polo-

gne, où il fut reçu par-tout comme un Apôtre, par le clergé & le peuple en procession. A Gnesne, alors capitale du pays, le Duc & tous les grands vinrent nu-pieds au devant de lui à deux cents pas de la ville, le fêterent pendant une semaine, puis lui donnerent des interpretes & tous les autres secours qu'on lui avoit promis. La troupe des missionnaires étant ainsi prémunie, ils prirent congé du Prince, & s'avançant vers la frontiere, ils trouverent une forêt immense qu'ils purent à peine traverser en six jours, & au bout de la forêt, une riviere qui servoit de limite à la Pologne. Vratislas duc de Poméranie, déjà Chrétien, mais en secret par la crainte des Idolatres, étoit venu jusqu'à cet endroit au devant des prédicateurs de l'évangile, avec ceux de ses sujets qu'il savoit les plus affectionnés au Christianisme. Dès qu'il les apperçut, il passa la riviere avec une partie de sa suite, salua le S. Evêque qu'il tint longtemps embrassé, & lui marqua les sentimens de son ame par des gestes si éloquens, qu'ils firent entendre sans peine ce qu'il ne pouvoit lui expri-

mer dans ſon idiome barbare. L'Evêque lui fit ſes préſens : après quoi, lui & ſa ſuite entrerent avec confiance en Poméranie.

Ils marcherent d'abord à Pirits, & trouverent ſur la route quelques bourgades ruinées par la guerre, où ils baptiſerent trente perſonnes, qui furent les heureuſes prémices de cette moiſſon apoſtolique. Aux approches de la ville, ils apperçurent de loin une troupe d'environ quatre mille hommes, qui s'étoient raſſemblés de toute la province, & célébroient une fête idolâtre par des réjouiſſances tumultueuſes. Ils craignirent de s'expoſer, pendant la nuit qui approchoit, à une multitude échauffée par la débauche, l'enthouſiaſme & la ſuperſtition : mais le lendemain, ils députerent vers les principaux de la ville, pour leur annoncer l'arrivée de l'Evêque que les Ducs de Pologne & de Poméranie leur enjoignoient d'écouter avec reſpect ; que c'étoit un homme de grande marque, d'une fortune très-conſidérable chez lui, & que, loin de leur rien demander, il n'étoit venu que pour les combler de biens ; qu'ils ſe ſou-

vinſſent tant des horreurs de la guerre à peine terminée, que des promeſſes qui leur avoient obtenu la paix, & craigniſſent de provoquer de nouveau les vengeances de l'Etre ſuprême; que tout le monde étoit Chrétien, & qu'ils ne pouvoient réſiſter ſeuls à toutes les nations.

Les principaux d'entre les Païens, après quelques artifices employés ſans ſuccès pour gagner du temps, répondirent qu'ils reconnoiſſoient l'impuiſſance de leurs dieux, & ne vouloient plus réſiſter au Dieu ſuprême qui rompoit toutes leurs meſures. Ils communiquerent leur réſolution au peuple, qui demeuroit toujours aſſemblé : tous s'écrierent, qu'on fît approcher l'Evêque, afin qu'ils puſſent le voir & l'entendre avant que de ſe ſéparer. Otton vint avec toute ſa ſuite, & campa dans une grande place, à l'entrée de la ville. Les Barbares accouroient en foule, ils s'empreſſoient de toute part vers ces hôtes extraordinaires, ils tenoient leurs regards ſans ceſſe attachés ſur eux, ils obſervoient avec une extrême curioſité leurs moindres démarches.

L'Evêque revêtu de ſes habits pontificaux parut dans un lieu élevé, & leur parla ainſi par le moyen d'un interprete : Bénis ſoyez-vous du Dieu tout-puiſſant, en l'honneur de qui vous nous recevez. Vous ne vous montrez pas moins touchés que convaincus, de la cauſe qui nous a fait venir de ſi loin. C'eſt votre ſalut, c'eſt votre ſouveraine félicité que nous avons uniquement en vue. Oui, vous ſerez à jamais heureux, ſi vous voulez adorer & ſervir votre Créateur, avec la fidélité qu'il mérite. Il s'éleva un cri général d'applaudiſſement & de ſoumiſſion. Otton employa ſept jours à les inſtruire ſoigneuſement, avec ſes prêtres & ſes clercs, les fit jeûner trois autres jours; puis on leur adminiſtra le baptême, avec une décence & une circonſpection que les auteurs du temps ont cru devoir nous tranſmettre, comme un monument reſpectable de la pudeur de ces nations ſeptentrionales.

La licence de la ſuperſtition avoit néanmoins introduit parmi eux, comme chez les anciens Païens, la pluralité des femmes, & l'uſage dénaturé d'étouffer leurs filles au berceau, quand

ils s'en croyoient un trop grand nombre. Pendant trois semaines qu'Otton & ses disciples demeurerent parmi ces néophytes depuis leur baptême, ils leur inspirerent l'horreur de ces pratiques dénaturées, les instruisirent sur l'observation des fêtes & des jeûnes, leur expliquerent la doctrine des sept sacremens, leur recommanderent d'entendre souvent la messe, & de communier au moins trois ou quatre fois l'année. Ils leur défendirent encore de manger du sang, ou des animaux suffoqués. Au défaut d'une église, qu'on n'avoit pu construire en si peu de temps, on leur laissa une chapelle avec un autel consacré, un prêtre, un calice, les livres & les autres meubles nécessaires : ce qui soutint la piété de ces nouveaux Fideles, au nombre d'environ sept mille, & leur fit concevoir de jour en jour une horreur plus grande de leurs anciennes superstitions. En les quittant, Otton leur demanda quelques-uns de leurs enfans pour les faire étudier, afin qu'ils eussent, comme les autres nations, des prêtres & des clercs de leur langue.

Il passa de Pirits à Camin, où il

trouva la Ducheſſe de Poméranie, qui, déjà Chrétienne dans le cœur, le reçut avec beaucoup de joie. Il y demeura ſix ſemaines, & baptiſa tant de monde, que ſon aube même, par l'excès de la fatigue, étoit ſouvent trempée de ſueur; quoiqu'il fût aidé dans cette fonction par ſes prêtres. Le Duc Vratiſlas vint lui-même dans cette ville, & renonça publiquement aux femmes qu'il entretenoit au nombre de vingt-quatre, ſans compter la Ducheſſe ſon épouſe. L'exemple du Souverain contribua merveilleuſement à décrier la polygamie dans la nation.

Les ſuccès de l'évangile ne furent pas ſi rapides à Vollin, ville conſidérable & très-commerçante, ſituée dans une île à l'embouchure de l'Oder. Les habitans, naturellement altiers & féroces, y attaquerent en furie l'Evêque & ſa ſuite, ſans reſpect pour le Duc qui les avoit logés dans ſon palais. La conſternation y fut générale parmi les Chrétiens, à l'exception du S. Paſteur qui ſe réjouiſſoit dans l'eſpérance du martyre. Il échappa néanmoins, après avoir été abattu dans la boue & bleſſé lé-

gérement. Les esprits se calmant enfin, les pourparlers commencerent; & les idolâtres promirent de suivre le parti que prendroit la ville de Stétin, dès lors capitale de toute la Poméranie.

L'Evêque s'empressa d'y passer, & de s'aboucher avec les principaux citoyens. Ces Barbares, chez qui le larcin étoit inconnu, répondirent : Il y a chez les Chrétiens des voleurs à qui on coupe les pieds & l'on arrache les yeux; on y voit toutes sortes d'autres crimes & de supplices, & le Chrétien déteste le Chrétien même. Nous ne voulons point d'une telle religion : nous sommes contens de la nôtre. Ils persisterent deux mois dans cette obstination. Cependant le zélé Pasteur usoit de tous les expédiens les plus propres à les ébranler. Enfin ils firent espérer d'embrasser le Christianisme, si le Duc de Pologne leur accordoit une paix stable, avec diminution de tribut. En attendant, l'Evêque & les prêtres eurent la liberté d'annoncer l'évangile : ce qu'ils firent deux fois la semaine réglément, c'est-à-dire les jours de

marché, ſur la place publique. Comme ils prêchoient revêtus des ornemens ſacerdotaux, & la croix à la main, la nouveauté du ſpectacle attira beaucoup de peuple, ſur-tout de la campagne. S. Otton gagna d'abord deux jeunes hommes, de l'une des principales familles de la ville. Ils gagnerent à leur tour leur mere & leurs autres parens, puis un grand nombre d'étrangers, dont ils levoient les préventions par la peinture de la vie merveilleuſe du Saint qu'ils obſervoient de ſi près & ſi aſſidument. Il prodigue l'argent, diſoient-ils, pour délivrer les captifs; il embraſſe avec tendreſſe ceux qui croupiſſoient dans les fers; il les nourrit comme ſes enfans; il les habille, & leur fournit de quoi retourner dans le ſein de leurs proches. On le prendroit pour un Dieu, s'il ne proteſtoit qu'il n'eſt que le ſerviteur du Dieu tout-puiſſant, qui l'envoie pour nous rendre pleinement heureux.

La prédication de l'évangile ſe trouvoit dans cette heureuſe ſituation, quand les députés revinrent de Pologne. Le Duc avoit accordé généreuſement tout ce qu'on lui demandoit. Après la lec-

ture de ſes lettres, les citoyens, par délibération publique, ſe réſolurent d'embraſſer la religion Chrétienne. L'Evêque les fit même conſentir à la deſtruction de leurs idoles : mais, comme une terreur panique les empêchoit de les abattre de leurs propres mains, il marcha ſuivi de ſes prêtres, qui ſe mirent à l'œuvre en leur préſence. Quand le peuple vit qu'il ne leur en arrivoit aucun mal, il n'eut plus que du mépris pour ces divinités qui ne pouvoient ſe défendre, & ſe répandit de toute part avec ardeur, pour ruiner juſqu'au dernier aſyle de la ſuperſtition. Le principal de ces temples contenoit de grandes richeſſes, qu'ils offrirent à l'Evêque & à ſes prêtres ; mais il dit : A Dieu ne plaiſe, que nous nous enrichiſſions de votre bien ! nous avons aſſez de fortune chez nous : gardez tout ceci pour votre propre uſage. Il
Cap. 25. ne reçut que la tête d'une idole, qu'il envoya au Pape, comme un trophée de la victoire remportée ſur l'Enfer. Après ces ſuccès, il crut devoir demeurer encore trois mois à Stétin, pour inſtruire ces nouveaux Fideles, & ci-

menter ſolidement cette Egliſe naiſſante.

Cependant les habitans de Vollin avoient envoyé ſecrétement, afin d'obſerver ce qui ſe paſſoit dans une ville qu'ils avoient choiſie pour modele. Ils rapporterent qu'il n'y avoit, ni vue d'intérêt, ni impoſture dans la conduite de ces étrangers, que leur doctrine étoit pareillement irrépréhenſible, & qu'elle avoit été reçue d'un concert unanime à Stétin. Sur ce rapport, Otton fut déſiré à Vollin, comme un bienfaiteur généreux, à qui tout le monde s'empreſſoit de faire oublier les ingratitudes dont on avoit payé les premiers témoignages de ſa bienveillance. A peine put-il ſuffire, pendant deux mois d'un travail exceſſif, à baptiſer tous ceux qui ſe préſentoient. Comme Vollin étoit au centre de la province, les Ducs de Pologne & de Poméranie choiſirent cette ville, pour y établir le ſiege épiſcopal. Les peuples firent tous leurs efforts pour y retenir Otton, en lui promettant une docilité parfaite à marcher ſous ſa conduite dans les voies du ſalut : motif bien capable de faire impreſſion ſur le cœur d'un Saint,

& qui le fit consentir en effet à quitter l'éclat & tous les avantages de son premier siege : mais son clergé le prenant à son tour par sa sensibilité & par sa vertu, le fit changer de résolution. Comme il s'en retournoit par la Pologne, après avoir encore évangélisé à Colberg, à Belgart, & dans plusieurs autres villes Païennes; sur ses conseils, le Duc Boleslas nomma pour évêque de Poméranie, Albert l'un des trois chapelains qu'il avoit envoyés à la mission de cette province. En moins d'une année, S. Otton produisit tous ces fruits de salut: il se retrouva pour pâque à Bamberg, comme il l'avoit promis en partant.

Vit. l. 3. Quatre ans après, il entreprit un second voyage de Poméranie, mais par une autre route. Il voulut en passant répandre la semence évangélique dans le pays des Lutétiens, qui occupoient une partie du Mékelbourg & du Brandebourg. Comme il y avoit déjà fait beaucoup de conversions, abattu même des temples d'idoles & consacré des églises, il apprit que Stétin étoit retourné à l'idolatrie. Il prit sur le champ la résolution d'y

aller : mais les eccléſiaſtiques de ſa ſuite, beaucoup moins courageux que lui, employerent tous leurs ſoins & tous leurs efforts, pour le faire changer de deſſein. Fatigué de leurs remontrances, & plus encore des déguiſemens de leur puſillanimité ; je vois bien, leur dit-il, que nous ſommes venus pour les délices, & non pour la croix. Que ne m'eſt-il donné, de vous mener avec moi au martyre ! Toutefois je ne contrains perſonne : mais ſi vous refuſez de partager ma couronne, au moins n'attentez pas à me la ravir ; laiſſez-moi la liberté que je vous donne.

Après ce peu de paroles, il s'enferma ſeul, & pria juſqu'au ſoir. Il dit enſuite à l'un de ſes gens de fermer toutes les portes, & de n'ouvrir à perſonne ſans ſon ordre. Alors il prit ſes habits de voyage, mit ſes ornemens, ſon calice, avec les autres meubles d'autel, dans un ſac qu'il chargea ſur ſes épaules, prit ſeul durant les ténebres le chemin de Stétin, & marcha gaîment tout le reſte de la nuit. Ses clercs s'étant levés pour matines, & l'ayant long-temps cherché en vain, ils conçurent de cruelles in-

quiétudes. Ils partent, les uns à pied, les autres à cheval, se répandent au loin dans la campagne, & le trouvent enfin, comme il faisoit jour, & qu'il alloit monter dans une barque. Ils se précipitent de cheval, & se jettent à ses pieds, qu'ils arrosent de leurs larmes. Il pleure & se prosterne de son côté, en les conjurant de le laisser partir, & de retourner sur leurs pas. Mais ils lui protestèrent qu'ils ne l'abandonneroient point, &, soit à la vie, soit à la mort, qu'ils le suivroient par-tout.

Ils allerent tous ensemble à Stétin, & logerent à une église qui étoit à l'entrée de la ville. Les citoyens étoient divisés entr'eux; les uns ayant gardé la foi, les autres en bien plus grand nombre étant retournés au Paganisme. La plupart de ceux-ci parurent inquiets & fort embarrassés de l'arrivée du S. Evêque : mais les sacrificateurs des idoles, transportés de fureur, environnerent l'église avec une troupe de gens armés, criant en forcenés, qu'il la falloit abattre, & faire main-basse sur tous ceux qui s'y trouvoient. Le Saint qui désiroit ardemment le mar-

tyre, se revêtit de ses habits pontificaux ; & prenant, au lieu d'armes, la croix & les reliques, il se mit à chanter des pseaumes avec son clergé. A ce spectacle, les Barbares furent désarmés. Ils ne purent plus qu'admirer ces hommes extraordinaires, qui ne faisoient entendre que des chants & des bénédictions à l'article de la mort : les plus sages de la troupe prenant leurs prêtres en particulier, leur remontrerent que c'étoit par la raison, & non par la violence, qu'il convenoit de défendre leur religion. Ainsi l'émeute se calma insensiblement, & la troupe se dissipa.

Le dimanche étant venu, le saint Evêque, après avoir célébré le S. Sacrifice, sortit encore revêtu des ornemens sacrés, & la croix marchant devant lui. Il avança au milieu de la place publique, & monta dans une tribune, d'où on avoit coutume de haranguer le peuple. Comme il eut commencé à parler, & que la plupart témoignoient l'écouter avec plaisir ; un Sacrificateur fendit la presse, & d'une voix qui étouffa celle du Prédicateur, le chargea d'injures, & anima le peuple Cap. 16.

à immoler cet ennemi de leurs dieux. Ils avoient tous des dards à la main, & pluſieurs ſe mirent en devoir de les lancer : mais ils demeurerent immobiles, ſans pouvoir, ni uſer de leurs armes, ni abaiſſer leurs mains, ni même ſe remuer de leur place. Ce fut un triomphe bien doux pour les Fideles ; & le Saint en prit occaſion d'exalter la toute-puiſſance du vrai Dieu. Les Sages & les anciens de la ville ſe raſſemblerent auſſi-tôt au lieu du Conſeil, où ils demeurerent juſqu'à minuit. Ils conclurent enfin à extirper entiérement l'idolatrie, & à s'attacher pour toujours à la religion Chrétienne. Dès le lendemain, l'Evêque réconcilia les apoſtats par l'impoſition des mains, baptiſa les perſonnes qui ne l'avoient pas encore été, & confirma leur foi par pluſieurs miracles. En peu de temps, cette Egliſe de la capitale fut en état de ſervir de modele au reſte de la province, qui ſe fit un devoir de s'y conformer. S. Otton, depuis qu'il eut mis ainſi la derniere main à cette conquête apoſtolique, vécut encore ſix à ſept ans dans ſon Egliſe de Bamberg, où

il ne ceſſa de préſenter dans ſes œuvres la foi vive, le zele laborieux, la charité, l'eſprit d'abnégation, & toutes les vertus d'un apôtre.

Bien d'autres Egliſes avoient auſſi à leur tête des prélats d'une éminente vertu. L'an 1125, on transféra le Bienheureux Hildebert, de l'évêché du Mans ſur le ſiege métropolitain de Tours, comme dans un champ plus propre à déployer toute l'étendue de ſon mérite & de ſes talens. Il n'accepta ce ſurcroît d'honneur qu'avec une extrême répugnance; quoiqu'il eût eſſuyé au Mans toutes ſortes de traverſes, par la rivalité des princes qui ſe diſputoient cette ville. Il vécut à Tours, comme dans ſon premier ſiege; occupé ſans interruption à réformer & à ſanctifier ſon clergé, à inſtruire ſon peuple, à ſoulager les indigens, à réparer & à orner les égliſes. En ſon particulier, il menoit une vie auſtere, jeûnoit ſouvent, faiſoit ſervir ſa table avec une ſimplicité exemplaire, portoit le cilice, couchoit ſur la dure, & donnoit la meilleure partie de la nuit à la méditation des livres ſaints & à la priere. Il eut un

Vit. in geſt. Epiſc. Cœnom.

grand soin de tenir des synodes, & de visiter sa province.

T. x. Conc. p. 918. Conon, comte de Bretagne, l'ayant invité à venir dans ses Etats pour en réformer quelques abus, on tint à Nantes un concile, qui nous fournit une preuve sensible du secours que le droit de nature peut tirer de la foi chrétienne, pour l'observation de ses principes les plus évidens. Il s'étoit établi en Bretagne deux coutumes inhumaines : suivant la premiere, à la mort d'un mari ou d'une femme, tous les meubles du défunt appartenoient au seigneur : selon la seconde, quand un vaisseau avoit eu le malheur de faire naufrage, bien loin de tendre une main secourable à ceux qu'avoit épargnés la tempête, les débris de leur fortune étoient confisqués au profit du Prince. Le Comte qui assistoit au concile, renonça généreusement à ce droit barbare, & fit prononcer l'anathême contre tous ceux qui exerceroient l'autre. Hildebert envoya ces décrets au Pape Honorius, qui les confirma. Il gouverna huit à neuf ans l'archevêché de Tours, & acquit par ses écrits une juste célébrité.

On a de lui des lettres, des ſermons, les vies de Sainte Radegonde & de S. Hugues de Cluny, grand nombre de poéſies, & quelques traités de religion, dont le plus conſidérable forme un corps abrégé de théologie, & fut le modele de ceux qui peu après accréditerent ſi étonnamment la forme ſcolaſtique. On y trouve une netteté & une préciſion rare pour le temps, avec un ſage diſcernement dans le choix des preuves. En général, on remarque dans les ouvrages d'Hildebert un jugement ſain, & une véritable force d'eſprit contre les préjugés de ſon ſiecle, particuliérement contre l'abus des longs pélerinages & des appellations interjettées ſans fin au S. Siege. Quoiqu'il eût été diſciple de Bérenger, il fut toujours infiniment éloigné des erreurs de ſon maître. Il dit expreſſément, qu'après la conſécration du corps de Notre-Seigneur, la ſubſtance du pain ne demeure pas dans l'Euchariſtie. Il ſe ſert même du mot de tranſſubſtantiation; & c'eſt le premier auteur, dans les écrits duquel on le trouve employé.

Lib. 1. ep. 15. Lib. 11. ep. 41.

Serm. 93. p. 689.

Vers le temps où le Bienheureux Hildebert passa au siege de Tours, S. Norbert alla demander au Pape la confirmation de son institut, qui avoit été approuvé par les Légats Grégoire & Pierre de Léon. Il fut reçu à Rome avec beaucoup d'honneur, & obtint sans peine ce qu'il désiroit; comme il paroît par la bulle d'Honorius, en date du 16 février 1126, où la juriſdiction des évêques est néanmoins réservée. De retour en France; à la priere du Comte de Champagne qu'il avoit engagé à se sanctifier dans le siecle, & qui voulut recevoir une épouse de sa main, il passa en Allemagne, pour accélérer ce mariage déjà convenu avec la vertueuse Mathilde, princesse de Carinthie.

Vit. Boll. c. 15. Norbert arriva à Spire, comme l'Empereur Lothaire y tenoit une assemblée, où se trouvoient les députés du clergé & du peuple de Magdebourg, pour élire un archevêque. Dès qu'on sut l'arrivée d'un personnage si célebre, & si vanté en particulier pour sa sainte éloquence, on l'invita à faire un sermon, qui remplit toute l'attente de l'auditoire. Il y avoit, avec une multitude

titude de seigneurs, un cardinal légat, nommé Gérard, qui fut depuis Pape sous le nom de Lucius III. Sur leur avis, les députés proposerent pour le siege vacant trois sujets recommandables, du nombre desquels étoit Norbert qui ne s'en doutoit pas. Comme on délibéroit entre les trois, Alberon, primicier de Mets & depuis archevêque de Treves, fit signe aux députés, en montrant du doigt S. Norbert. Aussi-tôt ils le saisirent, en criant à voix redoublées : C'est ici notre pasteur & notre pere. On l'enleva, sans lui donner le temps de se reconnoître ; on le présenta à Lothaire qui applaudit à ce choix, avec tous les assistans ; le Légat le confirma, & on l'emmena incontinent à Magdebourg, où cette nouvelle causa une joie inexprimable.

De si loin qu'il put voir la ville, il marcha nu pieds, & suivit ainsi la procession qui vint le recevoir & le conduire à l'église, puis au palais archiépiscopal. Il étoit vêtu si pauvrement, que le portier lui refusa l'entrée & le repoussa brusquement, en lui disant : Que ne te rangeois-tu par-

mi les autres pauvres : il ne convient bien d'incommoder ces ſeigneurs. Tout le monde cria au portier, que c'étoit l'archevêque. Le portier confus vouloit ſe cacher : mais Norbert le retint, & lui dit en ſouriant : Ne craignez rien, mon ami ; vous me connoiſſez mieux que ceux qui me forcent à occuper un palais où je ne puis que très-mal figurer. Il gouverna huit ans le dioceſe de Magdebourg, avec un zele qui eut de grands ſuccès, mais qui lui fit des ennemis, dont la fureur ſe porta juſqu'à le vouloir poignarder. Sa charité, ſa douceur admirable & ſa perſévérance triompherent de tous les obſtacles. Malgré ſa promotion à l'épiſcopat, pluſieurs de ſes religieux ne vouloient point d'autre ſupérieur que lui, & ſe montrerent ſi fermes dans leur attachement, que l'ordre ſe vit au moment d'une fâcheuſe diviſion. Mais il manda les plus conſidérables, & les obligea d'élire un abbé général, qui fut Hugues ſon premier diſciple.

Il y eut alors, dans l'ordre de Cluny, une diviſion bien plus condamnable, & qui fit ſuccéder ſans in-

tervalle à l'édification publique tous les ſcandaleux ſpectacles du ſchiſme. Depuis trois ans, l'Abbé Ponce devenu inſupportable à ſes freres par ſes caprices hautains & ſes faſtueuſes profuſions, s'étoit démis de ſa charge dans un accès fantaſque de ferveur, & avoit paſſé à la Terre-Sainte où il ſe propoſoit de finir ſes jours. Les moines ſe preſſerent de mettre à ſa place, Hugues prieur de Marcigny, qui mourut au bout de trois mois. Ils élurent auſſi-tôt après, Pierre-Maurice iſſu de l'ancienne maiſon de Montboiſſier, & doué de qualités perſonnelles qui lui ont acquis le nom de Pierre le Vénérable. Ponce n'étoit pas d'un caractere à ſe plaire long-temps dans les ſolitudes obſcures & indigentes de la Paleſtine. Il ſe rapprocha du théatre de ſon ancienne grandeur, & bâtit un petit monaſtere en Italie, dans l'évêché de Tréviſe. Ce petit renouvellement de fortune, loin de fixer ſa légéreté, ne ſervit que d'amorce à ſon ambition. Elle ne ceſſoit de lui retracer les images de la magnificence de Cluny, qui enfin lui tournerent la tête, & lui firent prendre le parti de recouvrer de ma-

niere ou d'autre ſon ancienne poſſeſſion. Mais pour reparoître en France avec quelque ſuccès, il crut devoir jouer un perſonnage tout nouveau pour lui, & ſe réſolut à y figurer en ſaint. Il commença par ſe faire des partiſans, qui de tous côtés répandirent le bruit, qu'il prioit continuellement, qu'il portoit des chaînes de fer ſous ſes habits, qu'il paſſoit des ſemaines entieres ſans manger, & qu'il guériſſoit par ſes prieres toutes ſortes de maladies.

Petr. Vener. l. 2. de mirac.

Cette réputation l'ayant devancé ſur la route de Cluny, où il avoit déclaré qu'il ne vouloit plus paroître, il s'en approcha peu à peu; & comme il eut appris que Pierre étoit allé en Aquitaine pour des affaires de l'ordre, il recueillit quelques moines fugitifs, pluſieurs laïcs armés, doubla ſa marche, & tomba tout à coup ſur le monaſtere. Il chaſſa le Prieur Bernard, vieillard vénérable, diſperſa les moines, contraignit par des menaces & des tortures une partie de ceux qu'il put arrêter, à lui prêter ſerment de fidélité, & mit les autres dans une rude priſon. Devenu ainſi

maître absolu de tout, il prend les croix, les calices, les reliquaires, les fait fondre, & en tire une grande quantité d'or, qui devint la solde des brigands qu'il avoit avec lui, sans en excepter les femmes sans pudeur dont il ne rougissoit pas de grossir son cortege. Ensuite il s'empara des fermes & des châteaux du monastere, ravagea tout par le fer & le feu, & soutint cette guerre sacrilege, depuis le commencement du carême jusqu'au mois d'octobre; le prieur & les principaux religieux se défendant, comme ils pouvoient, dans les lieux les plus difficiles à forcer.

Le bruit de ce scandale étant parvenu aux oreilles du Pape, il envoya d'abord des légats qui prononcerent l'anathême contre Ponce & sa faction. Il enjoignit ensuite à Pierre-Maurice & à Ponce, de se rendre à Rome, afin de juger lui même. Pierre partit aussi-tôt, avec ce qu'il y avoit de plus distingué dans l'ordre, nommément avec Matthieu prieur de S. Martin-des-Champs de Paris, qui étoit chargé de porter la parole. Ponce eut le front de comparoître, accompagné de

quelques moines de ſon parti. Comme il étoit excommunié, le Pape lui fit dire de ſe mettre en état d'être abſous, ſuivant les canons, avant de ſe préſenter au jugement. Ponce répondit qu'homme vivant ſur la terre ne pouvoit l'excommunier, & qu'il n'y avoit que S. Pierre en perſonne qui eût ce pouvoir. Le Pape indigné de ce délire d'orgueil, abandonna l'inſenſé à ſon aveuglement volontaire, & fit exhorter ſes partiſans à ſe rendre plus dociles. Ils ſe confeſſerent coupables, entrerent nu-pieds au palais, & demanderent humblement l'abſolution qu'ils obtinrent. On procéda auſſi-tôt au jugement; & le droit étant manifeſte, il ne fut queſtion que de conſtater les faits. Après que les deux parties eurent parlé, le Pape ſe retira quelques heures avec toute ſa ſuite, puis revint prendre ſon ſiege, & fit prononcer la ſentence en ces termes: La Sainte Egliſe Romaine dépoſe à perpétuité Ponce uſurpateur ſacrilege & ſchiſmatique, & aſſure à l'Abbé Pierre le monaſtere de Cluny, avec tout ce qui en dépend. Ce jugement ne fut pas plutôt rendu, que les moi-

nes débauchés par Ponce se réunirent cordialement à leurs freres ; & tout le feu de cet horrible schisme fut éteint en un moment. Le Pape fit enfermer Ponce dans une tour, où ce génie superbe persévéra dans l'impénitence, & mourut peu de temps après. Toutefois, par considération pour l'illustre monastere dont il avoit été abbé, le Pontife le fit inhumer en terre sainte, mais sans nul appareil.

L'année même du schisme de Cluny, le monastere du Mont-Cassin qui avoit en Italie cette haute prééminence d'honneur & de mérite dont les Clunistes jouissoient en France, donna dans un schisme qui ne fut pas moins scandaleux. Son Abbé Odérise, d'un caractere assez ressemblant à celui de Ponce, tomba dans les mêmes égaremens. Tandis que le Pape Honorius n'étoit encore que cardinal-évêque d'Ostie, il avoit essuyé un refus mortifiant de la part d'Odérise. Quand il fut élevé au pontificat, l'imprudent Abbé, naturellement caustique, lâcha quelques propos impertinens sur la naissance du nouveau Pontife, & donna un air de ridicule à son habileté dans les lettres. Quel-

Chron. Cass. l. 4. 81 & seq.

que temps après, Honorius ſe trouvant au château de Fumone, y fit venir Odériſe, & en préſence de pluſieurs laïcs, le réprimanda fortement ſur la diſſipation des biens du monaſtere. Il alla juſqu'à lui dire, qu'il étoit moins un abbé, qu'un grand du monde & un officier militaire. Les eſprits de part & d'autre en étant à ce point d'aigreur, le Comte d'Aquin qui n'aimoit pas Odériſe, écrivit à Honorius, que cet abbé ſuperbe tranchoit du Pape en toute rencontre : il articula des griefs particuliers & aſſez bien circonſtanciés, pour que le Pape citât Odériſe à ſon tribunal. L'Abbé refuſa d'y venir; & le Pape, après avoir réitéré deux fois la citation ſuivant les formes canoniques, prononça contre lui la ſentence de dépoſition; ajoutant, que quand il ne ſeroit coupable d'autre choſe, ſa contumace & ſon orgueil ſuffiſoient pour le condamner.

Odériſe mépriſa cette ſentence : quelques jours après, il s'aſſit dans la chaire abbatiale, la croſſe à la main, & fit toutes ſes fonctions accoutumées. Le Pape juſtement irrité l'excommu-

nia publiquement, avec tous ſes fauteurs : ce qui produiſit une diviſion fort animée entre les moines, & les peuples du voiſinage dépendans de l'abbaye. Le peuple s'étant rendu le plus fort, obligea les moines à chaſſer Odériſe, & à élire un autre abbé. Ils élurent en effet leur Doyen Nicolas : mais quelques anciens religieux écrivirent ſecrétement au Pape, que l'élection étoit irréguliere, & le pur ouvrage de la cabale. La conduite de Nicolas ne juſtifia que trop cette accuſation. Pour ſoutenir ſon parti, il s'empara de la riche argenterie de l'égliſe, ſans épargner un autel d'or orné de pierreries, ni beaucoup d'autres préſens d'un prix ineſtimable, conſacrés par la dévotion de tant de Papes & de princes. En un mot, la profanation alla ſi loin, qu'elle fit ſuccéder l'horreur & tous les ſentimens d'une haine implacable au premier attachement de ſes moines. Mais ſon pillage l'avoit mis en état de faire la guerre, qu'il continua avec autant d'opiniâtreté que de fureur. Odériſe au contraire, dompté par l'adverſité & par la fermeté inflexible du Pape,

vint se jetter à ses pieds, & renonça à l'abbaye entre ses mains. Le Pontife déposa ensuite Nicolas, excommunia ses adhérens, & fit élire pour abbé, le prévôt du monastere de Capoue, nommé Seignoret. Nicolas se soumit alors, & abandonna les fortereſſes qu'il occupoit. Honorius fut si satisfait d'avoir mis fin à ce scandale, qu'il se transporta contre la coutume au Mont-Cassin, pour donner à Seignoret la bénédiction abbatiale, que ſes prédécesseurs étoient toujours venus recevoir à Rome. Il voulut néanmoins que le nouvel Abbé lui prêtât serment : mais les moines s'opposerent à cette prétention toute nouvelle, & le Pape s'en déporta.

L'ordre de Cluny, pendant treize années d'un gouvernement tel que celui de Ponce, n'avoit pu manquer d'essuyer des atteintes considérables dans la régularité de ses observances : mais les religieux y conservoient toute la fierté de la prééminence où les avoit établis la réputation de leurs peres. Ils ne virent pas, sans quelque chose de plus que l'émulation, l'institut de Cîteaux qui étoit au plus

haut point de ſa ferveur, prendre le premier rang en fait de régularité, & leur ravir la conſidération publique qui ne manque pas de la ſuivre. Comme il n'y avoit pas lieu d'attaquer la pureté de ſes obſervances, on eſſaya de les faire paſſer pour impraticables, au moins d'une maniere indirecte, en lui enlevant quelques ſujets qu'on prétendit s'être engagés légérement à une perfection où leur foibleſſe ne pouvoit atteindre. Déjà l'Abbé Ponce avoit ainſi débauché un jeune profès, nommé Robert, qui étoit couſin-germain de S. Bernard, & qui vivoit ſous ſa conduite à Clairvaux. Il y avoit envoyé ſon grand prieur, qui en traita l'auſtérité d'indiſcrétion & de folie, perſuada au jeune Robert d'en ſortir, & l'amena à Cluny, où on lui fit faire une nouvelle profeſſion. En vain S. Bernard écrivit à Robert tout ce que la tendreſſe de l'amitié & l'onction de la piété peuvent ſuggérer de plus touchant & de plus fort à l'éloquence : le déſerteur parut inſenſible, tout le temps que Ponce fut en place ; il ne revint à Clairvaux, que quand Pierre-Maurice fut abbé de Cluny. Bern. ep. 4.

Le différend étoit terminé : mais les réflexions qu'on s'étoit permises de part & d'autre sur la valeur & la manutention des observances respectives, n'avoit pas tourné à l'avantage de Cluny. Les aggresseurs à qui l'attaque avoit si mal réussi, devinrent les plaignans. Ils accuserent S. Bernard de les décrier ; & ce reproche fut fait avec tant d'éclat, & si souvent répété, que ses amis l'engagerent à se justifier. Il fit en effet une apologie divisée en deux parties, dont la premiere tend à le disculper des invectives qu'on lui imputoit faussement, & l'autre à faire goûter les justes raisons qu'il comptoit avoit eues en reprenant quelques relâchemens avérés. Nous serions sans doute, dit-il, les plus misérables de tous les hommes, si couverts de haillons, comme on nous le dit si bien, nous osions de nos cabanes diffamer votre illustre institut, & du fond obscur de notre désert ternir les lumieres du monde, en attentant à la réputation de tant de saints qui vivent parmi vous. S'il en étoit ainsi, à quoi nous serviroient nos travaux & nos austérités, sinon à

Opusc. 5. tom. 1.

nous conduire plus triſtement dans l'abîme éternel, par la voie odieuſe de la détraction & de l'hypocriſie ? Il proteſte enſuite, qu'il a toujours eu beaucoup d'eſtime & d'affection pour l'ordre de Cluny ; qu'il révere & chérit cordialement tous les ordres, qui, avec les Fideles de toute condition, de tout ſexe & de tout âge, compoſent une même Egliſe ; qu'il eſt impoſſible qu'un ſeul inſtitut embraſſe tous les hommes, ou qu'un ſeul homme embraſſe tous les inſtituts ; que pour lui il [illegible] embraſſe par la charité, laquelle peut lui procurer le fruit de l'obſervance qu'il ne pratique pas, plus abondamment même qu'à ceux qui la pratiquent. Il réprimande enfin ceux de ſes freres qui cenſuroient en effet les moines de Cluny.

Dans le reſte de l'apologie néanmoins, en juſtifiant les corrections qu'il trouvoit à faire aux inſtitutions de Cluny quant à la pratique, il ſuit les vives impreſſions de ſon zele, & fait une cenſure aſſez forte du relâchement qui s'y étoit introduit. Parlant d'abord très-généralement ; j'admire, dit-il, d'où a pu venir parmi les moines tant

d'intempérance dans le repas, tant de vaines superfluités dans les habits, les ameublemens, les équipages; & un tel renversement dans les idées mêmes, qu'on y traite l'économie & la frugalité d'avarice, la tempérance d'austérité sauvage, le silence & le recueillement d'humeur atrabilaire. Le relâchement y passe au contraire pour discrétion, la profusion pour libéralité, le babil & la dissipation pour affabilité & politesse.

Descendant ensuite dans le détail des objets à réformer, il blâme la splendeur des repas où l'on accumule mets sur mets, où, au défaut de la viande dont on est obligé de s'abstenir par état, on sert quantité de poissons énormes, ou plutôt de monstres exquis. Encore sont-ils assaisonnés avec tant d'art, ajoute-t-il, que l'appétit se renouvelle à mesure qu'il s'épuise, & qu'après avoir passé de beaucoup les bornes de la tempérance, il se retrouve plus irrité qu'après un long jeûne. Quant à la boisson, on a perdu l'usage de l'eau, même avec le vin; & plût à Dieu qu'on se bornât à se désaltérer avec le vin

pur ! mais pour forcer la soif ainsi que l'envie de manger, on a recours aux vins de liqueur, & à mille breuvages artificiels. On a même trouvé le secret d'enfreindre l'abstinence la plus sacrée à nos peres : de jeunes religieux, dont l'embonpoint & le teint vermeil annoncent la florissante santé, déclarés malades parce qu'ils marchent avec un bâton, à la faveur de cet artifice risible, vont à l'infirmerie se repaître & se régaler de toutes sortes de viandes. Est-ce donc ainsi, conclut-il, que vivoient les SS. Abbés Odon, Mayeul, Odilon & Hugues ?

S. Bernard n'est pas moins éloquent sur le luxe des habits & des équipages. Hélas ! dit-il, je ne puis y penser sans douleur : notre vêtement qui étoit le symbole de l'humilité, n'est plus qu'un étalage d'orgueil. A peine trouvons-nous dans nos climats d'assez belles étoffes pour nous habiller. L'officier & le moine achetent d'un même drap, l'un pour son manteau, & l'autre pour sa coule. Quant au cortege & à l'équipage, il est tel abbé, qui voyage avec tant de pompe

en hommes & en chevaux, que ſa ſuite ſuffiroit à pluſieurs évêques. J'en ai vu un marcher avec ſoixante chevaux. Vous les prendriez pour des gouverneurs de provinces, non pour des ſupérieurs monaſtiques, & plutôt pour des princes que pour des paſteurs. Il reprend enfin la magnificence des égliſes qui épuiſe le patrimoine des pauvres, & qui eſt inutile à des ſolitaires : gens tout intérieurs par état, qui n'ont point à prétexter, comme les évêques, la néceſſité de ſoutenir le culte public, & de ranimer la dévotion des peuples par les décorations extérieures.

Lib. 1. ep. 28. A cette cenſure propoſée ſous le titre d'apologie, Pierre le Vénérable répondit ſans manquer à la charité la plus circonſpecte, en témoignant même à S. Bernard une eſtime & une amitié touchante. Il ſentoit l'avantage de ſon ſaint antagoniſte, ſur bien des articles, qu'il eût ſans doute déſiré lui-même de rappeller à leur perfection primitive. Auſſi convient-il, que ce ſont-là des adouciſſemens : mais il ajoute, que par un eſprit de diſcrétion & de charité, on peut chan-

ger certains articles, qui paroiſſent encore avoir été attaqués par d'autres moines de Cîteaux que S. Bernard. Pierre répond, que les mœurs étant bien changées depuis les premiers ſolitaires, il ne paroiſſoit plus ſéant que les ſéculiers viſſent les mêmes religieux garder leurs troupeaux, labourer leurs terres, & monter enſuite à l'autel pour célébrer le ſaint ſacrifice. Quant à l'indépendance où ils étoient de l'ordinaire, il dit que s'ils ne reconnoiſſoient pas en tout l'autorité des évêques diocéſains, ils ſe faiſoient gloire d'avoir pour évêque celui qui a de droit divin la primauté ſur tous les paſteurs, & que ces ſortes de privileges étoient en uſage dès le temps de S. Grégoire. C'eſt ainſi que ces deux ſaints abbés donnerent l'un & l'autre à leurs raiſons les couleurs les plus plauſibles. Ils ne ſe perſuaderent point; mais jamais la charité n'en ſouffrit. On trouve dans pluſieurs autres de leurs lettres, des preuves conſtantes de l'amitié réciproque que l'eſtime leur avoit inſpirée, & qui ne finit qu'avec la vie.

Bernard, fameux par ſes lumieres,

par ſes vertus, & déjà par quelques miracles qu'on racontoit de lui, commença bientôt à être recherché pour les affaires les plus importantes de l'Egliſe & de l'Etat. Il étoit particuliérement connu de Matthieu, ancien prieur de S. Martin-des-Champs, qui avoit accompagné Pierre le Vénérable à Rome, & dont le Pape Honorius avoit ſi bien apprécié le mérite, qu'il l'avoit retenu auprès de lui, & fait cardinal-évêque d'Albane. La reſſemblance des inclinations & des vertus faiſoit le fondement ſolide de ſon attachement à Bernard. Matthieu avoit ſi bien l'eſprit de ſon premier état, que ſous la pou pre il ne retrancha rien des obſervances monaſtiques. Il conſerva la longue pſalmodie de Cluny, continua de dire la meſſe tous les jours, & demeura ſi ſolitaire dans le palais pontifical, qu'Honorius diſoit quelquefois que Matthieu étoit plus moine que cardinal. Ce ſage & pieux Prélat ayant été envoyé légat en France, appella S. Bernard au concile qu'il tint à Troies l'an 1128. Le S. Abbé ſe plaignit en vain qu'on l'arrachoit de ſon cloître, pour lui faire paſſer

Petr. Vener. 21. Mirac. c. 14.

Epiſt. 21.

la meilleure partie de ſon temps dans le tumulte du ſiecle qu'il avoit abjuré; que ſi les affaires où l'on vouloit qu'il prît part étoient faciles, on pouvoit les traiter ſans lui; & que ſi on ne pouvoit le faire ſans lui, la voix de Dieu l'avoit trompé, en appellant à la vie monaſtique un homme ſans qui les affaires épiſcopales ne pouvoient s'expédier. Il fallut partir, malgré ſa répugnance, & prendre place parmi les ſeigneurs & les plus illuſtres prélats.

Hugues des Payens, grand-maître de la nouvelle milice du Temple, établie depuis neuf ans & encore réduite à neuf chevaliers, ſe trouva lui ſixieme de ſon ordre à ce concile. Leur premier engagement, approuvé par le patriarche de Jéruſalem & par les autres évêques de Paleſtine, fut de protéger les pélerinages contre les Infideles & les brigands qui infeſtoient les chemins. Le Roi Baudouin II les logea dans le palais qu'il avoit près du temple, d'où leur vint le nom de Templiers. Le Grand-Maître s'étoit rendu au concile de Troies, avec les principaux chevaliers, afin d'y propoſer les obſervances qu'ils ajoutoient

aux vœux ordinaires de religion, & de faire approuver solennellement cet ordre nouveau, religieux & militaire tout ensemble. Les Peres ayant jugé qu'il falloit leur donner une regle fixe & précise, qui seroit approuvée par le Pape, S. Bernard fut chargé de la rédiger.

Mabill. admon. in Opusc. 6. Bern.

En voici les articles les plus particuliers : Ils doivent assister à l'office, tant du jour que de la nuit ; & quand le service militaire les en empêchera, ils réciteront treize *Pater* pour matines, sept pour chacune des petites heures, & neuf pour vêpres. Ils feront maigre, le lundi, le mercredi, le vendredi & le samedi : mais le vendredi, ils s'abstiendront d'œufs & de laitage, ainsi que de viande. Chaque chevalier peut avoir un écuyer & trois chevaux. On leur défend la chasse : mais ils doivent poursuivre les bêtes féroces, quand l'occasion s'en présente. Ils ne peuvent point avoir de sœurs de leur ordre, comme en avoient beaucoup de religieux ; ils ne doivent donner le baiser à aucune femme, pas même à leurs plus proches parentes. Cette regle ayant été confirmée par le

S. Siege, accrédita l'ordre dans tous les Etats Chrétiens, en multiplia étonnamment les membres en fort peu de temps, leur acquit enfin cette grande opulence qui leur devint si funeste. Les Templiers portoient une croix rouge sur leur habit blanc, pour se distinguer des chevaliers de l'hôpital de S. Jean, qui portoient la croix blanche sur un habit noir.

Ceux-ci avoient été institués religieux par une bulle du Pape Pascal II, datée de Bénévent le 15 février 1113. Avant que les Croisés se fussent rendus maîtres de Jérusalem, des marchands Italiens avoient bâti pour les pélerins, près du S. Sépulcre, un hôpital en l'honneur de S. Jean-Baptiste. Le B. Gérard, Provençal de nation, en étoit directeur, quand les Croisés conquirent la Terre-Sainte. Comme plusieurs d'entr'eux se consacrerent avec leurs biens au service de cet hôpital, les freres hospitaliers se virent en état, non seulement de bien recevoir les pélerins, mais de les escorter & de les défendre contre les violences & les brigandages des Sarasins. Gérard crut alors qu'il convenoit de s'engager

par des vœux, fit en effet, lui & ſes freres, les trois vœux de religion entre les mains du patriarche de Jéruſalem, & obtint enſuite la confirmation du Souverain Pontife. Le B. Gérard, en mourant vers l'an 1118, ne laiſſa pour regle que le ſouvenir des grands exemples de ſon humilité & de ſa charité : mais Raimond du Pui, qui fut alors élu grand-maître, dreſſa des ſtatuts, de l'avis de tous les freres, tant clercs que laïcs.

Preuv. hiſt. de Malt. t. 1.

Après l'obſervation des trois vœux, de chaſteté, d'obéiſſance & de pauvreté, on leur preſcrit de ne rien exiger, comme leur étant dû, ſinon du pain, de l'eau & un habillement vil, tel qu'il convient aux ſerviteurs des pauvres. Ils ne doivent point voyager ſeuls, mais toujours avec quelques compagnons marqués par le grand-maître, afin de s'aider mutuellement à conſerver la pureté des mœurs. Leur circonſpection à l'égard des femmes, doit aller juſqu'à ne pas ſouffrir qu'elles faſſent leurs lits. On veut encore qu'ils ne ſoient jamais dans les ténebres ; qu'en quelques maiſons qu'ils logent, ils aient

toujours de la lumiere devant eux. Quand ils iront chercher des aumônes pour les pauvres, ils demanderont l'hoſpice par charité : ſi on le leur refuſe, ou s'ils n'en trouvent point chez des perſonnes honnêtes, ils vivront ſur leur argent ; mais ils n'acheteront qu'une ſorte de mets. Ils ne recevront, ni gages, ni terres : pour le pain, le vin & les autres choſes de cette eſpece, le maître en aura le tiers ; & s'il y en a de reſte, il le diſtribuera aux pauvres de la ville. Les hoſpitaliers ne feront que deux repas par jour. Le mercredi & le ſamedi, & depuis la ſeptuagéſime juſqu'à pâque, ils ne mangeront point de viande. Ils garderont le ſilence à table, & plus ſtrictement encore quand ils ſeront couchés. On preſcrit enſuite des pénitences, proportionnées à la nature & au ſcandale des fautes : elles ſont ſi ſéveres pour les péchés d'impureté, que quand ils deviennent publics, le coupable doit être dépouillé le dimanche au ſortir de la meſſe, & fouetté à la vue de tout le monde.

L'an 1119, un ſeigneur Allemand bâtit ſur le modele de S. Jean de Chron. Pruſſ. c. 1. Jac. Vitr.

Hist. Hier. c. 66. Jérusalem, un hopital particulier pour recevoir dans la même ville les pélerins de sa nation, qui n'entendant point le François, ne savoient à qui s'adresser dans leurs besoins. Il fut érigé dans la suite, par le Pape Célestin III, en un nouvel ordre religieux-militaire. Les freres y prirent l'habit blanc, comme les Templiers, dont ils se distinguerent en y ajoutant une croix noire, au lieu de la croix rouge.

Le Grand-Maître des Templiers & les chevaliers de sa suite, à leur départ de Jérusalem, avoient été chargés par le Roi & les seigneurs du royaume, d'animer le zele des peuples pour le secours de la Terre-Sainte. La ville de Tyr étoit tombée sous le pouvoir des Croisés, tandis que le Roi Baudouin demeuroit prisonnier chez les Musulmans; & depuis sa délivrance qui fut chérement achetée, il méditoit de venger son affront par la conquête importante de Damas. Les Templiers ayant ramené avec eux un grand nombre de noblesse, il l'essaya aussitôt en différentes expéditions, où le succès ne répondit pas entiérement à la valeur. Il ne laissa point d'agrandir considérablement

considérablement le royaume de Jérusalem, qui, avant la fin de ce regne, comprit toute la Syrie, à l'exception d'Alep, de Damas, d'Emeſſe & d'Hamach, avec leurs territoires.

Quatre ans après la priſe de Tyr, on donna un digne paſteur à cette Egliſe, dans la perſonne de Guillaume, Anglois de nation & prieur du S. Sépulcre: mais durant cet intervalle, on avoit diſpoſé des égliſes & des biens de cette métropole, dont on n'avoit laiſſé au nouvel archevêque que ce qu'on avoit jugé à propos. Il ne fut pas plutôt ſacré, qu'il partit pour Rome; quoi qu'on eût pu faire pour l'en détourner. Le Pape Honorius le reçut avec honneur, lui donna le pallium, & le fit accompagner d'un légat, qui avoit commiſſion d'obliger le patriarche d'Antioche, ſous peine de ſuſpenſe, de rendre à l'Egliſe de Tyr ſes ſuffragans dans l'eſpace de quarante jours.

Environ une année après, Honorius mourut, le quatorzieme de février 1130, après cinq ans & deux mois de pontificat. Le jour même de ſa mort, comme le dit en termes ex-

près l'auteur contemporain de la Chronique de Bénévent, les premiers & les plus ſages de l'Egliſe Romaine, afin de prévenir les troubles, convinrent de faire l'élection de ſon ſucceſſeur dans l'égliſe de S. Marc. Cependant les cardinaux qui avoient eu le plus de part à la familiarité d'Honorius, n'oſerent ſe rendre en ce lieu, à cauſe des factions qui fermentoient parmi les Romains; & avant que la mort du Pape fût publiée, ils élurent en ſa place Grégoire cardinal-diacre du titre de S. Ange, qu'ils nommerent Innocent II. Le même jour, mais quelques heures plus tard, ceux qui étoient attachés à Pierre de Léon, s'aſſemblerent à S. Marc, pour ſe conformer à ce point de la convention; & ce cardinal-prêtre fut élu ſous le nom d'Anaclet II, par beaucoup de cardinaux, d'évêques, de prêtres & de nobles Romains.

Innocent avoit été moine de S. Jean de Latran : en devenant cardinal, le commerce du grand monde & la faveur des Souverains Pontifes ne lui avoient rien fait perdre de ſa piété, de ſon détachement, ni de ſa modeſ-

tie. Quoique sa pénétration & sa prudence l'eussent fait juger digne du pontificat long-temps avant qu'il y fut élevé, il s'opposa de tout son pouvoir à son élévation, déchira la chape quand on la lui présenta, & tenta tous les moyens imaginables de s'enfuir. Il fallut le retenir de force : on n'obtint son consentement, qu'en le menaçant d'excommunication s'il le refusoit plus long-temps.

Mais les richesses énormes d'Anaclet, & la puissance presque souveraine de sa famille, quoiqu'originairement Juive, avoient de quoi contrebalancer tant de mérite, & accréditer l'élection la plus irréguliere. Léon son grand-pere, converti & baptisé par le Pape Léon IX qui lui donna son nom, à la faveur de ses richesses, de sa haute capacité dans les sciences, & de sa dextérité à manier les esprits, avoit marié ses enfans dans les plus illustres familles Romaines. Pierre de Léon, c'est-à-dire Pierre fils de Léon, & pere d'Anaclet, servit utilement l'Eglise Romaine par les armes & par le conseil, eut avec le gouvernement du château S. Ange la principale con-

fiance du Pape, & parvint au plus haut point de grandeur où un Romain pût alors prétendre. Il ne deſtina rien de moins à ſon fils, nommé auſſi Pierre de Léon, que la ſuprême & ſacrée puiſſance des auteurs de la ſienne. Pour l'y diſpoſer de loin, il l'envoya étudier en France, où les études avoient le plus de renommée. Le jeune Pierre de Léon, après y avoir paſſé une jeuneſſe libertine, ſe fit moine à l'abbaye de Cluny, regardée comme un ſéminaire de cardinaux, & même de Souverains Pontifes. Etant venu à Rome, il fut auſſi-tôt fait cardinal par le crédit de ſa famille, puis employé en pluſieurs légations, où l'on reconnut, avec le dernier ſcandale, que la profeſſion religieuſe n'avoit pu que ſuſpendre dans lui le débordement des mœurs. Si tout ce que les écrivains de ſon temps lui reprochent d'infamies n'eſt pas inconteſtable, il eſt au moins évident que ſa conduite ne pouvoit être plus équivoque. On prétendit qu'il menoit dans ſes voyages une fille habillée en clerc, pour ſatisfaire plus librement ſon incontinence. On l'accuſa d'être le pere

Arnulf. Lexov. de ſchiſm.

de ſes neveux & l'oncle de ſes enfans, c'eſt-à-dire d'avoir commerce avec ſa propre ſœur Tropée.

Peu ſatisfait des grandes richeſſes que ſon pere lui avoit laiſſées, & de celles qu'il y avoit ajoutées par ſes exactions, tant à Rome que dans ſes légations; dès qu'on lui eut déféré le titre de Pape, il marcha bien accompagné à S. Pierre, à Sainte Marie-Majeure & aux autres égliſes, les dépouilla de tous leurs tréſors, & enleva une quantité d'or, d'argent & de pierreries, ſans épargner les choſes les plus ſacrées, ni les monumens révérés dont on accordoit à peine le ſpectacle à l'humble piété des Fideles dans les plus auguſtes ſolennités. On dit qu'il ne put trouver aucun Chrétien qui oſât briſer les calices & les crucifixs, afin d'en appliquer l'or à l'uſage qu'il en vouloit faire, & qu'il fut obligé pour cela de recourir aux gens de la religion de ſes peres, c'eſt-à-dire aux Juifs. Au moyen des largeſſes qu'il ſe mit en état de faire par ce brigandage ſacrilege, il acheva de gagner le peuple & la plupart des grands.

Il écrivit enſuite à l'Empereur Lothaire, au Roi Louis le Gros, à tous les

ſouverains, ſans oublier Jean-Comnene Empereur de C. P. ni le Roi de Jéruſalem aux extrémités de l'Orient : mais la plupart ne lui témoignerent qu'une indifférence mépriſante, juſqu'à ne pas daigner répondre à ſes lettres réitérées. Il ſéduiſit néanmoins Roger II, duc de Calabre & comte de Sicile, en lui donnant ſa ſœur en mariage avec le titre de Roi, & la ſuzeraineté ſur les villes de Naples & de Capoue ; le tout à la charge de faire hommage au S. Siege, & de lui payer tous les ans ſix cents pieces d'une mounoie d'or, portant la figure d'une coupe, & nommée pour cela Schifate. Tel eſt le premier titre du royaume de Sicile, établi par une bulle d'Anaclet, en date du vingt-ſeptieme de ſeptembre de cette annee 1130.

Innocent ne pouvoit plus trouver de ſûreté en Italie. Déjà il avoit été réduit, avec ſes partiſans les plus zélés, à chercher un aſyle dans les maiſons fortifiées des Frangipanes; toutefois, après avoir été conduit par dix-neuf cardinaux aux lieux dont il devoit prendre poſſeſſion ſuivant la coutume & après avoir reçu les honneurs d'uſage, autant que les circonſtances le permettoient permettre. Il ne

manqua point de notifier aux princes & aux prélats la légitimité de son élection, que le mépris général pour son vicieux concurrent leur fit présumer sans peine. Echappé de Rome, & arrivé heureusement à Pise où il fut reçu avec affection, il envoya des nonces en France, pour instruire particuliérement l'Eglise Gallicane, de ce qui s'étoit passé. Il se résolut ensuite à passer chez cette nation généreuse & solidement chrétienne, qui préfere à son intérêt privé, dit un auteur du temps, l'utilité générale de l'Eglise, qui n'est pas encline, comme les autres pays, à fomenter le schisme, & qui n'a jamais érigé ces idoles ou fantômes de pasteurs sur la chaire de Pierre. Ernald. vit. Bern. l. 2. c. 1.

Avant qu'il s'y montrât, on lui avoit déjà rendu justice. Il se tint d'abord un concile au Pui, où Hugues de Grenoble se rendit, nonobstant ses infirmités & son âge de soixante-dix-huit ans. Ce saint prélat n'eut aucun égard aux motifs humains, ni aux bons offices qu'Anaclet, avec son pere, lui avoit autrefois rendus : de concert avec les autres évêques, il l'excommunia comme schismatique ; ce qui fut d'un grand poids, à cause de l'autorité de ce saint vieillard. Ce trait

de zele fut la derniere action remarquable de ce digne pasteur, qui vécut encore deux ans depuis, en continuant à joindre aux travaux de l'épiscopat tout le recueillement des saints solitaires de la Chartreuse, dont il fut le constant protecteur. Il voulut se retirer parmi eux de corps & d'effet, comme il y étoit toujours de cœur & d'esprit, & fit exprès le voyage de Rome pour en obtenir la permission du Pape : mais le Pontife ne voulut point consentir à la démission d'un évêque si difficile à remplacer. Dans la suite néanmoins, le Saint, sur l'exposition du triste état de sa santé, obtint la dispense nécessaire, pour élever de son vivant sur son siege un autre saint, nommé aussi Hugues. Celui-ci donna si bonne opinion de la Chartreuse d'où il fut tiré, que pendant près d'un siecle l'Eglise de Grenoble ne lui choisit des successeurs que parmi ses confreres. Son saint prédécesseur fut canonisé, deux ans seulement après sa mort.

Le concile du Pui, tenu vers le mois de mars, formoit un puissant

préjugé en faveur de l'élection du Pape Innocent. Cependant, pour ne rien hazarder dans une affaire si pressante tout à la fois & si importante, le Roi Louis le Gros en fit assembler un autre à Etampes, dans le cours du mois d'avril suivant. Il venoit de fonder l'abbaye de Montmartre, & les religieux de S. Martin-des-Champs à qui le lieu appartenoit, lui avoient demandé un dédommagement. Dès qu'il eut consommé cette affaire, en leur donnant avec l'agrément de l'évêque de Paris l'église de S. Denis de la Chartre & les terres qui en dépendoient, il se rendit lui-même à Etampes avec un grand nombre de seigneurs. Outre les informations en regle qu'on avoit reçues de Rome, il se trouva au concile plusieurs témoins oculaires de ce qui s'étoit passé dans les deux élections. Il n'y eut pas jusqu'à Gérard d'Angoulême, le plus ardent fauteur du schisme dans la suite, mais alors en réputation de l'un des plus grands prélats de son temps, qui ne rendît témoignage contre Anaclet. Retenu par la nécessité des affaires dans sa légation d'Aquitaine, il envoya un

député chargé de lettres, par lesquelles il attestoit, d'après les informations les plus scrupuleuses, qu'indépendamment de l'énorme difference des mœurs & de la renommée entre les deux compétiteurs, la justice étoit toute entiere du côté d'Innocent. Le Roi & les principaux évêques voulurent encore avoir pour arbitre, le S. Abbé de Clairvaux, déjà regardé comme le prodige & l'oracle de son siecle. Toute l'assemblée convint, d'un commun accord, de s'en rapporter à lui, & d'en passer par tout ce qu'il décideroit.

Ernald. bid. Bernard trembla, à cette proposition : mais par le conseil de quelques pieux & sages amis, il accepta, pour le bien de l'Eglise, la charge terrible qu'on lui imposoit. Il examina soigneusement l'affaire devant Dieu ; il considéra l'ordre & la forme des deux élections, les qualités des électeurs respectifs, la vie & la réputation de celui qui avoit été élu le premier, & qui étoit reconnu pour Pape légitime par le très-grand nombre des Eglises. Il reparut dans l'assemblée, lui présenta ce qui faisoit le plus d'impression, tant sur lui-même que sur

une multitude de prélats qui avoient les vues également pures; puis il conclut qu'on ne pouvoit se dispenser de reconnoître Innocent II, pour le Vicaire véritable de J. C. Tous les Peres & les seigneurs répondirent par leurs acclamations & leurs cris de joie, on chanta le *Te Deum* en actions de graces; enfin le Roi & tous les évêques souscrivirent à l'élection d'Innocent, & lui promirent obéissance & respect, comme au Pere commun des fideles. On fit part de cette résolution aux différens prélats du royaume, qui n'avoient pu assister au concile, & qui la confirmerent unanimement.

Gérard d'Angoulême fut un des plus empressés: ce qui ne servit bientôt qu'à le traduire, comme tant d'autres personnages sans lesquels il ne peut se faire aucune bonne œuvre d'éclat, pour un fourbe paré de cette dévotion oblique qui ne cherche que le lucre dans la piété. Innocent, dont il étoit mieux connu que du vulgaire admirateur, n'ayant pas jugé à propos de lui continuer la légation d'Aquitaine, Gérard fut si outré de ce refus, qu'il n'eut pas honte de la demander aussi-tôt à l'Antipape Anaclet,

qui saisit avec joie cette occasion de se l'attacher. Il remplit toutes les espérances de son digne patron, par l'opiniâtreté avec laquelle il entretint en France les troubles & la discorde.

Le Pape Innocent fut amplement dédommagé de cette défection, par l'éclat avec lequel l'abbé & les moines de Cluny embrassèrent son obéissance. Dès qu'il fut arrivé, par le chemin si connu de ses prédécesseurs, au port de S. Gilles en Languedoc, Pierre le Vénérable le fit inviter à venir oublier ses disgraces parmi ses plus fideles enfans, & lui envoya une quantité de chevaux & de mulets pour la route. Cette réception dans une abbaye dont Anaclet avoit été moine, prévint tous les Occidentaux en faveur d'Innocent.

Après onze jours de repos, il alla tenir un concile à Clermont, où il excommunia l'Antipape. De Clermont, il se rendit à S. Benoît-sur-Loire, où le Roi Louis vint pour lui faire honneur & lui offrir ses services. Cependant plusieurs évêques de Normandie & d'Angleterre, prévenus par Gérard d'Angoulême, penchoient pour Anaclet, & communiquoient au Roi Henri

des impressions fâcheuses contre Innocent. S. Bernard alla trouver ce Prince, & le pressa de reconnoître un Pape, dont les droits avoient été si soigneusement discutés, & constatés si clairement. Le Roi hésitant encore, & craignant d'engager sa conscience, le S. Abbé lui dit : Prince, songez seulement à répondre à Dieu de vos autres péchés ; je prends celui-ci sur moi. Le Roi se laissa si bien persuader par ces deux mots, que, sortant des terres de sa domination, il vint à Chartres se soumettre en personne au Pape, & le conduisit à Rouen, où il le fit reconnoître par tous les évêques de ses Etats.

L'Empereur Lothaire, prévenu par Louis le Gros, reconnut aussi Innocent, dans un concile de Virsbourg, où se trouva Gautier, archevêque de Ravenne, envoyé par le Pape. Les deux Rois d'Espagne, Alphonse le Batailleur, roi d'Aragon, & Alphonse-Raymond, roi de Castille, l'envoyerent assurer de leur obéissance. Il alla l'année suivante à Liege : le Roi Lothaire, qui s'y étoit rendu avec la Reine son épouse, suivi d'un très-grand

nombre de seigneurs & de prélats, y servit d'écuyer au Pape, tenant d'une main la bride de son cheval, & de l'autre, une baguette pour écarter la foule. Ce Prince néanmoins, par un intérêt déplacé & de bien mauvaise grace, voulut profiter de l'occasion pour recouvrer les investitures. Les Romains pâlirent, à la premiere proposition qu'il en fit : mais S. Bernard, qui étoit présent, prit courageusement la parole, & peignit si bien l'indécence du contretemps, qu'il fit tomber sur le champ la demande.

De Liege, le Pape revint en France, passa par S. Denis, où il fut reçu magnifiquement par l'Abbé Suger, & célébra les fêtes de pâque dans tout l'appareil du pontificat. Trois jours après, il vint à Paris, dont les différens corps s'empresserent sur la route à lui présenter leurs hommages. Les Juifs, qui témoignoient la même ardeur que les Fideles, offrirent au Pontife un exemplaire de la Loi, enveloppé d'un voile. Tirant de ce symbole le sujet de sa réponse, le Pape leur dit en levant les yeux aux Ciel : Que le Pere des lumieres daigne lever le bandeau qui couvre les yeux de vos cœurs !

Cependant on raconta au Pape un miracle opéré tout récemment à Paris, & confirmé par autant de témoins qu'il y avoit de citoyens dans cette grande ville. La maladie qu'on appelloit le feu sacré faisant des ravages affreux dans le royaume, & principalement dans la capitale, l'an 1130, l'Evêque Etienne ordonna aux chanoines de Sainte-Genevieve, qui n'étoient pas encore réguliers, de faire une procession avec la châsse de la Sainte, comme il étoit d'usage dans les grandes calamités. La foule du peuple fut si grande, qu'à peine la procession pouvoit passer dans les rues. Les malades en état d'être portés, attendoient au nombre de cent trois dans l'église cathédrale. Au moment que les reliques y entrerent, ils furent guéris, excepté trois qui manquerent de confiance; & la contagion cessa dans tout le royaume. La cathédrale retentit d'acclamations si vives & si long-temps réitérées, qu'on ne put chanter les hymnes ordinaires en l'honneur de la Sainte. Le Pape Innocent ordonna de célébrer chaque année la mémoire d'un prodige, aussi incontestable qu'il avoit été éclatant. Que per-

Excel. Genov. ap. Boll. 3. januar.

ſonne, dit l'Auteur de cette relation; ne révoque en doute la vérité de nos paroles : nous ne racontons pas ce que nous avons appris, mais ce que nous avons vu. En reconnoiſſance d'un ſi grand bienfait, & pour en perpétuer le ſouvenir, on fit bâtir auprès de la cathédrale, une égliſe qui fut nommée Sainte Genevieve des Ardens.

Mais la joie publique fut bientôt troublée par la mort imprévue de Philippe, fils aîné de Louis le Gros, & couronné Roi quelques mois auparavant. Ce Prince âgé d'environ quinze ans, donnoit de lui les plus hautes eſpérances, & faiſoit déjà les délices des peuples. Comme il s'exerçoit à cheval, ſur la rive de la Seine qu'on appelle aujourd'hui la Greve, un pourceau s'embarraſſa dans les jambes du courſier, & le fit tomber ſur le Prince, qui en fut écraſé & mourut la nuit ſuivante. On avoit convoqué à Reims un concile de toutes les nations, afin de confirmer d'un commun concert l'élection d'Innocent; & déjà ce Pape étoit à Compiegne, en attendant l'arrivée des Peres. Il envoya conſoler le Roi, que la perte de ſon fils affligeoit d'au-

tant plus dangereusement, que sa propre santé étoit plus chancelante. Il se rendit néanmoins au concile, dont on lui conseilla de profiter pour faire couronner Louis le second de ses fils, & prévenir les troubles par une cérémonie si auguste.

A ce concile, qui s'ouvrit le 19 octobre 1131, il se trouva treize archevêques, deux cent soixante-trois évêques, une infinité d'abbés, de clercs & de moines, François, Allemands, Espagnols & Anglois. Le plus distingué des prélats, quoiqu'au second ordre de la hiérarchie, fut sans doute S. Bernard, que le Pape fit assister avec les cardinaux aux délibérations publiques, & à qui il ne permettoit plus de se séparer de lui. L'élection d'Innocent fut unanimement ratifiée, & Pierre de Léon excommunié s'il ne venoit à résipiscence; après quoi, on publia différens canons de discipline. Le sixieme défend aux moines & aux chanoines réguliers, d'exercer la profession d'avocats ou de médecins. C'est l'amour de l'argent, dit le concile, qui les y engage. Or il est honteux, suivant les constitutions impériales, que

T. x. Conc. p. 982.

des clercs veuillent être d'habiles plaideurs, & que des voix consacrées aux louanges divines s'exposent à devenir les organes de l'iniquité. Ils ne déshonorent pas moins leur état, en préférant la guérison des corps au salut des ames, & en arrêtant leurs yeux sur des objets, dont le nom ne doit pas entrer dans leur bouche. On s'étonnera que le concile ne défende qu'aux religieux profès d'être avocats & médecins, & qu'il le permette ainsi d'une maniere tacite aux clercs séculiers : mais les raisons dont il motive sa défense, prouvent clairement qu'il toléroit un mal en quelque sorte nécessaire, par la difficulté de trouver hors de la cléricature la connoissance des lettres que demandent ces profes-
Gall. 130 sions. Le douzieme canon défend, sous peine d'être privé de la sépulture, les fêtes où les chevaliers faisoient preuve de leur force & de leur adresse, c'est-à-dire les tournois, qui mettent en péril la vie du corps & celle de l'ame. La défense n'arrêta point cet abus naissant, qui a subsisté pendant quatre siecles.

Le 25 d'octobre, le jeune Prince fils

de Louis le Gros, nommé auſſi Louis & âgé d'environ dix ans, fut ſacré par le Pape. Dès le grand matin, Innocent ſortit du palais archiépiſcopal où il étoit logé, alla, ſuivi de ſon cortege & de tous les Peres du concile, à l'abbaye de S. Remi où le Roi logeoit avec le Prince, qu'il prit & conduiſit à l'égliſe métropolitaine. Le Souverain Pontife revêtu de ſes ornemens les plus ſolennels, avec la tiare ſur la tête, & le jeune Louis accompagné d'une nobleſſe innombrable, retournerent à Notre-Dame, où ils trouverent le Roi qui les attendoit à la porte de l'égliſe, avec la multitude des ſeigneurs & des prélats. On prétend qu'en cette occaſion les douze pairs parurent pour la premiere fois, & que ce fut le Pape Innocent qui perſuada à Louis le Gros d'établir les ſix pairs eccléſiaſtiques. Quand on fut entré dans l'égliſe, on préſenta le Prince à l'autel; & le Pape, dit un auteur de ce temps-là ſans citer ſes garants, le ſacra avec l'huile dont S. Remi avoit oint le Roi Clovis à ſon baptême, & qu'il avoit reçue de la main d'un ange.

Chron. Maurin.

Le lendemain, le S. Evêque de Magdebourg présenta au Pape des lettres du Roi Lothaire, qui lui donnoit avis, qu'en témoignage de son attachement au Pontife légitime, il se disposoit à marcher contre les schismatiques d'Italie, avec toutes les forces de son royaume. Le Pape ne songea plus qu'à terminer le concile, pour suivre le Roi de Germanie, que Norbert devoit aussi accompagner. Depuis cinq ans que ce S. Archevêque étoit en place, on avoit mis sa vertu à toutes sortes d'épreuves. Comme à son avénement à l'épiscopat, il avoit trouvé les affaires temporelles de son Eglise dans le plus triste délabrement, il s'étoit efforcé de remédier à un désordre qui en supposoit beaucoup d'autres. Il fit dénoncer à ceux qui possédoient de fait des terres de l'Eglise, qu'ils eussent à établir leur droit sur des titres légitimes, ou à faire une restitution prompte. Ces usurpateurs, puissans pour la plupart, & quelques-uns parens d'archevêques qui avoient connivé à leurs usurpations, furent très-offensés d'un pareil ordre; sur-tout, disoient-ils, du ton d'empire qu'osc

prendre un homme ſans troupes, ſans armes, un miſérable enfin qui nous eſt arrivé ſur un âne. Ils crurent que les propos injurieux & menaçans ſuffiroient à leur défenſe, & que le prélat n'oſeroit jamais en venir à l'exécution. Mais il prononça l'excommunication contre eux; & comme ceux qui demeuroient un an excommuniés, étoient par l'uſage notés d'infamie ſans pouvoir obtenir d'audience dans les tribunaux, ils abandonnerent avant ce terme une bonne partie de ce qu'ils avoient uſurpé : ce qui leur inſpira une haine mortelle contre l'Archevêque.

Il s'attira auſſi le reſſentiment du clergé, en obligeant tous ceux qui étoient dans les ſaints ordres, ou à garder la continence, ou à quitter leurs bénéfices. On s'efforça de le décrier parmi le peuple; on le chargea publiquement d'injures; on attenta pluſieurs fois à ſes jours : mais la Providence veilla d'une maniere toute ſpéciale à la conſervation de la vie & de l'honneur même d'un paſteur ſi utile à l'Egliſe. La calomnie ne ſervit qu'à redoubler ſon égard l'eſtime & la vénération du Roi Lothaire. Ce Prince voulut

absolument que Norbert l'accompagnât dans son expédition d'Italie, & qu'il y fît la fonction de chancelier, au défaut de l'archevêque de Cologne mort peu auparavant.

Vit. S. a. c. 5. Quelque pressé que fût le Pape Innocent de se rendre en Italie, il crut ne pas devoir quitter la France, sans donner une marque honorable de sa reconnoissance à S. Bernard en visitant le monastere de Clairvaux. Il n'y fut point invité, comme en d'autres abbayes, par des présens de chevaux, de mulets, de riches équipages : mais la simplicité toute évangélique & la cordialité religieuse avec lesquelles on l'y reçut flatterent bien davantage ce vertueux Pontife. Les moines vinrent au devant de lui, vêtus pauvrement, portant une croix de bois dont le travail n'étoit pas plus recherché que la matiere, & exprimant par le ton même de leurs cantiques l'humble componction dont ils étoient pénétrés. Toute la cour pontificale fut saisie de la gravité sainte & de l'air céleste que respiroient, pour ainsi dire, tous ces anges mortels : des larmes de dévotion coulerent en abondance des yeux de tous les

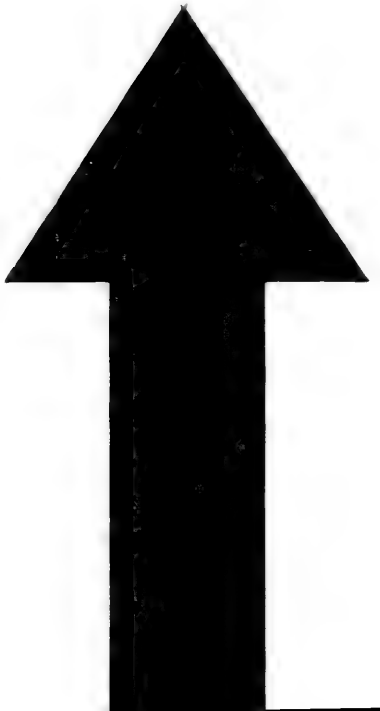
prélats. Cependant les moines fixés par tant de regards, tenoient tous invariablement leurs yeux arrêtés en terre; sans qu'une rencontre si capable de piquer la curiosité, les fît lever à aucun d'entr'eux. Les Romains, en entrant dans l'église, en en parcourant la maison, trouverent par-tout l'image de la pauvreté, & les leçons muettes de toutes les vertus. Au réfectoire, quandil fut question de manger, on servit quelques vils herbages, des légumes mal assaisonnés, avec du pain bis: à peine se trouva-t-il quelques poissons des plus communs pour le Pape. Les Romains, à ce spectacle, ne revenoient pas de leur surprise & de leur attendrissement. Ils ne cessoient de mettre une vie si pauvre en parallele avec l'autorité de cet abbé tout-puissant, qui faisoit les Papes, terrassoit les princes superbes, subjuguoit les peuples, régissoit les conciles & les empires. Jamais on ne fut plus étonné, & de la violence qu'il falloit lui faire pour l'arracher de son cloître, & des efforts réitérés en vain pour lui imposer la mitre. L'année précédente, il avoit refusé l'évêché de

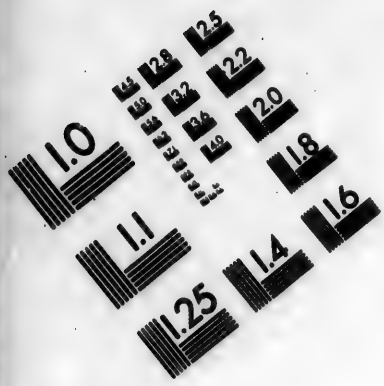
Gênes : cette année 1131, il refusa celui de Châlons ; & il ne put se tranquilliser, qu'il n'y eût fait placer Geoffroi, abbé de S. Médard de Soissons.

Il fut toutefois obligé d'accompagner le Pape en Italie, pour l'aider de ses conseils ; comme le S. Archevêque de Magdebourg avoit été contraint de suivre le Roi Lothaire. Ils se joignirent à Roncaille en Lombardie, d'où le Pontife prit le devant pour aller à Pise. Le Pape, à son arrivée, trouva le feu de la guerre vivement allumé entre les Pisans & les Gênois. Il envoya aussi-tôt à Gênes l'Abbé de Clairvaux, afin d'y ménager la paix. Il étoit donné à Bernard d'applanir tous les obstacles, & de trouver un heureux dénouement aux négociations les plus désespérées. On ne résista point à son éloquence toute-puissante, ou plutôt à l'esprit divin qui s'exprimoit par son organe, & qui entraîna les esprits à la fuite des cœurs. Il n'éprouva qu'une contrariété en cette rencontre, par les nouvelles instances qu'on lui fit pour qu'il acceptât l'évêché de Gênes, dont il eut plus de peine à se défendre

que la premiere fois. Cependant le Souverain Pontife trouva plus facile de satisfaire les Génois en érigeant leur Eglise en archevêché, que de faire sentir Bernard à devenir évêque pour récompenser leur docilité, & établir entr'eux & les Pisans une égalité qui cimentât la paix, Innocent II conféra les droits de métropole à l'Eglise de Gênes; comme Urbain II les avoit conférés à celle de Pise. Mais parce que l'attribution qu'avoit faite Urbain de tous les évêchés de l'île de Corse à la métropole de Pise, étoit la source des querelles & de la discorde entre ces deux villes puissantes, Innocent reprit sur la premiere trois évêques de cette île, & les donna pour suffragans à l'archevêque de Gênes. Cette affaire terminée, le Pape marcha du côté de Rome; & le Roi Lothaire le rejoignit à quelques milles de la ville, où ils entrerent le premier jour de mai, introduits avec beaucoup d'honneur par le Préfet Thiland & plusieurs nobles Romains.

L'Antipape voyant le mauvais pli que prenoient ses affaires, s'étoit retiré au château S. Ange, dans l'espé-





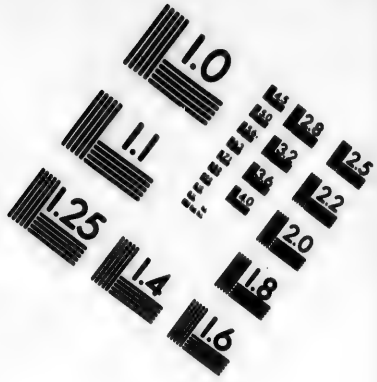
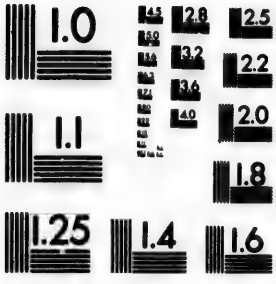
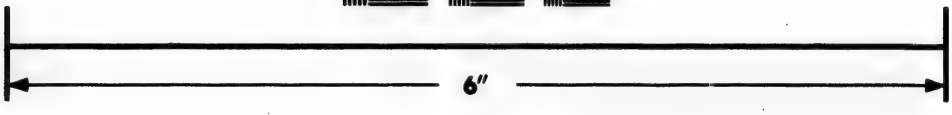
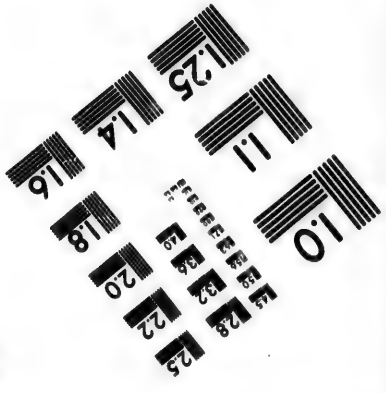


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

rance que les troupes Allemandes ne soutiendroient pas long-temps les incommodités du climat, & ne tarderoient point à reprendre, selon leur coutume, la route de leur pays Pour amortir leur premiere ardeur, Anaclet tenta d'amuser le Roi par des paroles de paix & des promesses éblouissantes, jusqu'à lui offrir pour sûreté, des ôtages & des forteresses. Mais on fut bientôt convaincu qu'il ne cherchoit qu'à gagner du temps. Comme on l'eût pris au mot pour éviter l'effusion du sang humain, il recula de jour en jour l'exécution de ses promesses. Après plusieurs avertissemens inutiles, le Roi, avec les Seigneurs de sa Cour, le condamna comme criminel de leze-majesté divine & humaine.

T. 2. Spicil. p. 480.

Cependant le Pape Innocent couronna Lothaire empereur le 4 de juin, non dans l'église de S. Pierre, dont Anaclet étoit maître, mais dans celle de Latran, où logeoit le légitime Pontife. Il lui donna en même temps l'usufruit des domaines de la comtesse Mathilde. Lothaire de son côté jura de défendre l'Eglise, & de conserver les

biens de S. Pierre : engagement que les Romains ont pris dans la ſuite pour un ſerment de fidélité, & pour un aveu rendu par l'Empereur comme feudataire du S. Siege. Pendant ce temps-là, l'Antipape, des tours & des hauteurs qu'il occupoit, ne ceſſoit d'incommoder par ſes machines les gens de Lothaire, ſans permettre aux ſiens de rien haſarder de déciſif. Ce qu'il avoit preſſenti, arriva : au bout de ſept ſemaines, l'Empereur fut obligé d'abandonner Rome, non ſeulement ſans en avoir chaſſé l'Antipape, mais ſans pouvoir y laiſſer un aſyle fixe & ſûr au Pape Innocent, qui fut obligé de retourner à Piſe.

S. Norbert, qui ſuivoit l'Empereur, ne tarda point à rejoindre ſon troupeau. Il reprit avec ardeur les fonctions accoutumées de la vigilance & de la charité paſtorale : mais affoibli depuis ſi long-temps par les auſtérités de la pénitence, & totalement exténué dans ſon dernier voyage, par le changement continuel de poſition & de maniere de vivre, il tomba preſque à ſon arrivée dans une maladie qui dura quatre mois, & à laquelle il ſuccomba le

sixieme jour de juin 1134, âgé d'environ cinquante-quatre ans. Il avoit gouverné pendant huit ans l'Eglise de Magdebourg. Il ne fut canonisé que plus de deux siecles après sa mort, par le Pape Grégoire XIII. L'Empereur Ferdinand II, craignant ensuite, pour des reliques si précieuses, les attentats du Luthéranisme qu'avoit embrassé Magdebourg, les fit transférer à Prague, où elles sont en grande vénération.

S. Bernard quitta aussi l'Italie: mais il ne put goûter aussi-tôt les douceurs de la solitude, après lesquelles il ne cessoit de soupirer. Conrad de Franconie, neveu de l'Empereur Henri V, s'étoit fait couronner roi, & occasionnoit des mouvemens qui retardoient l'extinction du schisme. Le saint Abbé fut encore chargé de négocier cette paix, qui se conclut en effet par sa médiation. L'honneur de ce succès ne servit qu'à lui attirer de nouveaux embarras. La ville de Milan s'étoit engagée dans le parti de Conrad, aussi-bien que dans le schisme d'Anaclet; & le Pape Innocent, pour remédier à ces maux, avoit convoqué un concile à Pise. Bernard y fut aussi-tôt mandé,

& il fallut de rechef entreprendre le voyage d'Italie. Il sembloit que rien ne pût se faire sans lui, dans toute l'étendue de l'Eglise. Le souverain Pontife paroissoit avoir déposé toute son autorité entre les mains de cet homme qui ne possédoit rien dans le monde, & qui ne tendoit qu'à s'en faire oublier. On le faisoit assister à toutes les délibérations, à tous les jugemens; & on le chargeoit de toutes les commissions de confiance. On voyoit les docteurs & les évêques attendre à sa porte, quelque soin que prît l'humble solitaire de se rendre accessible : mais il étoit accablé par le poids des affaires, & par la multitude de ceux qui avoient à traiter avec lui. C'étoit la peine la plus sensible à sa modestie sincere, que de se voir réduit au personnage que font faire ordinairement le faste & la hauteur.

Il fut obligé d'aller jusqu'à Milan, où l'on avoit établi les plus douces espérances sur le succès de sa médiation entre Lothaire & Conrad. Il y écrivit de Pise, des lettres pleines de témoignages de bienveillance : mais on n'y fut que plus empressé à le posséder en

personne. Après le concile, le Pape l'y envoya, avec les cardinaux Gui de Pise & Mathieu d'Albane. En présence de ces deux illustres prélats, dont le second étoit un saint qui acheva dans cette légation d'épuiser ses forces par les austérités surajoutées à ses immenses travaux, tous les hommages furent pour Bernard, décoré de sa seule vertu, & qui n'eut jamais plus à souffrir. Les Milanois vinrent au devant de lui, par troupes nombreuses, jusqu'à sept milles de distance. Ils lui baisoient les pieds, quoi qu'il fît pour s'en défendre; ils arrachoient les poils de ses habits, comme autant de reliques; ils s'empressoient devant & après lui, en faisant de vives acclamations. Ils le conduisirent ainsi jusqu'à son logement. Quand il s'agit de traiter l'affaire qui l'amenoit, c'est-à-dire, la réconciliation des Milanois avec l'Eglise; à la premiere proposition, toute la ville se soumit, avec l'unanimité la plus parfaite: il n'y eut de dispute qu'à se devancer les uns les autres dans les témoignages effectifs de leur docilité.

Ils demanderent humblement qu'on rendît à leur ville la dignité de métro-

pole, dont le Pape Innocent l'avoit privée en punition de son schisme. On leur promit d'y engager le S. Pere, qui l'accorda en effet ; après quoi, la confiance au S. Abbé n'eut plus de bornes. On le regardoit comme le dépositaire de la puissance divine, aussi-bien que de celle des hommes. On lui amena & on le pria de délivrer une femme possédée depuis sept ans, & connue de tout le monde. Le Saint homme se trouva dans une étrange perplexité : d'un côté, il étoit confus de la haute opinion qu'on avoit de lui ; de l'autre, il craignoit de tromper la confiance de ce bon peuple, qui montroit toutes les dispositions à quoi le Tout-puissant a promis de subordonner les loix même de la nature. Enfin, il s'abandonna au S. Esprit, & pria pour la femme, qui fut guérie sur le champ. Les assistans, transportés de joie, leverent les mains au ciel, & firent retentir leurs actions de graces. Le bruit s'en étant répandu dans la ville, & bientôt dans les campagnes, tout le pays fut en mouvement. On s'assembloit de toute part, on accouroit des villages & des villes voisines ; on ne parloit que de l'homme

Vit. l. 2. c. 2. n. 10.

de Dieu. On ne pouvoit se rassasier de le voir & de l'entendre ; on s'empressoit pour recevoir sa bénédiction, pour toucher au moins le bord de son vêtement. L'affluence du peuple étoit si prodigieuse à sa porte, depuis le matin jusqu'au soir, que la foiblesse de son corps n'y pouvant résister, il fut obligé de se tenir à la fenêtre pour se montrer & leur donner la bénédiction. On apporta une multitude d'énergumenes & de malades de toute espece, des gens tourmentés de fievres brûlantes, des paralitiques, des aveugles. En présence d'une infinité de témoins, il les guérit tous en les touchant, ou en faisant sur eux le signe de la croix.

Num. 18.

Au milieu de tant de merveilles & d'applaudissemens, bien loin de s'enorgueillir, Bernard se confondoit d'avoir moins de foi que ce peuple, à qui seul il rapportoit le mérite des bienfaits célestes : il ne s'en réputoit que l'instrument mépriſable. C'est ainsi qu'il jugea de lui-même, quand les Milanois reconnoissans vinrent lui déférer le siege épiscopal de leur ville, en le conjurant les larmes aux yeux, d'ajouter au juste titre de leur pere celui de

leur pasteur. Les sollicitations les plus pressantes & les plus réitérées ne purent jamais vaincre une résistance établie sur le sentiment de sa propre indignité : il leur fit élire pour ce grand Siege, Ribalde, que lui seul se persuada le mériter beaucoup mieux que lui-même. Le S. Abbé de Clairvaux, entr'autres conversions, engagea tant de Milanois à embrasser la perfection évangélique, que pour les satisfaire, il fut obligé d'établir dans le voisinage un monastere de son ordre, nommé Caravalle. De Milan, il passa par ordre du Pape à Pavie & à Crémone, afin de pacifier toute la Lombardie : mais des succès sans mélanges ne sont pas le partage des amis de Dieu, qui permit que les Crémonois se rendissent indociles à toutes les instances de son serviteur.

Il reprit ensuite avec empressement la route de France, & alla rejoindre ses chers enfans de Clairvaux, où il eut la consolation de ne rien trouver à reprendre après tant d'absences, pas un différend à terminer, pas une plainte à recevoir, pas le moindre abus à réformer ou à punir. Mais à peine avoit-il été un an parmi eux, qu'on l'en tira

de nouveau, nonobstant l'embarras où il se trouvoit pour la réédification de son monastere, qui ne pouvoit plus suffire à la multitude de ceux qui venoient s'y consacrer à Dieu. Geoffroi, évêque de Chartres, nommé à la légation d'Aquitaine, demanda & obtint le S. Abbé, pour travailler avec lui à la réduction des schismatiques qui désoloient encore cette province.

Guillaume IX, duc d'Aquitaine & comte de Poitiers, entraîné dans le schisme par Gérard d'Angoulême, en étoit l'unique & le digne appui en deçà des Alpes : prince violent & dissolu, sans décence dans la conduite, & plus encore peut-être dans les propos, où il s'égayoit souvent aux dépens de la religion ; car aux vices grossiers, il joignoit la manie de la censure, & le travers de mauvais plaisant. Guillaume ayant fait construire une maison où il y avoit quantité de petits appartemens, peu différens des cellules monastiques ; comme on lui demandoit raison d'un genre de construction assez rare alors, il répondit qu'il prétendoit fonder une abbaye de femmes d'un accès facile, & nomma plusieurs dames du voisi-

nage qu'il destinoit, disoit-il, à y exercer les principaux offices. Quoiqu'il eût contracté un mariage très-sortable, & fort à son gré durant quelque temps ; il renvoya sa femme sans façon, pour en épouser une autre qui lui plaisoit davantage. L'évêque de Poitiers où il résidoit, étoit alors un saint prélat, nommé Pierre. Il ne put dissimuler un si grand scandale ; & après avoir employé inutilement tous les autres moyens, il crut devoir excommunier le Duc. Comme il commençoit à prononcer l'anathême, Guillaume furieux se jetta sur lui l'épée à la main, en disant : Tu es mort, si tu oses poursuivre. Le S. Evêque feignant d'avoir peur, lui demanda le moment de penser à ce qui étoit le plus expédient. Le Duc l'accorda ; & l'Evêque acheva courageusement le reste de la formule d'excommunication. Après quoi, tendant le cou ; frappez à présent, lui dit-il, me voici tout prêt. L'étonnement que cette intrépidité causa au Duc, désarma sa fureur : & passant à l'ironie, je ne t'aime point assez, lui dit-il, pour t'envoyer au Ciel. Il se contenta de l'exiler.

Guillelm. Malmesb. de gest. Hen. I. l. 5.

Assuré de la protection de ce Prince, Gérard d'Angoulême employoit toutes sortes de violences pour soutenir le schisme. Peu content d'avoir envahi le siege métropolitain de Bourdeaux sans quitter le sien, il chassa de leurs sieges l'évêque de Poitiers, celui de Limoges; & l'abbé de S. Jean d'Angeli, de son monastere: mais les évêques de la province demeurant constamment attachés à l'unité, il ne put faire sacrer ses intrus. Leur résistance lui causa tant de dépit, qu'il ne s'étudia qu'à les rendre odieux au Duc. A force d'indignités & de vexations, on les contraignit, eux & leurs chanoines, d'abandonner leurs maisons, & de se bannir eux-mêmes.

Ce fut dans ces conjonctures que S. Bernard mit la main à l'œuvre, pour éteindre le schisme. Il avoit déjà écrit au duc d'Aquitaine, au nom de Hugues duc de Bourgogne son parent, tout ce qu'on pouvoit dire de plus fort contre les factions schismatiques, & pour lui imprimer la terreur des jugemens de Dieu sur les princes qui font servir à la perte des peuples la puissance que le Ciel leur a don-

Ep. 127.

née principalement pour les contenir dans la voie du salut. Il avoit même fait un premier voyage en Aquitaine, où Guillaume n'avoit pu résister à la vertu & à l'éloquence du Saint : mais, après son départ, le premier séducteur du Prince l'avoit précipité dans la rechute.

Bernard étant arrivé pour la seconde fois en Aquitaine, avec Geoffroi de Chartres & quelques autres prélats, ils prierent diverses personnes d'autorité d'engager le Duc à leur accorder une conférence. Elles le prirent si bien, ou pour mieux dire, celui qui tourne à son gré les cœurs les plus inflexibles, disposa tellement celui de ce Prince intraitable, qu'il consentit assez volontiers à ce qu'on lui proposoit. Dans la conférence même qui se tint à Partenai, les discours du légat & de son saint coopérateur firent tant d'impression sur l'esprit du Duc ; qu'il marqua peu de répugnance à reconnoître Innocent pour le vrai chef de l'Eglise : mais il ajouta, que les évêques de son obéissance l'avoient trop offensé, pour qu'il pût jamais donner les mains à leur rétablissement.

Vit. l. 11. n. 6. Comme on insistoit fortement de part & d'autre sur cet article, & que la négociation tiroit en longueur, au risque d'échouer comme la premiere fois ; Bernard recourant à d'autres armes, alla célébrer la messe, suivi de tous ceux qui avoient assisté à la conférence. Le Duc & les autres schismatiques demeurerent à la porte de l'église. La consécration étant faite & la paix donnée, Bernard animé d'un feu tout céleste, qui éclate dans ses yeux & dans tout son aspect, prend en main la patene avec le corps de Notre-Seigneur, descend à la porte du lieu saint, & dit au Duc, d'une voix terrible : Nous vous avons parlé, & vous avez méprisé les serviteurs de Dieu ; voici le Fils de Dieu même le chef & le seigneur de cette Eglise que vous dévastez ; voici votre juge, ce juge formidable au nom duquel toute puissance fléchit le genou dans le séjour de l'immortalité aussi bien que parmi les foibles mortels. A ces mots, tous les assistans fondoient en larmes, & trembloient dans l'attente de l'événement. Le Duc tomba, comme s'il eût été frappé de la foudre. Ses

gens l'ayant relevé, il retomba aussitôt. Il ne regardoit, il n'entendoit personne, il poussoit de profonds soupirs; sa bouche écumoit, comme celle d'un épileptique.

Le Serviteur de Dieu avançant plus près, le toucha légérement du pied, lui commanda de se lever, & d'écouter les ordres du Seigneur. Le Duc se lève, & le Saint dit: Voilà l'évêque de Poitiers, que vous avez chassé de son Eglise; reconciliez-vous avec votre pasteur, satisfaites à Dieu & aux hommes, rendez au Pape Innocent l'obéissance que lui rend toute l'Eglise. Le Duc court à la rencontre de l'Evêque, lui donne le baiser de paix, & veut le reconduire lui-même à Poitiers, où peu après il le rétablit effectivement sur son siege, avec l'applaudissement de toute la ville. Après le ton d'empire, Bernard prenant le langage de la douceur & de la tendresse paternelle, exhorta le Duc à ne plus provoquer la céleste vengeance, & à persévérer constamment dans les bonnes dispositions où il le laissoit. Guillaume en effet demeura ferme dans l'unité catholique, & répara par

des œuvres de grande édification les ſcandales qu'il avoit donnés.

Il maria vers le même temps ſa ſœur Mathilde au Prince Ramire, qui fut tiré de l'abbaye de S. Pons où il étoit moine depuis quarante ans, pour monter l'an 1134 ſur le trône d'Aragon, vacant par la mort de ſon frere Alfonſe VI dit le Batailleur. Ramire ſe maria, tout prêtre qu'il étoit, après avoir obtenu la diſpenſe néceſſaire, ainſi que les hiſtoriens Eſpagnols nous en aſſurent, & que la ſuite vertueuſe de ſa vie nous le confirme. Dès qu'il ſe vit une fille qui pût hériter de ſes Etats, il l'accorda en mariage, quoiqu'elle n'eût que trois ans, à Raimond IV comte de Barcelone, qui étoit en âge de gouverner; puis il abdiqua la royauté, & reprit ſa premiere profeſſion. On lui offrit en vain les évêchés de Barcelone & de Tarragone : il ſacrifia la mitre, après la couronne, & finit ſes jours dans ſon monaſtere.

Miſcell. Baluz. t. 3. pag. 205.

Dans la même province & vers le même temps, un ſeigneur du pays, nommé Ponce de Lavaze, donna un exemple non moins héroïque que le

sacrifice d'un royaume. Après avoir fait pendant long-temps la terreur de ses voisins & le fléau de toute la contrée, Ponce fut tout à coup si touché de la crainte des jugemens de Dieu, qu'il résolut de faire une pénitence aussi éclatante que l'avoient été ses crimes, & changea aussi-tôt de vie & de conduite. Ses anciens amis, approbateurs & complices de ses désordres, vinrent le trouver avec étonnement : il leur parla d'un air si pénétré, qu'il en engagea six dans le genre de vie qu'il se proposoit d'embrasser.

Il résolut d'abord de vendre tous ses biens, pour les distribuer en pieuses largesses ; toutefois en satisfaisant aux devoirs de la justice, avant de s'abandonner aux mouvemens de son ardente charité. Il fit publier la vente qu'il avoit résolue, & rassembla au jour convenu un grand nombre d'acheteurs de toute condition. Comme il étoit fort riche, les bourses s'épuisèrent avant que tout fût vendu. Alors il déclara que pour ce qui restoit, il prendroit en paiement, les grains, les bestiaux & tout ce qui peut servir aux usages

de la vie. Ensuite il fit annoncer, que tous ceux qui avoient à se plaindre de ses vols & de ses injustices, eussent à se trouver à Péguerolles, dans les trois premiers jours de la semaine sainte qui étoit proche.

Le dimanche des rameaux, s'étant rendu à Lodeve, il attendit que la procession fût arrivée à la place publique, où l'on avoit dressé un échafaud pour faire de là un sermon au peuple. Alors Ponce s'y fit conduire, la corde au cou & les épaules nues, sur lesquelles ceux qui le conduisoient ne cessoient de décharger par son ordre de rudes coups de verges. Il monta sur l'échafaud où le clergé avoit pris place, se prosterna aux pieds de l'évêque, lui présenta un papier où il avoit écrit tous ses péchés, & le pria de le faire lire en présence de tout le peuple. L'évêque voulut lui en épargner la honte : mais le pénitent fit tant d'instances, qu'il fallut faire la lecture. Tout le temps qu'elle dura, & qui fut long, il se fit de nouveau frapper de verges, demandant toujours qu'on touchât plus fort, & se confessant coupable de toutes ces

iniquités. L'édification fut grande parmi les assistans, qui tous fondoient en larmes : plusieurs, à qui une mauvaise honte avoit fermé la bouche dans les confessions même secretes, firent à cet exemple une généreuse pénitence.

Le lendemain, jour indiqué pour la réparation des torts que Ponce avoit faits, il se rendit à Péguerolles, & trouva grand nombre de personnes qui étoient dans le cas d'obtenir de lui des restitutions. Il commença par se prosterner aux pieds de chacun d'eux, en leur demandant pardon ; puis leur rendit, en même nature, ce qu'il leur avoit pris, argent, denrée, bétail & fruits de toute espece. Il leur sembloit retrouver les choses mêmes qu'ils avoient perdues ; leur joie égaloit leur surprise ; son nom qui avoit été si long-temps l'objet des malédictions publiques, ne fut plus prononcé qu'avec admiration. Comme tout le monde s'en retournoit content, Ponce apperçut dans la foule un paysan de son voisinage qui n'avoit rien répété. Pourquoi, mon ami, lui dit-il, ne me demandes-tu rien, tandis que je satisfais tous les autres?

Moi, Seigneur, répondit le payſan! bien loin de me faire du tort, vous m'avez toujours protégé contre mes ennemis. Ne te ſouvient-il pas, reprit Ponce, d'avoir perdu de nuit ton troupeau, en un tel temps? Ce fut moi qui le fis enlever. Je vous le donne volontiers, répliqua le payſan, qui ſe ſouvenoit à peine de cette perte, depuis long-temps réparée. Mais Ponce l'obligea de recevoir un autre troupeau.

Après ces œuvres de devoir, Ponce diſtribua aux pauvres le reſte de ſes biens, & partit nu-pieds avec ſes compagnons, la nuit du jeudi au vendredi ſaint, pour aller en pélerinage, n'ayant chacun qu'un habit très-vil, un bâton & une beſace. Ils allerent d'abord à S. Guillem du déſert, c'eſt-à-dire de Gellon, puis à S. Jaque en Galice; ils revinrent enſuite au mont S. Michel, à S. Martin de Tours, à S. Martial de Limoges, à S. Léonard dans la même province; & ils terminerent leur voyage à Salvanès, lieu ſolitaire du dioceſe de Lavaur, que leur donna un ſeigneur nommé Arnaud du Pont. Arnaud qui les reçut comme des anges deſcen-

dus du Ciel, leur avoit donné à choisir dans ses terres, en leur disant : Semez, plantez, bâtissez où il vous plaira ; je suis trop heureux, si vous daignez prier pour moi. Ils choisirent le lieu le plus sauvage & le plus inculte, tout hérissé de ronces & de broussailles ; & s'y construisirent de méchantes cabanes.

Le pays ayant été affligé d'une grande famine, ils fournirent, malgré leur indigence, à la subsistance d'une infinité de misérables. Enfin les pauvres accoururent en si grand nombre, que ces tendres solitaires n'ayant plus aucun moyen de les soulager, la plupart songerent à prendre la fuite, pour ne point voir périr les malheureux sous leurs yeux. Mais Ponce leur dit : Nous sommes venus pour combattre jusqu'au dernier soupir, & non pour céder aux obstacles. Vendons jusqu'aux courroies de nos souliers, afin de subvenir aux besoins de nos freres ; & s'il le faut, mourons ensuite avec eux. Cette résolution généreuse étant parvenue aux oreilles d'Arnaud du Pont, il envoya du blé aux solitaires ; & le Seigneur secondant

leur charité d'une maniere merveilleuse, ces grains, tout disproportionnés qu'ils étoient à une si grande disette, se multiplierent tellement entre leurs mains, qu'ils en eurent assez pour nourrir tous les indigens jusqu'à la moisson.

Leur charité & toutes leurs vertus leur attirerent un grand nombre de compagnons, qui conçurent avec Ponce le dessein d'embrasser quelque observance réguliere. La question fut de choisir entre l'institut de la Chartreuse & celui de Cîteaux, les plus parfaits dont on eût connoissance. Ponce alla consulter les Chartreux; & ces dignes religieux furent si modestes, qu'ils lui conseillerent de se déterminer pour l'ordre de Cîteaux: ce qui fut suivi de l'exécution. C'est ainsi que cet ordre, plus renommé de jour en jour, acquit l'an 1136 l'abbaye de Salvanès dont Adémare, disciple de Ponce de Lavaze, fut le premier abbé. Pour lui il ne voulut avoir d'autre rang que celui de frere lai; se tenant encore trop honoré de servir les serviteurs de J. C. dans les derniers offices.

Le schisme d'Aquitaine ne fut pas entiérement éteint par la conversion de

Duc Guillaume. Gérard d'Angoulême s'y obstina jusqu'à la mort. Mais s'il retraça dans son opiniâtreté l'exemple de la plupart des séducteurs, il fournit aussi un trait formidable de la sévérité des jugemens de Dieu sur ces hommes d'iniquité, aussi habiles à semer la contagion que peu disposés à la réparer. Quelque temps après la réunion de sa province, on le trouva mort dans son lit, sans qu'il eût donné aucun signe de pénitence. Ses neveux, qu'il avoit enrichis aux dépens de l'Eglise, le firent enterrer dans le lieu saint; mais le Légat Geoffroi de Chartres le fit exhumer, & dépouilla même ses neveux des dignités ecclésiastiques dont les avoit revêtus ce prélat, qui, sans l'ambition, l'avarice & le schisme où ces passions, enfin démasquées, le précipiterent, eût laissé après lui la réputation de l'un des plus grands évêques de son temps. Geoffroi de Chartres, dans sa légation, donna des preuves admirables de son désintéressement. Tout le temps qu'elle dura, c'est-à-dire pendant les voyages continuels de plusieurs années, il vécut toujours à ses frais, ne reçut pas le moindre

préſent ; juſque-là qu'un prêtre lui ayant apporté un eſturgeon, il ne l'accepta qu'en forçant le prêtre confus à en recevoir le prix.

S. Bernard ſe croyant enfin tranquille dans ſon cloître, reprit avec un goût tout nouveau la compoſition de ces pieux & ſavans écrits qui lui ont mérité le titre de Pere de l'Egliſe. A la priere de différens amis du premier ordre, il avoit déjà travaillé ſur les devoirs ſublimes de l'épiſcopat, ſur les matieres de la grace & du libre arbitre, ſur l'unité de l'Egliſe & les périls du ſchiſme. Ses réponſes aux lettres qu'on lui adreſſoit de toute part, étoient d'ailleurs autant de lumineux traités ſur les queſtions les plus épineuſes. Alors il compoſa ſur le Cantique des Cantiques les ſermons les plus convenables à ſes religieux, auxquels il falloit, comme il le dit lui-même, une nourriture différente du pain des foibles. Il fit enſuite aux Templiers, dignes alors de ſes ſoins & de ſes éloges, cette belle exhortation qu'on regarde avec juſtice comme un des monumens les plus reſpectables, & d'après laquelle on peut apprécier le jugemen

jugement si différent & si téméraire de quelques censeurs modernes, qui osent traiter de bizarrerie l'union de la vie militaire avec les observances religieuses. C'est ainsi que tous ces panégyristes affectés de l'antiquité, s'en montrent souvent les premiers détracteurs.

S. Bernard ne jouit pas deux ans du loisir laborieux qui étoit si conforme à son goût. Dès le commencement de l'an 1137, le Pape lui écrivit encore de venir au secours de l'Eglise; & le S. Abbé ne put se dispenser de faire un troisieme voyage en Italie. Le Roi Lothaire y étoit entré, avec des forces capables enfin d'y faire respecter son autorité, & celle du Pape Innocent. Cette expédition ne fut qu'un enchaînement de victoires : il traversa en conquérant toute la Lombardie, la Romagne encore soumise alors à l'Empire, la Marche d'Ancone & le duché de Spolete. De là il passa dans la Pouille, dont il enleva presque toutes les places au Duc Roger devenu roi de Sicile. Il soumit encore à ses loix & à celles du légitime Pontife, le monastere du Mont-Cassin, qui, depuis

la mort de l'Abbé Seignoret & l'élection peu réguliere de Rainald son successeur, avoit montré beaucoup d'attachement au parti du Roi Roger & de son Pape Anaclet. Mais en même temps qu'on réduisoit par les armes les places & les provinces, on vouloit par la force de la persuasion triompher des cœurs, & présenter la vérité avec un éclat qui achevât de dissiper toutes les préventions. Personne n'étoit plus propre à ce genre pacifique de victoire, que le S. Abbé de Clairvaux; & c'étoit pour cela qu'on l'avoit mandé, au milieu des prospérités & des triomphes militaires.

D'abord il fut d'avis qu'on ne poussât pas plus loin les guerres & les conquêtes. Après s'être informé soigneusement des dispositions des principaux schismatiques, il reconnut que leur inquiétude sur leur sort à venir, & la crainte de se voir mépriſés, les retenoient presque uniquement. Il ménagea beaucoup de possibilité pour leur intérêt, leur inspira de la confiance, obtint de conférer avec plusieurs d'entr'eux: alors il dissipoit sans peine leurs soupçons & leur respect

humain ; & avec ſon éloquence accoutumée, il leur faiſoit ſentir que la félicité & le véritable honneur ne pouvoient conſiſter à perpétuer des factions contraires aux loix de l'Empire & de l'Egliſe. Cette maniere de procéder diminua conſidérablement le parti d'Anaclet, qui ne fit plus que ſe ruiner de jour en jour. Lui-même perdit courage, en voyant que ſes propres pertes augmentoient ſans ceſſe le pouvoir d'Innocent. L'argent lui manquoit, ſa cour n'étoit plus que l'ombre de ce qu'elle avoit été, ſa table mal ſervie n'avoit plus de convives, il ſe voyoit abandonné de la plupart de ſes officiers, & le peu qui lui en reſtoit, obérés de dettes & ſans nul crédit, portoient l'image de la miſere juſque dans leurs figures hâves & leurs vêtemens ſordides.

Bernard, après tant de ſuccès parmi les ſchiſmatiques, fut envoyé par le Pape au Roi Roger leur principal fauteur, avec les cardinaux Aimeri & Gérard. L'Antipape de ſon côté envoya trois de ſes cardinaux, parmi leſquels on comptoit le cardinal Pierre de Piſe, qui paſſoit pour l'orateur le Vit. l. II. c. 2.

plus éloquent & le plus habile canoniſte de ſon ſiecle. Roger ne douta point qu'un ſi ſavant homme ne confondît l'Abbé de Clairvaux, malgré toute ſa célébrité parmi les Catholiques ; & dans cette confiance, il fit tenir une conférence publique à Salerne, lieu de ſa réſidence ordinaire. Pierre de Piſe y prononça un diſcours pompeux, où, après avoir déployé toute ſon éloquence & ſa profondeur dans les canons, il s'efforça d'établir la légitimité de l'élection d'Anaclet. Bernard répondit : Qui doute que vous ſoyez un excellent orateur ? & plût à Dieu que vous euſſiez à défendre une cauſe digne de votre éloquence ! Pour nous qui ſommes plus accoutumés à manier la bêche qu'à faire des harangues, nous garderions le ſilence, ſi l'intérêt de l'Egliſe ne nous preſſoit de parler. Elle eſt une, cette Egliſe ; comme il n'y avoit qu'une arche, hors de laquelle tout a péri par le déluge. Or la France, la Germanie, l'Eſpagne, l'Angleterre, tout l'Orient ainſi que l'Occident, les plus dignes enfans de Dieu, les Camaldules, les Chartreux, les religieux de Cluny, de Grandmont,

de Prémontré, de Cîteaux s'attachent à la communion d'Innocent, comme à l'arche du salut. A Dieu ne plaise que tous ces enfans des saints, avec les successeurs des Apôtres qui leur sont donnés pour guides dans la personne des évêques, soient engloutis dans l'éternel abîme, & que le Ciel ne soit ouvert qu'à la cupidité de Pierre de Léon, & au seul Prince qu'il en ait pu rendre complice!

Bernard s'approchant ensuite de son antagoniste, & le prenant par la main, lui dit de ce ton qui avoit si souvent triomphé des cœurs : Croyez-moi, ne résistez point à l'esprit de Dieu, & entrez avec nous dans l'arche du salut. Ces paroles subjuguerent à l'instant ce fier orateur : Pierre de Pise abandonna les schismatiques, & alla se réconcilier avec le Pape Innocent. Le Roi Roger en fut troublé, jusqu'à la consternation : mais les raisons d'Etat, plus fortes alors dans son cœur que celles de la religion, bornerent à cette émotion momentanée les effets d'un si grand exemple, & ceux d'un miracle éclatant que S. Bernard fit dans la même rencontre. Ou-

tre son titre de Roi qu'il ne tenoit que d'Anaclet, Roger avoit usurpé les patrimoines du S. Siege près de Bénévent & du Mont-Cassin : il voulut attendre un temps propre à en négocier la conservation.

Les victoires de Lothaire en Italie furent si éclatantes, que le bruit en parvint aussi-tôt à C. P. Il reçut à ce sujet une ambassade magnifique & les félicitations de l'Empereur Jean-Comnene, qui avoit succédé à son pere Alexis. Il y avoit parmi ces ambassadeurs un homme qui se piquoit de philosophie, & qui se mit à déclamer contre le S. Siege & toute l'Eglise d'Occident. Peu content de reprocher aux Latins, que leurs prélats portoient la pourpre, qu'ils alloient à la guerre, & que le Pape étoit un empereur plutôt qu'un évêque, il les traita d'Azymites & de corrupteurs des sacrés symboles. Pierre diacre entreprit de lui répondre, & l'Empereur Lothaire les fit disputer devant lui. On ignore quel fut le fruit de cette conférence : mais on présume qu'elle donna lieu à des espérances assez bien fondées, pour envoyer aux Grecs quelques docteurs

qui achevaſſent de lever leurs préventions. C'eſt à cette occaſion qu'on rapporte le voyage d'Anſelme évêque d'Havelberg, qui partit, comme ambaſſadeur de Lothaire, pour C. P.

Il y gagna les cœurs par ſa douceur, par ſon affabilité, par ſa modeſtie; & l'eſtime univerſelle, par ſa capacité. Souvent il ſe plaignoit avec une tendre compaſſion, des préjugés & de la méſintelligence qui, aigriſſant les Orientaux contre les Latins, les écartoient de la route du ſalut. L'Empereur Jean-Comnene, ou touché de ſes raiſons, ou piqué d'émulation pour la gloire de l'Egliſe Greque, prit le parti de faire tenir à ce ſujet des conférences avec beaucoup d'appareil. Il y avoit alors à C. P. une compagnie de douze Sages, appellés Maîtres par excellence: ils gouvernoient toutes les études, ils étoient les arbitres des controverſes en toutes ſortes de matieres, toujours préſidés par Nechitès ou Nicétas archevêque de Nicomédie, & le plus renommé d'entr'eux. Ce fut lui que l'Empereur fit entrer dans la lice, contre Anſelme d'Havelberg. Tous les ſages & les ſavans les plus fameux de Prolo. tom. XIII. ſpicil. p. 88.

la Grece, & les plus considérables d'entre les Latins qui se trouvoient à C. P. Vénitiens sur-tout, Génois & Pisans, assisterent aux deux conférences qui se tinrent, l'une dans l'église de Sainte Irene, sur la procession du S. Esprit, l'autre à Sainte Sophie, sur la primauté du Pape & les pains azymes.

Les deux prélats y exposerent tout ce qu'on pouvoit de part & d'autre objecter de plus fort; mais sans amertume, sans hauteur, avec une modestie & une modération, dont on ne vit peut-être jamais un si bel exemple dans aucune autre discussion de cette nature. Les Latins reconnurent eux-mêmes que Nicétas, ami sincere de la vérité, ne portoit pas en vain le titre de Sage. Il ne s'anima qu'au sujet de la puissance arbitraire des Papes telle qu'il se la figuroit, & de leur domination impérieuse sur les autres évêques; qu'ils dépouilloient, disoit-il, de leur qualité de juges en matiere de religion, & du caractere divin de premiers enfans de l'Eglise, pour n'en faire que de vils & muets esclaves. Anselme reprit avec la douceur qui lui étoit naturelle, & lui dit:

Si vous connoissiez comme moi la piété de l'Eglise Romaine, sa droiture & son équité, sa charité sans bornes, son humilité, sa sagesse, mais sur-tout son exactitude dans l'examen des causes ecclésiastiques, & la liberté de suffrage dans les jugemens; loin de parler ainsi, vous vous soumettriez avec empressement à son obéissance. Nicétas revint sur ses pas, & reconnut que les préventions de la Grece formoient le plus grand obstacle à sa réunion : mais cette difficulté, ajouta-t-il, me semble terrible; pour la surmonter, il faudroit assembler un concile général des deux Eglises, par l'autorité du Pape, & du consentement des Empereurs. Anselme en tomba d'accord, & les assistans exprimerent le même vœu par leurs acclamations : mais ce projet n'eut son exécution que très-long-temps après.

Robert, ou Rupert selon la prononciation Allemande, abbé de Duits près Cologne, soutint aussi par sa doctrine la gloire de l'Eglise Germanique. Il s'acquit sur-tout de la célébrité, par son traité des Offices ou des devoirs du Chrétien. Dans ses traités théologiques

& ſes commentaires ſur l'Ecriture, on voit à quel point la méthode ſcholaſtique avoit déjà pris faveur. On reproche à Rupert d'avoir avancé que la ſubſtance du pain & du vin n'eſt pas plus changée dans l'euchariſtie, que la ſubſtance du Verbe dans l'incarnation. Mais ſi l'eſprit de ſyſtême l'a fait uſer d'une analogie mal vue ou mal préſentée; ce pieux écrivain, l'un des Catholiques les plus renommés de ſon temps, & que ſes vertus ont fait compter par quelques auteurs au nombre des ſaints, s'explique lui-même en mille autres endroits de la maniere la plus orthodoxe & la plus exacte. Dans ſes lettres en particulier, après avoir répété que la ſubſtance du pain & du vin n'eſt pas changée, il ajoute, *quant aux eſpeces ſenſibles*; puis il conclut en ces termes: Croyons ſur la parole du Sauveur ce que nous ne voyons pas, c'eſt-à-dire que le pain & le vin ont paſſé dans la vraie ſubſtance de ſon corps & de ſon ſang.

Ep. ad Curon. ante Evang. Joan.

L'Empereur Lothaire ne voyant plus d'ennemis à craindre autour de Rome, où l'Antipape tremblant dans quelques réduits iſolés achevoit de ſe conſumer

avec les foibles reſtes de ſa faction, il s'en approcha avec le Pontife légitime qui ne tarda point à y rentrer. Pour lui, après avoir commis la défenſe du Siege Apoſtolique à Rainulfe qu'il avoit établi duc de Pouille, & qui avoit déjà juſtifié ce choix par une grande victoire ſur le Roi Roger, il reprit la route d'Allemagne. Il étoit parvenu à une extrême vieilleſſe, âgé, dit-on, de près de cent ans : il tomba malade à Trente ; & voulant continuer ſa route, il mourut, comme il avoit vécu, avec de grands ſentimens de piété, dans un village à l'entrée des Alpes, la nuit du 3 au 4 décembre 1137. Il ſe faiſoit par-tout accompagner d'eccléſiaſtiques & de perſonnes pieuſes, afin de profiter de leurs exemples & de leurs conſeils. Il veilloit beaucoup, dit un auteur du temps, il étoit ſouvent en oraiſon où il répandoit des torrens de larmes, il ſe regardoit comme le pere des pauvres & le protecteur de tous les malheureux. Voici en particulier le genre de vie qu'on lui vit ſuivre conſtamment durant ſon expédition d'Italie : au point du jour, il entendoit une

Chron. Caſſ. IV. c.

messe pour les morts, puis une seconde pour l'armée, enfin la messe du jour. Ensuite, avec l'Impératrice Richilde ou Richense, il lavoit les pieds à un certain nombre d'orphelins, & leur distribuoit leur nourriture; puis il écouroit les plaintes des Eglises, & se livroit après aux affaires de l'Empire. Comme tous les Empereurs vertueux & les plus dignes du trône, il se montra inviolablement attaché au S. Siege. On élut pour lui succéder, le 13 mars de l'année suivante, Conrad III duc de Franconie, petit-fils de l'Empereur Henri IV par sa mere Agnès.

La même année, le Roi Louis le Gros donna aux François éplorés le même spectacle d'édification. Etant tombé malade en revenant d'une expédition de Touraine, il fit assembler des évêques, des abbés & beaucoup d'autres prêtres, puis demanda les derniers secours de l'Eglise. Quand il sut que la sainte eucharistie approchoit, il se leva au grand étonnement de tout le monde, & vint malgré sa foiblesse au devant du corps de Notre-Seigneur. Là, en présence

Suger. vit. Lud. p. 319.

d'une multitude d'assistans, clercs & laïcs, il confessa qu'il avoit commis beaucoup de péchés dans le gouvernement de ses Etats, puis il donna l'investiture à son fils Louis, en lui faisant promettre de protéger l'Eglise & les pauvres, de conserver à un chacun ses propriétés & ses droits, & de ne faire arrêter personne de sa Cour, qu'il n'y eût commis quelque crime. Il fit distribuer aux pauvres ses habits & tous ses meubles, à la réserve de sa chapelle qu'il destinoit à l'abbaye de S. Denis. Ensuite il se mit à genoux devant le saint viatique, qu'on lui avoit apporté en procession à l'issue d'une messe célébrée exprès, & fit sa profession de foi, où il insista spécialement sur la sainte eucharistie. Je crois fermement, dit-il, que c'est le même corps que notre Rédempteur a pris de la Vierge, & qu'il a donné à ses disciples pour demeurer avec eux; que ce sang sacré est le même qui a coulé sur la croix; viatique adorable, dont je désire ardemment d'être fortifié contre les périls de la mort. Il fit ensuite la confession de ses péchés, & reçut avec une tendre dé-

votion le corps & le sang du Sauveur. Il parut aussi-tôt se mieux porter, & retourna sans aide à sa chambre.

Ayant repris sa route, les peuples dont il étoit adoré accouroient de toute part sur son passage, quittant leurs charrues & la garde de leurs troupeaux, le comblant de bénédictions, & le recommandant au Seigneur par des vœux entrecoupés de sanglots. Il ne put retenir ses propres larmes; il remercia ces bonnes gens avec une familiarité paternelle, en leur demandant la continuation de leurs prieres. Il arriva enfin à S. Denis : son premier soin fut d'aller rendre grace à Dieu & aux SS. Martyrs, prosterné devant les reliques près desquelles il avoit ardemment désiré de mourir. Il y reçut des envoyés de Guillaume duc d'Aquitaine, qui, après une longue suite d'œuvres de pénitence, étoit mort à Compostelle devant l'autel de S. Jaque, le vendredi saint 9 avril de cette année 1137. Guillaume, en partant pour ce dernier pélerinage, avoit ordonné qu'on allât recommander sa fille Eléonore au Roi comme à un pere, & le prier de disposer d'elle avec ses Etats,

en la mariant selon sa naissance. Le Roi promit de lui donner pour époux Louis son fils aîné, qu'il fit partir sur le champ pour l'Aquitaine. Cependant il retomba malade à Paris où il étoit à peine arrivé de S. Denis, & en peu de temps il fut réduit à l'extrémité. Il se confessa de nouveau à son confesseur ordinaire Hilduin abbé de S. Victor, dont il avoit rebâti le monastere de fond en comble. Il reçut aussi le viatique une seconde fois. Il vouloit se faire reporter à S. Denis, pour y prendre l'habit monastique; mais la maladie ne lui en donna pas le temps. Ayant fait étendre un tapis à terre, & par dessus, de la cendre en forme de croix, il s'y coucha d'un air contrit, fit le signe de la croix sur lui-même, & mourut ainsi le premier jour du mois d'août. Louis le Jeune qu'on nomma ainsi pour le distinguer de son pere, étoit âgé de dix-sept ans, & prit aussitôt le gouvernement du royaume.

Henri I, roi d'Angleterre, étoit mort environ un an & demi auparavant, c'est-à-dire le premier ou le second jour de décembre 1135. Il reçut la pénitence & le corps de Notre-

Seigneur, dit Hugues archevêque de Rouen en écrivant au Pape, après avoir promis l'amendement de sa vie, en ordonnant qu'on payât ses dettes & qu'on donnât le reste de son trésor aux pauvres. Il étoit fils de Guillaume le Conquérant, dont la race masculine s'éteignit dans sa personne, & ne donna ainsi que trois monarques à l'Angleterre conquise avec tant de gloire. Henri avoit une fille nommée Mathilde, mariée à Geoffroi Plantegenet comte d'Anjou. Elle devoit hériter du royaume; mais elle fut prévenue par Etienne de Boulogne son cousin-germain, qui se fit couronner dès le 26 du mois où étoit mort le Roi Henri.

Enfin le 7 janvier 1138, Pierre de Léon mourut à Rome, après avoir porté près de huit ans le nom de Pape Anaclet. Sa mort mit fin à ce long & funeste schisme. Cependant les cardinaux de son parti élurent encore pour Pape, Grégoire cardinal-prêtre, qu'ils nommerent Victor; mais dans la seule vue de gagner du temps, & de se ménager une réconciliation avantageuse. Au bout de deux mois, le prétendu

Pape vint de nuit trouver S. Bernard, qui lui ayant fait quitter la mitre & la chape, le mena aux pieds du Pape Innocent, & le fit recevoir en grace. Tous les schismatiques s'empresserent à suivre son exemple. En peu de temps, on vit refleurir de tout côté l'ordre & la félicité publique.

Le S. Abbé s'empressa de se dérober à son triomphe. Cinq jours seulement après la réduction du Cardinal Grégoire, il sortit de Rome où tout retentissoit de la gloire de son nom; & reconduit par le clergé, par le peuple, par toute la noblesse, il reprit le chemin de Clairvaux, où il rapporta différentes reliques pour toute richesse. S'il regretta quelque chose en Italie, ce fut principalement Baudouin, le premier des moines de Cîteaux qui ait été fait cardinal, & qu'on élut archevêque de Pise sa patrie. Au milieu de tant de travaux pénibles, il avoit fait la plus douce consolation de Bernard. Il l'honora tellement, que, tout cardinal qu'il étoit, il ne dédaignoit pas de lui servir de secrétaire.

Le Pape Innocent se voyant tranquille à Rome, y assembla le 8 avril T. x. Conc. P. 999.

1139 un grand concile, compté pour le second général de Latran & le dixieme œcuménique. Il s'y trouva jusqu'à mille évêques, pour le moins autant d'abbés; & dans ces milliers de prélats, dit un écrivain du temps, Innocent parut le plus respectable de tous, tant par l'air de majesté qui éclatoit sur son visage, que par les oracles qui sortoient de sa bouche. Cet auteur lui fait néanmoins tenir un discours, où ce Pontife comparant aux fiefs accordés par les princes la concession qu'il faisoit des dignités ecclésiastiques, montre bien que les génies même de premier ordre se préservent difficilement des travers accrédités jusqu'à un certain point dans leur siecle. L'objet principal du concile étoit de consommer l'extinction du schisme, qui fut anathématisé avec le reste de ses fauteurs, d'une maniere unanime & définitive. Après quoi, l'on confirma les canons de discipline dressés dans plusieurs conciles précédens, particuliérement dans celui qu'Innocent avoit tenu à Reims l'an 1131. On défendit de plus aux laïcs, de retenir les dîmes ecclésiastiques, de quelques

Chron. Maurin.

personnes, soit évêques, soit princes, qu'ils les aient reçues; & aux chanoines, de s'arroger à eux seuls, comme ils commençoient à le faire, les élections épiscopales, & d'en exclure les religieux, les curés & le reste du clergé.

On condamna aussi les nouveaux Manichéens, qui rejettoient les sacremens, puis les erreurs d'Arnaud de Bresse, mais en général, & sans le nommer encore. Ce déclamateur hérétique, simple lecteur de l'Eglise de Bresse, mais enorgueilli de son talent pour la subtilité & la détraction; par des applications malignes de l'Ecriture-Sainte & une éloquence d'enthousiaste, animoit les gens du monde contre le clergé, & mettoit tout en trouble dans sa patrie. On le soupçonnoit de mal penser du sacrement de l'autel, & du baptême des enfans; mais on ne pouvoit douter de son audace à ébranler de tout son pouvoir la constitution de l'ordre hiérarchique. Il assuroit hautement & sans ambiguité, qu'il n'y avoit point de salut pour les clercs & les moines qui possédoient des biens en propre, que les évêques mêmes devoient vivre des oblations volontaires

du peuple, & n'y prendre que ce qui ſuffit pour une vie frugale & pénitente. Après avoir étudié long-temps en France, principalement ſous Abailard, autre génie plus ſubtil que ſolide, & par ſa préſomption digne maître d'un tel diſciple, il étoit revenu dans ſon pays, où il endoſſa un habit religieux pour faire mieux écouter les invectives qu'il ne ceſſoit de vomir contre les plus grands prélats, ſans épargner le Souverain Pontife. Il fut enfin chaſſé de Breſſe où il s'étoit fait beaucoup de partiſans, & ſe réfugia dans la Suiſſe où il s'en fit encore davantage.

Le concile de Latran finiſſoit à peine, quand le Roi Roger qu'on y avoit excommunié nommément repaſſa de Sicile en Pouille, dont il ſoumit les villes auſſi rapidement qu'on les lui avoit enlevées. Le Pape ramaſſa ce qu'il put de troupes pour s'oppoſer à ſes progrès, & s'avança juſqu'au pied du Mont-Caſſin. Cependant on parla de paix, & l'on envoya des députés de part & d'autre : mais en même temps le fils du Roi de Sicile ſe coula derriere les montagnes avec mille chevaux, ſurprit le Pape, le fit priſon-

nier, & l'amena au Roi ſon pere. Si le Pontife eut à ſe plaindre de cette infraction de la foi publique, on avoit auſſi à lui reprocher une rigueur hors de ſaiſon, & même d'avoir manqué le premier de parole en confondant avec les ſchiſmatiques opiniâtres Pierre de Piſe, qui, par la médiation de S. Bernard étoit rentré dans le ſein de l'unité avec tant d'édification, & qu'Innocent avoit promis de maintenir avec honneur dans ſa dignité. Toutefois Roger, content des ſolides effets de ſon triomphe, s'humilia lui-même devant ſon captif, & proſterné à ſes genoux, lui demanda la paix & le pardon. Le Pape l'accorda de bonne grace, & parut même ſe rendre juſtice, ou du moins reconnoître la volonté de Dieu, dans le revers qui aboutiſſoit à cet heureux dénouement. Cette paix fut jurée le jour de S. Jaque 25 de juillet. Le Pape en fit auſſi-tôt expédier la bulle, où, ſans dire un mot de la conceſſion d'Anaclet, il accorde à Roger la royauté de Sicile, le duché de Pouille à l'un de ſes fils, & à l'autre la principauté de Calabre, charge de l'hommage-lige envers le

S. Siege, avec le cens annuel de six cents Schifates.

Le Pape étant retourné à Rome, y reçut S. Malachie évêque de Do.ne en Irlande, homme vraiement apostolique, & le digne représentant de tous ces vénérables personnages qui avoient acquis autrefois aux Iles Britanniques le nom de terre des saints. Après avoir fait ses études dans la ville d'Armac, il s'étoit mis sous la conduite d'un saint homme nommé Imarius; & à son exemple, il mena une vie très-austere. L'archevêque Celse l'obligea, malgré sa résistance, à recevoir l'ordre de diacre, puis celui de prêtre, même avant l'âge encore observé suivant les anciens canons; savoir vingt-cinq ans pour le diaconat & trente pour la prêtrise. L'Archevêque l'ayant aussi-tôt fait son vicaire, Malachie s'appliqua soigneusement à instruire ces peuples ignorans & barbares; il rétablit la majesté du culte qu'il épura de toute superstition, l'usage des sacremens, les regles chrétiennes du mariage, & fit entiérement changer de face à cette Eglise. Il rebâtit l'ancien monastere de Bancor, si fameux du temps de S. Colomban, mais ruiné depuis par les

pirates, & changé en un repaire d'animaux dangereux. Le siege épiscopal de Conneret, alors séparé de Doune auquel il fut réuni par la suite, étant venu à vaquer, Malachie fut élu malgré lui, n'ayant qu'environ trente ans, & obligé de l'accepter par l'ordre de son métropolitain. On ne sauroit se figurer tout ce qu'il eut à souffrir avec ce peuple. Ces enfans des saints, entiérement dégénérés, n'avoient plus pour Christianisme que leur attachement au nom de Chrétien : du reste ce n'étoient que des sauvages, moins semblables dans les œuvres à des Chrétiens, & même à des hommes, qu'à des brutes. Leur saint pasteur ne perdit pas courage : il exhorta en public & en particulier, il visita le diocese, il passa les nuits en prieres, il souffrit des fatigues & des peines incroyables, les insultes, les mauvais traitemens. Enfin, il vainquit la dureté de ce peuple, & lui fit reprendre le joug de l'évangile.

Il recueilloit à peine le fruit de tant de travaux, quand son archevêque attaqué de la maladie dont il mourut, le désigna pour son successeur, & commanda de l'élire, par l'autorité de S. Patrice à laquelle per-

ſonne en Irlande n'oſoit réſiſter. Il fut en effet ordonné archevêque d'Armac, où il y avoit encore plus à travailler & à ſouffrir qu'à Conneret. Il n'accepta que dans l'eſpérance du martyre, ainſi qu'il s'en expliqua lui-même, & à condition que ſi ſes travaux avoient une iſſue plus heureuſe pour cette ſeconde Egliſe, on lui permettroit de retourner à ſon premier ſiege. Dans l'eſpace de trois ans, il rétablit la paix, la diſcipline & les mœurs dans le dioceſe d'Armac, & dans toute l'Ultonie où les déſordres s'étoient répandus de cette Egliſe-mere. Il y avoit près de deux cents ans, que par une coutume paſſée comme en loi, on n'avoit point ſouffert d'archevêque à Armac, qui ne fût d'une certaine famille. S'il ne ſe trouvoit point de clercs de cette race, on abandonnoit l'archevêché à des laïcs engagés dans les liens du mariage; & l'on en comptoit juſqu'à huit, qui avant Celſe l'avoient ainſi poſſédé ſans nul caractere eccléſiaſtique. Ce long ſcandale avoit cauſé dans une grande partie de l'Irlande un relâchement, qui différoit peu d'une extinction totale de religion. Après avoi

avoit remédié à de si grands maux, Malachie quitta le siege métropolitain, suivant la condition sous laquelle il l'avoit accepté, y plaça, du consentement du peuple & du clergé, un sujet éprouvé nommé Gélase, & retourna à son ancien diocese.

Ce fut alors & à ce sujet qu'il entreprit le voyage de Rome; afin d'assurer sa conduite, dit l'illustre auteur de sa vie, en la faisant approuver par le Siege Apostolique. Il passa & repassa à Clairvaux, lia une étroite amitié avec le S. Abbé qui gouvernoit si religieusement ce monastere, & témoigna le désir le plus ardent de finir ses jours auprès de lui. Jamais il ne put obtenir cette permission du Pape, qui le jugeoit trop nécessaire à l'Irlande. Pour se dédommager autant qu'il lui étoit possible, il envoya plusieurs de ses disciples à cette école de vertu, afin d'en apprendre les institutions; & deux ans après, il établit sous cette observance, dans le diocese d'Armac, l'abbaye de Millefond qui en produisit bientôt cinq autres. Le Pape l'ayant fait son légat en Irlande, il rétablit de toute part les traditions &

Bern opusc. XII. c. 15.

les anciennes regles qui se trouvoient presque abolies. Ses vertus soutenues du don des miracles, faisoient recevoir, comme venant du Ciel, tout ce qu'il ordonnoit : on s'empressoit à le mettre par écrit, & l'on en conservoit précieusement la mémoire. Il n'eut jamais rien en propre, il ne souffrit pas même qu'on lui attribuât aucun bien particulier pour la mense épiscopale; il vivoit avec la simplicité du plus pauvre religieux, jusqu'à faire ses visites à pied, tout légat qu'il étoit. Quelques années après son premier voyage de Rome, comme il y retournoit afin de recevoir le pallium de la main du Pape, il mourut à Clairvaux le jour des trépassés, ainsi qu'il l'avoit prédit & témoigné le désirer depuis long-temps, par une vive confiance aux secours tout particuliers que les morts reçoivent des vivans ce jour-là.

S. Bernard eut des rapports bien différens avec Pierre Abailard, né aux extrémités de la France, près de Nantes en Bretagne, mais parvenu à une triste célébrité dans le centre du royaume, par l'éclat & la frivolité de ses talens, par l'étrange maniere dont il

s'en prévalut, par le châtiment non moins étrange qu'on lui fit ſubir, enfin par la préſomption turbulente dont il s'efforça de couvrir tant d'ignominie & de ridicules. Nous nous garderons bien de préſenter les détails romaneſques & ſales de ſes premieres années, que ne doit pas ſeulement rejetter une plume conſacrée à l'Egliſe, mais tout écrivain honnête & ſenſé. Que nous importe le corrupteur & le raviſſeur de ſa propre éleve, le célibataire forcé & toujours paſſionné, le dialecticien même, enorgueilli des vains triomphes de ſon habileté ſophiſtique, livré à ſa manie pour la nouveauté & l'extraordinaire en tout genre? Il ne put attirer quelque attention que par ſes erreurs ou ſes aſſertions inouies en matiere de foi, & ne doit fixer les regards que par la pénitence où l'excès de ſes humiliations parut l'amener ſincérement ſur la fin de ſes jours. Il n'appartenoit qu'aux Cyniques de notre ſiecle, de traveſtir ce pédant libertin en un perſonnage d'importance.

Il y avoit déjà dix-huit ans qu'il avoit été condamné par un concile aſſemblé à Soiſſons, quand, oubliant cette

flétriſſure canonique ajoutée à tant de taches ſociales, & recommençant à défigurer nos myſteres par les idées bizarres de ſa dialectique, il fut averti charitablement par le docte & ſaint abbé de Clairvaux. Il promit d'abord de ſe rétracter : mais ſa préſomption peu commune, & le ſouvenir de ſes anciens ſuccès dans la diſpute, firent bientôt avorter cette réſolution. Ayant appris que Bernard avoit eu quelque démêlé vif avec l'archevêque de Sens, il s'offrit à juſtifier ſa propre doctrine dans un concile qui devoit ſe tenir en cette ville, & il y fit appeller le S. Abbé qu'on ſomma d'ailleurs de s'y rendre précipitamment. Il n'en falloit pas tant à la vanité d'Abailard pour triompher d'avance, avec l'eſſaim des admirateurs qu'il étoit dans l'uſage de traîner à ſa ſuite. Le concile ſe tint le 2 juin 1140, & l'aſſemblée annoncée avec affectation par les partiſans & les diſciples du Novateur, ne fut pas moins nombreuſe qu'auguſte. Outre les prélats des provinces de Sens & de Reims, le Roi Louis le Jeune s'y trouvoit avec les Comtes de Champagne & de Nevers, avec une infinité

de curieux de toute condition, attirés à cette diſpute comme à un ſpectacle de théatre.

L'iſſue n'en fut pas long-temps douteuſe. Bernard ayant lu à voix haute des propoſitions erronées extraites des ouvrages d'Abailard, le ſomma, s'il les avouoit, de les prouver ou de les corriger. A ces propos, tout l'orgueil du dialecticien fut terraſſé. L'eſprit, la mémoire, la parole même qu'il manioit avec tant de facilité, lui manquerent en un même inſtant. Il avoua depuis à ſes amis, que toutes les puiſſances de ſon ame s'étoient trouvées comme enchaînées. Il put à peine, en balbutiant, appeller au Pape; & auſſi-tôt après, il ſe retira confus, ſuivi de ſes adhérans également déconcertés. Son appel n'étoit pas canonique, puiſque les juges étoient de ſon choix. Toutefois, par une ſurérogation de déférence pour le S. Siege, les Peres s'abſtinrent de prononcer ſur la perſonne d'Abailard. Mais le danger de la ſéduction rendant la condamnation de ſa doctrine beaucoup plus preſſante, ils en condamnerent les propoſitions, après s'être convaincus par la tradition Bern. epiſt. 337.

des SS. Docteurs, qu'elles étoient fauſſes, & même hérétiques. C'eſt ainſi que s'exprime la lettre ſynodale, que les évêques chargerent S. Bernard de rédiger, afin d'obtenir du Pape la confirmation de leur ſentence.

Cependant Abailard prit le chemin de Rome, dans le deſſein de ſuivre ſon appel. Il paſſa par Cluny où il ſe rencontra avec Renaud abbé de Cîteaux, homme d'une vertu qui l'a fait mettre au nombre des ſaints canoniſés dans ſon ordre. Renaud, de concert avec Pierre le Vénérable, doué comme lui de l'eſprit de paix & du don de perſuaſion, engagea Abailard à ſe réconcilier avec l'Abbé de Clairvaux. On ignore à quelle ſorte de rétractation ou d'explication il ſe ſoumit : mais on ſait que le déſaveu de ſes erreurs fut ſuffiſant; puiſque ce pieux & ſavant Abbé en fut ſatisfait. Pendant la durée de cette négociation, le Pape confirmant les déciſions du concile de Sens, condamna non ſeulement les erreurs, mais la perſonne d'Abailard. Il le confondit même avec Arnaud de Breſſe, ordonnant de les arrêter l'un & l'autre comme héréti-

ques, & de les renfermer ſéparément dans un monaſtere. Cette nouvelle fut pour lui un coup de foudre, mais en même temps de ſalut. Dégoûté de la gloire du monde qui aboutiſſoit à de tels opprobres, il y renonça ſincérement, & ſe fixa juſqu'à la mort dans le port où la Providence l'avoit conduit. Il n'y fit que languir, durant les deux années qu'il vécut encore : mais il perſuada tout le monde par ſa ferveur, & ſur-tout par ſa docilité & ſa modeſtie, que ſi le chagrin avoit été l'occaſion de ſa pénitence, la grace en étoit le ſolide principe.

Le vénérable abbé de Cluny ne dédaigna point de mander la mort d'Abailard & d'envoyer ſon épitaphe remplie d'éloges, à la trop célebre Héloïſe, victime aveugle de la ſéduction & de tous les caprices de ſon corrupteur. A la perſuaſion du maître deſpotique de ſes goûts & de toutes ſes facultés, d'abord elle s'étoit rendue religieuſe à Argenteuil, où ſon eſprit l'éleva bientôt à la charge de prieure : mais toute pleine encore de ſes chagrins & de ſes feux honteux, cette conductrice de vierges ſacrées ſe trouva peu propre iv. ep. 21.

à les diriger dans la pratique de la vertu la plus essentielle à leur état. L'irrégularité de leur conduite, sans qu'il fût besoin de prétexter autre chose, les fit renvoyer d'Argenteuil, pour y mettre des moines de S. Denis. Héloïse, avec plusieurs de ses filles, se retira dans la maison du Paraclet qu'Abailard avoit établie dans le diocese de Troies, & qui par la suite devint une abbaye considérable. Ce fut là que guérie au fond, mais à jamais languissante, du poison qu'elle avoit longtemps fomenté avec complaisance malgré sa consécration, elle reçut la nouvelle de la mort d'Abailard, dont elle fit apporter & inhumer le corps dans sa nouvelle retraite. Elle mourut vingt ans après, & voulut être enterrée dans le même tombeau.

Vers le temps où Abailard fut condamné, S. Bernard eut une nouvelle occasion de marquer son zele pour l'uniformité des observances, aussi bien que pour l'unanimité de la doctrine. Les chanoines de Lyon, sans avoir attendu le jugement de l'Eglise & sans aucune participation de l'autorité épiscopale, avoient institué par un simple

acte capitulaire la fête de la conception de la Vierge. Les dévotions arbitraires se trouvant déjà fort multipliées, & le S. Docteur craignant à l'excès les nouveautés en matiere de religion, il se crut obligé de rappeller cette Eglise auguste à l'attachement particulier qu'elle avoit toujours marqué pour l'antiquité. Voulons-nous être, leur dit-il, ou plus clairvoyans, ou plus pieux que nos peres? Prenez-y garde, la nouveauté est la fille de la légéreté, la mere de la témérité, & la sœur de la superstition. Le S. Docteur néanmoins, après avoir opposé une foule de raisonnemens à l'institution de la nouvelle fête, finit par ces paroles: Tout ce que j'en dis est sans préjudice du sentiment des personnes plus éclairées, principalement de l'Eglise Romaine, à l'examen & à l'autorité de laquelle je remets cette question & toutes les autres de même nature, prêt à corriger mes sentimens, s'ils différoient des siens. Réserve bien sage & bien prudente, puisqu'en effet l'Eglise a autorisé dans la suite la fête de l'immaculée conception, au concile de Bâle. Au fond, l'opinion de Ep. 174.

S. Bernard ne paroît pas contraire au sentiment commun des Théologiens sur cet objet. Les critiques les plus versés dans l'intelligence de ce Pere prétendent avec beaucoup de raison, qu'en niant que Marie fût conçue sans péché, il prend le terme de conception pour le premier instant où son corps fut conçu, & non pas pour le moment de l'union de l'ame avec le corps.

Mabill. in not. ad epist. 174.

Tous les ordres des Fideles se faisoient honneur de suivre les lumieres de l'illustre abbé de Clairvaux. Les moines de S. Pere en Vallée le consulterent touchant l'obligation de la regle de S. Benoît. Il leur adressa aussi-tôt en réponse son traité du Précepte & de la Discipline, où l'on trouve les regles de la dispense, discutées avec toute la précision convenable. Il fut ensuite consulté sur quelques opinions particulieres, par Hugues prieur de S. Victor de Paris, théologien fameux, surnommé la langue de S. Augustin, pour son habileté à pénétrer la doctrine & à imiter le style de ce Pere. Les questions de Hugues concernent sur-tout la matiere des sacremens, qu'il avoit néanmoins approfondie avec un succès tout parti-

Opusc. XII.

culier, & sur laquelle il nous a laissé le plus vanté de ses ouvrages. La réponse de Bernard fut encore un ouvrage considérable. Ses solutions raisonnées & prouvées solidement remplirent toute l'attente de Hugues, qui nous apprend de son côté, qu'en administrant le baptême aux enfans, on leur donnoit encore l'eucharistie, c'est-à-dire l'espece du vin, en la leur faisant sucer au bout du doigt. Opusc. x.

Cependant, pour épurer de plus en plus la vertu de S. Bernard, le Seigneur permit qu'il éprouvât, de la part du Pape Innocent, un refroidissement auquel il n'avoit guere lieu de s'attendre. Mais les grands n'aiment point à être contredits, & sur-tout par ceux qui leur ont rendu des services mémorables : titre nouveau, pour la grandeur exigeante, à une complaisance plus aveugle. Au sujet de quelques censures lancées en France par le Siege Apostolique, & par rapport aux biens d'un cardinal dont Bernard étoit l'exécuteur testamentaire, il n'avoit pas cru devoir se conformer à toutes les vues du Pape Innocent. Ce Pontife parut aussi-tôt après voir d'un œil chagrin

la considération & le crédit dont le S. Abbé jouissoit dans toute l'Eglise. Est-il donc nécessaire, disoit ce Pape, que tout se fasse dans le monde Chrétien par l'organe d'un abbé? Les princes, les évêques, les Papes ne peuvent-ils rien faire sans Bernard ? Rien n'est-il saint, rien n'est-il parfait, s'il n'en a la conduite ? Il semble que celui qui est chargé du gouvernement de toute l'Eglise, n'ait rien autre chose à faire que de recevoir les recommandations & de répondre aux lettres d'un moine. Que ne jouit-il du calme profond, après lequel il soupiroit tant !

Bernard qui apprit avec une peine sensible ces discours du Pape, auroit pu citer les temps où on l'arrachoit de sa solitude, pour affermir la puissance, qui s'ennuyoit enfin de ses hommages devenus stériles. Mais loin de se répandre en murmures, il ne se plaignit qu'au Pape lui-même, & en se donnant presque tous les torts. J'ai peut-être abusé, lui écrivit-il, de votre indulgence. J'ai trop présumé, ne considérant point assez qui vous êtes, & qui je suis : mais votre bonté

vous n'en disconviendrez pas, m'avoit inspiré cette assurance. Celui que vous ne regardez plus, fixoit autrefois vos yeux presque uniquement; vous écoutiez ses prieres, vous receviez avec empressement tout ce qu'il vous écrivoit, vous le lisiez avec délices, vous y répondiez avec la plus tendre affection. Je vous ai fatigué sans doute, par les témoignages trop multipliés de ma confiance : j'aurai soin de m'en corriger. Ce fut en effet la derniere lettre du Saint au Pape Innocent, qui mourut peu de temps après, le 24 septembre de l'année 1143, la quatorzieme de son pontificat.

Deux jours après, on élut le Cardinal de S. Marc, qu'on nomma Célestin II. Cette élection fut la plus paisible qu'on eût vue depuis longtemps : mais le nouveau Pape mourut dès le 9 de mars 1144. Le 12 du même mois, Lucius II, appellé auparavant Gérard, cardinal de Sainte-Croix, fut élu & couronné sur le champ. Son pontificat qui ne dura pas une année entiere, fut très-orageux. Les Romains, qui, sur la fin d'Innocent II, avoient conçu le projet imaginaire de ressuf-

citer la République, animés sous Lucius par les déclamations séditieuses d'Arnaud de Bresse, porterent leur audace aux derniers excès. Ce Pontife voulant s'opposer à leurs entrepriſes, fut frappé d'un coup de pierre, dont il mourut le 25 février 1145. Ce fut sous ce court pontificat que s'évanouit enfin l'opiniâtre & frivole prétention des évêques de Dol à la dignité métropolitaine. Le Pape Lucius, à l'exemple d'Urbain II & de pluſieurs autres de ſes prédéceſſeurs, ſtatua définitivement, que l'évêque de Dol & tous les autres évêques de Bretagne reconnoîtroient l'archevêque de Tours pour leur métropolitain. Tant de jugemens ajoutés les uns aux autres dompterent au moins pour un temps l'opiniâtreté Bretonne, & furent ſuivis de l'exécution.

Le S. Siege, après la mort violente de Lucius, ne vaqua qu'un jour plein. Le ſurlendemain 27 février, les cardinaux aſſemblés dans l'égliſe de S. Céſaire élurent Pape, ſous le nom d'Eugene III, Bernard natif de Piſe, ſimple abbé du monaſtere de S. Anaſtaſe de Rome, qu'Innocent II avoit donné à l'ordre de Cîteaux. Formé à Clairvaux

sous la discipline de S. Bernard, & rempli de l'esprit de son état, il vivoit dans le plus profond oubli des intrigues du siecle, quand le suffrage unanime du sacré college le tira de sa solitude, & le fit monter malgré sa résistance sur le trône pontifical. Comme on alloit le sacrer à S. Pierre, il fut averti que des troupes de séditieux, idolâtres de leur fantôme de république, se disposoient à lui faire confirmer le sénat qu'ils avoient déjà rétabli. Aussi-tôt il sortit de Rome, & se retira au monastere de Farse, où il fut ordonné le 4 de mars.

Quand S. Bernard eut appris l'élévation de son disciple à une dignité si éminente & si périlleuse, il écrivit en ces termes pleins d'alarmes aux prélats Romains : Que Dieu vous pardonne d'avoir tiré un mort du tombeau, & replongé dans le tumulte des affaires un homme qui ne trouvoit de bonheur que dans leur éloignement ! Mais encore, à quoi avez-vous pensé, de vous jetter tout à coup sur un solitaire agreste, de lui faire tomber des mains la bêche & la coignée, & de le traîner éperdu, palpitant d'effroi Ep. 237.

au palais? Ne vous ſemble-t-il pas auſſi étrange qu'à moi, d'avoir été prendre un moine ſous les haillons, pour le revêtir de la pourpre & le mettre à la tête des princes ainſi que des évêques? Eſt-ce un ridicule? eſt-ce une merveille? Croyons que c'eſt une merveille, puiſqu'on me dit de toute part que c'eſt l'œuvre du Seigneur. Mais en dois-je moins trembler? En eſt-il moins à plaindre, celui qu'on arrache bruſquement aux douceurs de la ſolitude & de la contemplation, ainſi qu'un enfant au ſein de ſa mere, pour le traîner, comme une victime, à des fonctions ſi nouvelles & ſi formidables? N'étoit-il donc perſonne parmi vous, ſur la ſageſſe & l'expérience de qui vous puſſiez mieux compter?

Ep. 238. Le S. Abbé écrivit auſſi, mais ſans empreſſement, au nouveau Pape. Mon fils Bernard, lui dit-il, par un changement inconnu à la nature, eſt devenu Eugene mon pere. Il faut que cette métamorphoſe paſſe à l'Egliſe votre épouſe, qu'elle change en mieux, & que vous donniez pour cela votre vie même, s'il en eſt beſoin. J'avoue que j'ai treſſailli de joie, à cette nouvelle:

& me conviendroit-il de ne point prendre de part à la commune alégresse? Je me suis réjoui, mais avec crainte; les transports mêmes de mon alégresse ont été accompagnés d'effroi & de tremblement. Vous voilà bien élevé: mais vous n'en êtes exposé qu'à une chute plus profonde. L'Eglise a néanmoins raison de s'applaudir; puisqu'elle a droit d'attendre plus de vous, que d'aucun de ceux qui vous ont précédé depuis long-temps. Déjà vous aviez appris à n'être plus à vous-même: elle peut donc se promettre que vous ferez tout à elle, que vous vous croirez venu pour servir, & non pour être servi. Considérez pour cela, combien de pontifes vous avez vu passer devant vous en fort peu d'années. La briéveté de leur regne vous annonce la fragilité du vôtre. Pensez, en leur succédant, que ce qui vous flatte vous échappe, & que votre puissance, comme la leur, doit aller rapidement, ou du moins indubitablement, se briser au tombeau.

Eugene profita de ces avertissemens: il gouverna avec beaucoup d'équité & de sagesse, pendant un pontificat d'en-

viron huit ans & demi, presque toujours agité par les factions & les troubles. Ce solitaire élevé tout à coup sur le trône pontifical, fut inaccessible à l'éblouissement & aux vertiges qui environnent le faîte des grandeurs. Il y avoit apporté la modestie & l'humeur tranquille de son premier état : il y acquit de l'habileté & de la grandeur d'ame ; il s'y montra aussi éloigné de la foiblesse que de la roideur, & de toutes les extrémités où donnent si communément les hommes parvenus sans intervalle au point où il se trouvoit. Par rapport à son saint maître, il lui conserva tant d'attachement, & lui donna tant de part à sa confiance, qu'on disoit de toute part, que ce n'étoit pas Bernard de Pise, mais Bernard de Clairvaux qu'on avoit fait Pape.

Les troubles de Rome obligerent Eugene à faire quelque temps son séjour à Viterbe. Tandis qu'il y étoit, il reçut des députés des évêques d'Arménie & de leur Catholique ou patriarche, qui avoit, disoient-ils, plus de mille évêques sous sa juridiction. Ils venoient consulter le S. Siege sur quelques différends qu'ils avoient avec les

Grecs ; & ils firent hommage au Souverain Pontife, au nom de toutes leurs Egliſes. Ce qui ne ſervit pas peu à les confirmer dans leurs bonnes diſpoſitions, c'eſt qu'à la meſſe que le Pape célébra en leur préſence le jour de la dédicace de S. Pierre, un de ces députés, à ce qu'il atteſta devant toute la Cour Romaine, vit un rayon de la lumiere céleſte & deux colombes ſur la tête du Pontife. Tel eſt le témoignage d'Otton évêque de Friſingue, qui ſe trouvoit préſent. Chron. VIII. c. 33.

L'évêque de Gabale en Syrie accompagnoit ces Arméniens. C'étoit lui qui avoit le plus travaillé à ſoumettre l'Egliſe d'Antioche au S. Siege ; & il s'intéreſſoit vivement aux progrès des Catholiques parmi les Orientaux. L'objet principal de ſon voyage étoit de ſolliciter du ſecours pour les Croiſés, conſternés par la perte d'Edeſſe. Afin d'encourager les Occidentaux, il vanta beaucoup la puiſſance d'un prince Chrétien, mais Neſtorien, nommé le Prêtre-Jean, qui habitoit au delà de la Perſe, ſur laquelle il avoit remporté de grandes victoires, & qui ſe diſpoſoit à ſecourir l'Egliſe de Jéruſalem. C'eſt

le premier monument qui faſſe mention du prince appellé Prêtre-Jean. L'Evêque de Gabale fit, les larmes aux yeux, une peinture attendriſſante du malheur des Chrétiens d'Edeſſe. Cette ville aſſiégée durant deux années entieres par Zengui ſoudan d'Alep & de Ninive, n'ayant reçu aucun ſecours, ſuccomba enfin le jour de noël 1144. Il ſe fit un maſſacre effroyable des habitans, qui n'ayant jamais été ſous la domination des Infideles, étoient tous Chrétiens ſans exception. L'archevêque périt lui-même, & les égliſes éprouverent d'horribles profanations, particuliérement celle qui avoit poſſédé juſque-là les reliques de S. Thomas.

Les Turcs, par cette conquête, ſe crurent en état de chaſſer les Chrétiens de tout l'Orient. Zengui mourut, peu après ſon triomphe barbare : mais ſon fils Noradin qui lui ſuccéda, étoit auſſi brave & plus habile que ſon pere. Il s'en falloit bien que les Fideles euſſent de pareils chefs à lui oppoſer. Joſſelin le Jeune, dépouillé du comté d'Edeſſe, s'étoit attiré ſon malheur, par la molleſſe & les débauches continuelles où il vivoit dans ſes maiſons de plaiſance,

ſur les bords de l'Euphrate. Raimond, prince d'Antioche, avoit été humilié par les Grecs, juſqu'à leur demander la paix en ſuppliant, & à ne pas rougir d'aller à C. P. rendre hommage ſur le tombeau de Jean-Comnene. A Jéruſalem, Foulques d'Anjou, gendre & ſucceſſeur du Roi Baudouin II, après avoir eu continuellement les armes à la main contre les Barbares, étoit mort d'une chute de cheval, & n'avoit laiſſé que deux fils en bas âge. La Reine Méliſende leur mere avoit fait couronner Baudouin qui étoit l'aîné, & qui n'avoit que douze ans. Ce fut deux ans après qu'Edeſſe tomba au pouvoir des Muſulmans, & que toute la Paleſtine fut menacée du même ſort; c'eſt-à-dire tandis qu'elle avoit pour roi & pour reſſource preſque unique, un jeune prince de quatorze ans.

La grandeur de ce péril alarma tous les Fideles juſqu'aux extrémités de l'Occident, & réveilla de toute part cette chaleur de zele qu'on avoit vue cinquante ans auparavant, au concile de Clermont, où elle fit réſoudre la premiere Croiſade. Le Roi Louis le Jeune, touché d'ailleurs d'un ſentiment

de pénitence pour avoir fait brûler quinze cents personnes dans une église de Vitri pendant les guerres avec le Comte de Champagne, forma le dessein de prendre la croix. Tout le monde applaudit aux vœux du Monarque, & la guerre sainte alloit être résolue, quand S. Bernard qu'il avoit mandé, remontra qu'il falloit auparavant consulter le Souverain Pontife. Le Roi envoya aussi-tôt des ambassadeurs au Pape Eugene, qui, très-attendri de son côté par les sollicitations de l'évêque de Gabale, fut ravi d'être prévenu par le Roi Louis, & accorda pour cette seconde Croisade les mêmes indulgences qu'Urbain II avoit données pour la premiere.

Tout occupé de cette grande entreprise, le Pape conçut en même temps le dessein d'étouffer les factions Romaines. Il commença par excommunier Jourdain, nouveau patrice, avec ses principaux partisans. Ensuite il eut recours aux Tiburtins, ennemis des Romains depuis long-temps; & bientôt il eut réduit ceux-ci à lui demander la paix. Il la leur accorda volontiers; mais à condition d'abolir le patriciat,

& de reconnoître que les sénateurs ne tenoient leur autorité que du Pape. Après ce traité, il rentra dans Rome, aux acclamations générales de ce peuple avili, dont l'audace fougueuse, seul reste de son ancien courage, se convertissoit, au premier coup d'autorité, en une lâche flatterie. Trop sage pour accorder sa confiance à des ames si basses, Eugene, après avoir pris possession du palais de Latran, alla s'établir au delà du Tibre, vraisemblablement au château S. Ange. Ce fut là qu'il termina l'affaire qu'on avoit entamée dès le pontificat d'Urbain II au sujet du rétablissement de l'évêché de Tournai, & qu'une longue suite d'intrigues avoit toujours fait manquer. Eugene très-désintéressé personnellement, & non moins attentif à réprimer la cupidité dans ses ministres, déféra l'examen de cette affaire à Saint Bernard. Sur les lettres du S. Abbé, & sur le consentement de l'Eglise de Tournai, le Pape en nomma évêque, l'Abbé de S. Vincent de Laon qui se trouvoit à Rome; puis le sacra solennellement le quatrieme dimanche de carême, qui cette année 1146 étoit

le dixieme jour de mars. Ainſi l'évêché de Tournai fut détaché de celui de Noyon, après lui avoir été joint depuis le commencement de l'épiſcopat de S. Médard, pendant ſix cents ans.

A la fête de pâque, le Roi Louis le Jeune tint pour la Croiſade un grand parlement à Vézelai en Bourgogne. S. Bernard qui en avoit reçu l'ordre exprès du Pape, prêcha ſur ce ſujet avec ſon éloquence ordinaire; le Roi parla lui-même, & on lut les lettres pontificales qui accordoient l'indulgence. On avoit préparé des paquets de croix : mais avant que l'orateur eût ceſſé de parler, elles furent toutes enlevées; & comme elles ne ſuffiſoient pas, il fut obligé de mettre ſes habits en pieces, pour ſatisfaire une ardeur qui ne pouvoit ſouffrir le moindre délai. Avec le Roi, ſe croiſerent la Reine Eléonore ſon épouſe, Robert comte de Dreux ſon frere, les comtes de Toulouſe, de Champagne, de Soiſſons, de Nevers, & une infinité de ſeigneurs. Entre les prélats, on nomme Geoffroi de Langres, Simon de Noyon, Arnoul de Liſieux.

Pou

Pour régler le voyage, on tint un second parlement à Charttes, le troisieme dimanche d'après pâque. S. Bernard y parut encore, & on l'y voulut élire pour chef de la croisade : mais la chaleur & le succès de son éloquence ne lui avoient rien communiqué de l'enthousiasme de Pierre l'Ermite. Il sut se borner à la mission qui étoit compatible avec son état, & qu'il ne rendit pas moins respectable par cette sage réserve, que par les miracles dont il plut au Seigneur de l'autoriser. Il Ep. 256
conjura le Pape, par toute la reconnoissance qu'Eugene faisoit gloire de lui conserver, de ne pas lui imposer un personnage peu différent de ceux du théatre. Qui suis-je, lui dit-il, pour figurer en général d'armée, ranger des troupes en bataille, & marcher à leur tête ? Autant que je puis mesurer mes forces, il ne m'eût pas été possible d'atteindre jusque là, quand j'eusse uniquement couru cette carriere. Mais quand bien même j'en aurois la force & la capacité, qu'y a-t-il de plus éloigné de ma profession ?

Il exhorta néanmoins le Pape à suivre cette entreprise avec tout le zele

Ep. 322. al. 367. possible. Cependant, par une lettre circulaire adressée aux différentes nations Chrétiennes, il combattit fortement le fanatisme cruel du Moine Rodolfe, qui s'ingérant à prêcher la croisade au pays du Rhin, excitoit à tuer les Juifs, comme les plus grands ennemis de l'évangile. Il ne veut pas même qu'on les chasse des contrées qu'ils habitent dans les Etats Chrétiens. Ce sont, dit-il, des témoins permanens de nos saints mysteres. C'est pour cela qu'ils sont dispersés dans tous les pays du monde, où, marqués de l'opprobre dû à leur infidélité, ils rendent un témoignage irréfragable à la vérité de notre religion. Si nous faisons la guerre aux Païens, c'est qu'ils ont commencé à nous attaquer, & que ceux d'entre nous qui ont le droit du glaive, peuvent repousser la force par la force. Mais s'il convient à nos guerriers de dompter les superbes, il est de leur piété d'épargner ceux qui sont soumis. A la fin de cette lettre, l'homme de Dieu donne à tous les Croisés, des avis pleins de sagesse, dont l'observation, infailliblement suivie de la victoire, eût justifié pleinement les promesses qu'il en avoit publiées.

Il alla prêcher la croisade jusqu'en Allemagne ; & quoiqu'il ne pût se faire entendre qu'imparfaitement à ces auditeurs étrangers, son aspect, sa renommée, & sur-tout ses miracles produisirent de toute part des effets prodigieux ; à Spire, en présence du Roi Conrad & de toute sa Cour où se trouvoit un envoyé de l'Empereur de C. P. à Fribourg, à Bâle, à Schafouse, à Constance, à Cologne, à Aix-la-Chapelle, à Maëstricht, à Liege, & dans la plupart des villages qui se rencontrerent sur ces routes ; puis à son retour, dans le pays de Clairvaux. Excepté les livres saints, on ne lit rien de comparable à la relation qui nous reste de ce voyage, tant pour le nombre & la grandeur des prodiges, que pour leur notoriété. C'est un journal exact & précis, où l'on spécifie les temps, les lieux, les personnes ; où l'on aime mieux tronquer les récits, que de parler d'après un bruit vague ; où l'on ne rapporte pas la moindre circonstance, qu'on n'en soit pleinement assuré. Ce fut un archidiacre de Liege, nommé Philippe, qui dressa cette relation sur ce qu'il

De mirac. Bern.

avoit vu de ſes propres yeux, avec Herman évêque de Conſtance & Everard ſon chapelain, les Abbés Baudouin & Frouin, les Moines Gérard & Geoffroi, les Clercs Otton, Francon & Alexandre : dix témoins oculaires, d'une gravité & d'une probité reconnues. L'Archidiacre Philippe fut ſi touché de cette foule de merveilles, qu'il renonça à toutes les eſpérances du ſiecle, & ſe fit moine à Clairvaux.

Le ſavant Anſelme d'Havelberg ne fut pas ſeulement le témoin, mais l'objet de la vertu merveilleuſe que le Ciel avoit comme prodiguée au S. Abbé de Clairvaux. Pendant l'aſſemblée de Spire, il fut attaqué d'un mal de gorge qui lui ôta preſque la parole & la reſpiration. Il dit familiérement à S. Bernard : Vous devriez bien auſſi me guérir. Si vous aviez la foi de ce bon peuple, répondit Bernard, peut-être pourrois-je quelque choſe pour vous. Si je n'ai pas aſſez de foi, reprit l'Evêque, que la vôtre y ſupplée. Le Saint le toucha, en faiſant le ſigne de la croix : à l'inſtant la douleur & l'enflure s'évanouirent.

Vit. l. VI. n. 5.

Malgré tant de prodiges qui ſem-

bloient autoriſer la croiſade, le Roi de Germanie n'avoit point de goût pour cette expédition. Bernard qui jamais ne parloit en public qu'on ne le lui eût demandé, ſe ſentit, un jour qu'il diſoit la meſſe devant le Prince, fortement inſpiré de prêcher à l'heure même, comme perſonne ne s'y attendoit. Il fit ſur le jugement dernier un diſcours, où, ſuivant la perſuaſion de ſes auditeurs, ce n'étoit pas un homme, mais le Souverain Juge lui-même qu'on entendoit. Le Roi interrompit l'Orateur, & demanda la croix, en verſant un torrent de larmes. Ses freres, Henri duc de Suabe & Otton évêque de Friſingue, Frédéric ſon neveu, une multitude de princes & de ſeigneurs témoignerent le même empreſſement. Le duc de Bohême, le marquis de Stirie, le comte de Carinthie ſe croiſerent peu de temps après. En quelques mois, le Roi de Germanie ſe vit à la tête de deux cent mille hommes qui n'aſpiroient qu'au moment de combattre. De mirac. c. 4.

Au ſortir de l'égliſe, le S. Prédicateur, pour affermir ſon ouvrage, fit encore pluſieurs miracles. Conrad le conduiſant avec les Princes, de peur

qu'il ne fût écrasé par la foule, on lui présenta un enfant boiteux, qu'il guérit en présence de tout le monde. A la même heure, on amena une fille bossue & une femme aveugle, qui furent également guéries. Les prodiges & l'affluence du peuple se multipliant de plus en plus, il fallut barricader les portes de la maison où étoit le Thaumaturge, qui se tenoit à une fenêtre, & à qui l'on présentoit les malades par une échelle. Un jour qu'il fut surpris par le concours, on eut mille peines à l'en tirer. Le bonheur qu'on eut de le ramener sain & sauf à son logis, fut regardé comme l'un des plus grands miracles.

Une partie des Allemands qui avoient pris la croix, savoir ceux des environs du Rhin & du Veser, furent destinés pour l'Espagne. Ils passerent dans la Grande-Bretagne, où ils trouverent deux cents navires tant Anglois que Flamands, & firent voile tous ensemble pour le Portugal, où Lisbonne étoit encore occupée par les Mores. Cette grande ville soutint un siege de quatre mois, au bout desquels on la reçut à composition. La place demeura

à Alfonſe-Henriquès premier roi de Portugal, & le butin aux troupes auxiliaires. Ce fut-là tout le triomphe de ces Croiſés. Ceux de Saxe tournerent leurs armes contre les Païens du Nord, où leurs ſuccès, d'abord plus brillans, furent encore moins ſolides. Après avoir porté la terreur & le ravage dans les terres des Sclaves pendant l'eſpace de trois mois, tout aboutit à baptiſer des Barbares conſternés & non convertis : après quoi l'armée victorieuſe, forte de cent mille hommes avec les Danois qui l'avoient jointe, fit la paix à des conditions que les vaincus n'obſerverent que juſqu'à ce que la ligue fût diſſipée.

Les Croiſés de l'Orient, tant Allemands que François, convinrent de prendre leur route par la Grece, ſéparément néanmoins pour ne pas s'incommoder par la multitude. Ils devoient ſe rejoindre, à l'entrée de l'Aſie. Roger, roi de Sicile, qui connoiſſoit la perfidie des Grecs, tenta par ſes envoyés de faire changer cette réſolution, & offrit des vaiſſeaux, pour faire le voyage par mer. Les deux chefs de la croiſade, à peu près du

même âge au dessous de trente ans ; à la tête de deux cent mille hommes chacun, courageux, robustes, comptant pour rien les fatigues & les périls, négligerent un conseil qui leur eût épargné bien des regrets. Le Roi Conrad partit le premier, en prenant sa route par la Hongrie.

En France, il fallut encore nommer un régent avant le départ, pour gouverner pendant l'absence du Roi. Il s'en remit au choix des seigneurs, qui nommerent Guillaume comte de Nevers, & Suger abbé de S. Denis. Tout le monde applaudit à ce choix, sinon ceux sur qui il tomboit. Le Comte Guillaume étoit un de ces grands, qui sentant tout le vide des grandeurs, avoit fait vœu d'embrasser les saintes institutions de la Chartreuse. Ce surcroît d'honneur le détermina sur le champ à exécuter sa promesse, sans que les prieres du Roi & de tous les princes l'en pussent détourner. Suger, homme d'Etat sous l'habit monastique, avoit pendant quelque temps allié avec cette profession le faste & les occupations
Ep. 78. d'une vie séculiere : mais depuis plusieurs années, sa personne & son mo-

naître respiroient une régularité qui lui avoit mérité les éloges de S. Bernard. Ce fut même le S. Abbé qui disposa les seigneurs à le nommer régent, & qui vint le premier lui annoncer leur choix. Suger opposa les plus vives remontrances, qui furent inutiles après le refus décidé du comte de Nevers. Ainsi demeura-t-il chargé lui seul de la régence, qu'il ne voulut encore accepter, qu'après un ordre exprès du Souverain Pontife.

Les deux rois Croisés arriverent successivement en Grece, dans le cours de la même année 1147. Il y avoit quatre ans que Jean-Comnene étoit mort, après avoir assez bien soutenu son Empire chancelant, contre les différentes nations Musulmanes qui l'ébranloient de toute part. On rapporte de lui, que rentrant à C. P. après une victoire remportée sur les Perses, il ne voulut pas monter sur le char de triomphe; mais qu'il y plaça un tableau de la Vierge, à laquelle il attribuoit le succès de ses armes, & qu'il le précéda à pied, une croix à la main. Il avoit désigné pour son successeur, Manuel qui étoit le plus jeune de ses

deux fils, mais qu'il jugeoit le plus digne de régner. Il ne se trompa point, si la dissimulation & la fourberie sont le mérite d'un Empereur.

Manuel avoit affermi son autorité, quand les Rois Conrad & Louis arriverent l'un après l'autre sur ses terres. Il auroit bien voulu pouvoir leur en interdire l'entrée : mais il n'étoit pas en état de les arrêter par la force. Après leur avoir accordé le passage, & donné les paroles les plus engageantes comme à des auxiliaires désirés & à des amis généreux, il épuisa contre eux toutes les ressources de la malignité & de la perfidie. Il faisoit attaquer leurs troupes dans les défilés, & par-tout où l'on pouvoit surprendre à l'écart quelqu'un de leurs détachemens. Quand ils alloient pour acheter des vivres, on leur fermoit les portes des villes ; on leur descendoit des cordes par lesquelles on tiroit d'abord leur argent, puis on leur donnoit ce qu'on vouloit de pain & d'autres provisions, & quelquefois on disparoissoit sans leur rien donner. On mêla souvent de la chaux à la farine qu'on leur vendoit. Enfin il n'étoit point

de supercheries ni de méchancetés dont on n'usât à leur égard. Manuel ne rougit point de faire battre exprès de la monnoie de bas alloi, pour le commerce que les Croisés avoient avec ses sujets. C'est un auteur Grec qui nous apprend lui-même ces indignes manœuvres de sa nation. Nicet. l. 1. num. 4.

Quand, après toutes ces trahisons, le Roi Conrad, qui étoit parti le premier, arriva à C. P. le Grec perfide ne parut nullement embarrassé. Ils étoient beau-freres, ayant épousé chacun une fille de Bérenger, comte de Luxembourg. Manuel combla de caresses le roi son beau-frere, lui fit des présens magnifiques, témoigna prendre un vif intérêt au succès de son entreprise, & lui offrit des guides pour le conduire par des chemins dérobés à Icône; où les Turcs, disoit-il, ne l'attendoient pas. Ces conducteurs lui firent prendre des vivres pour huit jours seulement, en lui promettant de le rendre avant ce terme dans un pays abondant en toutes choses: mais ils l'engagerent en des montagnes désertes, où ils abandonnerent l'armée sans provisions, & sans cesse harcelée par les barbares, qui,

n'approchant qu'à la portée du trait; tiroient du ſommet des rochers, & la conſumoient inſenſiblement ſans courir aucun péril. La lance, le ſabre, la hache d'arme, toute la bravoure des Allemands, peſamment armés, fut inutile contre des ennemis qu'on ne pouvoit joindre. Il fallut ſe retirer du côté de Nicée : mais il y avoit dix ou douze journées de chemin. Quand Conrad y arriva, ſur la fin de novembre, ſon armée, ruinée par des attaques continuelles, & plus encore par la faim & la fatigue, ſe trouva réduite à moins de vingt mille hommes, ſans équipages & preſque ſans armes.

Les François éprouverent en Grece les mêmes perfidies que les Allemands. Il paroît néanmoins, qu'aux approches de C. P. on les ménagea davantage, & que l'Empereur rechercha la bienveillance de leur monarque. Quelques perſonnages reſpectables avoient conſeillé à Louis de ſe rendre maître de C. P. comme il le pouvoit aiſément. Il aima mieux tout riſquer, que de tourner contre les chrétiens les armes qu'il s'étoit engagé à porter contre leurs ennemis. Il paſſa heureuſement l'Helleſ-

pont, & marcha droit au pays de Nicée, où il trouva le Roi de Germanie, qu'il encouragea de ſon mieux. Mais Conrad, honteux de l'état où il ſe voyoit réduit, prit le parti de retourner à C. P. pour y paſſer l'hiver. Il ne s'y plaignit point des noirceurs, qu'il n'étoit pas en état de venger; & ſon beau-frere, qui ne le craignoit plus, reprit en apparence toute la cordialité qui convenoit à leurs liens réciproques. Le Roi Louis continua ſa marche, & força le paſſage difficile du Méandre, malgré des troupes innombrables de Turcs, ſur qui il eut un avantage conſidérable. Mais enſuite ſon armée s'étant laiſſé couper, il perdit ſon arriere garde qui étoit fort nombreuſe : il preſſa ſa marche, & après pluſieurs jours d'une fatigue exceſſive, & preſque ſans vivres, il arriva à la ville d'Attalie qui appartenoit aux Grecs. Le voyage par terre étoit encore long, & dans un pays tout ennemi. C'eſt pourquoi le Roi prit le parti de l'achever par mer : mais comme il ne ſe trouvoit point aſſez de navires, il ne put embarquer avec lui que la partie de l'armée la plus embarraſſante pour la marche : le reſte fut

obligé de poursuivre à tout événement la route par terre, sous la conduite du Comte de Flandres, qui n'en sauva pas la moitié.

Raimond, prince d'Antioche, fit tous ses efforts, pour engager le Roi à l'aider à prendre Alep : mais Louis, observateur ponctuel de son vœu, voulut aller en droiture visiter le S. Sépulcre, & se pressa d'arriver à Jérusalem. Sa marche par terre, au milieu de tant d'embarras & de périls, fut si retardée, que le Roi Conrad, après avoir passé le fort de l'hiver à C. P. arriva par mer en Palestine, quelques jours avant les François. On tint aussi tôt une assemblée des princes & des seigneurs, tant de l'Europe que de l'Asie, pour concerter les opérations de la campagne. Le siége de Damas fut résolu, & le rendez-vous assigné à Tibériade pour le vingt-cinquieme de mai.

Damas fut en effet attaqué, & pressé si vivement, que les assiégés ne songeoient qu'aux moyens de s'échapper de la place, quand quelques seigneurs chrétiens, nés en Syrie depuis la derniere croisade, & dégénérés de la grandeur d'ame de leurs peres, se laisserent

corrompre par argent, & perſuaderent, comme étant du pays, qu'ils devoient mieux connoître que ces étrangers, de porter l'attaque d'un autre côté qui étoit le plus fort. Après quelques jours, où l'on ſouffrit beaucoup, il fallut lever le ſiége. Le Roi Conrad, indigné de la trahiſon dont on s'apperçut enfin, s'embarqua auſſi-tôt pour retourner en Allemagne. Le Roi Louis paſſa le reſte de la campagne & l'hiver en Syrie: mais au printemps de l'année ſuivante 1149, il repaſſa lui-même en Europe. Ainſi le Roi de Jéruſalem Baudouin III, âgé de dix-neuf ans ſeulement, après avoir conçu de ſi grandes eſpérances, reſta ſans reſſource à la merci des Infideles, qui, ſpectateurs des vains efforts des plus puiſſans princes de l'Occident, ne mirent plus de bornes à leur arrogance.

L'année où le Roi Louis étoit parti pour la Terre-Sainte, & même avant le départ de ce prince, le Pape Eugene étoit arrivé en France, où les troubles de l'Italie l'avoient obligé, à l'exemple de ſes prédéceſſeurs, de chercher un aſyle. Dès la fête de pâque, vingt avril de cette année 1147, il tint un concile

à Paris, où l'on examina les erreurs de Gilbert de la Poirée, évêque de Poitiers. Ce Prélat, natif de Poitiers même, avoit passé toute sa vie à étudier la philosophie de son temps; & comme bien des esprits légers du même siecle, il avoit donné dans les écarts où les études, toujours superficielles à leur renouvellement, ont coutume d'entraîner la suffisance & la présomption. Il se perdit dans les profondeurs de nos premiers mysteres, & entr'autres absurdités scandaleuses, il avança que l'essence & les attributs divins ne sont pas Dieu; que les propriétés des personnes de la Trinité ne sont pas les personnes mêmes; enfin, que la nature divine ne s'est pas incarnée. On disputa vivement de part & d'autre au concile de Paris, sans en tirer d'autre avantage que de reconnoître le malheureux tour d'esprit du dogmatiseur, & de montrer qu'il osoit de cette nouveauté profane d'expression que réprouve l'Apôtre. Ainsi le Pape ne voyant pas que la matiere fût suffisamment éclaircie, remit le jugement à un autre concile qui devoit se tenir à Reims pendant le carême de l'année suivante.

Auparavant, le Pape envoya à Toulouſe, en qualité de légat, Alberic, évêque d'Oſtie. Bien plus audacieux que le philoſophe inintelligible qui ſe perdoit dans ſes idées creuſes, les diſciples de Pierre de Bruis, les Henriciens, les rejetons du Manichéiſme diverſifiés en mille manieres, renverſoient le culte & les cérémonies les plus ſaintes, ruinoient tous les liens de la ſociété, corrompoient les mœurs, & anéantiſſoient la foi dans une grande partie des provinces méridionales de la France. Pierre de Bruis, après vingt-cinq ans de prédications impies & d'attentats ſacrileges, victime enfin de l'indignation des peuples, avoit été précipité dans les flammes, où il ſe diſpoſoit à brûler un grand amas de croix qu'il avoit abattues. Son ſort n'effraya point Henri, Italien de naiſſance, moine fugitif & diſſolu, qui infectoit principalement le pays de Toulouſe. Le Légat Alberic, qui avoit été moine de Cluny, voulut être accompagné de Geoffroi de Chartres, & ſur-tout de S. Bernard, dans une légation qui demandoit d'autres qualités que les talens humains, & qui effraya d'abord le Saint lui-

Bern. epiſt. 241.

même, jusqu'à lui faire donner quelques signes de découragement.

Dieu le permettoit ainsi, pour se réserver la gloire du succès. Tout l'empire qu'avoit eu Bernard sur les maladies & la nature, en prêchant la Croisade, le Tout-puissant le lui donna de nouveau, contre les corrupteurs de la doctrine & des mœurs chrétiennes. Il seroit infini de rapporter tous les prodiges qu'il opéra dans le cours de cette légation. La vivacité de sa foi & de sa confiance alla quelquefois si loin, que la sagesse des prélats qu'il accompagnoit en fut alarmée. Avant d'arriver au terme de la mission, les habitans de Sarlat en Périgord vinrent lui présenter des pains, afin qu'il les bénît. Le Saint acquiesçant aussi-tôt à leur désirs; par-là, leur dit-il, vous discernerez la vérité que nous vous annonçons, des impiétés hérétiques : faites manger de ce pain à vos malades, & ils seront guéris. C'est-à-dire, ajouta Geoffroi de Chartres, qu'ils seront guéris, s'ils en mangent avec une foi vive. Ce n'est pas là seulement ce que je promets, reprit l'homme de Dieu; qu'on m'entende : tous ceux généralement qui en

Ep. Gaufred. Vit. l. VI. c. 6.

mangeront ſeront guéris, afin qu'ils ne doutent pas que nous ſommes envoyés de Dieu, & que nous leur annonçons la vérité. L'effet ſuivit ſi bien la promeſſe, que le Saint à ſon retour n'oſa paſſer par le même pays, de peur d'être accablé par la foule.

A Toulouſe, un chanoine régulier de S. Cernin, tout renommé qu'il étoit pour ſon habileté dans la médecine, ſe trouvoit réduit à l'extrémité par une paralyſie dont il languiſſoit depuis ſept mois. De jour en jour, il attendoit la mort. Il ſe fit porter au Saint, avec beaucoup de peine, à l'aide de ſix hommes, lui fit ſa confeſſion, & le pria de le guérir. Le Saint abbé lui donna ſa bénédiction, puis ſortit de la chambre, en diſant à Dieu avec une ſainte familiarité : Vous voyez, Seigneur, qu'il faut des miracles à ce peuple ; nous n'avancerons rien ſans cela. A l'inſtant, le paralytique ſe leva, courut après ſon bienfaiteur, & lui embraſſa les pieds qu'il ne pouvoit lâcher. Toute la ville accourut au bruit, le légat & l'évêque y vinrent des premiers, & l'on ſe rendit à l'égliſe en chantant le *Te Deum*, le paralytique marchant devant les autres. Il ne voulut plus

Ep. Gauſr. n. 5.

quitter S. Bernard, se fit moine à Clairvaux, & devint par la suite abbé du Val-d'Eau.

Ibid. n. 4. Il s'opéra dans la ville d'Albi un prodige d'un ordre tout différent, mais que Geoffroi de Chartres donne pour le plus merveilleux de tous. Cette ville d'où les nouveaux Manichéens prirent leur nom dans la suite, étoit déjà la plus infectée de cette hérésie dans tous ces cantons. A l'arrivée du légat, les habitans accoururent par dérision au devant de lui, avec des ânes & des tambours. S. Bernard fut néanmoins reçu deux jours après, avec beaucoup de marques de respect & d'affection. Le lendemain, qui étoit la fête de S. Pierre, il fit un sermon, où il vint une si grande multitude, que l'église, quoique vaste, ne la pouvoit contenir. Le S. Prédicateur parcourut tous les articles de leurs erreurs, puis tous les points de la foi catholique qui leur sont opposés; après quoi il leur demanda ce qu'ils choisissoient. Jamais peut-être il ne s'est fait dans aucun genre un changement aussi miraculeux, que celui qui se fit alors subitement dans les cœurs. Tous s'écrièrent à la fois, qu'ils détestoient l'hé-

réſie, & qu'ils revenoient avec joie à la croyance catholique. Que nous ſachions donc, reprit Bernard, ceux qui ſe répentent ſincérement : pour ſe faire connoître, qu'ils levent la main au ciel. Tous ſans exception leverent la main droite ; & tel fut le fruit d'un premier ſermon.

S. Bernard porta la lumiere avec le plus d'empreſſement, dans les lieux où la ſéduction avoit fait le plus de ravages. Il pourſuivit le ſéducteur de poſte en poſte, ce ſuperbe Henri, qui tout-à-coup bien changé, n'oſa plus tenir à Toulouſe, & s'enfuit pareillement de tous les lieux où Bernard accouroit ſur ſes traces. Il eût été néceſſaire que le Saint fît un plus long ſéjour dans ces contrées, afin d'en extirper juſqu'aux derniers germes de l'erreur : mais l'épuiſement de ſa ſanté, & les alarmes de ſes enfans, qui les lui faiſoient parvenir ſans ceſſe avec leurs lettres, le contraignirent de retourner à Clairvaux. Après ſon départ néanmoins, Henri fut pourſuivi avec tant de perſévérance & ſi ſoigneuſement recherché, qu'il fut pris enfin, chargé de chaînes, & conduit au Pape, qui le fit renfermer dans une

étroite prison où il finit ses jours.

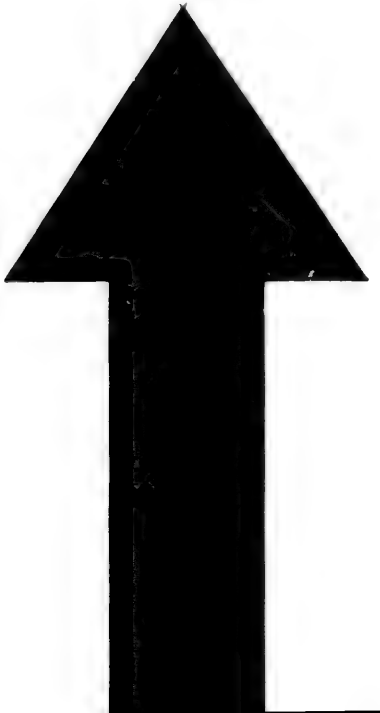
En attendant le jour marqué pour l'ouverture du concile de Reims, ce pontife invité par Adalberon archevêque de Treves, y alla suivi de dix-huit cardinaux & d'un grand nombre d'évêques, qui furent défrayés pendant trois mois par Adalberon. Henri, archevêque de Mayence, profita de cette occasion, pour venir consulter le Pape touchant la révélation d'une religieuse nommée Hildegarde, qui étoit en grande réputation de sainteté. Cette fille retirée dès l'âge de dix-huit ans au monastere de S. Disibode, dans le comté de Spanheim, où elle s'étoit uniquement étudiée à conserver l'innocence, & à pratiquer les vertus modestes de son état, ne savoit que lire dans le pseautier. A l'âge de quarante-deux ans, elle reçut tout-à-coup une profonde intelligence des livres saints, & d'autres faveurs si extraordinaires, que les hommes les plus versés dans la direction des ames craignirent l'illusion, & jugerent que cet événement méritoit d'être rapporté au Souverain Pontife. Il envoya Alberon évêque de Verdun, & d'autres savans expérimentés, pour interroger

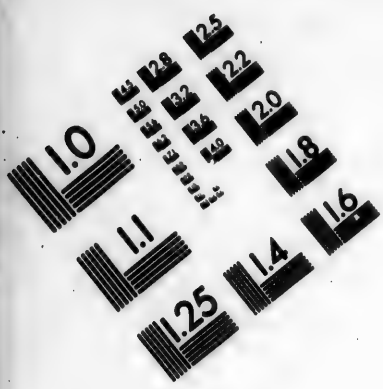
Hildeg. vit. ap. Sur. 17. sept.

Hildegarde, ſans bruit & ſans éclat. Elle répondit avec beaucoup de ſimplicité. Après que l'évêque en eut fait ſon rapport, le Pape ſe fit encore apporter quelques écrits que avoit compoſés par ordre de ſo ſeur. Il les lut lui-même en p des cardinaux & de tout le clergé. exposa ce que lui avoient rapporté les commiſſaires; & tous les aſſiſtans en bénirent le Seigneur. S. Bernard qui étoit préſent, raconta ce qu'il ſavoit de cette ſainte fille, qu'il avoit entendue autrefois avec admiration. Le Pape crut qu'il étoit de la gloire de l'Egliſe, de publier cette merveille, écrivit à Hildegarde, & l'autoriſa, comme elle le déſiroit, à s'établir au mont S. Ruper, à quatre lieues de Maïence. Elle y paſſa, avec dix-huit filles nobles qu'elle avoit attirées par ſa réputation, & en fut la premiere abbeſſe. Ses vertus & ſes miracles l'ont fait mettre au nombre des ſaintes.

Le concile de Reims ſe tint au jour indiqué, vingt-deuxieme de mars. Outre les prélats François & Allemands, il en vint d'Angleterre & d'Eſpagne. Raimond, archevêque de Tolede, ſe

T. x. Conc. p. 1107.





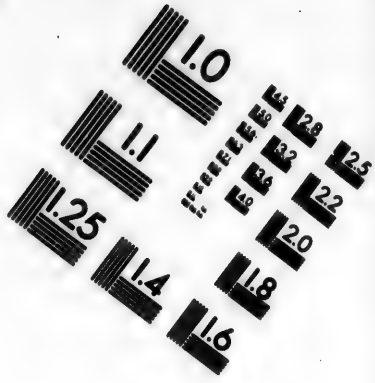
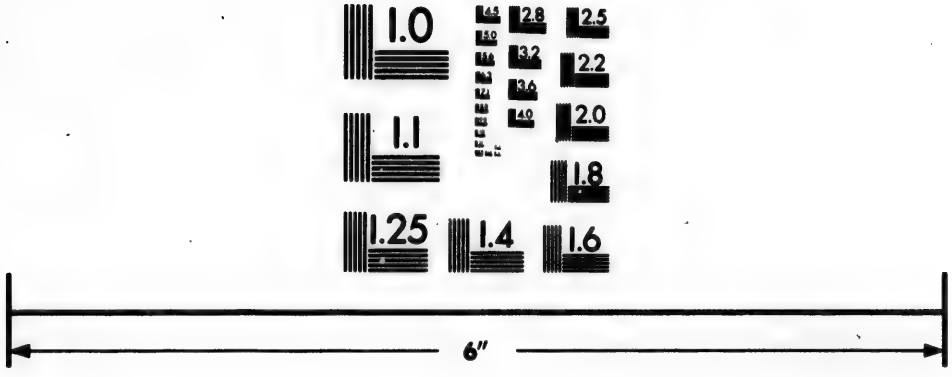
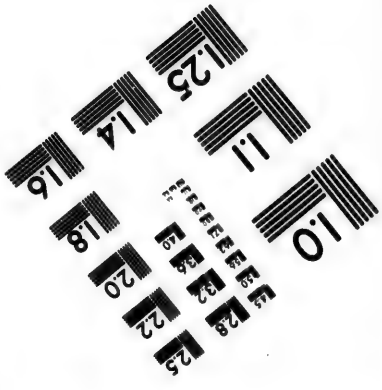


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

plaignit de la part du Roi ſon maître, de ce qu'au préjudice de la couronne de Caſtille, le Pape Eugene avoit accordé le titre de roi de Portugal à Alfonſe-Henriquez ou fils de Henri, de la maiſon de Bourgogne, moyennant une redevance annuelle de quatre livres d'or. Le mal, touchant à la royauté, étoit ſans remede : mais le pontife s'efforça de corriger les changemens occaſionnés par-là dans la hiérarchie. Depuis l'érection du nouveau royaume, l'archevêque de Brague & ſes ſuffragans ne vouloient plus reconnoître la primatie de Tolede. Eugene ordonna que ces prélats continueroient à obéir à l'archevêque de Tolede comme à leur primat, prononça même la ſuſpenſe contre l'évêque de Brague, écrivit au Roi Caſtille qu'il n'avoit jamais prétendu déroger en rien à la dignité ni aux droits de ſa couronne, & lui promit de ſeconder puiſſamment ſes entrepriſes contre les Infideles. L'archevêque de Brague ſe ſoumit à ces ordres : ce qui n'empêcha point que celui de Tarragone ne commençât dans le même temps à méconnoître la primatie de Tolede, ſous le même prétexte de

de la diverſité de royaume ; parce que Raimond-Bérenger, de comte de Barcelone, étoit devenu roi d'Aragon. Le Pape enjoignit à ce prélat nommé Bernard & préſent au concile, de reconnoître, comme par le paſſé, l'archevêque de Tolede pour ſon ſupérieur : mais Bernard obtint un délai, pour prendre conſeil. Il ne paroît pas que dans la ſuite il ſe ſoit jamais ſoumis, nonobſtant les lettres que lui écrivit le Pape Eugene, après avoir donné une bulle expreſſe en faveur de la primatie de Tolede.

Le but du concile de Reims étoit d'arrêter le déſordre des mœurs, & les nouveautés impies des ſectaires. Il prononça l'anathême contre quiconque accorderoit la moindre protection aux nouveaux Manichéens, ou les laiſſeroit ſeulement ſéjourner chez lui quand ils feroient voyage. Il jugea Eon de l'Etoile, & Gilbert de la Poirée dont la cauſe étoit enfin éclaircie. Le rapprochement de ces deux novateurs, l'un d'une ignorance qui tenoit de l'imbécillité, & l'autre d'une ſubtilité qui alloit juſqu'à la chimere, formoit un

Otto I. Frid. 6. 44. 45. contraſte ſingulier. Eon de l'Etoile, gentilhomme Breton, bon croyant d'abord & fort aſſidu à ſa paroiſſe, fut frappé du mot *eum* qu'il entendoit répéter ſans ceſſe, *Per eumdem dominum noſtrum, per eum qui venturus eſt*, & qu'alors on prononçoit abſolument comme ſon nom propre. Il alla ſe mettre en tête que c'étoit lui-même qu'on nommoit & qu'on invoquoit, & qu'il viendroit juger les vivans & les morts, qu'il étoit le fils de Dieu & le Seigneur de toute choſe. Ce qui doit étonner ici, c'eſt moins la ſingularité de ce délire, que la ſecte aſſez nombreuſe à laquelle il donna l'origine. Mais qui peut encore ignorer, que comme il n'eſt point d'abſurdité qui ne puiſſe faire parti, il n'eſt point de parti, pour nombreux qu'il ſoit, qui puiſſe juſtifier, ſoit l'abſurdité aux yeux du bon ſens, ſoit l'impiété, ou la nouveauté ſeulement, aux yeux de la foi? Eon fut préſenté au concile, & ſubit un interrogatoire, où il ne répondit que des impertinences: jugé plus inſenſé qu'hérétique, il fut mis dans une priſon, où il mourut peu de temps après.

On traita plus sérieusement l'affaire de Gilbert de la Poirée : mais on ne gagna rien par le raisonnement sur ce discoureur, le plus disert & le plus raffiné de son siecle. Il en fallut revenir à la confession de la foi de nos mysteres, dans leur sainte simplicité. On dressa un symbole, directement opposé aux vaines spéculations de Gilbert, & on lui demanda s'il en croyoit le contenu. Voyant que son indocilité n'échapperoit plus à une condamnation prompte, il répondit aux Peres : Si vous croyez & parlez autrement que je n'ai fait, je veux croire & parler comme vous. En conséquence de cette déclaration, le Pape condamna les assertions de Gilbert, sans rien prononcer contre sa personne. On eut d'autant plus de lieu de compter sur sa sincérité, que sa doctrine ne trouva point de défenseurs, & bientôt se dissipa d'elle-même. Il mourut, six ans après, dans la communion de l'Eglise.

Ce concile fit encore plusieurs canons, renouvellés à l'ordinaire des conciles précédens. Il n'en est que deux qui méritent d'être relevés, comme ayant un caractere plus original. Le dixieme

défend de mettre dans les égliſes, des prêtres mercenaires par commiſſion. On veut que chacune ait ſon propre prêtre, à qui l'on aſſigne une ſubſiſtance convenable ſur les biens de l'Egliſe, & qui ne puiſſe être deſtitué que par le jugement canonique de l'évêque ou de l'archidiacre. On ne ſauroit préſenter un monument plus marqué des curés titulaires. Le treizieme canon déclare ſacrilege & excommunié, quiconque frappera un clerc ou un moine avec violence. Cette excommunication fut dès lors réſervée au Pape, avec défenſe à tout évêque d'en abſoudre, ſinon à l'article de la mort.

Après le concile de Reims, le Pape Eugene qui ſe diſpoſoit à retourner en Italie, ne voulut point quitter la France, ſans viſiter ſes anciens confreres de Clairvaux. Il les édifia par toutes les vertus religieuſes, qu'il avoit ſu allier avec les vertus pontificales. Il portoit ſur la chair une tunique de laine ſans ſergette, & ne quittoit la coule ni le jour ni la nuit. Pour honorer ſa dignité, il ſouffroit qu'on lui portât des carreaux d'une riche broderie, & que ſon lit fût couvert de pourpre;

mais la paille en faiſoit toute la garniture ; & les draps en étoient de laine. Une tendre piété, qui ſouvent ſe décéloit malgré lui par des larmes & des ſoupirs, animoit ſes entretiens avec les moines. Ses manieres faciles, ſa tendre familiarité ne leur laiſſoient enviſager qu'un frere, & faiſoient diſparoître le Pontife.

Pour leur manifeſter toute l'étendue de cette charité & de cette cordialité vraiment fraternelle, il alla de Clairvaux au chapitre général des abbés de Cîteaux, non pas pour y préſider comme Pape, mais pour y aſſiſter ſimplement comme l'un d'entr'eux. Ces aſſemblées, ſi utiles pour écarter les abus, & ſi religieuſement imitées par tous les autres ordres, avoient été inſtituées dès le commencement de celui de Cîteaux, afin de maintenir l'uniformité & la concorde dans toutes ſes maiſons. Tel eſt même le point capital de ces réglemens, qu'on nomma pour ce ſujet *Chartre de charité*, & qui fut dreſſé au chapitre de l'année 1119, puis confirmé par le Pape Calixte II. La vigueur de l'obſervance depuis ce temps-là ne ceſſa d'accréditer & d'accroître

l'ordre, qui dans la seule année 1147 compta vingt-trois fondations nouvelles, & soixante-six dans les quatre années précédentes. Au chapitre où se trouva le Pape Eugene l'an 1148, des congrégations entieres & toutes peuplées elles-mêmes de saints, vinrent chercher des moyens de s'avancer encore davantage dans la perfection de leur état, par leur réunion avec un ordre aussi justement vanté que celui de Cîteaux. La plus nombreuse étoit celle de Savigni au dioceſe d'Avranches, composée de trente-trois abbayes, y compris le monastere de la Trappe, & déjà autorisée à cette union par le concile de Reims. La congrégation moins ancieme d'Obasine en Limousin la suivit de près, avec les quatre maisons de sa dépendance.

Miscel. Baluz. p. 69. Boll. t. 6. p. 900.

Il n'y avoit que six ans que S. Etienne, son fondateur, en avoit été reconnu abbé. Toute sa vie précédente avoit été employée aux exercices d'une piété angélique, & de la charité la plus laborieuse, sur-tout depuis qu'il avoit été fait prêtre. S'étant alors associé à un autre ecclésiastique qui aspiroit à la même sublimité de vertu, il se

retirerent dans la forêt d'Obasine, désert affreux, à deux lieues de Tulles. Leurs exemples admirables y attirerent de fervens disciples, qui formerent une communauté où les foiblesses ordinaires & les plus inséparables de l'humanité, parurent d'abord anéanties. Egarer la vue, faire un ris immodéré, laisser échapper un mot au temps du silence, c'étoient des fautes impardonnables, & presque inconnues parmi ces hommes, qui ne vivoient que de l'esprit. Tels étoient le Saint instituteur & les premiers Solitaires d'Obasine, quand ils crurent ne servir qu'imparfaitement le Seigneur, jusqu'à ce qu'ils fussent réunis à ceux de Cîteaux.

S. Gilbert de Semprignan, du fond même de l'Angleterre, vint au même chapitre, & dans le même dessein que les fondateurs d'Obasine & de Savigni: mais le Pape lui ordonna de continuer dans son pays l'œuvre du Seigneur, comme il l'avoit commencée. Il y fonda dix-sept monasteres, quatre de chanoines, & treize de religieuses, plusieurs hôpitaux, tant pour les malades que pour les veuves & les orphelins; après quoi, il établit un supérieur,

auquel il voua lui-même obéiſſance ; & vécut juſqu'à la mort comme le dernier des freres.

Telle étoit dans tous les pays la vénération qu'on avoit pour les moines de Cîteaux, & ſur-tout pour S. Bernard. Dans ſa miſſion du Languedoc, il avoit déjà incorporé à ſon ordre le monaſtere de Grand-Selve, très-fameux dans la ſuite par le grand nombre de ſaints & ſavans perſonnages qu'il fournit à l'épiſcopat. Cette communauté avoit été établie, environ trente ans auparavant, par un ſaint homme nommé Géraud, avec ſix autres abbayes d'Aquitaine, qui embraſſerent également l'inſtitut de Cîteaux.

La ſeule vue de l'édification qui régnoit dans cet inſtitut, fit quelquefois les plus étonnantes conquêtes. Le Prince Henri, frere de Louis le Jeune, étant venu à Clairvaux pour des affaires purement temporelles, voulut néanmoins voir les religieux dans leur ſaints exercices. Frappé de ce ſpectacle, comme il auroit pu l'être à la vue des chœurs céleſtes proſternés devant l'Eternel, il déclara qu'il ne quitteroit plus la ſociété ſainte où le Seigneur l'avoit

Metrop. Rem l. III. c. 1. vit. S. Bern. IV, c. 3.

conduit, & demanda auſſi-tôt d'y être reçu. Ce fut un grand ſujet de joie pour la communauté ; mais toute la ſuite du Prince ſe mit à pleurer, comme s'il eût été mort.

Un d'entre eux, nommé André, plus violent que les autres, s'emporta en injures contre les moines, & contre le Prince lui-même, diſant qu'il étoit ivre ou inſenſé. Henri, qui l'aimoit, pria S. Bernard de travailler à la converſion d'un homme ſi aveuglé par l'amour du monde. Le S. Abbé répondit : Laiſſons-le, à ce moment qu'il eſt outré de douleur ; mais n'en ſoyez pas inquiet, il eſt à nous. Comme le Prince, extrêmement touché de l'aveuglement de cet homme, revenoit à la charge ; le Saint répliqua, en le regardant d'un œil ſévere : Eh quoi ! ne vous ai-je pas aſſuré qu'il étoit à nous ? André dit alors en lui-même, comme il le confeſſa depuis : Je ne puis plus douter que tu ne ſois un faux prophete ; car je ſuis bien ſûr que ce que tu viens de promettre, n'arrivera jamais. Il partit le lendemain, en faiſant mille imprécations contre le monaſtere où il laiſſoit ſon

maître, jusqu'à souhaiter que la vallée fût engloutie dans le sein de la terre, avec tous ceux qu'elle nourrissoit. Il continua de s'en éloigner, tout ce jour-là ; mais dès la nuit suivante, il se sentit vaincu & comme forcé par l'esprit de Dieu, se leva avant le jour, & revint avec empressement se soumettre lui-même au joug du Seigneur.

Henri ne jouit pas long-temps des douceurs de la solitude, où il ne pensoit qu'à se faire oublier des hommes, & à s'enterrer d'avance dans l'attente de l'immortalité bienheureuse. On l'en arracha malgré lui, avec des efforts incroyables, pour le placer sur le siege de Beauvais, dont le peuple & le clergé l'élurent pour leur évêque sur la fin de l'année 1149. Il trembloit pour sa jeunesse, & pour des résolutions qui n'avoient pas eu le temps de s'affermir : mais sa vertu ne se démentit jamais, ni sur ce siege, ni sur celui de Reims, où il fut transféré par la suite. Il ne remplit cependant pas toutes les espérances qu'il avoit donné lieu de concevoir. Avec des vertus & des talens relevés par

ſon auguſte naiſſance, il étoit naturel qu'il imprimât le mouvement principal au clergé du royaume, & qu'il y prît un aſcendant utile à toutes les Egliſes : mais ſon ardeur pour le bien, ſa régularité ſévere, la droiture même de ſes vues qui lui faiſoit négliger les précautions, & mépriſer les obſtacles, aliénerent ſouvent les eſprits, & occaſionnerent des méſintelligences, toujours ſi funeſtes, entre le gouvernement & la hiérachie. Il acquit néanmoins le ſurnom de Grand, que nous lui voyons donné depuis ſa mort. La poſtérité parut faire grace à l'inhabilité de ce Prince, en faveur de ſa bonté d'ame & de ſa candeur.

Le Roi Louis le Jeune, généreux, & ſenſible comme Henri ſon frere, eut à ſouffrir des chagrins que la politique lui fit diſſimuler pour un temps, mais que l'éclat du trône même ne put jamais diſſiper. Dans le voyage de la Terre Sainte, où la Reine Eléonore l'avoit ſuivi, cette Princeſſe démentant un témoignage ſi marqué de ſon attachement pour le Roi ſon époux, & oubliant tout ce qu'elle ſe devoit à elle-même, eut avec le Prince d'An-

tioche des liaiſons contraires aux bienſéances & aux obligations les plus eſſentielles de ſon ſexe. Tel fut peut-être le plus grand obſtacle aux ſuccès du Roi dans la Paleſtine. Tout ce que purent les motifs réunis de la conſcience & de la politique, ce fut d'empêcher les éclats du ſcandale. Toutefois, quand ils furent arrivés en France, tout pleins encore l'un & l'autre de reſſentiment & d'antipathie, l'Abbé Suger mania ſi bien ces deux cœurs ulcérés, qu'ils ne parurent s'étudier réciproquement qu'à oublier le paſſé. Dans ces conjonctures, la mort enleva malheureuſement ce ſage conciliateur, dont ce trait ſeul peut faire connoître l'habileté. Les adulateurs furent auſſitôt écoutés en ſa place, la conſcience & la politique même furent pliées au gré du ſouverain. On le convainquit, à la vérité, qu'il étoit, avec Eléonore, dans un dégré de parenté qui rendoit leur conjonction illégitime : mais le ſcrupule étoit bien tardif, après quatorze ans de mariage, d'où il étoit iſſu deux enfans.

Le dix-huit de mars 1152, le Roi fit tenir à Beaugenci, dans l'Orléan-

nois, un Concile, que plusieurs écrivains rapportent à l'année précédente, pour n'avoir pas fait attention à la maniere, alors très-variable, de compter le commencement de l'année. On produisit des témoins, qui attesterent la parenté avec serment; & la preuve étant jugée suffisante, les prélats déclarerent le mariage nul, du consentement des parties. Eléonore épousa, peu après, Henri, duc de Normandie & comte d'Anjou, qui devint roi d'Angleterre, & acquit ainsi l'Aquitaine à cette couronne, au grand dommage de la France. Le Roi Louis épousa la Princesse Constance de Castille.

Dès le quinze Février de la même année, le Roi de Germanie Conrad III, étoit mort à Bamberg, après avoir régné près de treize ans sans recevoir la couronne impériale. Il fut enterré au même lieu, près du tombeau de l'Empereur S. Henri, canonisé depuis peu par le Pape Eugene, qui déclare dans sa bulle que les canonisations ne doivent se faire réguliérement que dans les conciles généraux. Conrad n'ayant point de fils en âge de régner, désigna pour son successeur, Frédéric son

neveu, jeune & bien fait, brave, magnanime, juſte, & même prudent quand il ne s'abandonnoit point à l'impétuoſité hautaine qui l'a fait déteſter à Rome, ſous le nom de Barberouſſe. Il fut élu à Francfort, dix-huit jours après la mort de ſon oncle, le cinquieme de mars, & couronné le neuvieme à Aix-la-Chapelle.

Ses brouilleries avec le Pape, & ſes guerres fréquentes en Italie, l'empêcherent de ſuivre les opérations que l'Empereur Lothaire avoit entamées pour le progrès de l'évangile, aux extrémités ſeptentrionales de l'Allemagne. Lothaire, après avoir bâti le château de Sigebert, pour contenir les Sclaves qu'il vouloit rendre chrétiens, avoit fondé une égliſe, & en avoit confié la conduite, auſſi-bien que de celle de Lubec, à un ſaint prêtre, nommé Vicelin. Ce projet n'étant plus ſoutenu, Vicelin fut ordonné évêque d'Oldembourg, par Hartuic, archevêque de Brême, qui rétablit dans le même temps les évêchés de Ratzbourg & de Mackelbourg, ſitués au pays des Sclaves, & vacans depuis près de deux ſiecles. Il vouloit ſe dédommager de

la juriſdiction qu'il perdoit ſur les évêques du Danemarck & de la Scandinavie, où l'on travailloit dans le même temps à ériger de nouvelles métropoles. Le légat Nicolas, évêque d'Albane, établit en effet un archevêque à Drontheim en Norvege, fit primat de ce royaume, ainſi que de la Suede, l'archevêque de Lunden, & confirma depuis cette primatie, étant devenu Pape ſous le nom d'Adrien IV. Il vouloit auſſi établir un archevêque à Upſal : mais les Goths ne pouvant à ce ſujet s'accorder avec les Suédois proprement dits, la choſe n'eut point alors d'exécution.

C'étoit le ſaint Roi Eric qui procuroit tant d'établiſſemens favorables à la religion. Ce Prince, le neuvieme de ſon nom, & le premier néanmoins des Rois de Suede qui puiſſent fournir à une chronologie exacte, avoit été élevé ſur le trône en 1141. L'an 1150, il entreprit la conquête, ou plutôt la converſion de la Finlande ; & commença par offrir la paix aux Païens de cette province, qui avoient mérité ſon reſſentiment, s'ils vouloient embraſſer le chriſtianiſme. Boll. t. 2. p. 249.

Joan. Magn. hist. Goth. l. 18. c. 18.

Il mena avec lui Henri, évêque d'Upsal capitale de son royaume. Il remporta sur les Finlandois une victoire complete, après laquelle il se prosterna sur le champ de bataille, pour en rendre grace à Dieu, mais en déplorant avec effusion de larmes la perte de tant d'infideles qui avoient péri dans leur aveuglement. Il donna aussitôt la paix à ceux qui avoient échappé, & ne s'occupa qu'à leur procurer, par les lumieres de l'Evangile, un avantage infiniment préférable à celui qu'ils venoient de perdre. Ils s'empresserent à recevoir le baptême; on bâtit des églises, on établit des prêtres; & le Roi, retournant en Suede, laissa l'évêque Henri avec les nouveaux Chrétiens, pour les affermir dans la religion.

Ce saint pasteur fut bientôt après martyr de son zele. Un Finlandois baptisé ayant commis un homicide, le zélé prélat le voulut soumettre à la pénitence canonique, afin d'imprimer à ce peuple barbare l'horreur de ces excès, si communs avant leur conversion. Dans le premier emportement de son féroce dépit, le meurtrier massa-

era l'Evêque, dont la sainteté confirmée par plusieurs miracles l'a fait mettre au nombre des martyrs que l'Eglise honore d'un culte public. L'année suivante 1151, le Roi Eric fut aussi mis à mort, par des ennemis que lui avoient faits sa piété & son zele pour le maintien des mœurs. Il est de même honoré, comme martyr. On a de lui un recueil de loix, qui porte son nom. Il avoit pratiqué pendant sa vie de rudes austérités, jusqu'à prendre des bains d'eau froide pendant la saison la plus rigoureuse, afin de prévenir les révoltes de la chair. Après sa mort, on lui trouva un cilice sous ses vêtemens, & il se fit par son intercession une multitude de miracles qui ont rendu son culte fort célebre.

Vers le même temps, la religion & la hiérarchie reparurent en Irlande, sur un pied de régularité, où on ne l'avoit pas vue depuis une longue suite de jours nébuleux, & plus féconds encore parmi ces durs insulaires que par-tout ailleurs, en préjugés bizarres, en pratiques superstitieuses, en abus de toutes les especes. On peut se souvenir de ce qu'il en avoit coûté à S.

Malachie pour rappeller le véritable esprit du Christianisme dans les dioceses de Doune & d'Armac, ou seulement pour y établir des pasteurs qui en eussent le caractere & la sainte autorité. Sur ce modele, le Légat Jean Paperon, outre le siege d'Armac qui eut les droits de primatie, établit l'an 1152 des archevêques à Dublin, à Cassel & à Touarn. Il bannit en même temps les abus, sur-tout des mariages, où les loix canoniques & naturelles paroissoient presque également ignorées des Hibernois.

Le Pape Eugene goûtoit paisiblement à Rome le fruit de tant de travaux utiles à la religion. Il y avoit encore éprouvé quelques rebellions, à son retour de France : mais il jouissoit enfin de la tranquillité que Sainte Hildegarde lui avoit prédite, & qui ne fut plus troublée pendant le peu de temps qu'il vécut encore. Cependant il ne cessoit de gémir, sous le faix des affaires & des distractions inséparables de son rang. Le S. Abbé de Clairvaux à qui le Pontife ne cachoit rien de ce qui se passoit dans son ame, entreprit à ce sujet son traité de la Considération.

Il le diviſa en cinq livres, qui forment ſon chef-d'œuvre, par le fonds des inſtructions toujours nobles & toujours intéreſſantes, par la force du raiſonnement, par la chaleur & la ſainte onction de l'éloquence, par la grandeur des images, par la netteté des idées, par la juſteſſe, la politeſſe & l'élégance des expreſſions. Les cinq livres ne furent pas compoſés de ſuite, mais en différens intervalles, depuis l'année 1148 juſqu'à l'an 1152, ſuivant les occaſions diverſes qui ſont marquées dans la ſuite de l'ouvrage. Le S. Docteur s'étend d'abord ſur l'embarras des procédures, & ſur les diſtractions habituelles qu'elles cauſoient inévitablement à la Cour Pontificale. Rien de plus utile encore aujourd'hui que cette partie du traité, qu'il faut lire & relire dans l'original, & qu'on s'étonnera de trouver ſi concluante contre le travers d'un ſiecle, où le clerc, comme tout citoyen frivole, ſe pique ſur-tout d'habileté dans le genre qui n'eſt pas le ſien. Rien de plus propre que l'aſſiduité à ces ſortes de lectures, pour faire reprendre aux ſciences vraiment eccléſiaſtiques leur juſte préémi-

nence ſur tant d'autres notions étrangeres, & quelquefois peu ſéantes à l'état clérical. Après tant de vaines & folles occupations, c'eſt ainſi que S. Bernard parle de la procédure & des plaidoyers par rapport aux clercs, où ſera, pourſuit-il, le temps de la priere? où ſera le temps de la méditation, de l'inſtruction, de l'édification, dont un évêque, dont le Vicaire de J. C. eſt redevable au peuple de Dieu? C'eſt la loi du Seigneur qu'ils doivent méditer jour & nuit, & non pas les loix de Juſtinien, qui ſans elle ſont bien plus ſouvent des ſemences de chicane que des regles de juſtice.

Quand il compoſa le ſecond livre, la nouvelle du triſte ſuccès de la Croiſade conſterna toutes les provinces de l'Occident, & donna lieu à un déchaînement ſans retenue contre le Saint, qui l'avoit prêchée principalement; quoiqu'il ne l'eût fait qu'aux inſtances réitérées de ſon ſouverain, & par ordre exprès du Chef de l'Egliſe. Il eût fait ſes délices de cet opprobre de la croix, s'il en eût ſouffert lui ſeul: mais comme on le faiſoit paſſer pour un faux prophete, au grand

ſcandale d'une infinité d'eſprits foibles ; il jugea que l'édification publique devoit l'emporter ſur une humilité qui ne ſeroit utile qu'à lui-même. Il ne manqua point de citer les exemples de l'Ecriture, où les oracles du Seigneur, confirmés par des prodiges inconteſtables, ayant fait prendre les armes aux Iſraélites, ceux-ci ne laiſſerent pas d'être défaits en pluſieurs rencontres, pour s'être rendus indignes de la protection du Ciel par leur négligence & leur infidélité. Il ne lui fut pas difficile, ſur les mémoires récens de la mauvaiſe conduite des Croiſés, de démontrer qu'ils n'avoient été ni moins rebelles à la voix de Dieu, ni moins dignes de ſon abandon, que le peuple guidé par Moïſe & par tant d'autres prophetes qui ne le mirent pas toujours à l'abri des revers les plus inopinés. Et nous-mêmes aujourd'hui, après tant d'années écoulées depuis ces expéditions ; ſi le philoſophiſme, ennemi des ſaints & de toute ſainteté, ne nous fait pas oublier les principes ordinaires de l'équité & du diſcernement, ne trouverons-nous pas encore des cauſes natu-

relles & très-ſuffiſantes des malheurs de la croiſade de Conrad & de Louis le Jeune, dans l'indiſcipline & la folle ſécurité des troupes Germaniques, dans les intrigues du Prince d'Antioche & de la Reine Eléonore, enfin dans l'avarice & la trahiſon formelle des ſeigneurs Chrétiens de Syrie qui empêcherent la priſe de Damas?

S. Bernard avoit accrédité l'entrepriſe par des miracles; mais il n'en avoit pas garanti les ſuccès, contre l'inconduite & la perfidie des guerriers mêmes qui y étoient employés. Sur ces prodiges inconteſtables, & qui avoient eu tant de témoins oculaires, voici comment il s'exprime: Ce n'eſt pas à moi, dit-il au Pape Eugene, à m'expliquer ſur ce ſceau d'une miſſion divine; il faut épargner ma pudeur. Répondez pour moi & pour vous-même, ſur ce que vous avez entendu, ſur ce que vous avez vu de vos propres yeux. Les faits étoient ſi notoires, qu'il ſuffiſoit au Saint d'en rappeller à la perſuaſion générale. Depuis le malheur des Croiſés, le Seigneur, pour la juſtification de ſon ſerviteur, le fit encore l'inſtrument de

ſa toute-puiſſance. Quand la premiere nouvelle de leur défaite arriva en France, un homme lui vint préſenter ſon fils qui étoit aveugle, & le preſſa inſtamment de lui rendre la vue. Il impoſa les mains à l'enfant, en diſant : Seigneur, ſi vous m'avez envoyé, ſi vous m'avez aſſiſté en prêchant, faites-le voir en guériſſant cet aveugle. Un inſtant après, l'enfant s'écria qu'il voyoit, en préſence d'une foule de témoins de tout rang & de tout état, qui firent monter leurs acclamations juſqu'au Ciel.

Dans le troiſieme livre de la Conſidération, la maniere dont le S. Docteur s'exprime contre l'abus des appellations multipliées à l'excès, eſt tout à fait remarquable. Il va juſqu'à donner la qualification d'*étrange primauté* à la prééminence du Pontife Romain, ſi elle ſert ainſi, tant à nourrir l'indocilité, qu'à lâcher les rênes à la cupidité & à l'ambition. Il reconnoît cependant le droit & l'utilité des appellations renfermées dans les bornes convenables : mais il exhorte le Pape à ne ſouffrir, ni celles dont les moyens n'étoient pas ſpécifiés, ni celles qui

anticipoient la ſentence du juge immédiat, & tendoient à en éluder la juriſdiction; ni celles qui lioient les mains aux évêques dans l'uſage légitime de leur autorité; ni généralement tout ce qui favoriſoit la partie offenſante au préjudice, ſoit de la partie offenſée, ſoit de la rigueur du régime, & du maintien de la diſcipline.

Le Pape Eugene ne put faire un long uſage de ces avis ſalutaires. Une année tout au plus après la compoſition des derniers livres de la Conſidération, il mourut à Tivoli, la nuit du 7 au 8 de juillet 1153, après un pontificat de plus de huit ans, auſſi agité qu'il méritoit peu de l'être. Les Romains ne ſentirent la grandeur de leur perte, que quand on rapporta chez eux le corps de ce magnanime & modéré Pontife, qu'ils arroſerent de leurs larmes. On raconte pluſieurs miracles qui l'ont fait regarder comme ſaint, quoique l'Egliſe ne lui ait point décerné ce titre. Dès le lendemain de ſa mort, neuvieme de juillet, on élut pour lui ſuccéder, Conrad cardinal-

cardinal-évêque de Sabine, qui prit le nom d'Anaſtaſe IV.

Le S. Abbé qu'Eugene regarda invariablement comme ſon maître juſqu'à ſon dernier ſoupir, ne lui ſurvécut qu'environ ſix ſemaines. Mais avant d'aller ſe réunir au Dieu d'amour & de charité, il fit encore un voyage à Metz, pour y rétablir la concorde entre les différens ordres de citoyens qui ſe faiſoient une guerre cruelle. De retour à ſon abbaye, comblé des ſuccès & des bénédictions qui accompagnoient tous les pas de cet Ange de paix, il tomba dans un affoibliſſement qui augmenta de jour en jour, & qui éteignit enfin cette lumiere, la plus brillante de l'Egliſe Gallicane, le vingtieme d'août de cette année 1153, la ſoixante-troiſieme de ſon âge, la quarantieme de ſa profeſſion, & la trente-huitieme depuis la fondation de Clairvaux, où il fut toujours abbé. Toutes ſes grandes œuvres, ou plutôt celles de l'Egliſe dont il fut le mobile, auſſi bien que le phénomene le plus inconcevable de ſon ſiecle, la perfection de ſes écrits, chef-

d'œuvre dans un temps barbare, & qui l'ont fait nommer, comme par excluſion pour les temps à venir, le dernier des Peres de l'Egliſe, le peignent de couleurs qu'on ne pourroit qu'affoiblir en y ajoutant.

Fin du Tome onzieme.

TABLE
CHRONOLOGIQUE ET CRITIQUE,

Depuis l'an 1088, *juſqu'à l'an* 1153.

TOME ONZIEME.

PAPES.

CLVI. URBAIN II, élu le 12 *Mars* 1088. mort le 29 *Juil.* 1099.
CLVII. Paſcal II, 13 *Août* 1099. 18 ou 21 *Janv.* 1118.
CLVIII. Gélaſe II, 25 *Janv.* 1118. 29 *Janv.* 1119.
CLIX. Calliſte II, 1 *Fév.* 1119. 12 ou 13 *Déc.* 1224.
CLX. Honorius II, intronisé 21 *Déc.* 1124. 14 *Fév.* 1130.
CLXI. Innocent II, 14 ou 15 *Fév.* 1130. 24 *Sept.* 1143.
CLXII. Céleſtin II, 26 *Sept.* 1143. 9 *Mars* 1144.
CLXIII. Lucius II, 12

SOUVERAINS.

EMPEREURS D'ORIENT.

ALEXIS COMNENE I, mort en 1118.
Jean-Comnene, 1143.
Manuel-Comnene . . . .

EMPEREURS D'OCCIDENT.

Henri IV, 1106.
Henri V, 1125.
Lothaire II, 1137.
Conrad III, 1152.
Frédéric I, dit Barberouſſe.

ROIS DE FRANCE.

Philippe I, 1108.
Louis VI, dit le Gros, 1137.
Louis VII, dit le Jeune....

PAPES.

Mars 1144. 25 *Fév.* 1145.
CLXIV. Eugene III, 27 *Fév.* 1145. 7 ou 8 *Juil.* 1153.

ANTIPAPES.

Guibert, mort en 1100.
Albert, 1100.
Laurent, 1100.
Théodoric, 1100.
Maginulfe, dit Silveſtre IV, 1100.
Maurice-Bourdin, dit Grégoire VIII, 1118.
Pierre de Léon, dit Anaclet, 1130.
Grégoire, dit Victor, 1138.

ROIS D'ESPAGNE.

Alfonſe VI, roi de Léon en 1065, meurt, roi de Léon, de Caſtille & de Galice en 1109.
La Reine Urraque, & Alfonſe VII. } 1126.
Alfonſe VIII . . . . . .

ROIS D'ANGLETERRE.

Guillaume II, ou le Roux, 1100.
Henri I, 1135.
Etienne . . . . .

SECTAIRES.

ROSCELIN, 1092.
Baſile, chef des Bogomiles, 1110.
Tanchelme, 1124.
Arnaud de Breſſe, 1139.
Abailard, 1140.
Les Albigeois, les Henriciens & les Pétrobruiſiens, 1147.
Eon de l'Etoile, 1148.
Gilbert de la Porée, 1148.

PERSÉCUTIONS.

VEXATIONS exercées par l'Empereur Henri IV, contre les ennemis du ſchiſme, durant la plus grande partie de ſon long regne de 50 ans.
Perſécution de Guillaume le Roux contre S. Anſelme & la hiérarchie.
Perſécution de l'Empereur Henri V, contre le Pontife légitime & les défenſeurs de l'unité catholique.

ECRIVAINS ECCLÉSIASTIQUES.

S. ANSELME, 1109. Il a laiſſé pluſieurs ouvrages métaphyſiques, moraux & dogmatiques. Il traite en particulier fort au long, & d'une maniere également profonde & ſatisfaiſante, de la liberté qui reſte à l'homme, nonobſtant la néceſſité de la grace, la preſcience de Dieu & la prédeſtination. Son traité du S. Eſprit n'eſt pas moins concluant contre les préventions & les erreurs des Grecs. Ses homélies & ſes méditations, avec un grand nombre d'oraiſons, reſpirent la plus tendre piété. Nous avons encore de lui plus de quatre cents lettres, dont pluſieurs ſont fort inſtructives & fort intéreſſantes. Son diſciple Edmer a écrit ſa vie en deux manieres; s'étant preſque borné dans la premiere à décrire ſes mœurs & ſon

PRINCIPAUX CONCILES.

CONCILE de Melfe, tenu en 1089 par le Pape Urbain II, contre la ſimonie, l'incontinence & le luxe des clercs. Le Duc Roger y fit hommage-lige au Pape.

Concile de Léon, 1091. On y ſtatua que l'office divin ſe célébreroit en Eſpagne ſelon la regle de S. Iſidore, & qu'à l'avenir, dans tous les actes eccléſiaſtiques, on ſe ſerviroit de l'écriture Gallicane, au lieu de la Gothique.

Concile de Soiſſons, vers l'an 1092, où les erreurs de Roſcelin furent proſcrites, & l'auteur obligé d'abjurer.

Concile de Hongrie, 1092. Le clergé, de concert avec le Roi & la nobleſſe, y fit un corps de loix eccleſiaſtiques & civiles.

Concile de Conſtance, 1094, qui défendit d'entendre l'office célébré par les prêtres coupa-

esprit ; & s'attachant sur-tout dans la seconde, qu'il intitule Nouvelles, à la suite de ses démêlés avec les rois d'Angleterre.

Sigebert, moine de Gemblours, 1113, auteur d'une Chronique qui finit à l'an 1100, & qui a été continuée par Robert de Torigni, abbé du Mont S. Michel.

Le B. Odard, évêque de Cambrai, 1113, fameux dialecticien, qui, suivant la doctrine de Boëce, soutenoit que l'objet de cet art étoient les choses, & non les idées ; c'est-à-dire qu'il tenoit le système des Réalistes contre les Nominaux : deux sectes assez nouvelles alors, mais qui se vantoient d'avoir pour chefs Porphyre & Aristote, & qui partagerent longtemps l'école, avec autant de tumulte que d'inutilité. Nous avons de lui une exposition du canon de la messe.

bles de simonie ou d'incontinence.

Concile de Plaisance, 1095, où, avec le Pape Urbain II, se trouverent 200 évêques, près de 4000 clercs & plus de 30000 laïcs. Ce concile qui se tint en pleine campagne à cause de la multitude des assistans, nous apprend l'origine positive des croisades. Ce fut là que commença la ligue des Grecs & des Latins contre les Infideles de l'Orient, par le moyen des ambassadeurs que l'Empereur de C. P. y envoya solliciter les secours des Occidentaux. On y confirma aussi la foi de la présence réelle, contre les restes de la secte de Bérenger. Les simoniaques & les clercs incontinens y furent condamnés, & l'on y fixa le jeûne des quatre-temps aux mêmes jours que nous l'observons encore.

Concile de Northausen en Thuringe, 1095, con-

ECRIVAINS ECCLÉSIASTIQUES.

Ives de Chartres, 1115. On a conservé de lui un recueil de canons, intitulé le Décret, sans compter celui qui a pour titre Panormie, dont il n'est pas certain qu'il soit l'auteur ; vingt-quatre sermons, & deux cent quatre-vingt-huit lettres, qui sont les plus précieux de ses ouvrages, la plupart néanmoins très-importans. Elles contiennent bien des faits curieux, & des décisions intéressantes sur différens points de la discipline ecclésiastique. Ce que dit en particulier l'auteur contre les épreuves du duel & du fer chaud, & contre les appellations multipliées, marque un jugement sain, un esprit de premier ordre, supérieur aux petitesses & aux préventions. Sa piété égala au moins sa capacité.

Léon de Marsique, cardinal-évêque d'Ostie, 1115, auteur de la Chronique du Mont-

PRINCIPAUX CONCILES.

tre la simonie & le mariage des prêtres.

Concile très-nombreux de Clermont, 1095, mémorable par la publication de la premiere croisade.

Concile de Saintes, 1096, qui ordonna de jeûner toutes les veilles des fêtes d'apôtres.

Concile tenu à Nîmes, 1096, par Urbain II, qui fit maintenir les moines dans l'exercice des fonctions sacerdotales.

Concile de Reims, 1097, où l'abbé de S. Remi fut condamné à continuer de rendre obéissance à l'abbé de Marmoutiers dont il avoit été moine. Sur l'appel de l'abbé de Saint Remi, le Pape prononça qu'un moine, tiré d'une abbaye pour en gouverner une autre, n'appartenoit plus à la premiere, mais à celle dont il étoit fait abbé.

Concile de Bari, 1098. On y prononça l'ana-

ECRIVAINS ECCLÉSIASTIQUES.

Cassin.

Guibert, abbé de Nogent-sous-Couci, 1124. On trouve dans ses œuvres un excellent traité de la prédication, plusieurs autres traités utiles & curieux, dont celui *des Reliques* ne mérite pas le moins d'attention. On y reconnoît une sagesse, fort éloignée des foiblesses de la crédulité & de la superstition. Il y est néanmoins question de la créance établie dès-lors, que nos Rois guérissoient les écrouelles. Nous avons encore de Guibert, une histoire des premieres croisades.

Geoffroi de Vendôme, vers 1129, le premier écrivain qui se soit servi de l'allégorie des deux glaives.

Alger, moine de Cluny, 1131, célebre par un traité de l'Eucharistie contre les diverses erreurs qui s'étoient élevées jusqu'alors sur cette matiere, & que les der-

PRINCIPAUX CONCILES.

thême contre tous ceux qui nieroient que le S. Esprit procédât du Pere & du Fils.

Concile de Milan, 1103, où le Prêtre Liprand s'offrit à l'épreuve du feu, contre l'archevêque de cette ville qu'il accusoit de simonie. Les Peres empêcherent l'épreuve : mais quelque temps après, le zélateur s'obstinant à la faire, & passant entre deux bûchers allumés, fut blessé par le feu à une main & à un pied ; quoique ses vêtemens n'eussent pas été endommagés.

Concile de Rome, 1104, où Pascal II réprimanda l'archevêque de Treves, pour avoir reçu l'investiture de l'Empereur Henri ; sans lui faire néanmoins aucun reproche, sur son attachement à ce Prince excommunié & déposé.

Concile de Quedlimbourg ou de Northausen, 1105. Le Roi Henri V, révolté contre l'Empereur son

ECRIVAINS ECCLÉSIASTIQUES.

niers sectaires n'ont fait que renouveller.

Hildebert de Lavardin, évêque du Mans, puis archevêque de Tours, 1133. Il est célebre par ses écrits, qui sont ses lettres au nombre de cent trente, cent quarante sermons, les vies de Sainte Radegonde & de S. Hugues de Cluny, quelques traités moraux & théologiques, & beaucoup de poésies. Son style est élégant & poli, sur-tout dans ses lettres, où, avec de l'esprit & de l'érudition, on trouve du goût & du sentiment. Son siecle en eut tant d'estime, que, suivant le témoignage de Pierre de Blois, on les lui fit apprendre par cœur dans son enfance, pour lui former le style.

Rupert, abbé de Duits ou Deutch près de Cologne, 1135. Son principal ouvrage est celui des Divins Offices. Il a aussi un grand traité sur la Trinité, des Commen-

PRINCIPAUX CONCILES.

pere, y survint tout à coup, & protesta avec larmes, qu'il n'avoit accepté le sceptre que malgré lui, & qu'il étoit prêt à le remettre à son pere, pourvu qu'il se soumît à la Sainte Eglise. Tous les évêques parurent persuadés de sa droiture.

Concile, ou plutôt Diete de Maïence, 1105, où l'on vit, avec les légats du Pape, au moins cinquante-deux seigneurs laïcs de l'Empire. Ce fut dans cette assemblée, transférée de Maïence à Gilnheim, que se consomma la substitution de Henri V à son pere, bien plus par les manœuvres séculieres, que par la puissance ecclésiastique.

Concile de Londres, 1107. On y défendit les investitures par la crosse & l'anneau, sans préjudice de l'hommage dû au Roi.

Concile de Londres, 1108, par lequel les prêtres incontinens, s'ils veulent encore célébrer la messe,

ECRIVAINS ECCLÉSIASTIQUES.

taires sur l'Ecriture Sainte, dans lesquels il traite différentes questions de théologie selon la méthode scholastique, & plusieurs autres ouvrages, où il montre autant de piété que de doctrine.

Guigues le Vénérable, prieur de la Chartreuse, 1136. Il a laissé par écrit les usages de son ordre, & la vie de S. Hugues de Grenoble.

Pierre Abailard, 1142, fameux par son esprit, & plus encore par ses subtilités, par sa vanité, & par tous les abus qu'il fit de ses talens.

Hugues, prieur de Saint Victor, 1142, l'un des plus grands théologiens de son temps, & surnommé par quelques auteurs *la Langue de Saint Augustin*, pour avoir étudié tout particulièrement & avec beaucoup de succès les écrits de ce Pere. Son principal ouvrage est le traité des sacremens. Il a laissé aussi

PRINCIPAUX CONCILES.

sont obligés de quitter leurs femmes, & ne peuvent plus leur parler que hors de leurs maisons, en présence de deux témoins.

Concile de Cologne, 1110, qui, sur la réquisition de l'historien Sigebert, moine de Gemblours, décerna la canonisation de S. Guibert fondateur de cette abbaye.

Concile de Latran, 1112. Paschal II y révoqua le privilege des investitures, que la violence de Henri V avoit extorqué de ce Pape l'année précédente; ce qui fut confirmé par un autre concile de Latran, en 1116.

Concile de Reims, 1119, où se trouva Calliste II, & où l'on défendit de rien exiger pour le baptême, les saintes huiles & la sépulture.

Concile de Beauvais, 1120, qui canonisa S. Arnoul de Soissons.

Concile de Soissons, 1121, où Abailard fut obligé à brûler de sa propre main

ECRIVAINS ECCLÉSIASTIQUES.

des explications de l'Ecriture, des traités de piété, des sermons, des abrégés d'histoire universelle & d'histoire naturelle, & un abrégé de géographie.

Suger, abbé de S. Denis, 1152. Nous avons ses lettres, & son histoire.

S. Bernard, premier abbé de Clairvaux, & le dernier des Peres de l'Eglise, 1153. Ses ouvrages dogmatiques, moraux, ascétiques, ainsi que ses lettres, excellent, chacun dans le genre qui lui convient. Il réfuta & confondit Pierre de Bruis, Arnaud de Bresse, Gilbert de la Porée, Eon de l'Etoile, Pierre Abailard, tous les hérétiques & les dogmatiseurs de son temps. L'érudition, la profondeur, la netteté des idées, la force & la justesse du raisonnement se montrent de toute part dans ses écrits dogmatiques; & ceux qu'il

PRINCIPAUX CONCILES.

son livre de la Trinité, puis envoyé dans un monastere.

Assemblée de Worms, 1122, où se fit la réconciliation du Pape & de l'Empereur. Le Prince renonça aux investitures, & le Pontife lui conserva le droit de donner les régales aux prélats & aux Eglises.

IXme CONCILE GÉNÉRAL, premier de Latran, depuis le 18 mars jusqu'au 5 avril 1123, sur la question des investitures. On y vit, avec le Pape Calliste II, plus de 300 évêques, & plus de 600 abbés. Il ne nous reste de ce concile que vingt-deux canons, presque tous répétés des conciles précédens.

Concile de Nantes, vers 1127. On y abolit la coutume barbare qui attribuoit au prince les débris des naufrages, & celle qui attribuoit au seigneur le mobilier d'un mari ou d'une femme, à

composa en auſſi grand nombre pour nourrir & perfectionner la piété, reſpirent une onction & une ſainte tendreſſe qui le caractériſent uniquement. Il gagne d'abord l'eſprit par les charmes de l'inſinuation, puis entraîne les cœurs par la force & la véhémence. C'eſt qu'il poſſédoit parfaitement la ſcience des mœurs, des bienſéances, & méme des uſages & du monde; quoiqu'il l'eût quitté avant l'âge de le connoître, & qu'il n'eût eu pour précepteurs, ſuivant ſes propres expreſſions, que les arbres & les bruyeres de Clairvaux : rapprochement qui doit nous faire regarder ce Pere, comme le plus grand génie peut-être que le Seigneur ait ſuſcité en faveur de ſon Egliſe. Son ſtyle eſt vif & fleuri, ſes penſées nobles & ingénieuſes, ſon imagination riche & brillante. Les divines Ecritures lui étoient ſi

la mort de l'un des deux époux.

Concile de Troies, 1128, où S. Bernard dreſſa la regle des Templiers.

Concile de Pavie, 1128, où l'archevêque de Milan fut excommunié, comme fauteur de la rebellion du duc de Franconie contre l'Empereur.

Concile de Paris, 1129, qui ôta le monaſtere d'Argenteuil aux religieuſes qui s'y conduiſoient mal, & le donna aux moines de S. Denis. Ce décret fut confirmé par le Pape & par le Roi.

Concile d'Etampes, 1130. On s'en rapporta à Saint Bernard, ſur la concurrence à la papauté entre Anaclet & Innocent II, qui, ſur le jugement du S. Docteur, fut reconnu pour légitime pontife.

Concile de Reims, tenu en 1131 par Innocent II, 13 archevêques, 263 évêques, & une grande multitude d'autres eccléſiaſtiques de toute nation. L'élection du Pape Innocent y fut unanime

familieres, qu'il en emploie presque à chaque phrase, & trop fréquemment peut-être, les tours & les expressions.

ment confirmée.

Concile de Pise, 1134, de tous les évêques d'Occident, où assista S. Bernard, avec Innocent II. On y excommunia Pierre de Léon & ses fauteurs, sans espoir de rétablissement.

Concile de Burgos, 1136, pour l'introduction des rits de l'Eglise Romaine en Espagne.

Xme CONCILE GÉNÉRAL, deuxieme de Latran, 1139, composé de près de 1000 évêques. Son objet principal étoit la réunion de l'Eglise. On y condamna aussi les erreurs d'Arnaud de Bresse, & l'on y fit trente canons, en confirmation de ceux de plusieurs conciles précédens.

Concile de C. P. 1140. On y condamna les écrits de Constantin-Chrysomale, comme remplis de nouveautés dangereuses, & même infectés des erreurs des Bogomiles.

Concile de Sens, 1140, demandé par Abailard, que S. Bernard, en présence de Louis le Jeune, y confondit dès la premiere interpellation. La doctrine du dogmatiseur y fut censurée, & l'on réserva sa personne au S. Siege où il avoit appellé. Le Pape Innocent le condamna comme hérétique, & ordonna de le renfermer, aussi bien qu'Arnaud de Bresse.

Concile de Vincheſtre, 1141, où Henri, évêque de cette ville & légat du Pape, fit reconnoître Mathilde pour reine d'Angleterre, au préjudice d'Etienne frere du prélat. Quelques autres placent ce concile en 1143 : mais des monumens plus sûrs portent, que dans l'année où il se tint, le 14 des calendes de mars, ou le 16 février, tomboit au

premier dimanche de carême; ce qui ne convient qu'à l'an 1141.

Concile de Jérusalem, 1143, où assista le patriarche des Arméniens, & promit de corriger les articles de croyance qui différoient de la foi Romaine.

Concile de C. P. 1143. Niphon, pour avoir dit, entr'autres choses, anathême au Dieu des Hébreux, y fut condamné, & ensuite renfermé.

Concile de Rome, 1144. Lucius II, en y prononçant contre l'évêque de Dol en faveur de l'archevêque de Tours, conserva l'usage du pallium à cet évêque pour le reste de sa vie; ce qui ne fit qu'assoupir ce différend, lequel ne fut entiérement terminé qu'en 1199, sous le pontificat d'Innocent III.

Concile de Vézelai, 1146, où Louis le Jeune, avec grand nombre de seigneurs, fut déterminé par les prédications & les miracles de S. Bernard à prendre la croix.

Concile de Reims, 1148. Les erreurs de Gilbert de la Porée, déjà examinées au concile tenu à Paris l'année précédente, y furent condamnées, sans qu'on flétrît sa personne, parce qu'il se soumit au jugement des Peres.

Concile de Bamberg, 1150. La doctrine de Gerohus, qui soutenoit que J. C. doit être adoré dans son humanité comme dans sa divinité, y fut jugée irrépréhensible; & l'accusation de Folmar qui l'avoit dénoncée, y fut rejettée avec mépris.

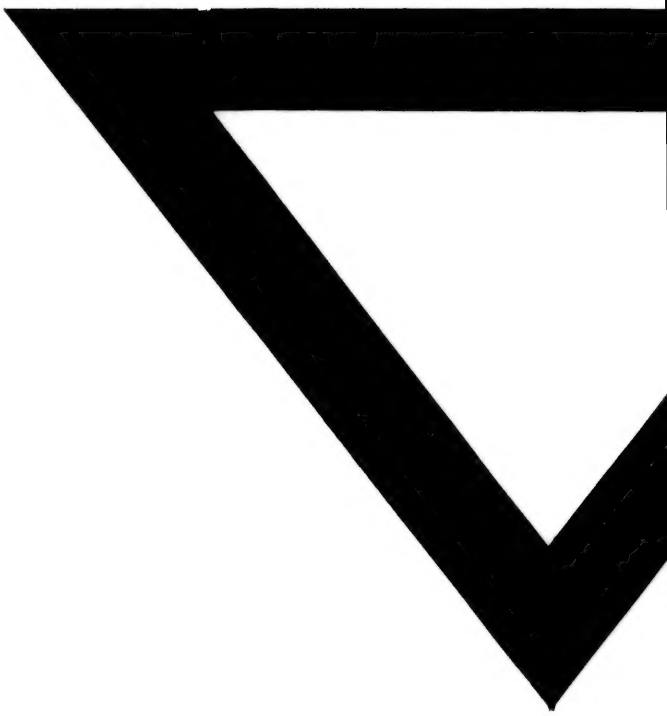
Concile de Londres, 1151, où l'on prétend qu'a commencé le fréquent usage des appellations au S. Siege, auparavant peu usitées en Angleterre.

FIN.

ERRATA du Tome XI.

PAGE 12, 38 ans, *lisez* 368 ans.
Ibid. qui donna, *l.* qui donne.
P. 93, il vint lui-même au concile, *ajoutez* que le Pape tenoit à Nîmes.
P. 160, Pons, *l.* Ponce.
P. 242, Saül repentant, *l.* Saul repentant.
P. 339, Léon ſon pere, *l.* Léon ſon grand-pere.
P. 362, promeſſes élouiſſantes, *l.* promeſſes éblouiſſantes.
P. 454, S. Diſibord, *l.* S. Diſibode.
P. 470, au pays de Sclaves, *l.* au pays des Sclaves.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, le Tome XI de l'*Hiſtoire Eccléſiaſtique*, par M. l'Abbé de BERAULT. Le Lecteur y trouvera l'ordre, la critique, l'impartialité, l'intérêt qu'il a dû remarquer dans les Volumes précédens. En retraçant les funeſtes diſſentions du Sacerdoce & de l'Empire, l'Auteur ne manque jamais de rappeller les maximes de l'antiquité, conſacrées par l'Egliſe Gallicane, & dont l'oubli fut la cauſe des malheurs qui affligerent ſi longtemps l'Egliſe & l'Europe. En Sorbonne, ce 28 Mai 1781.

DUVOISIN.